

Fièvre noire

Moning, Karen Marie

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KAREN MARIE MONING

Fièvre Noire

Les chroniques
de MacKayla Lane - 1



Karen Marie Moning

Fièvre noire

Les chroniques de MacKayla Lane – 1

Traduit de l'américain par Cécile Desthuilliers



J'ai lu

Prologue

Ma philosophie tient en quelques mots : si personne n'essaie de me tuer, c'est une bonne journée.

Autant vous le dire, ça ne va pas très fort, depuis quelque temps. Depuis, plus précisément, la chute des murs qui séparaient les hommes des faës.

Au demeurant, je ne connais pas un *sidhe-seer* vivant qui puisse se vanter d'avoir passé une bonne journée depuis ce moment-là.

Avant que ne soit scellé le Pacte entre les humains et les faës – soit vers l'an 4000 avant Jésus-Christ, pour ceux qui ne sont pas trop calés sur le sujet –, la situation était simple : les Traqueurs nous chassaient et nous abattaient sans sommation.

Puis le Pacte interdit aux faës de répandre le sang humain. Au cours des six millénaires qui suivirent, à quelques siècles près, ceux qui étaient dotés de la Vision Vraie – des gens comme moi, qui ne pouvaient être trompés par le charme des faës – furent pris et jetés en captivité dans les geôles de Faery, où ils croupirent jusqu'à leur fin. La seule différence avec la période précédant le Pacte, c'est qu'au lieu d'être tués sur le coup, ils mouraient de mort lente dans les prisons *unseelie*...

Contrairement à certaines personnes de ma connaissance, je ne nourris aucune fascination pour les faës. Ceux-ci agissent sur vous, à leur façon, comme une drogue. Si vous leur cédez, ils font de vous leur esclave. Si vous leur résistez, ils n'y parviennent jamais.

À présent que les murs sont tombés, les Traqueurs sont revenus pour nous exterminer jusqu'au dernier. Comme si c'était nous, le fléau qui menace cette planète...

Aoibheal, la souveraine *seelie* de la Lumière, n'est plus sur son trône. Personne ne sait où elle est, et certains commencent même à se demander si elle vit encore. Depuis sa disparition, *Seelie* et *Unseelie* souillent notre monde de leur guerre sanglante, et au risque de passer pour une rabat-joie, j'ai la conviction que les seconds sont en passe de l'emporter sur leurs frères plus pacifiques.

Ce qui est une très, très mauvaise chose.

N'allez pas en déduire que je préfère les *Seelie*. Loin s'en faut ! En

ce qui me concerne, un bon faë est un faë mort. Seulement, les *Seelie* sont moins dangereux que les *Unseelie*. Ils ne nous abattent pas à vue. Ils préférèrent nous garder pour un autre usage.

Le sexe.

Car ils ont beau nous prendre pour des simples d'esprit, ils apprécient nos performances amoureuses.

Lorsqu'ils ont obtenu d'une femme ce qu'ils voulaient, la malheureuse n'est plus que l'ombre d'elle-même. Possédée par une fièvre sensuelle, elle est la proie d'appétits charnels qu'elle n'aurait jamais dû découvrir et ne pourra jamais assouvir. C'est une maladie dont la guérison est longue et semée de rechutes...

Mais au moins, on y survit. Ce qui laisse une chance à celle qui en est la victime de se battre pour retrouver sa vraie personnalité et envoyer ces saletés de faës au diable.

Mais je m'éloigne de mon propos.

Mon histoire a commencé de la façon la plus banale qui soit, ni par un soir d'orage ni par une nuit sans lune. Aucun signe annonciateur ne l'avait précédée : pas le moindre roulement de tambour à vous glacer le sang, ni l'ombre d'un message cabalistique à la surface de ma tasse de thé, encore moins de mauvais présages dans le ciel.

Tout a débuté en douceur, presque en catimini, comme la plupart des catastrophes. Un papillon bat des ailes à l'autre bout du monde, un courant d'air s'élève, le vent tourne, un front chaud heurte un front froid, quelque part au-dessus d'un continent lointain, et avant que vous ayez eu le temps de comprendre ce qui se passe, une tornade colossale se forme au-dessus de votre tête. Lorsque vous prenez conscience du danger, il est déjà trop tard. Il ne vous reste plus qu'à fermer les écoutilles et à limiter la casse.

Au fait, je m'appelle MacKayla Lane. Mac pour les intimes. Je suis une *sidhe-seer*, mais je ne l'ai appris que très récemment.

La bonne nouvelle, c'est que nous sommes plus nombreux que je ne le pensais au début.

La mauvaise, que nous sommes le dernier rempart contre le chaos.

Un an plus tôt

9 juillet, Ashford, Géorgie, États-Unis

Température : 34 °C à l'ombre. Taux d'humidité de l'air : quatre-vingt-dix-sept pour cent.

Dans le Sud profond, l'été est d'une chaleur suffocante. En revanche, il n'y a pratiquement pas d'hiver, ce qui me convient à merveille. J'aime à peu près toutes les saisons : l'automne avec son cortège de nuages et de crachin, un temps idéal pour rester à la maison avec un bon bouquin ; l'été et son ciel d'un bleu éclatant – sauf l'hiver. La neige, le verglas, très peu pour moi. Je me suis toujours demandé comment les gens du Nord pouvaient supporter la rudesse de leur climat... et surtout, pourquoi ils le faisaient. Mais je suppose que c'est une bonne chose qu'ils s'en satisfassent. Sinon, ils voudraient tous vivre ici, et il n'y aurait pas assez de place pour tout le monde.

En vraie fille du Sud habituée aux températures caniculaires, je prenais un bain de soleil au bord de la piscine de mes parents, vêtue – si l'on peut dire – d'un bikini à pois roses idéalement assorti à mon nouveau vernis à ongles Rêve de Grenadine. Paresseusement étendue sur un transat, j'avais relevé mes longs cheveux blonds sur le sommet de mon crâne en l'un de ces chignons grotesques que l'on ne peut se permettre que dans l'intimité de sa salle de bains, ou lorsqu'il n'y a personne à l'horizon. Mes parents étaient absents. Pour fêter leurs trente ans de mariage, ils s'étaient offert une croisière dans les îles qui avait débuté quinze jours plus tôt à Maui et devait s'achever une semaine plus tard à Miami.

Depuis leur départ, je travaillais activement à mon bronzage. Entre deux siestes, je plongeais dans l'eau bleue pour me rafraîchir, avant de m'étendre de nouveau au soleil.

Mon iPod branché sur la chaîne hi-fi de mon père, sur la table en teck de la terrasse, j'écoutais la sélection de chansons que j'avais spécialement préparée en vue de mes séances de farniente : un choix des cent meilleurs tubes des vingt ou trente dernières années, option

« Ne fatiguons pas nos méninges ».

« *What a Wonderful World* », s'extasiait Louis Armstrong, et dans l'ensemble, j'étais bien d'accord avec lui. Je dois reconnaître que je ne suis pas toujours en phase avec ma génération, laquelle est en général persuadée qu'il n'y a rien de plus cool que d'afficher son cynisme et ses airs blasés dans les soirées étudiantes.

J'avais pris soin de placer sur la table un verre de thé glacé et le combiné du téléphone, au cas où mes parents auraient eu envie de me donner de leurs nouvelles. Ils ne devaient pas faire escale avant le lendemain, mais leur bateau avait déjà, par deux fois, eu de l'avance sur le programme, et pour rien au monde je n'aurais manqué un appel d'eux. Depuis que j'avais laissé tomber mon portable dans la piscine, quelques jours plus tôt, je conservais en permanence le sans-fil à portée de main.

Autant l'avouer, papa et maman me manquaient sérieusement.

Lorsqu'ils étaient partis, la perspective d'avoir enfin la maison pour moi toute seule m'avait littéralement transportée de joie. Je vivais encore avec ma famille, et lorsque mes parents étaient là, la maison prenait parfois de désagréables allures de moulin. Tout le monde entrait et sortait à sa guise ! Les amies de maman, les copains de golf de papa, les dames de la paroisse, sans parler des gamins du voisinage qui poussaient la porte sans frapper, avec, comme par hasard, leur maillot de bain sur eux...

Pourtant, après deux semaines de solitude, je commençais à m'ennuyer ferme. La maison était d'un calme presque inquiétant, surtout le soir. À l'heure du dîner, je tournais en rond. Et je mourais de faim.

Maman était un vrai cordon-bleu, et je m'étais lassée des pizzas, chips et hamburgers surgelés. Je comptais les jours en pensant aux poulets rôtis, aux salades de légumes frais bien croquants, aux tartes maison qu'elle nous préparait. En prévision de son retour, j'étais allée faire une razzia au supermarché, afin que les placards soient pleins et qu'elle puisse nous mitonner un de ces petits dîners dont elle avait le secret.

J'ai toujours eu un bon coup de fourchette et la chance que cela ne se voie pas puisque, malgré ma gourmandise, j'ai une poitrine ronde mais la taille fine. Comme je le disais souvent, j'ai un bon métabolisme. « Attends d'avoir trente ans ! répondait en général ma mère. Et quarante. Et cinquante... » À quoi papa répondait invariablement : « Plus il y en a, meilleur c'est, Rainey ! » tout en la couvant d'un regard indécent. J'adorais mes parents, mais j'aurais parfois aimé qu'ils se montrent un peu plus discrets.

Bref, c'était une vie paradisiaque, mis à part le fait que papa et maman me manquaient terriblement, ainsi que ma grande sœur Alina,

qui se trouvait alors en Irlande pour ses études. Je n'attendais qu'un moment : celui où toute la famille serait de nouveau réunie.

Il faut croire que c'était trop de bonheur pour une seule personne et que cela contrariait le destin...

Lorsque le téléphone sonna, je décrochai en pensant que c'étaient mes parents.

Ce n'était pas eux.

C'est étrange comme le geste le plus anodin peut faire basculer complètement votre existence.

Décrocher un téléphone, par exemple.

Au moment où je posai la main sur le combiné, ma sœur Alina était a priori vivante. Lorsque je pris la communication, une page se tourna définitivement dans ma vie. Il y aurait désormais un avant et un après.

Avant, les seules vies que j'avais vues basculer, c'était au cinéma, ou dans les romans que je dévorais avec passion. Avant, ma vie n'était qu'une succession de moments heureux et insoucians. Avant, je pensais tout savoir : qui j'étais, à quel monde j'appartenais, ce que le futur m'apporterait.

Avant, je croyais avoir un avenir.

Ce n'est qu'après que j'ai commencé à comprendre que je ne savais rien du tout.

Il me fallut deux semaines après avoir appris que ma sœur avait été assassinée pour recommencer à vivre – j'entends par là faire autre chose qu'enterrer Alina, couvrir sa tombe de roses blanches et pleurer toutes les larmes de mon corps.

Me lamenter ne la ferait pas revenir et ne m'aiderait en rien à supporter l'idée que le misérable psychopathe qui l'avait tuée se promenait tranquillement je ne sais où, tandis qu'elle gisait, froide et livide, six pieds sous terre.

Je ne garde qu'un souvenir très flou des jours qui suivirent son décès. Je sais seulement que je pleurais du matin au soir. Impossible de retenir mes larmes. Ce n'était pas seulement ma sœur que j'avais perdue ; c'était ma confidente, mon héroïne, ma meilleure amie.

Alina avait beau avoir quitté la maison depuis huit mois pour aller étudier à Trinity College, à Dublin, nous correspondions par e-mail tous les jours, et pas un week-end ne passait sans que l'une de nous ne téléphone à l'autre, de sorte que nous étions restées aussi proches qu'avant.

Du moins était-ce ce que je croyais. Si j'avais su à quel point je me trompais...

Nous avons décidé de prendre un appartement ensemble

lorsqu'elle rentrerait au pays. Nous voulions nous installer en ville et nous inscrire à l'université d'Atlanta, moi pour m'intéresser un peu plus sérieusement à mes études, elle pour préparer son doctorat.

Ce n'était un secret pour personne, Alina était l'ambitieuse de la famille. En ce qui me concernait, je me contentais d'un job de serveuse au *Brickyard* qui me permettait, puisque je continuais à vivre à la maison, de mettre de côté presque tout ce que je gagnais.

J'avais tout de même décroché mon bac et depuis, je fréquentais sans zèle excessif l'université du coin, où je ne choisisais que des cours tels que « Comment surfer sur Internet » ou « En voyage, respectons les convenances ». Le minimum syndical pour que papa et maman puissent espérer qu'un jour, peut-être, j'aurais un Vrai Boulot dans la Vraie Vie.

Ce qui est certain, c'est que, animée ou non de grands projets, j'avais réellement décidé de prendre ma vie en main dès le retour d'Alina. Lorsque j'avais dit au revoir à ma sœur à l'aéroport, quelques mois auparavant, pas un instant je n'avais imaginé que je ne la reverrais jamais vivante. Pour moi, la présence d'Alina était aussi évidente que le retour du soleil chaque matin. Elle avait vingt-quatre ans, moi vingt-deux, nous avions l'éternité devant nous. La trentaine était à des années-lumière, la quarantaine dans une autre dimension. La mort ? Qu'allez-vous chercher là ? Cela n'arrivait qu'aux très, très vieilles personnes !

Enfin, c'était ce que je croyais...

Au bout de deux semaines, mes larmes se tarirent, ma vue s'éclaircit, sans doute parce que j'avais épuisé toutes les ressources en eau de mon corps. Ma douleur, en revanche, était intacte. C'était même elle qui me gardait en vie. Quant à mon âme, elle était assoiffée de réponses. De justice.

De vengeance.

Mais j'avais la désagréable impression d'être la seule dans ce cas.

Quelques années plus tôt, à l'occasion d'un cours de psychologie appliquée, j'avais appris que le deuil se faisait en plusieurs étapes. Pour ma part, il me semblait que j'avais sauté la première case, le « déni de mort », pour bondir à pieds joints dans la deuxième, celle de l'insupportable douleur.

En l'absence de mes parents, j'avais été la seule à pouvoir identifier le corps de ma sœur. Le spectacle n'était pas joli à voir, mais il avait au moins eu un mérite : celui de m'interdire tout « déni de mort ».

Quinze jours plus tard, j'entrais dans la troisième phase. La colère. Si j'en croyais mes cours, la quatrième, celle de la dépression, était censée arriver ensuite, suivie de la dernière, l'acceptation – en admettant que l'équilibre mental de la personne concernée (moi) le

permette.

Je pouvais déjà discerner les premiers signes de cette ultime étape dans mon entourage proche, comme si mes parents étaient passés directement de la stupéfaction au renoncement. Ils parlaient, à propos du meurtre d'Alina, d'acte de violence gratuite, de fatalité à laquelle on ne pouvait rien, de vie qui devait continuer. Ils étaient même persuadés que la police faisait bien son travail !

Mon équilibre mental n'allait pas jusque-là. D'ailleurs, je n'avais qu'une confiance modérée dans le travail des policiers chargés de l'enquête sur le meurtre de ma sœur, là-bas, en Irlande.

Accepter la mort d'Alina ?

Cela ne me ressemblait pas.

— Tu n'iras pas là-bas, Mac. Point final.

Maman était dans la cuisine, la taille ceinte d'un tablier aux couleurs vives, les mains couvertes de farine.

Elle faisait de la pâtisserie. Et de la cuisine. Et du ménage. Et encore de la pâtisserie... Une véritable tornade domestique. C'était sa façon à elle, née et élevée dans le Sud profond, d'appriivoiser la mort. Ici, lorsqu'elles perdent un être cher, les femmes noient leur chagrin dans les tâches ménagères. Elles ne savent pas faire autrement.

Voilà une heure que nous nous disputons. Un inspecteur de Dublin avait appelé la veille au soir pour nous dire qu'il était désolé, mais qu'en l'absence de pièces à conviction, de piste et de témoins, l'enquête était dans une impasse. Il nous informait donc officiellement que le dossier d'Alina allait être transmis au Bureau des affaires non résolues – lequel n'était rien d'autre, pour quiconque savait lire entre les lignes, qu'une salle d'archives poussiéreuse dans un quelconque sous-sol de Dublin, mal éclairée et parfaitement oubliée du reste du monde.

En dépit de sa promesse de réexaminer le cas à intervalles réguliers, dans l'espoir de trouver de nouveaux indices, et d'y apporter toute l'attention requise, le message était clair. Alina était morte, son corps avait été transporté dans son pays d'origine, tout cela ne concernait plus la police.

Elle renonçait, elle aussi. Après trois petites semaines d'enquête bâclée. Un record !

— Tu peux être sûre que si on vivait là-bas, ils n'auraient pas abandonné aussi vite, dis-je sans cacher mon amertume.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, Mac, dit maman en écartant une mèche blond cendré de ses yeux bleus cernés par les nuits d'insomnie.

— Alors, donne-moi au moins une chance de comprendre ce qui s'est passé. Laisse-moi partir pour l'Irlande !

Ses lèvres se pincèrent en une fine ligne blanche.

— Il n'en est pas question. J'ai déjà perdu une fille dans ce pays, je n'ai pas envie qu'une autre y laisse sa peau.

Impossible de la convaincre. Je m'y efforçais pourtant depuis le moment où, pendant le petit déjeuner, j'avais annoncé ma décision de partir à Dublin afin de voir par moi-même ce qu'avait fait la police pour retrouver le meurtrier d'Alina.

J'avais l'intention de demander une copie du dossier et de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour inciter la police à rouvrir l'enquête. J'allais donner un visage et une voix – que j'espérais aussi éloquente que possible – à la famille de la victime. Je ne pouvais me défaire de l'idée que si quelqu'un, à Dublin, parlait et agissait au nom d'Alina, l'affaire serait traitée avec plus de sérieux.

J'avais tenté de convaincre mon père, mais sans plus de succès. Aveuglé par le chagrin, il ne me voyait même pas... et lorsqu'il posait son regard sur moi, une telle expression de détresse se peignait sur son visage que j'aurais souhaité être invisible. Mes traits étaient différents de ceux d'Alina, mais j'avais sa blondeur et ses iris vert clair. Dans ces moments-là, j'aurais tout donné pour être, comme papa, brune aux yeux marron. Pour ne pas lui rappeler son enfant perdue...

Dans les jours qui avaient suivi les obsèques, il avait déployé une activité fébrile, passé d'innombrables coups de téléphone, activé tous ses réseaux professionnels et amicaux. L'ambassade, avec amabilité, l'avait dirigé sur Interpol. Là, on l'avait fait patienter quelques jours, « le temps d'examiner le dossier », avant de lui suggérer diplomatiquement de s'adresser... à la police de Dublin. Une fois revenu au point de départ, papa s'était entendu opposer les mêmes arguments qu'avant. Pas de preuves. Pas d'indices. Aucune piste. *Le mieux serait de contacter votre ambassade, monsieur.*

Il avait alors appelé la police d'Ashford : non, ils ne pouvaient en aucun cas se rendre en Irlande pour mener leur propre enquête. Il avait rappelé celle de Dublin : étaient-ils bien certains d'avoir interrogé tous les camarades et professeurs d'Alina ? Là, je n'avais pas eu besoin d'entendre la réponse du fonctionnaire pour comprendre que l'insistance de papa commençait à taper sur les nerfs des Irlandais.

En désespoir de cause, il avait joint un de ses anciens amis du lycée qui occupait un poste élevé au gouvernement. Je ne savais pas ce que ce dernier lui avait dit, mais papa avait raccroché d'un geste d'automate, s'était enfermé dans son bureau et n'en était plus sorti.

L'ambiance à la maison était devenue invivable. Maman continuait à jouer les derviches tourneurs dans la cuisine, papa broyait du noir dans le bureau, et pour ma part, j'éprouvais la désespérante impression d'être inutile à ceux que j'aimais.

Pendant ce temps, de l'autre côté de l'Atlantique, la piste refroidissait de jour en jour. Il fallait que quelqu'un fasse quelque

chose, sans attendre.

— Je pars, dis-je sur une impulsion. Et je me fiche de savoir si vous êtes d'accord ou non.

Maman fondit en larmes, jeta sur le plan de travail le beignet qu'elle venait de sortir de la friteuse et quitta la cuisine en arrachant son tablier. J'entendis la porte de sa chambre claquer à l'autre bout de la maison.

S'il y a une chose qui m'est insupportable, c'est de voir ma mère pleurer. Je montai dans ma chambre, le cœur serré. Maman n'avait-elle pas versé assez de larmes ces derniers temps ?

J'ôtai mon pyjama, pris une douche, m'habillai et, désœuvrée, allai me poster devant la porte de la chambre d'Alina. Combien de fois avais-je poussé ce battant pour rejoindre ma sœur et discuter jusqu'à l'aube ? Combien de fois était-elle venue me rejoindre lorsqu'elle avait fait un mauvais rêve ?

Aujourd'hui, ce temps était révolu. Je restais seule avec mes cauchemars.

Ressais-toi, Mac. Sur un coup de tête, je pris les clés de ma voiture, quittai la maison et me dirigeai vers le centre-ville. Si je demeurais une heure de plus dans cette maison, j'allais y laisser ma santé mentale.

En chemin, je me souvins que mon portable avait fait une chute fatale dans la piscine et m'arrêtai au centre commercial pour acheter un nouvel appareil. Je choisis le modèle le moins cher et, avant de faire désactiver l'ancien, je consultai ma messagerie.

J'avais quatorze nouveaux messages, un record pour moi. Je ne suis pas une de ces filles pendues à leur portable du matin au soir, et l'idée de pouvoir être jointe en permanence m'a toujours mise mal à l'aise. Je n'ai jamais vu l'utilité de posséder un appareil qui prend des photos, se relie à Internet ou capte la radio. Je considère qu'un téléphone doit servir à téléphoner, point final, mais j'ai parfois l'impression d'appartenir à une espèce en voie de disparition. Le seul gadget qui trouve grâce à mes yeux est mon iPod : je ne peux pas vivre sans musique.

Je retournai à ma voiture tout en passant mes messages en revue. La plupart dataient de plusieurs jours avant la mort d'Alina, et j'avais eu l'occasion, depuis, de parler à mes correspondants.

Je me souvins soudain que c'était quelques jours avant le décès de ma sœur que j'avais fait tomber mon portable dans la piscine. Était-il possible que, dans l'intervalle, elle ait tenté de m'appeler à ce numéro ? Qu'elle m'ait laissé un message ? Si seulement je pouvais l'entendre une dernière fois, me consoler en me disant qu'elle avait été heureuse !

Le cœur battant, j'écoutai l'appel suivant... et faillis lâcher

l'appareil. Une voix au timbre suraigu résonnait dans le petit haut-parleur, celle d'une femme en proie à une peur panique.

— Mac ? Réponds, je t'en prie ! J'ai besoin de toi ! Je suis tombée directement sur ta messagerie. Pourquoi as-tu encore éteint ton portable ? Rappelle-moi dès que tu as mon message. C'est urgent. Urgent, tu comprends ?

Malgré la chaleur oppressante qui régnait, un frisson glacial me parcourut.

— Mac, poursuivit Alina après un silence, ça ne va pas du tout. Je croyais savoir ce que je faisais... Je croyais qu'il voulait m'aider. Comment ai-je pu être aussi naïve ? J'étais amoureuse de lui... mais il est l'un d'entre eux. L'un d'entre *eux*, Mac !

Je regardai mon portable, comme si je pouvais y trouver les réponses aux questions qui se bousculaient dans mon esprit. *Il ? Eux ?* De qui parlait-elle ? Et d'abord, comment Alina pouvait-elle avoir aimé un homme dont elle ne m'avait pas parlé ? Nous nous disions tout ! Elle avait bien mentionné deux ou trois garçons qu'elle avait fréquentés depuis son arrivée à Dublin, mais jamais elle n'avait fait allusion à une relation plus sérieuse.

En me mordant les lèvres pour retenir un gémissement de colère et d'impuissance, je serrai ma main sur l'appareil, comme je l'aurais fait autour du bras de ma sœur pour la réconforter et la protéger du mystérieux danger qu'elle évoquait.

La voix d'Alina se brisa dans un sanglot, avant qu'elle ne poursuive, plus bas, sur le ton de quelqu'un qui craint d'être entendu :

— Il faut que je te parle, Mac. Il y a tellement de choses que tu ignores. Tu ne sais même pas qui tu es ! J'aurais dû t'apprendre la vérité plus tôt, mais j'espérais pouvoir te protéger de ce qui me... de ce qui nous menace. Je vais essayer de rentrer à la maison, mais...

Un rire amer, désespéré, se fit entendre.

— ... mais j'ai peur qu'il ne me laisse pas quitter le pays. Je te rappellerai dès que je... Oh, non ! Le voilà !

Je me figeai, le souffle coupé par l'angoisse. Alina reprit dans un murmure terrifié :

— Écoute-moi, Mac ! Il faut absolument que nous trouvions le...

Le mot suivant, qui ressemblait à *shi-sadoo*, était incompréhensible.

— Tout en dépendra, tu m'entends ? Il ne faut pas le leur laisser ! Nous devons mettre la main dessus avant eux. Il me ment depuis le début, mais maintenant, je sais à quoi cela ressemble, et où...

Silence.

La communication avait été coupée.

Je demeurai immobile, abasourdie. À quoi rimait ce message hallucinant ? Il devait y avoir deux Mac en moi. Celle qui vivait dans

le monde réel, et celle qui planait tellement qu'elle était tout juste capable de s'habiller le matin et de mettre la bonne chaussure au bon pied.

La première Mac devait être morte en même temps qu'Alina, car elle ne savait manifestement rien de la vie qu'avait menée sa sœur.

Alina avait aimé un homme ! Comment était-il possible qu'elle ne m'en ait rien dit ? Elle avait observé le secret le plus absolu sur cette relation, et mon petit doigt me disait que je n'étais pas au bout de mes surprises.

Elle m'avait menti.

Pire : elle m'avait trahie.

Pour quelle raison avait-elle laissé dans l'ombre tout un pan de sa vie durant ces derniers mois ? De quoi avait-elle tenté de me protéger ? Quel mystérieux objet devions-nous retrouver ? Son meurtrier et son amant secret ne faisaient-ils qu'un ? Et pourquoi, pourquoi ne m'avait-elle pas dit le nom de ce dernier ?

Je consultai l'écran du portable pour voir de quand datait l'appel au secours d'Alina. Je frémis. Elle m'avait téléphoné à peine quelques heures après que j'avais laissé tomber mon appareil dans la piscine.

Dire que pendant qu'elle me demandait, terrorisée, de lui venir en aide, j'étais sur ma chaise longue, à fredonner à côté de mon portable hors service !

Je conservai avec soin le message d'Alina et passai au suivant, dans l'espoir qu'elle m'ait rappelée par la suite. Elle ne l'avait pas fait. Si j'en croyais les informations que nous avait communiquées la police de Dublin, ma sœur était décédée... voyons... environ quatre heures après m'avoir téléphoné. On n'avait retrouvé son corps que deux jours plus tard, au fond d'une impasse, dans un quartier excentré.

Je tentai de chasser de mon esprit cette dernière image, insoutenable. Je ne voulais pas non plus penser que si j'avais répondu à son message, j'aurais peut-être pu l'aider. Qu'elle aurait toujours été en vie.

Intriguée, j'écoutai de nouveau son étrange message. Qu'était donc un *shi-sadoo* ? Qu'avait voulu dire ma sœur par cette phrase : « Tu ne sais même pas qui tu es » ? Que signifiait cette histoire rocambolesque ?

À la troisième écoute, je connaissais par cœur les dernières paroles d'Alina. Son testament, en quelque sorte.

Il m'apparut rapidement qu'en aucun cas, je ne devais faire écouter ça à mes parents. Non seulement cela ne pourrait qu'aggraver encore leur chagrin – si tant est que ce fût possible –, mais ils risquaient fort de m'enfermer dans ma chambre et de jeter la clé. Ils ne laisseraient pas partir le dernier enfant qu'il leur restait.

N'y avait-il donc rien à faire ?

Si. Prendre le premier vol pour Dublin, faire écouter le message à la police et exiger la réouverture de l'enquête sur la mort d'Alina. Les accusations de celle-ci ne constituaient-elles pas un motif suffisant ? Si elle avait eu une relation avec un homme, ils avaient probablement été vus ensemble dans un lieu public. On devait pouvoir retrouver des témoins, remonter jusqu'à son amant... Et si ce dernier ne l'avait pas tuée, il pourrait nous aider à retrouver l'assassin, qui était « l'un d'entre eux ».

Je secouai la tête, partagée entre l'espoir et l'incrédulité.

Il fallait que je sache qui se cachait derrière ce *eux*.

2

Je découvris rapidement qu'il y avait une différence... que dis-je ? un gouffre, entre décider de partir pour Dublin et se retrouver pour de bon de l'autre côté de l'océan Atlantique, à six ou sept mille kilomètres de chez soi, totalement déphasé par le décalage horaire.

J'étais dans une rue pavée au cœur de cette ville étrangère sur laquelle le crépuscule tombait déjà, entourée de gens dont l'accent m'était parfaitement incompréhensible, et je regardais mon taxi s'éloigner tout en songeant que je ne connaissais personne à Dublin, ni en Irlande, ni même dans toute l'Europe...

J'étais totalement, absolument, désespérément seule.

Après un rapide passage à la maison, le temps de remplir une valise et de me disputer une dernière fois avec mes parents, j'étais allée à la banque prendre une carte de crédit internationale et j'avais sauté dans le premier avion en partance pour Dublin.

Je regardai autour de moi, soudain effarée par la portée de mon acte. Que m'étais-je imaginé, au juste ? Qu'il me suffirait d'arriver en Irlande pour que, comme par miracle, toute la lumière se fasse sur la mort d'Alina ?

Avant de céder à la panique qui montait en moi, je pris ma valise et me dirigeai vers *The Clarin House*, la pension de famille où j'avais réservé une chambre. J'avais choisi cet endroit pour sa proximité avec le petit appartement où avait vécu Alina, situé juste au-dessus d'un pub bruyant, et parce qu'il était ce que j'avais trouvé de moins cher dans ce quartier.

N'ayant aucune idée de la durée de mon séjour, je devais gérer soigneusement mon budget. J'étais bien décidée à ne quitter le sol irlandais qu'une fois ma mission accomplie, mais combien de temps me faudrait-il pour convaincre les *Gardai*, comme on appelait ici les policiers, de faire enfin leur travail ?

Pendant le vol, j'avais potassé deux vieux guides touristiques sur l'Irlande trouvés avant mon départ chez un bouquiniste proche de l'aéroport. En quelques heures, j'avais absorbé tout ce que je pouvais de l'histoire et de la géographie irlandaises, ainsi que des coutumes locales. Cela ne faisait pas de moi une spécialiste du pays, mais au

moins n'aurais-je pas l'air d'une parfaite ignorante.

Je poussai la porte du *Clarin House* et me dirigeai vers un comptoir de bois ciré, derrière lequel était assis un homme aux cheveux blancs.

— B'soir, m'zelle ! s'exclama-t-il joyeusement. Z'avez r'servé ? Pass' qu'en cette saison, ça va pas êt' commode d'trouver une place, pour sûr !

Interloquée, je me répétais mentalement ses paroles, au ralenti.

— Oh, *réserve* ? Oui, bien entendu. Tenez.

Je lui tendis le bon de confirmation que j'avais imprimé sur mon ordinateur, lorsque j'avais retenu une chambre par Internet.

Avec sa chevelure d'un blanc de neige, sa barbe impeccable, ses yeux pétillants de malice derrière des lunettes rondes et ses oreilles étrangement fines, l'homme ressemblait à un lutin tout droit sorti des contes et légendes de la verte Érin.

Pendant qu'il cochait mon nom dans son registre et me rendait mon papier, il trouva le temps de me citer une bonne dizaine de hauts lieux touristiques dont je ne devais sous aucun prétexte manquer la visite.

Du moins est-ce ce que je crus comprendre de son discours, débité à toute allure et émaillé de tournures délicieusement archaïques. Il fallait que je regarde la réalité en face : j'allais devoir fournir un sérieux effort cérébral pour accoutumer mon oreille américaine aux inflexions musicales des Irlandais et à leur façon singulière de formuler leurs phrases. Mon interlocuteur parlait si vite qu'il aurait aussi bien pu me lire l'annuaire des chemins de fer, pour ce que je saisisais de ses paroles.

Quelques instants plus tard, j'arrivai au deuxième étage et j'insérai ma clé dans la serrure de la porte de ma chambre – « chambre » étant un bien grand mot, comme j'aurais dû m'y attendre étant donné la modicité des tarifs de l'établissement.

La pièce, un carré de deux mètres cinquante de côté tout au plus, contenait un lit double coincé sous une étroite fenêtre, une méchante commode sur laquelle trônait une lampe d'un jaune sale et une chaise qui avait connu des jours meilleurs. À cela s'ajoutaient un lavabo sur pied d'un blanc douteux et une minuscule penderie toute de guingois équipée de deux cintres de métal tordu.

Il y avait bien une douche, mais elle se trouvait à l'autre bout du couloir, et c'était la seule pour tout l'étage.

Seuls efforts de décoration intérieure, si le terme n'est pas exagéré, un tapis aux nuances fanées de rose et d'orange, et un rideau assorti tiré devant la fenêtre.

Je déposai ma valise et allai ouvrir cette tenture pour voir la ville dans laquelle Alina avait perdu la vie. Je n'avais aucune envie de la

trouver belle, mais elle l'était cependant. La nuit était tombée, à présent ; Dublin brillait de tous ses feux. Il avait plu dans la journée. Sous un ciel d'encre, les pavés mouillés reflétaient les mille lueurs roses, bleues ou rouges des enseignes et des néons qui illuminaient la cité.

Jusqu'à présent, je n'avais vu l'architecture européenne, si élégante et impressionnante, que dans des films. Les façades des immeubles étaient ornées de pilastres, d'encorbellements, de boiseries sculptées. Ma pension était située à la périphérie de Temple Bar District, le quartier le plus vivant de la ville, si j'en croyais mes guides touristiques. Ici régnait en maître le *craic* – un terme d'argot irlandais que l'on pourrait approximativement traduire par « bamboche et fiesta » à tous les étages ».

Les rues grouillaient de noctambules qui se rendaient de l'un des innombrables pubs de la ville à un autre. Selon James Joyce, un défi intéressant consisterait à traverser Dublin sans passer devant un seul pub, et d'après l'un des tracts publicitaires que m'avait donnés quelques minutes plus tôt le réceptionniste aux cheveux blancs, la ville en comptait plus de six cents. Un véritable patrimoine national, si j'en croyais le regard de fierté avec lequel le lutin de l'accueil m'avait montré le papier.

Alina avait travaillé dur pour être admise dans les rangs des étudiants étrangers de Trinity College, mais elle avait aussi profité des plaisirs de Dublin, de l'énergie joyeuse qui régnait ici, de la vie estudiantine riche en soirées bien arrosées. Elle avait aimé Dublin de tout son cœur.

Je regardai la foule qui envahissait les rues, oppressée par le sentiment de ma propre insignifiance. Je n'étais rien ni personne, ici.

— Eh bien, deviens quelqu'un ! m'exhortai-je à mi-voix. Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour Alina. Tu es son dernier espoir !

Pour l'instant, après vingt heures de voyage et trois escales, le dernier espoir d'Alina était affamé et épuisé. Ayant toujours été incapable de dormir si j'avais le ventre vide, je savais qu'il me fallait trouver de quoi me nourrir si je voulais pouvoir me reposer et être d'attaque le lendemain matin.

Dans ce cas, pourquoi ne pas commencer dès maintenant à *devenir quelqu'un* dans cette ville inconnue ? Après m'être rafraîchie et recoiffée, je passai une jupe de jean blanc qui rehaussait le bronzage de mes jambes, enfilai un twin-set lilas, et je quittai la pension pour explorer le Dublin nocturne.

Je poussai la porte d'un pub dont la façade accueillante promettait d'authentiques plats irlandais. Avec son allure pittoresque, cet endroit m'attirait plus que les établissements plus modernes situés

alentour.

Tout ce que je voulais, c'était un bon repas chaud dans un coin tranquille. Je ne fus pas déçue. Après une solide assiette d'*Irish stew* accompagnée d'une tranche de pain, une part de cake au whisky et au chocolat et une chope de bière brune, j'avais déjà meilleur moral.

Une fois rassasiée, je commandai une deuxième bière et observai la salle avec curiosité. L'atmosphère était assez agréable. Alina était-elle venue ici ? Il me semblait presque la voir, assise à l'une de ces tables, riant avec un groupe d'amis... Ou bien là-bas, dans l'un de ces confortables box aux sièges de cuir alignés contre le mur de brique rouge.

Le bar, un ensemble imposant de cuivre et d'acajou surmonté de miroirs, occupait le centre de l'espace et était entouré de petites tables et de tabourets hauts. Je me trouvais à l'une d'entre elles.

La clientèle offrait des visages assez variés, depuis la jeunesse étudiante de la ville jusqu'aux couples de touristes retraités. Certains étaient vêtus avec recherche, d'autres attifés à la diable, mais tout ce petit monde semblait vivre en parfaite harmonie.

En tant que serveuse de bar, je suis toujours curieuse de voir à quoi ressemblent les autres établissements – ce qui fait leur originalité, qui les fréquente, les drames qui s'y déroulent... Car il y en a toujours. Immanquablement, des amours s'y nouent, des querelles s'y règlent. Et je n'ai jamais connu de pub qui n'ait pas son client un peu bizarre...

Celui-ci ne faisait pas exception.

Je venais de régler l'addition et de finir ma chope lorsqu'il fit son entrée. Je le remarquai tout de suite... pour la bonne raison qu'il était impossible de ne pas le voir.

Il venait de passer devant ma table et me tournait le dos – un dos large, musclé, athlétique. Déjà, je savais que j'avais affaire à un client hors normes.

Malgré moi, mon regard s'attarda sur sa silhouette. C'était un homme grand, d'une carrure imposante, qui dégageait une impression de puissance presque animale. Il portait un pantalon de cuir noir, des bottes de cuir noir et, bien entendu, un tee-shirt noir.

J'ai passé assez de temps derrière un comptoir pour me forger une théorie sur la façon dont les gens s'habillent, et sur ce que l'on peut en déduire. Les hommes qui ne portent que du noir se répartissent en deux catégories : ceux qui cherchent les problèmes, et ceux qui *sont* un problème. Pour ma part, j'évite les premiers comme les seconds. J'ai également quelques hypothèses sur les femmes qui s'habillent en noir, mais ce n'est pas le sujet pour l'instant.

J'étais donc occupée à reluquer sans vergogne sa silhouette virile (problème ou non, il était un vrai régal pour les yeux) lorsque je le vis s'approcher du comptoir, se pencher par-dessus... et faucher une

bouteille de pur malt !

Personne ne parut remarquer son manège.

Je ne pus retenir un haut-le-corps indigné. Comment allait réagir le barman lorsqu'il s'apercevrait, en faisant ses comptes, qu'il lui manquait l'équivalent d'une soixantaine de dollars ? Car le type en noir n'avait pas choisi la moins chère des marques !

Sans réfléchir, je descendis de mon tabouret. J'étais peut-être une étrangère ici, mais j'étais barmaid. Entre collègues, il faut se serrer les coudes.

C'est alors que l'homme pivota sur ses talons.

Je me figeai, un pied sur le sol, l'autre encore sur le barreau de mon siège. Dire qu'il était beau à couper le souffle serait vrai – j'en oubliai presque de respirer – mais ce serait largement insuffisant. Tenter une comparaison avec les stars hollywoodiennes les plus sexy serait encore en dessous de la réalité. Affirmer que les anges au ciel devaient être dotés d'un visage tel que le sien ne serait que l'ombre du commencement d'une description fidèle...

De longues mèches d'or pur, des iris si clairs qu'ils semblaient faits d'argent, un teint doré... Il était la créature la plus sublime que j'aie jamais croisée – et Dieu sait que j'avais vu de sacrés beaux gosses depuis que j'étais serveuse.

Je n'emploie pas au hasard le mot « créature ». Lorsque son regard croisa le mien, un frisson d'effroi me parcourut, tandis qu'une idée absurde s'imposait à mon esprit. *Il y a en lui quelque chose d'inhumain.*

Mal à l'aise, je remontai sur mon tabouret. J'avais toujours l'intention de dire au barman que l'homme en noir lui avait pris une bouteille, mais j'attendrais que le client se soit éloigné. Pour une raison que je ne m'expliquais pas, la seule perspective de me rapprocher de cet individu me donnait la chair de poule.

Hélas ! il ne semblait pas décidé à s'en aller. Je le vis s'adosser au comptoir, déboucher le whisky et en boire une longue rasade au goulot.

Soudain, il se produisit quelque chose d'étrange. Il me sembla que mes poils se hérissaient littéralement, tandis qu'un nœud douloureux se formait en moi. Puis ma vision se brouilla. J'étais toujours dans le pub, le regard rivé sur l'homme en noir, mais ce dernier n'avait à présent plus rien d'humain. Dans cette version de la réalité, il était même d'une laideur repoussante. Devant mes yeux effrayés se tenait une abomination sans nom, dont le masque de beauté se fissurait, laissant échapper, en lourdes volutes, une épouvantable odeur de putréfaction. J'étais si proche de lui que j'en étais secouée de nausées.

Mais ce n'était pas le pire.

J'avais désormais la certitude que si je pouvais seulement ouvrir

un peu plus les yeux, j'en saurais encore plus sur lui. Que je découvrirais qui il était, ou plutôt, ce qu'il était. Que ce n'était qu'une question de volonté de ma part.

Je ne saurais dire combien de temps je demeurai ainsi, immobile, le regard fixe. Plus tard, j'apprendrais que j'aurais largement eu le temps de me faire tuer en cet instant critique, mais sur le moment, cela ne m'effleura même pas l'esprit.

Si mon histoire ne s'achève pas à cette page, si je suis encore en vie pour la raconter, c'est parce que je fus arrachée à ma contemplation horrifiée par une série de coups frappés sur ma tête.

Je laissai échapper un cri de douleur et me levai pour faire face à mon assaillant.

Mon assaillante, rectifiai-je intérieurement en découvrant l'apparition la plus inattendue qui soit. Imaginez une vieille dame toute menue, quatre-vingts printemps au bas mot, au visage fin et racé, dont la chevelure argentée était retenue en une longue tresse. Elle était vêtue de noir de la tête aux pieds, et l'idée incongrue me vint alors que j'allais devoir réviser mes théories sur les femmes qui s'habillent en noir.

Avant que j'aie pu protester, elle s'approcha de moi et m'assena de nouveaux coups sur le crâne.

— Hé, ça ne va pas ? m'écriai-je en essayant de me protéger.

— Comment osez-vous le regarder comme cela ? glapit la femme en dardant sur moi deux yeux perçants d'un bleu intense. Inconsciente ! Vous ne voyez pas que vous nous mettez tous en danger ?

Tout comme avec mon lutin aux lunettes rondes du *Clarin House*, je dus me répéter lentement ses paroles pour en comprendre le sens. Encore que celui-ci ne m'apparût pas immédiatement...

— Les Tuatha Dé noirs ! reprit-elle. Traîtresse ! Quand on pense que vous êtes une O'Connor, en plus ! J'aurais un mot à dire à vos parents, jeune fille !

— Pardon ?

Je la regardai, partagée entre la colère et l'hilarité. De quoi parlait-elle ? Qu'était donc un... un *toohaday* ? Et d'abord, pour qui me prenait-elle ?

La voyant lever une fois de plus la main, je reculai pour éviter un nouveau coup.

— Je ne suis pas une O'Connor ! protestai-je.

— À d'autres ! répliqua-t-elle en fronçant son front plissé de rides. Cette chevelure, ces yeux verts, ce teint... *Och*, vous êtes une O'Connor, et une vraie.

Du menton, elle désigna le type en noir.

— Je connais cette engeance. Ces gens-là ne feraient qu'une

bouchée d'un joli tendron comme vous. Allez, sauvez-vous avant que les choses ne tournent mal et que vous ne causiez notre perte à tous.

— Écoutez, je ne...

Elle me fit taire d'un regard lourd de menaces, résultat, probablement, d'un bon demi-siècle d'entraînement intensif.

— Du vent ! ordonna-t-elle. Et ne remettez jamais les pieds ici. Jamais, vous m'entendez ? Si vous êtes incapable de rester discrète et de faire honneur à votre lignage, ayez au moins la correction d'aller mourir ailleurs.

Ahurie, incapable de protester, je pris mon sac à main. Il était clair que l'on ne voulait pas de moi ici, et je n'ai pas l'habitude de m'imposer. La tête haute, le regard fixé devant moi, je m'éloignai – à reculons, de peur que la vieille folle ne recommence à me rouer de coups. Lorsque j'eus mis assez de distance entre elle et moi, je pivotai sur mes talons et quittai le pub.

— Elle est bien bonne, celle-là, murmurai-je en reprenant le chemin de ma triste chambrette. Bienvenue en Irlande, Mac !

Je ne savais pas ce qui m'avait le plus choquée, de l'hallucination dont j'avais été la victime ou de l'hostilité que m'avait manifestée la vieille femme.

Ma dernière pensée, avant de sombrer dans un sommeil lourd, fut que la harpie aux cheveux gris était folle. Il fallait bien que l'une de nous deux le soit, et ce ne pouvait être moi...

Il me fallut un bon moment pour trouver le poste de police de Pearse Street, le lendemain matin. Les rues de Dublin n'offraient qu'une lointaine ressemblance avec le plan grâce auquel je tentais, en vain, de m'orienter. Les artères, non contentes de changer de nom sans prévenir, ne se coupaient pas à angle bien droit comme sur le papier, mais partaient dans des directions impossibles.

Je passai trois fois devant la même terrasse de café, en face de laquelle un kiosque à journaux présentait les titres du jour. « Un homme voit le diable dans un champ de blé du comté de Clare. C'est la sixième apparition ce mois-ci ! » proclamait un tabloïd. « Un médium affirme que les Anciens sont de retour », déclarait un autre.

Tout en me demandant qui étaient ces « Anciens » – un groupe de rock des années 1970 ? –, je poursuivis mon chemin... avant de tomber pour la quatrième fois sur le même kiosque. Je renonçai à trouver ma route toute seule et demandai au vendeur de m'indiquer la direction du poste de police.

Je ne compris pas un mot de ce que me répondit le vieil homme. Existait-il un rapport entre l'âge de mes interlocuteurs et le degré d'intelligibilité de leurs paroles ? Toujours est-il que lorsque celui-ci eut achevé ses explications, je n'avais pas avancé d'un iota. Je hochai la tête, lui adressai un sourire en essayant d'avoir l'air intelligent, puis je fis demi-tour, déconcertée. Quelle direction fallait-il prendre ? Au hasard, je tournai à droite.

Aussitôt, l'homme sortit de sa guérite et me prit par l'épaule pour me faire tourner de l'autre côté, tout en s'écriant :

— Vous êtes sourde, *lass* ?

Enfin, c'est ce que je crus comprendre. Sans me départir de mon sourire, je m'éloignai vers la gauche.

La réceptionniste de la pension, une jeune femme d'une vingtaine d'années qui remplaçait mon lutin et s'appelait Bonita, m'avait assuré que je ne pourrais pas rater le poste de police. Elle avait dit juste. Le bâtiment était exactement tel qu'elle me l'avait décrit : une sorte de manoir anglais en grosses pierres flanqué de deux tourelles rondes et couronné de nombreuses cheminées.

Je poussai la lourde porte de bois, passai sous une arche voûtée et me dirigeai vers le comptoir d'accueil.

— Je m'appelle MacKayla Lane, expliquai-je de but en blanc. Ma sœur a été assassinée à Dublin le mois dernier. Je voudrais rencontrer l'inspecteur chargé du dossier. J'ai des informations à lui communiquer.

— Quel est son nom ? demanda la fonctionnaire en levant les yeux vers moi.

— L'inspecteur Patrick O'Duffy.

— Désolée, Patty a pris quelques jours de congé. Je peux vous donner un rendez-vous avec lui jeudi prochain, si vous voulez.

Et attendre trois jours ? Impossible.

— Il n'y a personne qui puisse me recevoir en son absence ?

Elle me jeta un regard éloquent.

— Si, mais à votre place, j'attendrais le retour de Patty. Enfin, c'est vous qui voyez...

Si je lisais entre les lignes, l'inspecteur O'Duffy était plus qualifié que ses collègues pour traiter mon affaire. Seulement, il avait choisi mon arrivée pour prendre des vacances... C'était bien ma veine !

J'étais rongée par l'impatience, mais je ne voulais pas gâcher par ma précipitation mes dernières chances de retrouver l'assassin d'Alina.

— Très bien, dis-je. Je le verrai jeudi. Il reste une place en début de matinée ?

Elle me réserva le premier rendez-vous de la journée.

En quittant le poste de police, j'allai tout droit à l'appartement d'Alina.

Le loyer mensuel avait été payé, mais je ne savais pas combien de temps il me faudrait pour réunir toutes les affaires de ma sœur et les emballer pour les réexpédier à la maison. La seule idée de laisser ici un seul de ses livres ou de ses vêtements m'était insupportable.

La porte avait été scellée par des rubans d'adhésif, mais quelqu'un les avait coupés. Je pris la clé que l'inspecteur O'Duffy nous avait envoyée avec les quelques effets trouvés sur le corps d'Alina, et je l'introduisis dans la serrure.

À peine avais-je poussé le battant que je fus assaillie par l'odeur familière d'Alina – la même que celle qui flottait dans sa chambre à la maison, un mélange de pêche et de vanille qui me serra le cœur.

Le studio, dont les volets étaient fermés, était plongé dans l'obscurité, et en cette heure matinale, alors que le pub du rez-de-chaussée n'était pas encore ouvert, il y régnait un silence presque inquiétant. Je cherchai l'interrupteur à tâtons.

On nous avait prévenus que l'appartement avait été vandalisé, mais rien n'aurait pu me préparer au spectacle qui m'attendait. Tout

ce qui pouvait être cassé l'avait été. Un véritable massacre ! Les lampes gisaient au sol, brisées ; les bibelots avaient été fracassés contre les murs ; la vaisselle était en mille morceaux ; le miroir au-dessus de la cheminée n'était plus qu'un souvenir. Et je ne parle pas du canapé lacéré, des coussins éventrés, des livres déchirés, des étagères renversées... Même les draps étaient en lambeaux.

Lorsque j'avancai dans la pièce principale, des morceaux de CD craquèrent sous mes pas. J'observai les murs et ce qui restait des meubles. Partout, il y avait des traces de poudre à empreintes. Malgré cela, la police n'avait pas su nous dire si la mise à sac de l'appartement datait d'avant ou d'après la mort d'Alina. S'agissait-il d'un acte gratuit, ou celui qui avait saccagé le studio cherchait-il quelque chose ? Sur ce point non plus, on n'avait pas pu nous éclairer.

Si j'avais bien compris le dernier message d'Alina, nous étions censées, elle et moi, chercher un objet. Celui-là même que le vandale avait espéré trouver ici ? Pour l'instant, le mystère restait entier...

Le corps de ma sœur avait été retrouvé loin d'ici, sur l'autre rive de la Liffey, au fond d'une impasse. J'avais vu des clichés de la scène de crime et je m'étais promis de m'y rendre, avant de quitter l'Irlande, pour lui dire un dernier adieu. Pour l'instant, je n'en avais pas le courage. Le spectacle de la désolation qui s'étendait autour de moi était déjà une épreuve suffisante.

C'était même plus que je n'en pouvais supporter.

Cinq minutes plus tard, après avoir refermé la porte avec soin, je dévalai l'escalier. Je traversai le hall obscur et me ruai dans le passage qui longeait l'arrière du pub, soulagée d'avoir encore trois semaines devant moi pour m'occuper de l'appartement.

La prochaine fois que je viendrais ici, je serais mieux préparée à la vue qui m'attendrait. Et j'apporterais tout le nécessaire pour effacer les traces du massacre.

Et surtout, me promis-je en essuyant mes joues d'un revers de manche, je ne pleurerais pas.

Je passai le reste de la matinée, ainsi qu'une bonne partie d'un après-midi brumeux, dans un cybercafé du quartier, à la recherche d'informations sur l'objet dont Alina m'avait parlé – le fameux *shisadoo*. J'interrogeai tous les moteurs de recherche à ma disposition, en vain. Je consultai ensuite les sites des journaux locaux, sans plus de succès.

Si seulement j'avais pu épeler correctement ce mot ! Je ne savais même pas s'il s'agissait d'un objet, d'un endroit ou d'une personne... J'eus beau écouter plusieurs fois ma messagerie, je n'étais toujours pas certaine de comprendre les paroles d'Alina.

Pour me changer les idées, je décidai de chercher le terme

étrange prononcé la veille par la sorcière qui m'avait agressée : *toohaday*. Là non plus, je ne trouvai rien.

Après plusieurs heures de recherches aussi frustrantes qu'infructueuses, j'envoyai quelques e-mails, dont un à mes parents, et je retournai au comptoir. Là, je commandai un deuxième café et demandai aux barmans – deux Irlandais de mon âge, très beaux garçons – s'ils savaient ce qu'était un *shi-sadoo*. Comme il fallait s'en douter, cela ne leur disait rien.

— Et un *toohaday* ? ajoutai-je, m'attendant déjà à la même réponse.

— Un *toohaday* ? répéta celui qui avait les cheveux roux, avec une inflexion différente de la mienne.

Je hochai la tête.

— Une vieille dame a prononcé ce mot devant moi hier soir, dans un pub. Cela vous dit quelque chose ?

— Je pense bien ! s'exclama-t-il en riant. C'est ce que vous venez tous chercher ici, vous autres Yankees. Ça, et le trésor des lutins, pas vrai, Seamus ?

Le blond à côté de lui s'esclaffa.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je en réprimant un geste d'impatience.

Battant l'air de ses bras comme s'il s'agissait de petites ailes, il m'adressa un clin d'œil.

— Voyons, c'est une sorte de fée !

Une fée ? Voilà autre chose ! me dis-je en déposant quelques pièces sur le zinc. Jamais je ne m'étais sentie aussi ridicule. Les joues brûlantes, et avec l'impression d'avoir le mot « touriste » gravé sur mon front au fer rouge, je les remerciai, pris ma tasse et retournai à ma table.

Si je croisais de nouveau cette vieille folle, songeai-je en me déconnectant, j'aurais deux mots à lui dire !

Furieuse et dépitée, je quittai le cybercafé et pris la direction du *Clarín House*. Du moins fut-ce ce que je crus, jusqu'à ce que je m'aperçoive que je m'étais perdue.

Cela ne me serait jamais arrivé s'il avait fait beau, mais je ne connaissais pas Dublin, et le brouillard opaque qui s'était abattu sur la ville n'arrangeait rien. Même un lieu familier prend, dans la brume, des allures fantomatiques assez inquiétantes, alors que dire de rues que l'on n'a jamais foulées ?

Je me trouvais dans une artère parfaitement inconnue, emplie de passants. Tout à coup, j'eus l'impression que la foule s'éclaircissait. Nous n'étions à présent plus que trois, dans une ruelle noyée de brume où régnait un calme inquiétant.

Où étais-je ? Combien de temps avais-je déambulé sans voir où j'allais ? Pour retrouver mon chemin, j'eus alors ce que je pris d'abord pour une bonne idée. J'allais suivre l'un des deux piétons, en espérant qu'il me ramènerait vers une grande artère.

Je jetai mon dévolu sur une femme d'une cinquantaine d'années qui portait un imperméable beige et un foulard bleu. Elle marchait d'un pas si rapide que je dus accélérer pour ne pas la perdre de vue. Deux rues plus loin, elle se mit à serrer son sac à main contre elle tout en jetant par-dessus son épaule des regards alarmés.

Il me fallut quelques instants pour comprendre que la cause de sa peur n'était autre que moi. Je me souvins alors de l'avertissement que j'avais lu dans mes guides touristiques au sujet de jeunes gens qui, malgré leur apparence innocente, étaient responsables de nombreux vols et agressions.

Je tentai de rassurer la femme.

— Excusez-moi ! lui criai-je. Je me suis perdue ! Je cherche mon hôtel, pourriez-vous m'aider ?

— Arrêtez de me suivre ! répondit-elle en hâtant le pas.

— D'accord, dis-je en faisant halte au milieu du trottoir.

J'étais désolée de l'effrayer, mais j'avais peur de la voir filer et de rester seule, sans personne pour m'indiquer mon chemin. Le *fog* épaississait rapidement, et je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où je me trouvais.

— S'il vous plaît, repris-je, je cherche Temple Bar District. Pourriez-vous m'indiquer la route ?

Sans même se retourner ni ralentir, la femme tendit le bras vers la gauche et disparut au coin de la rue, me laissant seule, dans un brouillard si dense que je voyais tout juste ma main devant moi.

Je laissai échapper un soupir de désespoir et me dirigeai à pas prudents vers la gauche. J'accélérai un peu l'allure lorsque je vis où je me trouvais : il me semblait que j'étais en train de m'enfoncer dans un quartier industriel de la ville, sinistre et délabrée.

Peu à peu, les immeubles composés de boutiques au rez-de-chaussée et d'appartements à l'étage cédèrent la place à des entrepôts aux fenêtres brisées et aux portes défoncées. Quant au trottoir, couvert d'ordures, il se faisait plus étroit à mesure que je progressais. Une odeur d'égouts flottait dans l'air humide, si forte que j'en avais la nausée.

Il devait y avoir une usine de papier dans le quartier, car des dizaines de feuilles jaunies jonchaient le sol. Ça et là, des flèches tracées à la peinture sur les murs, tout écaillées, indiquaient le chemin de cours et d'ateliers où personne n'avait dû entrer depuis bien longtemps.

Ici, une cheminée menaçant ruine étirait son col de brique rouge

vers un ciel chargé de *fog*. Là, une voiture était abandonnée, la portière ouverte, des vêtements empilés et une paire de chaussures posés à côté, comme si le chauffeur s'était déshabillé avant de disparaître. Seul le son de mes pas troublait le silence effrayant qui planait sur cette ville fantôme, ainsi que le morne glouglou des gouttières vidant leur contenu dans le caniveau.

J'avais une envie folle de me mettre à courir pour quitter ce cauchemar au plus vite, mais je me contrôlai, de crainte que le bruit de ma course n'alerte quelque hôte déplaisant de ces lieux. Qui sait si on ne m'épiait pas derrière ces vitres en deuil ? si quelqu'un n'était pas à l'affût derrière ces portes mal fermées ?

Les dix minutes qui suivirent comptent parmi les plus angoissantes de ma vie. Je marchais au hasard, perdue dans le quartier le plus terrifiant d'une ville inconnue, sans savoir si mes pas allaient me ramener vers des régions plus rassurantes ou, au contraire, m'entraîner plus avant dans la solitude et la désolation.

À deux reprises, en passant devant une venelle, il me sembla entendre un frottement. Je parvins néanmoins à contenir la peur panique qui m'oppressait et continuai de progresser à la même allure. Comment ne pas penser à Alina, dont le cadavre avait été retrouvé dans un endroit en tout point semblable à celui-ci ?

Je ne pouvais chasser l'impression tenace que quelque chose ne tournait pas rond, mais je n'aurais su dire quoi. Il y avait plus, ici, que la simple mélancolie qui peut se dégager d'un quartier à l'abandon. Je percevais... autre chose. Une menace. Une présence. Comme si, sans le voir, j'avais franchi un peu plus tôt un portique sur le fronton duquel était gravé en lettres de feu : « Toi qui entres en ces lieux, abandonne tout espoir. »

L'après-midi touchait seulement à sa fin, mais la bruine et le *fog* avaient recouvert la ville d'une chape d'obscurité. Le malaise que j'éprouvais était tel, à présent, que j'avais le cœur au bord des lèvres, et que mes poils se hérissaient littéralement de peur. Je poursuivis ma route en obliquant vers ma gauche, autant que me le permettait l'orientation des rues.

Soudain, les rares réverbères qui n'avaient pas encore été brisés s'allumèrent, trouant les ténèbres de leur lumière blafarde. Aussitôt, l'horreur de ma situation m'apparut. Devant moi s'étiraient à perte de vue des avenues rectilignes, ponctuées ici ou là d'un halo livide.

J'étais définitivement perdue ! Comprenant que j'allais errer toute la nuit dans ces quartiers oubliés du reste du monde, j'accélérai l'allure. Mon cœur battait la chamade, mes oreilles bourdonnaient, et de ma poitrine oppressée ne sortait qu'un souffle saccadé.

Je faillis pleurer de joie lorsque j'aperçus soudain un immeuble brillamment éclairé, quelques rues plus loin. Un aventurier perdu dans

le désert trouvant enfin l'oasis tant espérée ne doit pas être plus soulagé que je ne le fus en cet instant.

Incapable de m'en empêcher, je m'élançai au pas de course vers le bâtiment.

En m'approchant, je remarquai que toutes ses fenêtres étaient intactes et que sa façade de brique rouge sombre était bien entretenue. Il avait dû être restauré récemment à grands frais, si j'en jugeais d'après les barres et plaques de cuivre rutilant qui ornaient la devanture de la boutique au rez-de-chaussée. Deux larges colonnes encadraient l'entrée, dont la porte en merisier était flanquée de lanternes en verre coloré et surmontée d'une imposte de la même facture.

Les hautes fenêtres situées de part et d'autre de l'entrée étaient elles aussi encadrées par des piliers et protégées par des ferronneries aux entrelacs fleuris. Une berline gris métallisé haut de gamme était garée devant le trottoir de l'immeuble, ainsi qu'une superbe Harley Davidson.

Au-delà, j'aperçus d'autres bâtiments brillamment éclairés. Les rues étaient pleines de gens à l'allure parfaitement normale, qui faisaient leurs courses ou se rendaient dans les pubs et les restaurants.

J'avais l'impression de me réveiller d'un cauchemar. Enfin, j'étais sauvée !

Par la suite, cependant, je nuançai mon enthousiasme. Étais-je réellement sauvée... ou n'avais-je quitté un enfer que pour un autre, plus insidieux ? Je comprendrais plus tard que j'étais tombée de Charybde en Scylla – ou plutôt, comme on disait chez moi, que j'avais quitté la poêle à frire pour sauter dans le feu.

« *Barrons – Bouquins & Bibelots* », proclamait l'enseigne peinte en couleurs gaies qui se balançait au-dessus de l'entrée. Sur les vitres de verre teinté, un panneau lumineux indiquait : « Ouvert. » Je n'aurais pas trouvé l'endroit plus accueillant si une pancarte avait annoncé : « Bienvenue aux touristes égarés ! Entrez ici et appelez un taxi ! »

J'étais brisée par la fatigue et par les émotions. Je n'en pouvais plus de marcher, et je n'avais envie que d'une chose : un bol de soupe suivi d'une douche bien chaude et d'une bonne nuit de sommeil. Au diable l'avarice ! J'allais appeler un taxi et me faire raccompagner jusqu'au *Clarin House*.

Une clochette tinta lorsque je poussai la porte.

J'avancai d'un pas et regardai autour de moi, stupéfaite. En voyant l'extérieur, je m'étais imaginé une charmante petite boutique aux rares rayonnages chargés de livres anciens et de babioles. En réalité, l'endroit était si vaste que j'en distinguais à peine le fond, et il contenait tant d'ouvrages qu'en comparaison la bibliothèque municipale d'Ashford ressemblait au coin lecture d'une école

maternelle.

J'ai toujours aimé les livres, bien plus que les films. Les réalisateurs vous montrent exactement ce qu'ils veulent vous faire voir, tandis que les écrivains se contentent de vous donner des indications : à vous d'imaginer le casting et les décors à votre convenance. En général, je suis affreusement déçue par les adaptations de romans au cinéma. Prenons, au hasard, la série des *Harry Potter*. Vous la voyiez ainsi, vous, Fleur Delacour ?

Quoi qu'il en soit, je n'avais jamais vu de librairie aussi grande. La salle devait mesurer cent mètres carrés au bas mot, et sur toute sa première moitié, elle s'élevait jusqu'au toit, environ trois étages plus haut. Je ne pouvais pas en distinguer les détails, mais le plafond, en forme de dôme, était orné de peintures. Des rayonnages tapissaient chaque étage depuis le sol jusqu'aux moulures. Derrière d'élégantes rampes de bois, des passerelles permettaient de circuler et d'accéder aux premier, deuxième et troisième étages. Des échelles coulissant sur rail complétaient l'ensemble.

Au rez-de-chaussée, la partie gauche de la pièce comportait plusieurs rangées d'étagères, ainsi que deux canapés placés face à face. La caisse se trouvait à ma droite. Je ne pouvais pas voir ce qu'il y avait au-delà des balustrades des étages supérieurs – probablement d'autres livres, ainsi que les bibelots annoncés sur l'enseigne.

— Il y a quelqu'un ? appelai-je, constatant que personne ne venait à ma rencontre.

J'observai les lieux avec curiosité. Quelle trouvaille que cette extraordinaire librairie ! Je n'aurais pu rêver mieux pour m'aider à oublier le stress de cette éprouvante journée. J'allais appeler un taxi et, en l'attendant, je chercherais un ou deux bouquins pour occuper les longues soirées solitaires qui m'attendaient.

— Je suis à vous dans un instant ! répondit une femme depuis le fond de la vaste salle.

J'entendis un murmure de voix – l'une féminine, l'autre masculine –, puis le claquement de talons sur le parquet.

Une superbe quinquagénaire apparut alors entre les allées et se dirigea vers moi. Je ne pus m'empêcher de la fixer. Elle possédait le chic et la séduction d'une star hollywoodienne des années 1940. Ses cheveux auburn étaient attachés en un chignon qui révélait l'ossature fine de son visage dont les traits, malgré quelques rides au coin des yeux, restaient d'une grande beauté. En vérité, me dis-je, cette femme resterait magnifique jusqu'à son dernier souffle. Elle portait une longue jupe anthracite à la coupe parfaite, assortie à un chemisier dont la ligne cintrée soulignait ses courbes voluptueuses, et sous la fine étoffe duquel se devinait la dentelle de sa lingerie. Des perles noires à son cou, à ses oreilles et à ses poignets soulignaient la pâleur

de son teint.

— Je m'appelle Fiona, déclara-t-elle. Qu'y a-t-il pour votre service, mademoiselle ?

— J'espérais pouvoir utiliser votre téléphone pour appeler un taxi. Bien entendu, j'ai aussi l'intention d'acheter quelque chose, ajoutai-je précipitamment.

Dans la plupart des boutiques que j'avais vues depuis mon arrivée à Dublin, des panneaux stipulaient que les toilettes et les téléphones étaient réservés à la clientèle.

— Ce n'est pas indispensable, répondit Fiona avec un sourire aimable. À moins que vous n'en ayez envie, bien entendu. Tenez, le téléphone est ici.

Je la remerciai et, après avoir feuilleté l'annuaire de Dublin et appelé un taxi, je déambulai entre les rangées d'étagères. Puisque j'avais une vingtaine de minutes à tuer, autant les mettre à profit. Rapidement, mon choix se porta sur deux polars historiques, un roman de Janet Evanovich et un magazine de mode.

Pendant que Fiona enregistrerait mes achats, je me fis la réflexion qu'elle saurait peut-être identifier le mot qu'avait prononcé Alina. Si quelqu'un pouvait m'aider, c'était bien une femme qui passait ses journées dans une librairie – et quelle librairie ! Un véritable temple du savoir !

— Au fait, j'ai récemment entendu un mot nouveau, et j'aimerais savoir ce qu'il signifie. Je n'ai aucune idée de la façon dont il s'écrit, et je ne suis même pas certaine de le prononcer correctement... commençai-je.

Elle saisit le code du dernier livre et m'annonça le montant de mes achats.

— Quel est donc ce mot mystérieux ? demanda-t-elle en souriant.

J'ouvris mon sac pour y prendre ma carte de crédit, tout en me reprochant d'être si dépensière.

— *Shi-sadoo*. Enfin, c'est ce que j'ai cru comprendre.

Ayant trouvé mon portefeuille, j'en sortis ma carte, la tendis à Fiona... et retins une exclamation de stupeur. Celle-ci me regardait fixement, et son visage avait pris une teinte crayeuse.

— Je ne sais pas ce que c'est, dit-elle d'un ton sec. Pourquoi le voulez-vous ?

— Qui a dit que je le voulais ? Je vous ai simplement demandé de quoi il s'agissait.

— Si vous m'interrogez à son sujet, cela ne peut être que parce que vous le cherchez.

— Mais pas du tout ! protestai-je. Je ne sais même pas ce que c'est !

— Qui vous en a parlé ?

— Peu importe, répliquai-je d'un ton impatient.

— Où avez-vous entendu ce mot ?

— Enfin, pourquoi me posez-vous toutes ces questions ? ripostai-je, de plus en plus mal à l'aise.

Il était évident qu'elle connaissait le sens de ce mot. Pourquoi refusait-elle obstinément de me répondre ?

— Écoutez, repris-je, c'est très important pour moi.

— Ah, oui ?

Que voulait-elle ? De l'argent ? Elle tombait mal, je n'étais pas en fonds...

— Oui, dis-je simplement.

Je la vis alors lever les yeux et regarder derrière moi. Une expression de soulagement se peignit sur ses traits tandis qu'elle s'exclamait :

— Jérico !

— Jérico ? répétais-je sans comprendre. La ville de la Bible ?

— Jérico Barrons, répondit une voix masculine derrière moi. À qui ai-je l'honneur ?

Celui qui venait de parler s'exprimait avec un accent que je n'aurais su définir, et son intonation dénotait un homme cultivé. Je pivotai sur moi-même pour me présenter, mais les mots restèrent coincés dans ma gorge. Pas étonnant que Fiona ait paru si troublée à sa vue ! De l'homme qui me faisait face semblait émaner un charme magnétique. Il me fallut quelques instants pour me ressaisir et lui tendre la main.

— MacKayla, dis-je, mais tout le monde m'appelle Mac.

— Quel est votre nom de famille, MacKayla ? s'enquit-il en prenant mes doigts pour les gratifier d'un bref frôlement de lèvres.

Un picotement brûlant me parcourut à l'endroit où il avait posé sa bouche. Sous son regard acéré, j'avais la désagréable impression de n'être qu'une proie. « Du calme, Mac ! m'ordonnai-je. Ce n'est pas le moment de sombrer dans la paranoïa. » Certes, la journée avait été longue et ponctuée d'événements inhabituels, mais rien ne justifiait que je cède à la panique.

Mal à l'aise, je m'efforçai de chasser l'image qui venait de se former dans mon esprit : la une de la prochaine édition du journal local d'Ashford, proclamant en énormes caractères : « La cadette des Lane assassinée à son tour ! Son corps retrouvé dans l'arrière-boutique d'une librairie de Dublin ! »

— Mac tout court, répondis-je.

— Et que savez-vous de ce... *shi-sadoo*, mademoiselle Mac Tout Court ?

— Rien. C'est justement pour cela que je pose la question. De quoi s'agit-il ?

— Aucune idée. Où vous en a-t-on parlé ?

— J'ai oublié. Qu'est-ce que cela peut vous faire, d'ailleurs ?

Pour toute réponse, il croisa les bras. Je l'imitai, sur la défensive. Pourquoi ces gens me mentaient-ils ? Qu'avait donc ce mystérieux objet de si particulier pour qu'ils se montrent soudain aussi hostiles ?

L'homme m'examina d'un long regard perçant qui me donna la chair de poule. À mon tour, je l'observai. Le dénommé Jéricho Barrons n'occupait pas l'espace, il le saturait littéralement. Avant son arrivée, la pièce était emplie de livres. À présent, elle était emplie... de lui.

Il devait avoir une trentaine d'années et mesurait environ un mètre quatre-vingt-dix. Sa chevelure était sombre et lustrée, sa peau dorée, ses yeux d'un noir éclatant, et son visage aux traits purs et au modelé parfait aurait inspiré bien des peintres.

D'où venait cet homme ? Certainement pas d'Irlande, si j'en croyais son apparence, aussi exotique que son accent. Sans doute avait-il des ancêtres à travers toute l'Europe, depuis le bassin méditerranéen jusqu'à la mer du Nord. Je n'aurais pas été surprise d'apprendre que quelques gouttes de sang barbare coulaient dans ses veines !

Il était vêtu avec l'élégance sans ostentation de ceux qui n'ont rien à prouver. Costume italien à la coupe parfaite, chemise blanche sans un faux pli, cravate aux coloris discrets et bottines de cuir fin.

Dire qu'il était beau serait inexact. Il rayonnait d'une virilité hors du commun. Tout en lui vibrait de sensualité : ses yeux où brillait la promesse d'étreintes audacieuses, sa bouche pleine faite pour les baisers les plus brûlants, son attitude fière et provocante... En un mot, il était exactement le genre d'homme que j'avais toujours fui comme la peste.

Un sourire carnassier étira ses lèvres. Loin d'adoucir son expression, cela ne la rendait que plus inquiétante. S'il espérait m'amadouer ainsi, il se trompait lourdement.

— Vous connaissez la signification de ce mot, insistai-je. Pourquoi refusez-vous de me la donner ?

— Et vous, pourquoi vous obstinez-vous à cacher ce que vous savez ?

— C'est moi qui ai posé ma question la première, répliquai-je.

Un peu puéril, comme argument, mais c'est tout ce qui me vint à l'esprit sur le moment. Il ne me répondit pas, aussi ajoutai-je :

— De toute façon, je finirai bien par apprendre ce que je veux savoir. Avec ou sans votre aide.

Si ces gens détenaient la réponse à mes interrogations, ils ne devaient pas être les seuls à Dublin.

— J'en ai autant à votre service, Mac Tout Court.

Je lui décochai un regard polaire, fruit d'un long entraînement au

Brickyard sur les clients que l'alcool rendait un peu trop entreprenants.

— C'est une menace ?

Je tressaillis en le voyant s'approcher de moi, mais il me dépassa et se dirigea vers le comptoir sans me toucher. Lorsqu'il se retourna, il tenait ma carte de crédit entre ses doigts soigneusement manucurés.

— En aucun cas, mademoiselle...

Il baissa les yeux vers le carré de plastique.

— Mademoiselle Lane. Oh, je vois que votre banque est un établissement du sud des États-Unis. De quel État venez-vous, exactement ?

— Texas, mentis-je.

— Tiens donc ! Et que fait une Texane à Dublin ?

— Ce n'est pas votre affaire.

— Ça l'est depuis que vous avez poussé la porte de ma librairie pour poser des questions sur le *shi-sadoo*.

— Tiens donc ! Je croyais que vous ne saviez pas ce que c'était ? Vous avouez enfin !

— Je n'avoue rien du tout. En revanche, je puis vous dire ceci, jeune fille : vous n'avez aucune idée de ce dans quoi vous mettez les pieds. Tout ceci vous dépasse. Alors, un bon conseil : rentrez chez vous avant qu'il ne soit trop tard.

— À votre place, je ne compterais pas trop là-dessus, répondis-je en le défiant du regard.

Ses airs condescendants m'exaspéraient, et il fallait plus que quelques vagues menaces pour me détourner du but que je m'étais assigné.

— Tss, tss... fit-il en secouant la tête. Un beau brin de fille comme vous, quel dommage ! Croyez-moi, vous ne tiendrez pas une semaine si vous vous obstinez ainsi. Toutefois, si vous vouliez me dire ce que vous savez, je pourrais augmenter légèrement vos chances de survie...

— Commencez par me répondre, répliquai-je, refusant de me laisser impressionner par ses sous-entendus.

Il ferma les poings d'un geste impatient, tandis qu'une lueur d'irritation passait dans ses yeux.

— Inconsciente ! Vous ne comprenez donc pas ce qui vous attend si vous...

Il fut interrompu par le tintement de la cloche de l'entrée.

— Quelqu'un a appelé un taxi ? demanda une voix masculine.

Je me retournai, soulagée.

— C'est moi.

Le maître des lieux esquissa alors un pas dans ma direction... comme pour m'interdire de quitter la librairie, songeai-je, surprise. Oserait-il me retenir contre mon gré ? Je l'observai, gênée. Jusqu'à présent, il s'était contenté d'être désagréable, et malgré le mépris qu'il

affichait et ses insinuations alarmantes, il n'avait rien tenté contre moi. Maintenant qu'il se montrait franchement hostile, je commençais à le trouver inquiétant.

Il darda sur moi son regard noir intense, mais je refusai de me laisser impressionner. Nous demeurâmes immobiles un long moment, moi campant sur mes positions, lui paraissant évaluer la gravité – réelle ou supposée – de la situation.

Puis il m'adressa un sourire glacial et hocha brièvement la tête, comme pour me dire : « Vous avez gagné la première manche, mademoiselle Lane. »

— Ne vous réjouissez pas trop vite, murmura-t-il.

Sauvée ! Sans le quitter des yeux un seul instant, je lui repris ma carte de crédit des mains, ramassai mes achats sur le comptoir et m'en allai à reculons.

Fichue douche commune !

J'avais bu un bol de soupe bien chaude, comme je me l'étais promis, mais la douche, en revanche, était glacée. À mon retour au *Clarín House*, je m'étais aperçue avec dépit que tous les pensionnaires semblaient avoir fait leur toilette dans l'heure qui précédait, avant de sortir dîner en ville, de sorte qu'il ne me restait plus une goutte d'eau chaude.

Je détestais les touristes ! L'eau était si froide que je n'eus pas le courage de me laver les cheveux. Une fois dans ma chambre, j'appelai la réception pour demander qu'on me réveille le lendemain à 6 heures du matin. Quelque chose me disait que certains clients seraient tout juste de retour de leur virée nocturne. J'aurais la douche tout à moi, et plus d'eau chaude qu'il ne m'en faudrait !

J'enlevai mes vêtements et enfilai mon pyjama, un haut en dentelle rose et son short assorti. Autre inconvénient des douches communes : soit vous vous rhabillez entièrement après votre toilette avec vos vêtements de la journée, soit vous remontez le couloir en courant, à moitié nu, en tremblant à l'idée qu'une porte s'ouvre juste au moment où vous passez devant. Pour ma part, j'avais choisi la première option.

Je finis de déballer les quelques affaires que j'avais glissées dans mon sac pour m'aider à tenir le coup loin de chez moi : une bougie parfumée à la pêche et à la vanille prise dans la chambre d'Alina, deux barres chocolatées et un petit cadre renfermant une photo de mes parents, que je posai sur la commode. Il y avait aussi un vieux jean coupé aux ciseaux auquel ma mère menaçait régulièrement de « faire des ourlets convenables ».

Puis j'ouvris mon sac à dos pour y prendre le carnet de notes que j'avais acheté deux ou trois semaines plus tôt, et je m'assis sur mon lit. J'avais toujours vu Alina tenir un journal intime et passé bien du temps à découvrir les cachettes successives où elle le dissimulait. Ma sœur était devenue de plus en plus inventive à mesure que nous grandissions, mais cela ne m'avait jamais empêchée de trouver ses précieux carnets et de les lire. Je ne me privais pas, ensuite, de me

moquer d'elle et de son béguin pour tel ou tel garçon, qu'elle avait consigné avec un grand luxe de détails, en ponctuant mes paroles de bruits de baisers.

Au demeurant, il ne m'était jamais venu à l'esprit de tenir un journal moi-même. Après la mort d'Alina, pourtant, ma souffrance avait été si vive que j'avais acheté un cahier, sur les pages duquel j'avais déversé mon chagrin et mes remords. Au fil des jours, le flot de ma colère s'était un peu tari – juste un peu –, et je m'étais mise à rédiger des listes. Ce que je devais emporter pour mon voyage en Irlande, ce qu'il me manquait, ce qu'il me fallait découvrir, où me rendre une fois sur place...

Mes listes m'aidaient à ne pas sombrer dans le désespoir et à supporter les journées, de même que l'oubli du sommeil m'aidait à supporter les nuits. Tant que je saurais ce que j'avais à faire le lendemain en me levant, sans me poser de questions, je tiendrais le coup.

J'étais fière de l'énergie – pour ne pas dire de la rage – que j'avais déployée lors de ma première journée en Irlande. Pourtant, à présent que la nuit était tombée sur Dublin, je devais me rendre à l'évidence : il ne me suffirait pas de serrer les dents et de braver tous les Jéricho Barrons de la ville pour résoudre mon problème. Seule dans ma chambre, je pouvais ôter mon masque et regarder en face ce que j'étais : une jeune Américaine à peine en âge de se débrouiller sans ses parents, qui ne s'était jamais éloignée de chez elle de plus d'une centaine de kilomètres, qui pleurerait sa sœur tout juste disparue et n'avait probablement, comme on venait de le lui dire sans ménagement, aucune idée de ce dans quoi elle avait mis les pieds.

En tête de ma liste pour le lendemain, j'avais inscrit : « Aller à Trinity College pour rencontrer les professeurs d'Alina et découvrir les noms de ses amis. »

Je possédais une copie de son emploi du temps, où figuraient les noms de ses professeurs et les numéros de ses salles de classe. Alina me l'avait envoyée en début d'année scolaire pour que je sache à quel moment j'avais le plus de chances de la trouver chez elle si je voulais lui téléphoner. Peut-être l'un de ses camarades saurait-il qui elle fréquentait et pourrait-il me dire le nom de son mystérieux petit ami.

Le deuxième paragraphe de ma liste était ainsi rédigé : « Aller dans une librairie pour y chercher ce qu'est un *shi-sadoo*. »

Il était hors de question que je prenne le risque de recroiser Jéricho Barrons, ce qui me contrariait au plus haut point car j'avais adoré sa boutique. Étrangement, je ne pouvais me défaire de l'idée que je m'en étais sortie à bon compte la veille et que si le taxi n'était pas arrivé, l'énigmatique libraire aurait bien été capable de m'attacher à une chaise pour me torturer jusqu'à ce que je lui aie dit tout ce qu'il

souhaitait savoir...

« Acheter des cartons de déménagement et des sacs-poubelle pour faire le ménage chez Alina » venait en troisième. J'y ajoutai un point d'interrogation. En vérité, je n'étais pas certaine d'avoir le courage de retourner de sitôt à l'appartement dévasté.

Songeuse, je mordillai la pointe de mon stylo. Quel dommage que je n'aie pu voir l'inspecteur O'Duffy ! J'avais espéré qu'il pourrait me donner plus d'informations, en particulier sur les pistes que les enquêteurs avaient suivies. J'allais devoir attendre encore deux jours pour cela.

Je tournai la page de mon journal et entamai une nouvelle liste, celle des articles à acheter le lendemain : un adaptateur pour recharger mon iPod, des briquettes de jus d'orange, quelques barres chocolatées en cas de fringale nocturne. Puis j'éteignis la lumière et sombrai aussitôt dans un sommeil lourd.

Je fus réveillée par des coups frappés à ma porte. Je m'assis en me frottant les yeux, avec l'impression que je venais tout juste de m'endormir. Il me fallut quelques instants pour me souvenir que je me trouvais dans une chambre d'hôtel de Dublin, à des milliers de kilomètres de chez moi. Une pluie fine et régulière s'abattait contre les carreaux, que ne protégeait aucun volet.

J'avais fait un rêve extraordinaire. Alina et moi jouions au volley au bord de l'un des lacs artificiels où nous allions presque chaque week-end en été pour nous détendre, prendre des bains de soleil et regarder les garçons. Mon rêve avait été si précis que j'avais encore le goût du soda sur la langue et qu'il me semblait sentir autour de moi le parfum de l'huile solaire à la noix de coco.

Je consultai ma montre en bâillant. 2 heures du matin ! Qui venait me déranger au beau milieu de la nuit ?

Je ne réalisai que j'avais posé la question à voix haute qu'en entendant une voix s'élever de l'autre côté de la porte.

— Jérico Barrons.

Je crus que mon cœur allait s'arrêter de battre. Le libraire ? Que faisait-il ici ? Comment avait-il retrouvé ma trace ? Effrayée, je bondis vers le téléphone, prête à demander à la réception d'appeler la police.

— Que voulez-vous ? demandai-je, une main sur le combiné.

— Il faut que nous parlions, vous et moi. Vous cherchez des informations sur... un certain objet, et de mon côté, je veux comprendre ce que vous savez exactement.

Je réprimai un frisson d'effroi. Il n'était pas question de lui montrer à quel point j'étais surprise – et terrifiée – qu'il m'ait retrouvée avec une telle facilité !

— Je vous attendais plus tôt, monsieur Barrons, répliquai-je,

faussement désinvolte. Vous me décevez...

Il y eut un silence derrière la porte. Apparemment, j'avais marqué un point.

— Je n'ai pas l'habitude de quémander, dit-il finalement. Ni celle de marchander avec une femme, ajouta-t-il après une pause.

— Alors, vous allez devoir changer vos habitudes, mon vieux, parce que je n'obéis pas aux ordres. Et je ne donne rien gratuitement.

« Vantarde ! » cria en moi une petite voix – que, par chance, il ne pouvait entendre.

— Avez-vous l'intention d'ouvrir cette porte, mademoiselle Lane, ou vais-je devoir rester dans ce couloir, où n'importe qui peut m'entendre, pour discuter avec vous ?

— Qui me dit que vous voulez vraiment échanger des informations ?

— Moi.

— Vous me promettez de répondre en premier à mes questions ?

— Parole d'honneur.

Je ravalai de justesse un éclat de rire railleur. Le moment n'était peut-être pas le mieux choisi pour indisposer l'irritable personnage... Je lâchai le combiné du téléphone et redressai le menton. Cela ne me donnerait pas plus de courage – à vrai dire, j'en manquais même cruellement –, mais pour rien au monde je ne voulais montrer ma faiblesse à mon visiteur inattendu.

Jéricho Barrons me terrifiait, mais puisqu'il venait m'apporter la réponse à une question qui me taraudait depuis que j'avais entendu le message d'Alina, pourquoi l'éconduire ? D'autant que rien ne me permettait d'espérer trouver ailleurs la signification du mot *shi-sadoo*. Cela pouvait me prendre des jours, voire des semaines, et mon temps était précieux.

Tout ce que j'avais à faire, c'était lui ouvrir. Si mes doigts tremblants me le permettaient.

— Nous pouvons parler de chaque côté de la porte, dis-je en me tordant les mains.

— Non.

— Pourquoi ?

— J'ai besoin d'un minimum de discrétion, mademoiselle Lane. Cette condition n'est pas négociable.

— Mais je...

— J'ai dit non.

Je laissai échapper un soupir contrarié. Manifestement, il ne servait à rien d'essayer de trouver un compromis sur ce point. Je pris un jean et l'enfilai rapidement.

— Comment m'avez-vous retrouvée ? demandai-je en boutonnant ma braguette et en pignonnant mes cheveux avec mes doigts.

Je devais avoir une tête épouvantable, mais je n'avais ni le temps ni l'envie de me faire belle.

— Vous avez loué les services d'un chauffeur rétribué à la course pour vous conduire de mon établissement jusqu'ici.

Je retins un éclat de rire. Quel langage ampoulé !

— Chez moi, on appelle ça un taxi et une boutique.

— Chez moi, on appelle cela avoir de l'éducation, mademoiselle Lane. Vous en avez donc si peu ?

— Vous me réveillez au milieu de la nuit pour me menacer, et vous avez le culot de me donner des leçons de bonnes manières ?

De l'autre côté de la porte, il me sembla percevoir l'écho d'un rire étouffé. Je tournai la poignée et entrebâillai le battant autant que le permettait la chaîne de sécurité.

Il pencha la tête et m'observa à travers l'étroite ouverture, des cheveux (décoiffés) aux pieds (nus) en passant par mon haut en dentelle et mon jean boutonné à la hâte. Lorsqu'il eut terminé, j'avais le souffle court et la peau brûlante.

— Puis-je entrer ? demanda-t-il.

— Qu'avez-vous dit au réceptionniste ?

J'étais furieuse qu'on l'ait laissé passer aussi facilement. Dire que je m'étais crue en sécurité dans cette pension ! À la première heure, me promis-je, j'aurais une petite discussion avec le patron.

— Que j'étais votre frère, répondit-il en guettant ma réaction.

— Bien trouvé. La ressemblance physique entre nous est frappante !

Si cet homme était l'hiver, j'étais l'été. Si j'étais le soleil, il était la nuit – une nuit noire, effrayante, agitée par la tempête...

Il ne sembla pas goûter ma repartie, car son expression demeura de marbre.

— Eh bien, mademoiselle Lane ?

Je réfléchis rapidement. À présent qu'il savait dans quel hôtel j'étais descendue, s'il me voulait du mal, il pouvait s'en prendre à moi à n'importe quel moment. Rien ne l'obligeait à se presser. Il pouvait attendre son heure et m'agresser le lendemain dans une ruelle sombre. Par conséquent, je ne serais pas plus protégée de lui à l'avenir que je ne l'étais maintenant... à moins de passer mon séjour en Irlande à déménager chaque nuit dans l'espoir de lui échapper, ce que je n'avais pas l'intention de faire, n'ayant ni les moyens de loger ailleurs, ni l'envie de m'éloigner de ce quartier. Au demeurant, Jérico Barrons ne ressemblait pas à ces voyous qui assassinent les femmes dans leur chambre d'hôtel avant de vandaliser l'endroit.

Il devait plutôt faire partie de ceux qui posent le canon d'une arme sur la tempe de leur victime sans l'ombre d'une émotion et s'en vont comme ils sont venus une fois leur forfait accompli.

J'aurais dû m'étonner de trouver rassurant un tel raisonnement. Ce n'était pourtant pas le cas. Ce n'est que bien plus tard que je compris que, au cours des premières semaines que je passai en Irlande, j'étais encore anesthésiée par le choc de la mort d'Alina.

Je laissai échapper un soupir de résignation.

— Entrez, dis-je finalement.

Je refermai la porte, le temps de décrocher la chaîne de sécurité, puis rouvris le battant et reculai d'un pas tandis que mon visiteur nocturne pénétrait dans ma chambre – je pris soin cependant de laisser la porte grande ouverte, de sorte qu'on puisse me voir depuis le couloir... et que mes cris s'entendent jusqu'au rez-de-chaussée, au cas où j'aurais besoin d'appeler au secours.

Mon cœur battait la chamade, mais je ne voulais rien en laisser paraître. Indécise, je regardai Jéricho Barrons. Il semblait aussi à l'aise dans cette chambrette sinistre que dans un salon des beaux quartiers. Il portait toujours son costume italien, et sa chemise était aussi impeccablement repassée que lorsque je l'avais vu quelques heures plus tôt.

Ma chambre, déjà petite en temps normal, était soudain devenue étouffante. Il me semblait que mon visiteur envahissait tout l'espace de sa présence magnétique, me laissant à peine assez d'air pour respirer.

Il balaya la pièce d'un regard aussi rapide qu'acéré. Je ne doutais pas que ce bref coup d'œil lui suffirait par la suite, si besoin était, pour décrire la chambre dans les moindres détails, depuis les spots rouillés au plafond jusqu'au tapis fané... tapis sur lequel gisait mon joli soutien-gorge à fleurs. D'un coup de pied que j'espérais discret, je poussai le sous-vêtement sous le lit.

— Alors, de quoi s'agit-il ? demandai-je. Non, attendez. D'abord, je veux savoir comment ça s'écrit.

J'avais essayé toutes les orthographes possibles, en vain, et je voulais être en mesure de poursuivre mes recherches par moi-même... en admettant que Jéricho Barrons réponde à ma question et me laisse en vie.

Il fit quelques pas autour de moi, mais, peu désireuse de lui tourner le dos, je pivotai sur mes talons au même rythme que lui.

— S-I-N-S-A-R, épela-t-il.

— *Sinsar* ?

Il secoua la tête et rectifia, en articulant exagérément :

— *Shisa. Shisadoo.*

— Il n'y a aucun rapport entre l'orthographe et la prononciation ! protestai-je. Et le *doo*, comment l'écrivez-vous ?

Il s'immobilisa, et je l'imitai aussitôt. Il faisait à présent face à la porte, laquelle se trouvait donc derrière moi. Plus tard, lorsque je

commençai à le connaître mieux – dans la mesure où l'on peut connaître Jéricho Barrons –, je compris qu'il faisait toujours en sorte de ne jamais tourner le dos à une porte ou à une fenêtre. Ce n'était pas une question de peur, mais de contrôle de la situation.

— D-U-B-H, répondit-il.

— *Dubh* ? Et ça se prononce *doo* ?

Pas étonnant que je n'aie trouvé ce fichu mot nulle part sur Internet !

— Et les pubs ? repris-je. Il faut les appeler des *poo* ?

— *Dubh* est un mot gaélique, mademoiselle Lane. *Pub* vient du latin.

— Ça va, je plaisantais ! Chez nous, on appelle ça de l'humour.

— Et chez nous, on ne plaisante pas avec le *Sinsar Dubh*.

— Vous m'en direz tant ! Alors, quel est donc cet objet avec lequel on ne rigole pas ?

De nouveau, il me parcourut d'un long regard indéchiffrable. Manifestement, je ne lui faisais ni chaud ni froid.

— Rentrez dans votre pays, mademoiselle Lane. Mariez-vous tant que vous êtes encore fraîche, faites des enfants et vieillissez tranquillement auprès de votre gentil play-boy.

Sa remarque me fit l'effet d'une giclée d'acide. D'accord, on me considérait comme une jolie fille, agréable à regarder dans le genre blonde et bronzée, et je plaisais aux garçons. D'accord, j'aimais le rose, les bijoux dorés et les talons hauts, et je ne me privais pas d'en porter. Pour autant, je n'étais pas une poupée Barbie, et ce bon vieux Ken me laissait parfaitement indifférente – surtout depuis que j'avais enlevé son pantalon et vu ce qu'il lui manquait. Je ne fantasmais pas sur une maison au jardin clôturé d'une barrière de bois blanc avec un 4 x 4 garé devant, et j'avais d'autres projets pour l'avenir que de jouer les mères au foyer façon *Desperate Housewives*. Et puis, je n'avais peut-être pas l'étoffe d'un prix Nobel de littérature ou de médecine, mais je n'étais pas non plus complètement idiote !

— Épargnez-moi vos sarcasmes, monsieur Barrons, et répondez à ma question.

— Si vous insistez... Mais entre nous, je vous le déconseille fortement.

— J'insiste.

— Vous êtes sûre de vous ?

— Oui.

— Je vous donne une dernière chance.

— Gardez-la. Dites-moi de quoi il s'agit.

Son regard noir se riva au mien. Puis je le vis hausser les épaules d'un geste fataliste, comme pour dire : « C'est vous qui l'aurez voulu ! »

— Le *Sinsar Dubh* est un livre.

— Ce n'est qu'un bouquin ? Rien de plus ? m'exclamai-je sans cacher ma déception.

— Au contraire, mademoiselle Lane. Le *Sinsar Dubh* est tout sauf un simple livre. Il s'agit d'un manuscrit très ancien que de nombreuses personnes recherchent. Certaines d'entre elles seraient même prêtes à tuer pour le posséder.

— Faites-vous partie de ces gens-là ?

— Oui, répondit-il sans me quitter du regard.

Puis, après un silence de mauvais augure, il demanda :

— Envisagez-vous de rentrer chez vous, à présent ?

— Moins que jamais.

— Alors, c'est dans un cercueil qu'on vous renverra dans votre pays.

— Encore des menaces ?

— Je n'ai pas dit que je me chargerais personnellement de vous éliminer.

— Qui le fera, alors ?

— J'ai répondu à votre question ; à votre tour, maintenant. Que savez-vous exactement du *Sinsar Dubh*, mademoiselle Lane ?

Bien peu de chose, manifestement. Dans quel pétrin Alina s'était-elle fourrée ? Avait-elle fréquenté la pègre locale, et ses assassins et ses voleurs d'objets précieux ?

— Je vous écoute, insista Jéricho Barrons. Et pas de mensonge ! Vous ne me tromperiez pas longtemps.

Cela, je n'en doutais pas un instant, non parce que je lui prêtais des facultés extralucides – je ne croyais pas à ce genre de fariboles – mais parce que je le devinais capable de scruter les gens jusqu'à l'âme, d'enregistrer le plus infime de leurs gestes, la plus imperceptible de leurs expressions, et de les interpréter justement.

— Ma sœur était étudiante à Dublin, commençai-je.

Il m'avait donné le strict minimum d'informations. Je n'avais pas l'intention de lui en offrir plus.

— Elle a été tuée il y a un mois. Juste avant sa mort, elle a eu le temps de me laisser un message sur mon téléphone portable, où elle me disait que nous devions trouver le *Sinsar Dubh*.

— Pour quelle raison ?

— Elle ne l'a pas précisé. Elle a juste ajouté que c'était une question de vie ou de mort.

Il émit un claquement de langue impatient.

— Faites-moi écouter cet enregistrement.

— Je l'ai effacé par erreur.

À ces mots, je le vis croiser les bras sur sa poitrine et s'adosser au mur.

— Ne mentez pas. Vous n'auriez pas été aussi négligente avec le dernier message d'une sœur que vous aimiez au point de risquer votre vie pour accomplir ses dernières volontés. Je veux savoir exactement ce qu'elle vous a dit.

Comme je ne répondais pas, il ajouta, avec une douceur inquiétante :

— Si vous n'êtes pas avec moi, mademoiselle Lane, vous êtes contre moi. Sachez que je n'ai aucune pitié pour mes ennemis.

Je haussai les épaules, histoire de lui montrer qu'il ne m'impressionnait pas. Il désirait la même chose que moi, et que nous le voulions ou non, cela suffisait à faire de nous des ennemis.

Petite différence entre nous, toutefois : il était prêt à tuer pour obtenir ce qu'il convoitait...

Tout en réfléchissant rapidement, je regardai derrière moi, par la porte ouverte sur le couloir. Devais-je céder à sa demande ? Ce ne furent pas ses menaces qui me décidèrent, mais la curiosité. Je voulais voir son expression lorsqu'il entendrait le message de ma sœur.

S'il avait connu Alina, s'il était impliqué d'une façon ou d'une autre dans son décès, son visage le trahirait certainement lorsqu'il entendrait sa voix et ses accusations. De plus, je tenais à ce qu'il comprenne que je lui avais dit tout ce que je savais et qu'il croie la police déjà au courant de ce qu'il allait entendre.

— Les enquêteurs qui sont sur l'affaire ici, à Dublin, ont réalisé une copie de cet appel, affirmai-je en prenant mon portable dans mon sac à main. Ils recherchent l'homme avec qui elle dit avoir eu une liaison.

Si mon histoire avait été un film muet, la légende aurait pu dire « Mac bluffe ». Ce qui valait un peu mieux que « Mac s'enfuit à toutes jambes », et beaucoup mieux que « Mac se fait bêtement assassiner ».

Barrons ne mit pas en doute mes affirmations. Était-il vraiment si habile à détecter le mensonge qu'il le prétendait ? Je commençais à en douter.

J'appuyai sur la touche du haut-parleur et enclenchai le message. Aussitôt, la voix d'Alina emplît la pièce. Je tressaillis. Jamais je ne m'habituerai au timbre étouffé par l'angoisse, au débit rapide, presque frénétique, de ma sœur qui savait sa dernière heure arrivée et me lançait un ultime appel au secours. Il me semblait que dans un demi-siècle, ses paroles résonneraient encore à mon oreille, que je pourrais toujours les répéter mot pour mot...

« Ça ne va pas du tout... Je croyais qu'il voulait m'aider. J'étais amoureuse de lui... mais il est l'un d'entre eux... Il faut absolument que nous trouvions le *Sinsar Dubh*... Nous devons mettre la main dessus avant eux. Il ne faut pas le leur laisser ! Il me ment depuis le début. »

Je scrutai Jéricho Barrons avec attention pendant qu'il écoutait, mais cela ne m'apprit rien. D'un bout à l'autre, il demeura imperturbable.

— Connaissiez-vous ma sœur ?

Il secoua la tête.

— Vous cherchiez tous les deux ce manuscrit, et vos chemins ne se sont jamais croisés ? J'ai du mal à le croire !

— Plus d'un million de personnes vivent à Dublin, sans compter celles qui y viennent chaque jour pour se rendre à leur travail et les flots de touristes, mademoiselle Lane. Ce qui serait curieux, c'est que j'aie rencontré votre sœur.

Puis, après un silence songeur, il ajouta :

— Que voulait-elle dire par : « Tu ne sais même pas qui tu es » ? ajouta-t-il, son regard noir fixé sur moi.

— Ça, c'est la question à mille dollars ! Le problème, c'est que je n'en ai pas la moindre idée.

— Vraiment ?

— Puisque je vous le dis !

— Hum... C'est tout ce qu'elle vous a laissé ? Un message ?

Je hochai la tête en signe d'acquiescement.

— Rien d'autre ? insista Barrons. Pas de lettre ni de paquet ?

— Absolument rien.

— Et vous ne saviez pas ce qu'elle entendait par *Sinsar Dubh*... Elle ne se confiait jamais à vous ?

— Si ! Enfin, c'est ce que je croyais. Apparemment, je me trompais, répondis-je sans dissimuler mon amertume.

— Qu'entendait-elle par « eux » ? De qui s'agit-il ?

— J'espérais que vous pourriez m'éclairer sur ce point, monsieur Barrons.

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que je ne suis pas l'un d'entre eux, si c'est à cela que vous pensez. Bien des gens, des groupes comme des individus, recherchent le *Sinsar Dubh*. Moi aussi, mais je travaille seul.

— Pourquoi le voulez-vous ?

— Parce que c'est une pièce unique. Quoi de plus excitant pour un bibliophile comme moi ?

— Vous le désirez au point de tuer pour l'avoir ? Belle mentalité ! Et en admettant que vous le trouviez, qu'en ferez-vous ? m'enquis-je. Le vendrez-vous au plus offrant ?

— Je ne vous demande pas d'approuver mes méthodes.

— Ça tombe bien, je n'en avais pas l'intention.

Un sourire sans joie étira ses lèvres sensuelles.

— Avez-vous d'autres informations à me communiquer, mademoiselle Lane ?

— Aucune.

J'éteignis mon portable, le rangeai dans mon sac à main et désignai la porte d'un coup de menton que j'espérais éloquent. Cette fois-ci, un rire sonore jaillit des lèvres de Jéricho Barrons.

— Dois-je comprendre que vous me congédiez ? Il y a bien longtemps que cela ne m'était pas arrivé !

Il obtempéra toutefois, à mon grand soulagement.

Hélas ! ma joie fut de courte durée. Il venait de passer à ma hauteur et était presque arrivé à la porte lorsque, tout à coup, il m'attira à lui et, me faisant pivoter, plaqua mon dos contre son torse.

J'eus l'impression de me heurter contre un mur de brique. Ma tête se cogna contre sa poitrine ; un vertige me saisit. Je voulus crier, mais il avait déjà plaqué une main sur ma bouche. Son autre bras, passé sous mes seins, me serrait si fort que le souffle commença rapidement à me manquer. Sous son costume de fin lainage, son corps était dur et musclé, bien plus que je ne l'avais supposé. De l'acier trempé !

Mes yeux se posèrent sur la porte, que j'avais laissée entrebâillée durant notre entretien. Dire que j'avais cru marquer un point sur mon adversaire en imposant cette condition... Il avait dû bien rire de ma naïveté. Pendant tout ce temps, il aurait pu m'assassiner en toute tranquillité : me briser la nuque sans que j'aie le temps de comprendre ce qui m'arrivait... ou m'étouffer, comme il semblait déterminé à le faire pour l'instant !

Il était d'une force physique inouïe, d'autant plus effrayante que, j'en avais l'intime conviction, il n'en utilisait à présent qu'une infime partie. Si étrange que cela puisse paraître, il me semblait percevoir très nettement l'effort qu'il fournissait pour contenir son extraordinaire puissance musculaire et ne pas me tuer sur le coup.

Il posa ses lèvres sur mon oreille.

— Rentrez chez vous, mademoiselle Lane. Vous n'avez rien à faire ici. Ne mêlez pas les *Gardai* à tout ceci. Cessez de poser des questions. Oubliez le *Sinsar Dubh*, ou vous quitterez Dublin les pieds devant.

Il relâcha la pression sur ma bouche et ma poitrine – juste assez pour me laisser parler et respirer. Au bord de l'évanouissement, j'inhalai une longue bouffée d'oxygène.

— Encore des menaces ? ripostai-je d'une voix étranglée.

Si je devais mourir, autant le faire dignement !

Son bras s'enfonça de nouveau dans mes côtes, me coupant aussitôt le souffle.

— Des avertissements, rectifia-t-il. Voilà des années que je traque le *Sinsar Dubh*. Je ne laisserai personne s'interposer entre lui et moi et risquer de tout faire échouer au dernier moment. Personne, vous m'entendez ?

Il observa un silence avant d'ajouter :

— Apprenez qu'il y a deux sortes de personnes, dans ce bas monde. Celles qui survivent à n'importe quel prix, et celles qui n'ont pas la force de lutter : les victimes.

Il pressa ses lèvres dans mon cou. Je sentis sa langue courir sur ma peau, là où battait une veine, comme s'il cherchait mon pouls.

— Vous faites partie de la seconde catégorie, mademoiselle Lane. Vous n'êtes qu'une agnelle dans une cité de loups affamés. Je vous donne jusqu'à demain soir, 21 heures, pour quitter le pays et ne plus jamais croiser ma route.

Il me libéra, et je m'effondrai sur le sol, asphyxiée.

Lorsque je me relevai, il avait disparu.

— J'espérais que vous pourriez me donner des informations sur ma sœur.

Je cherchai le regard de l'homme qui me faisait face, l'avant-dernier enseignant qui figurait sur ma liste, un certain professeur S. S. Ahearn.

— Connaissiez-vous ses camarades ? repris-je. Savez-vous comment elle occupait ses loisirs ?

Je posais les mêmes questions depuis le début de la journée. L'emploi du temps d'Alina dans une main, un plan du campus dans l'autre, j'allais de classe en classe, attendant à l'extérieur que le cours soit fini pour aborder les professeurs et les interroger.

J'avais prévu de revenir le lendemain pour poser les mêmes questions, cette fois-ci aux étudiants. Il ne me restait qu'à espérer que ceux-ci auraient plus à m'apprendre que leurs enseignants, car pour l'instant, le peu que j'avais découvert était au mieux insignifiant, au pire très inquiétant.

— J'ai déjà dit à la police tout ce que je savais.

Grand et sec comme un coup de trique, l'homme avait l'air pressé d'en finir avec mon interrogatoire. Il ramassa ses papiers d'un geste rapide.

— Je crois savoir que l'inspecteur chargé de l'enquête s'appelle O'Duffy. L'avez-vous rencontré ?

— Nous avons rendez-vous dans quelques jours, mais en attendant, j'aurais aimé avoir votre point de vue.

Il glissa ses dossiers dans son cartable, qu'il referma prestement.

— Je suis désolé, mademoiselle Lane, je connaissais très peu votre sœur. Les rares fois où elle daignait venir en classe, elle ne participait presque pas.

— Les rares fois où elle daignait venir en classe ? répétei-je, stupéfaite.

Alina aimait étudier, et jamais elle n'avait séché les cours.

— Exactement. Comme je l'ai dit aux enquêteurs, au début, elle était très assidue, mais cela n'a pas duré bien longtemps. Il n'était pas rare qu'elle manque trois ou quatre cours d'affilée.

Je devais avoir l'air parfaitement incrédule, car il ajouta :

— Elle n'était pas la seule parmi nos étudiants étrangers, notez bien. Quand ils se retrouvent soudain loin de chez eux, sans parents pour les rappeler à l'ordre... enfin, vous me comprenez. Les attraits de Dublin sont nombreux pour une très jolie jeune femme comme votre sœur. Je suis sûr qu'elle pensait avoir plus intéressant à faire que de rester assise dans une salle de classe.

— Vous ne connaissiez pas Alina, protestai-je. Elle adorait étudier, c'est même ce qu'elle préférait au monde. Être admise à Trinity College, c'était la réalisation d'un rêve, pour elle. Elle n'aurait pas sacrifié une telle chance pour aller s'amuser dans les pubs !

— Je suis désolé. Je ne fais que vous dire ce que j'ai pu observer.

— Pourriez-vous me dire qui elle fréquentait ?

— J'ai bien peur que non.

— Avait-elle un petit ami ?

— Pas que je sache. Je ne me rappelle pas l'avoir vue avec quelqu'un en particulier... du moins, dans les rares occasions où je l'ai croisée. Votre sœur n'était que l'un des innombrables élèves qui viennent étudier ici chaque année, mademoiselle Lane, et si elle se faisait remarquer, c'était surtout par son absence.

Déconcertée, je le remerciai et m'en allai.

Le professeur Ahearn était le cinquième enseignant que je rencontrais, et le portrait qu'il brossait d'Alina était celui de quelqu'un que je ne reconnaissais pas. Une jeune fille qui n'assistait pas à ses cours, se moquait éperdument de ses études et n'avait aucun ami.

Je consultai ma liste. Il me restait une dernière enseignante à rencontrer, mais elle n'avait cours que les mercredis et vendredis. Je décidai de me rendre à la bibliothèque.

Tout en quittant le bâtiment et en traversant une vaste pelouse sur laquelle des groupes d'étudiants se prélassaient au soleil de cette fin d'après-midi ou potassaient leurs cours, je réfléchis à ce que je venais d'apprendre. Le comportement d'Alina était si étrange que je ne pouvais me l'expliquer.

Les cours destinés aux étudiants étrangers étaient essentiellement axés sur l'histoire européenne. Alina, qui préparait un doctorat en littérature anglaise, avait notamment choisi « La révolution industrielle en Irlande » et « Jules César et la Gaule celtique ». Était-il possible qu'elle ait perdu tout intérêt pour ces thèmes ?

Cela ne me paraissait guère probable. Alina était dotée d'une insatiable curiosité intellectuelle. Je soupirai profondément, ce que je regrettai aussitôt. Mes côtes meurtries ne me permettaient d'inspirer et d'expirer que le strict minimum d'air.

À mon réveil ce matin-là, j'avais constaté que mon torse était barré par un gigantesque bleu, si douloureux que je n'avais pas pu

mettre de soutien-gorge. J'avais donc enfilé une brassière en fine dentelle élastique, puis un petit pull rose, de l'exacte nuance de mon vernis à ongles, et un pantacourt noir. Une ceinture et des sandales argentées complétaient ma tenue, ainsi qu'un sac à main Juicy Couture assorti qui m'avait coûté une petite fortune. J'avais rassemblé mes longs cheveux blonds et les avais attachés en une haute queue-de-cheval avec une barrette en émail.

Le moindre mouvement était une torture et mon moral était au plus bas : raisons de plus pour soigner mon apparence. J'en étais persuadée, ce n'était pas en arborant une mine abattue que je lutterais contre le découragement, mais en affichant un sourire radieux.

L'ultimatum – car c'en était un – de Barrons résonnait encore à mes oreilles. *Je vous donne jusqu'à demain soir, 21 heures, pour quitter le pays et ne plus jamais croiser ma route.* Le mufler ! « Et puis quoi encore ? Allez vous faire cuire un œuf ! » aurais-je dû répliquer.

En vérité, quand j'avais retrouvé mes esprits après son départ, j'avais surtout eu envie d'appeler ma maman et de fondre en larmes...

Il faut dire que le libraire s'était montré particulièrement odieux. Et je ne parle pas du cynisme qu'il affichait. Les gagnants et les victimes, mes fleurs !

Oui, j'ai bien dit « mes fleurs ». Je vous explique.

En bonne croyante qu'elle était, maman ne nous avait jamais permis de jurer, à Alina et moi. « Une jolie femme ne dit pas de vilains mots », répétait-elle à l'envi. Aussi Alina et moi avions-nous mis au point un système pour remplacer les gros mots par d'autres, plus poétiques. « Fesses » s'était transformé en « fleurs », « m... » en « mélasse », etc.

Hélas ! nous les avions prononcés si souvent qu'ils étaient devenus un réflexe dont nous n'arrivions pas à nous débarrasser, et pour ma part, ils me revenaient automatiquement lorsque j'étais en colère. Combien de fois, à mon travail, m'étais-je ridiculisée en menaçant un client un peu trop entreprenant de lui botter les fleurs, s'il continuait à chercher la mélasse ? À notre époque dénuée de toute élégance, un langage trop châtié vous fait vite passer pour une pauvre sotte sans esprit de repartie. « Les gagnants et les victimes, mes fesses ! » rectifiai-je donc *in petto*, secrètement ravie de mon audace.

Je peux bien l'avouer, je tremblais comme une feuille lorsque Jéricho Barrons avait quitté ma chambre, la veille au soir. Mais je m'étais ressaisie, et j'avais à présent une certitude : s'il était manifestement une brute sans états d'âme, il n'était pas pour autant un assassin. Il avait eu tout le loisir de me tuer la veille, et il ne l'avait pas fait.

Il m'avait laissée en vie, ce qui signifiait qu'il ne voyait pas l'intérêt de m'éliminer. Il ne reculerait probablement pas devant

l'intimidation, les menaces, voire les coups, mais il en resterait là.

En ce qui me concernait, je n'avais pas l'intention de changer mes projets à cause de lui. Tant que je n'aurais pas retrouvé le meurtrier d'Alina, je resterais à Dublin. Et à présent que j'étais capable de l'épeler correctement, j'allais poursuivre mes recherches sur le mystérieux *Sinsar Dubh*. J'avais progressé : je savais qu'il s'agissait d'un livre. La question était maintenant de savoir de quoi il parlait.

Afin d'éviter l'heure de forte affluence et d'économiser mes ressources, je commençai par acheter une portion de *fish and chips* qui ferait office de déjeuner tardif et de dîner pris avec un peu d'avance. Puis je me rendis à la bibliothèque de l'université.

Alina aurait su se diriger tout droit vers le bon rayonnage, mais je n'avais pas sa longue pratique des recherches documentaires. Je passai donc une bonne demi-heure à sélectionner un certain nombre d'ouvrages d'histoire et d'archéologie, que j'empilai au fur et à mesure sur une table. Puis il me fallut environ une heure pour compulsuer leurs sommaires et leurs index. Ce n'est que vers le milieu de la deuxième pile que je compris que ma pioche était bonne, et mon cœur se mit à battre plus fort tandis que je lisais.

Sinsar Dubh¹, Pilier des Ténèbres², possession de la tribu légendaire des Tuatha Dé Danaan. Rédigé dans un langage connu seulement des plus anciens d'entre ceux-ci, il est censé contenir la plus redoutable des magies noires dans ses pages à l'écriture cryptée. Il aurait été apporté en Irlande par les Tuatha Dé pendant les invasions citées dans le récit mythologique *Leabhar Gabhala*³, puis dérobé en même temps que les autres Piliers des Ténèbres. Il circulerait depuis ce moment dans le monde des hommes.

Je parcourus de nouveau ces quelques lignes, interloquée. Cela n'avait aucun sens ! En désespoir de cause, je me reportai aux notes de bas de page.

¹Un regain d'intérêt pour les reliques mythologiques est observé depuis quelque temps parmi les collectionneurs fortunés, dont certains affirment détenir des copies d'une ou plusieurs pages du « volume maudit ». Le Sinsar Dubh n'est pas plus réel que la créature censée l'avoir rédigé

voilà plus d'un million d'années, le « Roi Noir » des Tuatha Dé Danaan. Si le livre a été, comme on le prétend, rédigé dans une langue tombée dans l'oubli depuis des temps immémoriaux, selon un code indéchiffrable, nous serions curieux de savoir par quel miraculeux procédé ses amateurs pourraient en avoir identifié quelque partie que ce soit.

²Selon la légende, les Tuatha Dé Danaan possèdent huit reliques très anciennes au pouvoir formidable, quatre dites « de Lumière » et quatre dites « des Ténèbres ». Les Piliers de Lumière sont la Pierre Blanche, la Lance Brillante, l'Épée de Lumière et le Chaudron de Clarté. Les Piliers des Ténèbres sont le Livre Noir, ou Sinsar Dubh, la Cassette Obscure, l'Amulette Maléfique et le Miroir Sombre.

³Le Leabhar Gabhala, ou Livre des invasions, situe l'arrivée des Tuatha Dé Danaan trente-sept ans après celle des Fir Bolg (qui suivit celles de Cesair, petite-fille de Noé, des Partholoniens et des Némédiens) et deux cent quatre-vingt-dix-sept ans avant les Milésiens, un peuple protoceltique. Cependant, des sources plus anciennes, ainsi que d'autres plus tardives, contredisent la nature des Tuatha Dé Danaan et leur date d'arrivée telles qu'elles sont avancées par ce texte du XII^e siècle.

Je refermai le *Guide officiel des reliques sacrées – Légendes et vérité*, partagée entre un fou rire nerveux et l'ahurissement le plus complet. Des tribus mythologiques ? Des objets magiques ? Un Roi Noir ? À quoi rimait ce folklore ?

Alina n'avait jamais été attirée par le surnaturel, et moi non plus. Nous adorions lire des romans et, à l'occasion, voir un bon film, mais nos goûts allaient plutôt au polar et au sentimental. La science-fiction, le paranormal et autres bizarreries nous laissaient de marbre. Les vampires ? Ils étaient morts, point final. Les voyages dans le passé ? Je préférais les hommes civilisés à je ne sais quel lourdaud médiéval, si viril fût-il. Les loups-garous ? Très peu pour moi ! Je n'éprouvais aucune attirance pour des types qui se laissaient mener par la bête qui sommeillait en eux – c'est-à-dire, à la réflexion, la plupart des hommes, atteints ou non de lycanthropie. Bref, la réalité me convenait très bien. Je ne ressentais nullement le besoin d'y échapper, et Alina

non plus.

Du moins était-ce ce que j'avais cru jusqu'à présent... car je commençais à me demander si j'avais aussi bien connu ma propre sœur que je le pensais.

J'étais totalement déboussolée. Pour quelle obscure raison Alina m'avait-elle laissé un message m'enjoignant de trouver un livre consacré à la magie qui, selon T. A. Murtough, l'éminent auteur du *Guide officiel des reliques sacrées*, n'existait même pas ?

Je rouvris le livre et en parcourus de nouveau les notes de bas de page. Se trouvait-il donc vraiment des gens pour croire à l'existence de ce texte rédigé – je vous demande un peu ! – un million d'années plus tôt ? Alina avait-elle été la victime de fanatiques persuadés qu'elle était leur rivale dans leur quête délirante ?

Jéricho Barrons, en tout cas, ne doutait pas un instant de la réalité de cet ouvrage. C'est donc qu'il était fou, lui aussi. Même en admettant – ce qui était absurde – qu'un manuscrit ait pu être écrit à une époque aussi reculée, jamais il n'aurait résisté à l'épreuve du temps ! Il serait tombé en poussière voilà déjà une éternité. Et puis, quel était l'intérêt de posséder un livre que personne ne pouvait lire ?

Déconcertée, je refermai le guide et examinai rapidement la fin de ma deuxième pile de livres, ainsi que la troisième. Une demi-heure plus tard, je trouvai la réponse à ma dernière question, dans un ouvrage consacré aux mythes et légendes irlandais.

On dit que la clé de l'ancien langage dans lequel a été rédigé le Sinsar Dubh et de son code réside dans quatre pierres magiques. Notons au passage que quatre est un chiffre sacré chez les Tuatha Dé : quatre maisons royales, quatre Piliers, quatre pierres... Entre les mains d'un druide puissant, une de ces pierres peut éclairer une petite partie du manuscrit, mais si les quatre venaient à être réunies en une seule, et uniquement dans ce cas, le véritable texte serait révélé dans sa totalité.

Je laissai échapper un soupir d'agacement. Les druides, à présent. Il ne manquait plus qu'eux ! Voyons, que disait-on à leur sujet ?

Dans la société celtique préchrétienne, les druides présidaient aux cérémonies rituelles, réglaient les questions législatives et judiciaires, enseignaient la philosophie et éduquaient les jeunes élites destinées à intégrer leur ordre.

Voilà qui me paraissait tout à fait honorable. Cependant, en poursuivant ma lecture, je révisai mon jugement.

Les druides accomplissaient des sacrifices humains ; ils consommaient des glands pour se préparer à recevoir les prophéties. Ils croyaient à la métempsycose : de même qu'après la nuit vient le jour, après la mort vient la renaissance de l'âme, sous différentes formes. Dans les temps anciens, les druides étaient considérés comme étant dans le secret des dieux, et on leur prêtait notamment des connaissances en matière de manipulation de la matière, de l'espace et du temps. D'ailleurs, le vieil irlandais drui signifie à la fois mage, sorcier et devin...

C'en était trop ! Je refermai le livre, furieuse de perdre ainsi mon temps. Tout cela était parfaitement ridicule. Jamais Alina ne se serait laissé entraîner dans ces histoires à dormir debout !

Je ne voyais qu'une explication : Jéricho Barrons m'avait menti. Ou, à tout le moins, il avait feint de prendre le mot que je lui avais donné pour un autre, bien réel mais sans aucun rapport avec ce que je cherchais. À l'heure qu'il était, il devait être en train de rire de ma crédulité dans sa luxueuse boutique. Il m'avait donné un os à ronger, dans l'espoir de me détourner du véritable objet qu'Alina m'avait demandé de trouver. Et en bon manipulateur qu'il était, il avait glissé assez de véracité dans ses bobards pour me duper...

Je ne savais toujours pas ce qu'Alina voulait que je cherche, mais il était évident que Jéricho Barrons désirait la même chose. Sinon, pourquoi m'aurait-il aiguillée sur une fausse piste ?

Sans doute n'avait-il pas beaucoup modifié l'orthographe du mot dont je lui avais demandé la signification, me dis-je avec espoir.

— *Shi-sadoo... Shi-sadoo*, répétais-je à mi-voix.

Comment diable cela s'écrivait-il ? Il n'y avait peut-être qu'une ou deux lettres à changer pour trouver le terme effectivement prononcé par Alina, et jeter enfin toute la lumière sur sa mort. Car l'objet en question ne pouvait être que quelque chose de bien réel, et non une imaginaire relique sacrée.

Pour commencer, le mot en question était-il bien du gaélique ? Même de cela, je ne pouvais être certaine...

Je laissai échapper un soupir de dépit, et aussitôt, mes côtes meurtries se rappelèrent à mon souvenir. Décidément, ce maudit Barrons aurait tout fait pour me mettre des bâtons dans les roues ! Il

m'avait trompée. Il m'avait menacée. Et il m'avait fait terriblement mal...

Prise d'une envie de meurtre, je rangeai mes livres et quittai la bibliothèque.

Je m'arrêtai dans une épicerie pour acheter les articles figurant sur ma dernière liste en date et revins dans Temple Bar District pour rentrer au *Clarín House*.

Les rues étaient remplies de gens sortis profiter de la tiédeur de cette soirée de début d'été. Les pubs étaient brillamment éclairés, et par leurs portes ouvertes, on entendait des rires, des chansons, des accords de guitare. Partout, je croisais de beaux garçons, et j'eus droit à plus d'un regard admiratif, ainsi qu'à quelques sourires engageants. Pour une jeune femme solitaire qui aimait les bars et la musique, ce quartier était un paradis.

Pourtant, je m'en apercevais à peine.

Lorsque je suis en colère, je tiens des conversations imaginaires – vous savez, ce genre de discussion où vos réparties fusent, brillantes, subtiles, assassines... exactement l'inverse de ce qui se passe dans la réalité ! Dans ces moments-là, je suis tellement absorbée dans mes pensées que j'oublie tout ce qui m'entoure.

Voilà comment je me retrouvai en face de la devanture de *Barrons – Bouquins & Bibelots*, et non en bas du *Clarín House*, ce qui n'était absolument pas mon intention. Disons que mes pieds m'avaient portée là où mon esprit se trouvait déjà...

Il était presque 21 h 30, mais je me fichais bien de l'ultimatum de M. Barrons. Je m'arrêtai sur le trottoir et jetai un coup d'œil vers ma gauche, là où commençait le quartier désolé dans lequel je m'étais perdue la veille.

L'immeuble qui abritait la librairie dressait ses quatre étages de brique, de pierre et de bois flambant neufs à la frontière des deux villes, tel un bastion entre la vie et la mort, le bien et le mal... Vers ma droite, les réverbères déversaient leur chaude lumière dorée, les gens parlaient et riaient ensemble. Vers ma gauche, les rares lampadaires encore en service peinaient à trouer l'obscurité, et le silence n'était brisé que par le claquement sporadique d'une porte qui, poussée par le vent, grinçait sur ses gonds rouillés.

Je chassai de mes pensées ce désagréable voisinage et me tournai vers la boutique. C'était avec M. Barrons que j'avais affaire. Le panneau lumineux « Ouvert » était à présent éteint, ce qui était logique puisque la librairie fermait ses portes à 20 heures, comme l'indiquait une pancarte sur la porte. Seule une faible lueur brillait derrière la vitrine.

Cependant, la grosse moto était toujours sur le trottoir, à la même

place que la veille. Je n'imaginai pas plus Fiona, avec ses jupes étroites, enfourcher l'engin tout de cuir noir et de chromes rutilants que je ne voyais Jéricho Barrons au volant de l'élégante berline métallisée.

Par conséquent, il devait être encore là.

D'un coup de poing, je frappai à la porte. J'étais d'une humeur massacrate, sans doute parce que, depuis mon arrivée, tous les habitants de Dublin semblaient se liguer contre moi. Parmi les gens que j'avais rencontrés, certains – peu nombreux – s'étaient montrés à peu près polis, et les autres – la plupart – avaient été franchement désagréables. Aucun ne m'avait manifesté de réelle gentillesse. Quand je pense qu'on trouve les Américains mal élevés !

Je frappai de nouveau et attendis. Ma mère dit parfois que j'ai un caractère de rousse, mais elle exagère un peu. Vous avez déjà vu une *vraie* rousse piquer une *vraie* colère ? Disons que je suis une blonde avec du tempérament, ce qui n'est déjà pas mal. Lorsque j'ai quelque chose en tête, je ne lâche pas prise facilement. Dans le cas présent, mon projet était de faire rouvrir l'enquête sur la mort d'Alina, en apportant aux enquêteurs le plus possible d'éléments nouveaux.

— Barrons ? appelai-je après avoir frappé une troisième fois. Je sais que vous êtes là ! Ouvrez !

Je continuai à cogner à la porte et à m'égosiller, sans résultat. Je commençais à douter de moi lorsque, des ténèbres sur ma gauche, s'éleva une voix. J'en reconnus aussitôt les inflexions mélodieuses – celles d'un homme qui aurait passé une partie de sa vie sous des climats chauds, dans les contrées orientales où fleurissent les harems et les fumeries d'opium...

— Vous êtes complètement folle.

Je scrutai l'obscurité. Un peu plus bas sur le trottoir, là où la nuit se faisait plus dense, je remarquai une forme. Ce devait être lui. Je ne pouvais pas distinguer les contours de sa silhouette, mais ce pan de ténèbres semblait avoir plus de substance, plus d'énergie que l'obscurité qui l'entourait. Sans savoir pourquoi, je fus parcourue d'un frisson.

— Pas tant que vous le croyez, Barrons. En tout cas, pas au point d'avaloir vos salades.

— Pauvre agnelle qui a décidé de demeurer dans cette cité de loups affamés... Reste à savoir lequel vous dévorera le premier.

— Vous ne me faites pas peur.

— Alors, vous êtes encore plus folle que je ne le pensais.

— Vous m'avez menti. Maintenant, vous allez me dire ce qu'est réellement le *shi-sadoo*.

J'avais prononcé ce mot sans intonation particulière, mais il me sembla que ma voix se répercutait sur les façades alentour, produisant

un écho aussi sec qu'un coup de revolver. Puis il y eut un désagréable silence autour de moi, un peu comme une de ces soudaines accalmies qui se produisent dans une salle de bar bondée, alors que vous venez de pester contre « cette pauvre gourde de Janet » et que vous vous apercevez que l'intéressée se trouve à trois pas de vous et darde sur vous un regard assassin.

— Vous feriez mieux de me dire la vérité, ajoutai-je, parce que je n'ai pas l'intention de m'en aller tant que vous ne m'aurez pas répondu.

En un clin d'œil, il fondit sur moi et me plaqua sans ménagement contre la porte. Un fauve tenant sa proie entre ses griffes ne devait pas montrer plus froide résolution.

— Ne prononcez pas ce mot dehors en pleine nuit, malheureuse ! chuchota-t-il d'un ton furieux.

Tout en me maintenant d'une poigne de fer contre le battant, il tendit une main vers la serrure.

— Je parlerai de ce que je voudr...

Je me tus soudain, le regard perdu dans la nuit qui s'étendait au-delà de son épaule. La silhouette que j'avais prise pour lui était toujours là, et elle semblait se déplacer. Puis j'en vis une autre un peu plus loin, qui glissait elle aussi le long du trottoir, si grande que je crus être victime d'une hallucination...

Je clignai des yeux, incrédule. Quel était l'idiot qui s'amusait à marcher sur des échasses en pleine nuit dans ce quartier sinistre ?

Il n'y avait personne.

Je cherchai de nouveau les deux ombres... et je crus que mon cœur allait s'arrêter.

Elles se dirigeaient vers nous. Silencieusement. Rapidement.

Barrons, tout contre moi, était immobile, les yeux rivés sur mon visage. Puis il suivit mon regard.

Alors, il poussa le battant, me fit entrer d'une puissante détente et referma derrière nous, avant de tourner d'un geste rapide les trois verrous de la porte.

— J'attends vos explications, gronda Jéricho Barrons en m'entraînant loin de la porte.

Je le vis s'approcher du mur et s'affairer devant une rangée d'interrupteurs, qu'il actionna les uns après les autres en gestes rapides et précis. Une à une, les lampes et les appliques du magasin s'allumèrent, tandis que dehors, à mesure que les vitrines s'illuminaient, la nuit reculait sous les assauts de la lumière.

— *Mes explications ?* répétais-je, outrée. C'est plutôt moi qui attends les vôtres ! Pourquoi m'avez-vous menti ?

Comme il ne répondait pas, je poursuivis :

— Quand je pense qu'Alina était tombée amoureuse de Dublin ! À l'entendre, tout le monde ici était adorable, tout était merveilleux... Tu parles ! Cette ville est un cauchemar, oui ! Je ne sais pas ce qui me retient de vous flanquer mon poing dans la figure !

— La crainte de vous casser un ongle ? suggéra-t-il d'un ton si suave et si hautain qu'une nouvelle bouffée de rage monta en moi.

— Vous ne me connaissez pas, Barrons, ripostai-je avec tout le mépris dont j'étais capable.

Il appuya sur le dernier interrupteur et se tourna vers moi. Je ne pus réprimer un mouvement de recul lorsqu'il m'apparut dans la pleine lumière qui l'entourait à présent de toutes parts. Jusqu'à cet instant, je ne l'avais pas vu tel qu'il était exactement. Jéricho Barrons n'était pas seulement viril, il était charnel, dans le sens le plus animal du terme, au point qu'il en devenait inquiétant.

Mais là n'était pas la seule différence avec l'homme que j'avais rencontré quelque vingt-quatre heures auparavant dans cette même boutique. Barrons me paraissait aujourd'hui plus grand, plus large, plus tendu, comme si son corps s'était encore musclé, si cela était possible, et ses traits durcis. Pourtant, ses traits de médaille m'avaient déjà fait une forte impression, la première fois que j'avais posé les yeux sur lui ! De quels coins du monde étaient issus ses ancêtres, pour l'avoir doté d'un physique aussi hors du commun ?

— Au fait, d'où venez-vous ? demandai-je. Vous n'êtes pas irlandais.

Tout en parlant, j'avais reculé d'un pas, mal à l'aise.

Il me jeta un regard interloqué, comme s'il ne savait dans quelle boîte me classer, ni sous quelle étiquette. Puis, après un instant de réflexion suivi d'un haussement d'épaules indifférent, il répondit :

— Je suis basque et celte. Picte, pour être précis, mais je suppose que la subtilité vous échappe.

Contrairement à ce qu'il croyait, j'avais quelques notions d'histoire. Je m'expliquais mieux à présent ses yeux d'un noir d'encre, sa peau dorée et sa fierté ombrageuse. Je n'aurais pas cru qu'il pût exister un assemblage génétique aussi explosif !

Je compris que j'avais prononcé cette dernière réflexion à voix haute lorsqu'il me répondit d'un ton détaché :

— Vous venez pourtant d'en croiser un dans la rue, dit-il, et il était autrement dangereux.

— Je n'ai rien vu, mentis-je, confuse.

Plus exactement, je n'avais rien vu que je puisse interpréter de façon cohérente. Et je n'étais pas d'humeur à débattre de cette question. J'étais épuisée, et mon *fish and chips*, trop lourd, me pesait sur l'estomac.

— Je ne tolère pas que l'on se moque de moi, mademoiselle Lane, et je vous prie de...

— Oh, ça va, Barrons ! Pas la peine de monter sur vos grands chevaux ! le coupai-je sans la moindre politesse.

Le regard indigné qu'il me lança en disait bien plus que toutes les explications. On n'avait pas dû l'interrompre depuis l'époque où il était en culottes courtes. S'il en avait porté un jour...

Ravie de mon petit effet, je me dirigeai vers un coin lecture situé à quelques pas. Là, je posai mes achats et mon sac à main sur la table basse et m'assis sur le canapé de cuir beige. Autant m'installer confortablement, songeai-je, car la soirée risquait d'être longue. J'étais bien déterminée à occuper le terrain tant que je n'aurais pas obtenu de réponses précises et vérifiables, mais de son côté, l'arrogant Jéricho Barrons ne semblait guère disposé à m'aider.

Je posai mes sandales argentées sur la table basse et croisai mes chevilles d'un geste désinvolte, en adressant mentalement une prière d'excuse à ma mère, qui aurait poussé des cris d'indignation si elle m'avait vue me tenir aussi mal.

— Dites-moi ce que je veux savoir et je vous répondrai, mais attention, pas d'entourloupe ! Vous devrez prouver ce que vous dites si vous voulez que je parle.

En un éclair, il se rua vers moi. C'était la troisième fois qu'il réalisait un tel exploit, mais je ne parvenais pas à m'y habituer. Était-il champion olympique de sprint ?

Les traits défigurés par la fureur, il me prit par les cheveux pour

m'obliger à me lever, referma son autre main sur ma gorge et m'entraîna sans douceur vers le mur.

— C'est ça, allez-y ! sifflai-je. Tuez-moi, qu'on en finisse. Abrégez mes souffrances !

Malgré mes bravades, je luttai depuis le matin contre une lancinante envie de pleurer. Alina était partie, elle ne reviendrait jamais, et plus le temps passait, plus j'avais conscience d'avoir présumé de mes forces en venant à Dublin. Qu'avais-je cru ? Que je retrouverais son meurtrier ? Que je la vengerais ? La vérité, c'est que je n'avais aucun espoir. Je ne voyais pas le bout du tunnel. Les jours succédaient aux nuits, les nuits aux jours, sans que je cesse de pleurer ma sœur, sans que son assassin paie pour son acte barbare. Mieux valait mourir plutôt que d'endurer ce que je subissais...

— Vous ne savez pas ce que vous dites, grommela Jéricho Barrons.

— Et vous, vous ne me connaissez pas.

Il éclata d'un rire incongru.

— Regardez vos mains !

Je baissai les yeux. Dans un réflexe pour me libérer, j'avais crispé mes doigts aux ongles soigneusement vernis de rose fuchsia sur la manche de son coûteux costume, au risque d'en déchirer l'étoffe.

— Je connais les gens, mademoiselle Lane. Ils clament haut et fort qu'ils veulent mourir, ils en sont parfois sincèrement persuadés, mais au fond, ce n'est pas ce qu'ils désirent. À la dernière seconde, ils crient comme un cochon qu'on saigne et se débattent de toutes leurs forces.

Il semblait parler d'expérience. Soudain, je fus prise d'un doute. Et si, tout compte fait, Jéricho Barrons était un meurtrier ?

Il me plaqua contre le mur et m'y maintint, une main serrée autour de mon cou, tandis que son regard noir parcourait mon visage, ma gorge, mes seins qui se soulevaient au rythme de ma respiration haletante – dans la mesure où l'on peut qualifier de respiration mes tentatives frénétiques pour inhaler le peu d'air qu'il m'autorisait à prendre.

Si j'avais disposé d'assez d'oxygène pour cela, j'aurais éclaté d'un rire désabusé. Que voulait-il ? Certainement pas me séduire, j'en aurais mis ma main au feu. Il n'était pas mon genre, et je n'étais pas le sien. Au passage, je me demandais bien quel type de femme pouvait faire fantasmer un homme aussi froid et dédaigneux...

Qu'allait-il faire, à présent ? Me menacer de me violer plutôt que de me tuer ? À moins qu'il n'ait l'intention d'abuser de moi, puis de m'éliminer purement et simplement ?

— Je vais vous poser la question une dernière fois, mademoiselle Lane, et je vous suggère de ne pas jouer avec mes nerfs. Je manque de

patience, ce soir, et des affaires bien plus urgentes que la vôtre m'attendent. Qu'avez-vous vu dehors ?

Je fermai les yeux et réfléchis. Quelle ligne de conduite adopter, sachant que je n'étais pas disposée à me laisser marcher sur les pieds ? Maman disait toujours que ma fierté me jouerait des tours, papa qu'elle me rendrait service. Lequel des deux aurait raison ?

Ma décision fut vite prise. Jusqu'à présent, je ne m'étais pas laissée impressionner. Reculer, ce serait céder. Et il n'en était pas question.

— Rien, dis-je en rouvrant mes paupières.

— Tss, tss... Quel dommage, murmura-t-il en secouant la tête d'un air navré. Si vous n'avez rien vu, vous ne m'êtes d'aucune utilité. Si vous avez vu quelque chose, vous l'êtes. Si vous n'avez rien vu, votre vie ne vaut plus rien. Si vous avez vu quelque chose, elle...

— C'est bon, j'ai compris, fis-je, l'interrompant une fois de plus. Vous vous répétez.

— Eh bien, qu'avez-vous vu ?

— Lâchez-moi, vous m'empêchez de respirer.

Il fallait que je marque un point. Question de dignité !

Lorsque mes talons touchèrent de nouveau le sol – Barrons m'avait soulevée si haut que j'avais dû me tenir sur la pointe des pieds –, je frottai ma gorge douloureuse.

— Des ombres, repris-je d'une voix enrouée. Je n'ai vu que des ombres.

— Décrivez-les.

J'obtempérai, et j'eus la surprise de constater qu'il m'écoutait avec une attention soutenue. Comment pouvait-il prendre cela au sérieux ?

— Auparavant, aviez-vous déjà été témoin d'un tel... phénomène ?

— Non.

— Jamais ?

J'écartai les bras dans un geste évasif.

— Pas vraiment... Mais il m'est arrivé quelque chose de bizarre, dans un pub, avant-hier, ajoutai-je après un moment de réflexion.

— Je vous écoute.

Je me trouvais toujours entre le mur et lui, et j'avais besoin d'air. Il m'était aussi difficile de supporter la proximité physique de cet homme que, disons, celle d'un champ magnétique de haute intensité. Je m'écartai donc de lui en prenant bien soin de ne pas le frôler, ce qui parut l'amuser, et je me dirigeai vers le canapé. Une fois assise, je lui relatai l'expérience de double vision que j'avais vécue, ainsi que l'intervention de la vieille femme à moitié folle.

Si curieux que cela puisse paraître, il m'écouta sans se départir de son sérieux, avant de me soumettre à un feu roulant de questions

extrêmement précises. Hélas ! n'étant pas dotée de ses formidables capacités d'observation, je ne pus répondre à toutes ses interrogations, ce qui parut l'agacer prodigieusement. Il sembla particulièrement irrité que je n'aie pas tenté d'en savoir plus sur l'étrange apparition, ni sur la vieille femme.

Lorsque l'interrogatoire fut terminé, il laissa échapper un rire incrédule.

— Si on m'avait dit que l'une d'entre vous était ici, murmura-t-il, aussi ignorante qu'inexpérimentée... C'est à peine croyable ! Et vous n'avez vraiment aucune idée de ce que vous êtes ?

— Cinglée ? suggérai-je d'un ton poli.

Il secoua la tête et se dirigea vers moi. Aussitôt, je reculai dans mon siège. Il s'immobilisa alors, un léger sourire aux lèvres.

— Vous ferai-je peur, mademoiselle Lane ?

— Pas du tout, mais je n'aime pas être brutalisée.

— Vous vous en remettrez. La nuit abrite des créatures bien pires que moi.

Je voulus protester, mais il me fit taire d'un geste.

— Épargnez-moi vos vantardises, elles ne m'impressionnent pas. Non, vous n'êtes pas cinglée. En revanche, vous êtes... un spécimen rare. Je me demande d'ailleurs comment vous avez survécu jusqu'à présent. C'est à croire que vous avez passé votre vie dans quelque trou de province si éloigné de tout que vous n'avez jamais croisé l'un d'eux.

Je n'avais aucune idée de l'identité de ces « eux » dont il parlait, mais pour le reste, je ne pouvais pas lui donner tort. Ashford devait probablement figurer en bonne place dans le Registre officiel des coins perdus où il ne se passe jamais rien, à moins qu'il ne faille considérer comme un événement majeur le pique-nique annuel de la paroisse.

— Où voulez-vous en venir ? maugréai-je, froissée par ses allusions à mes origines provinciales.

— Au fait que vous êtes une *sidhe-seer*, mademoiselle Lane.

— Une... *shi-seer* ?

— Une *sidhe-seer*, répéta-t-il. Vous possédez le don de voir les faës.

— Les fées ? répétai-je en éclatant de rire.

— Cela n'a rien de drôle, tonna-t-il. C'est une question de vie ou de mort !

— Ah, oui ? La méchante fée Carabosse va venir me jeter un sort ?

Il roula les yeux d'un air exaspéré.

— À votre avis, que sont les ombres que vous avez vues dehors ?

— Des ombres, justement.

Mon hilarité commençait à se dissiper, remplacée par un sentiment d'agacement. Si Barrons s'imaginait qu'il allait une fois de

plus me faire prendre des vessies pour des lanternes ! Les zones sombres que j'avais remarquées dans la rue n'étaient rien de plus que des coins mal éclairés, les fées n'existaient pas, et aucun livre ne pouvait avoir été écrit un million d'années plus tôt. Point final.

— Ces ombres, mademoiselle Lane, vous auraient vidée de votre substance, expliqua Jéricho Barrons d'un ton grave. On n'aurait retrouvé que votre enveloppe corporelle toute sèche flottant au vent, impossible à identifier, et vous auriez rejoint la longue cohorte de touristes disparus à Dublin sans laisser de trace.

— Épargnez-moi vos délires, Barrons. Dites-moi plutôt ce qu'est réellement le *shi-sadoo*. Et n'essayez pas de me faire croire qu'il s'agit d'un grimoire écrit par je ne sais quel hurluberlu couronné à l'époque des dinosaures ! Tout ce que je veux, c'est comprendre les dernières paroles d'Alina, afin d'aider la police à retrouver son assassin.

— Comment votre sœur est-elle décédée, mademoiselle Lane ?

Il avait posé la question d'une voix très douce, mais ses paroles réveillèrent en moi une insupportable douleur.

— Taisez-vous, dis-je en évitant son regard. Je ne veux plus jamais en parler.

— A-t-elle eu une mort atroce ? En dehors des limites de la normale ? Son corps semblait-il avoir été déchiqueté par des bêtes féroces ?

Je me tournai vers lui d'un bloc, les poings serrés.

— Taisez-vous ! hurlai-je. Je vous hais !

Une lueur intense passa dans ses yeux.

— Voulez-vous connaître la même fin qu'elle ?

Je plongeai mon regard dans le sien et demeurai immobile, le souffle coupé par la douleur. Un sanglot monta de ma poitrine oppressée, mais je me mordis les lèvres pour le contenir. Pas question de pleurer devant cet odieux personnage !

Pourtant, l'image qui me hantait depuis qu'on m'avait demandé d'identifier le cadavre d'Alina était de nouveau là, insoutenable d'horreur et de violence. Jamais je n'oublierais ce que j'avais vu.

Non, je ne voulais pas mourir comme elle. Même dans mes pires cauchemars, je ne pouvais imaginer une telle fin.

Jéricho Barrons dut lire ces dernières pensées sur mon visage, car un léger sourire étira ses lèvres.

— Je crois que vous n'en avez aucune envie, reprit-il à mi-voix. Alors, écoutez-moi et faites ce que je vous dis. Je peux sans doute vous aider.

— Vous jouez les Bons Samaritains, à présent ?

Je secouai la tête, incrédule, avant de reprendre :

— Entre nous, vous m'avez plutôt l'air d'un mercenaire.

Cette fois-ci, son sourire se fit plus franc. Cela ne dura qu'un

instant ; une seconde plus tard, il avait repris son masque impassible.

— Je ne peux pas vous laisser vous suicider sans tenter au moins un geste. Ma conscience me le reprocherait.

— Encore faudrait-il que vous en ayez une.

— Vous ne me connaissez pas, mademoiselle Lane.

— Non, et je n'en ai aucune envie, Barrons. D'ailleurs, je ne vois pas pourquoi je m'obstine à vous demander des explications que vous êtes incapable de me donner. Je vais aller voir la police pour faire rouvrir l'enquête sur la mort de ma sœur, et je ne veux plus jamais entendre parler de vous ni de vos prétendues ombres maléfiques.

Je me levai, pris mon sac à main et mes achats, et je me dirigeai vers la sortie.

— N'essayez plus de m'importuner, ajoutai-je, ou je dépose plainte contre vous pour menaces et harcèlement moral.

— Vous commettez une grosse erreur, mademoiselle Lane.

Je posai la main sur la poignée de la porte.

— Ma seule erreur a été de vous croire, la nuit dernière. On ne m'y reprendra plus.

Il me considéra avec gravité.

— Ne franchissez pas cette porte, dit-il d'une voix tendue. Si vous le faites, personne ne pourra plus rien pour vous.

Je ne me donnai même pas la peine de lui répondre et laissai ce soin à la porte, que je fis violemment claquer derrière moi en quittant la boutique.

Il me sembla l'entendre crier quelque chose de l'intérieur, un avertissement ridicule qui ressemblait à « Restez dans la lumière », mais je ne l'aurais pas juré. De toute façon, je m'en moquais pas mal.

Je n'avais plus rien à faire avec Jéricho Barrons. Nos routes s'étaient définitivement séparées.

Du moins le croyais-je fermement... Encore une de mes certitudes qui étaient sur le point de s'effondrer. Car, très bientôt, nous allions devenir inséparables, que nous le voulions ou non.

Et, je vous en donne ma parole d'honneur, nous n'en avons envie ni l'un ni l'autre.

Plus tard, je regarderais les quelques journées qui suivirent comme les derniers moments à peu près normaux de mon existence, mais à l'époque, elles me parurent être l'exact inverse de la normalité.

Ma vie, jusqu'à présent, avait essentiellement consisté à dévorer les tartes aux pêches de ma mère, à plaisanter avec les clients du *Brickyard* et à engouffrer tous mes pourboires dans les réparations de ma voiture. Pas à rechercher le meurtrier de ma sœur dans les rues de Dublin.

Je passai toute la journée du mercredi sur le campus de Trinity College. Je rencontrai le dernier des professeurs d'Alina sur ma liste, une femme, qui n'avait rien à m'apprendre de nouveau.

Je parlai avec des dizaines d'anciens camarades de ma sœur, dont les récits concordaient tant que c'en était troublant. Il y avait deux possibilités, me dis-je. Soit j'étais la victime d'une conspiration à l'échelle du campus, ce qui paraissait hautement improbable... soit Alina avait beaucoup changé depuis qu'elle avait quitté la maison.

L'Alina que l'on me décrivait avait été, pendant les deux ou trois premiers mois de son séjour à Dublin, une jeune fille dynamique, ouverte et vive d'esprit, dont tout le monde appréciait la compagnie. C'était l'Alina que j'avais toujours connue.

Puis, soudain, elle avait changé. Elle avait commencé à manquer des cours. Lorsqu'elle revenait, elle refusait de donner la raison de ses absences et se comportait de manière étrange. Elle paraissait très tendue, soucieuse, comme si elle avait fait une découverte à côté de laquelle tout le reste perdait son intérêt : ses cours, ses camarades, la vie étudiante de Dublin...

Quelques semaines avant sa mort, elle avait beaucoup maigri et paraissait épuisée. Elle donnait l'impression de passer ses nuits dans les bars. Les deux mots qui revenaient le plus souvent pour la qualifier pendant cette période étaient « nerveuse » et « inquiète », des termes que je n'aurais jamais songé à utiliser à propos d'Alina.

Avait-elle un petit ami ? Personne n'en avait la moindre idée, à l'exception de deux jeunes filles qui semblaient avoir été plus proches d'elle que les autres et qui me répondirent par l'affirmative. Oui, elle

fréquentait quelqu'un. Un homme plus âgé qu'elle, fortuné, cultivé et très beau. Non, elles ne l'avaient jamais vu. Alina ne l'avait présenté à personne.

Tout à la fin, lors des rares occasions où elle venait encore en cours, elle avait paru vouloir se raccrocher à ses études et retrouver sa vie d'autrefois, mais un tel épuisement se lisait sur son visage que son combat semblait perdu d'avance.

Un peu plus tard ce jour-là, je fis halte dans un cybercafé pour charger de nouvelles chansons sur mon iPod. Si ce n'était pas bon pour mon compte en banque, ça l'était pour mon moral... Je savais que je devais surveiller mon budget, mais c'était plus fort que moi. J'ai toujours été accro aux livres et à la musique. Avouez qu'il y a pire, comme dépendance !

Une chanson me trottait dans la tête depuis quelques jours – une histoire de grosses frayeurs et d'horribles cauchemars, la bande-son idéale pour le film de mon séjour irlandais – et je la trouvai justement pour une somme nettement plus modique que si j'avais dû faire l'achat du CD, ce qui allégeait quelque peu ma mauvaise conscience.

Je rédigeai ensuite un long e-mail, résolument optimiste, à l'intention de mes parents, ainsi que plusieurs autres, moins bavards, que j'expédiai à mes amis. La Géorgie ne m'avait jamais paru aussi loin.

La nuit tombait lorsque je repris le chemin du *Clarin House*. Ma chambre était si triste que j'y passais le moins de temps possible : je la quittais aux aurores pour n'y rentrer que lorsque je tombais de sommeil.

À deux reprises, j'eus l'impression que l'on me suivait, mais chaque fois que je me retournai, je ne vis que le spectacle habituel qu'offrait Temple Bar District le soir, avec ses lumières vives, ses pubs chaleureux et ses innombrables passants. Rien qui expliquât les frissons d'alarme qui me parcouraient la colonne vertébrale.

Vers 3 heures du matin, je me réveillai en sursaut, saisie d'un désagréable pressentiment. Je me levai, allai à la fenêtre et écartai le rideau. Jéricho Barrons était dans la rue, adossé à un réverbère, les bras croisés sur sa poitrine, le regard tourné vers la pension.

Avec son long manteau sombre, sa chemise rouge sang et son pantalon noir, il rayonnait de cette élégance à la fois sobre et raffinée, un brin arrogante, qui était la marque de sa personnalité.

Je m'attardai quelques instants à observer son visage aux traits fermes et réguliers. Ses cheveux retombaient jusqu'à ses mâchoires, dont ils soulignaient le dessin carré. Je n'avais jamais remarqué qu'il les portait si longs, peut-être parce qu'il les lissait d'habitude vers l'arrière.

Le lendemain, à mon réveil, je me dis que j'avais dû rêver.

Le jeudi, je rencontrai enfin l'inspecteur O'Duffy, qui était obèse, chauve et couperosé. Il avait cependant une grande qualité à mes yeux : il n'était pas irlandais, mais britannique, ce qui me permettait de comprendre tout ce qu'il me disait.

Hélas ! notre entrevue se révéla plus déprimante encore que ne l'avait été mon enquête auprès des camarades d'Alina. Tout commença bien puisque, à défaut de me fournir ses notes personnelles, lesquelles étaient strictement confidentielles, il eut la gentillesse de me procurer une copie du rapport officiel – que nous avions reçu à Ashford – puis de dresser pour moi le bilan de ses recherches – que mon père m'avait déjà résumé.

Ensuite, je lui posai un certain nombre de questions, auxquelles il répondit avec bonne volonté. Oui, il avait bien interrogé les professeurs et les camarades de classe d'Alina. Non, aucun n'avait la moindre idée de ce qui lui était arrivé. En effet, quelques-uns d'entre eux avaient signalé qu'elle avait une liaison, sans pouvoir toutefois fournir plus de détails sur l'homme. Tout ce que l'on pouvait en dire se résumait à ceci : il était plus âgé qu'elle, assez aisé, très élégant, et il n'était pas irlandais. On n'en savait pas plus.

Je parlai alors à l'inspecteur du message d'Alina, qu'il écouta deux fois d'un air concentré. Puis il s'adossa à son fauteuil et croisa ses doigts sous son menton en une attitude sévère.

— Votre sœur consommait-elle de la drogue, mademoiselle Lane ? demanda-t-il d'un ton grave.

Je le regardai, ahurie.

— De la drogue ? Certainement pas !

Il me lança un de ces regards moralisateurs que les grandes personnes réservent aux enfants qui ne comprennent pas où est leur intérêt. Je ne connais rien de plus exaspérant, en particulier lorsque l'adulte en question se trompe du tout au tout... d'autant qu'en général il n'y a pas moyen de discuter avec lui tant il est sûr de son fait.

— Le comportement que nous décrivent ses amis est caractéristique. C'est celui de l'engrenage tragique de la drogue.

Il ouvrit son dossier et m'en lut quelques passages à voix haute.

— Tenez : « Le sujet a montré une attitude de plus en plus tendue, nerveuse, inquiète, parfois à la limite de la paranoïa... » Et là : « Le sujet avait beaucoup maigri et semblait tout le temps épuisé. »

Il ponctua sa lecture d'un regard éloquent, mais je ne me laissai pas impressionner.

— Ma sœur n'est pas un sujet, et elle ne prenait pas de drogue.

— Son comportement...

— ... est celui d'une femme qui a peur, le coupai-je, oubliant mes bonnes manières. Alina était en danger et elle le savait.

— Et elle ne vous en a rien dit, ni à vos parents, pendant des mois ? Vous avez souligné vous-même à quel point votre famille était unie. Pensez-vous vraiment que votre sœur vous aurait dissimulé ses inquiétudes si elle avait cru sa vie menacée ?

Après un silence dubitatif, il reprit :

— Je suis désolé, mademoiselle Lane. Il est manifeste que votre sœur vous a caché une partie de sa vie, mais il ne s'agissait pas d'un quelconque danger. C'était la drogue. Nous observons tous les jours des comportements identiques parmi la jeunesse de Dublin.

— Elle a dit qu'elle voulait me protéger, lui rappelai-je un peu sèchement.

— De quoi ?

— Je n'en ai aucune idée ! C'est justement ce que nous devons découvrir. Ne pouvez-vous pas rouvrir l'enquête pour retrouver son petit ami ? Il doit bien y avoir au moins une personne qui l'a vu ! Dans son message, elle semble se cacher de quelqu'un. Elle affirme qu'elle pense qu'il ne la laissera pas quitter l'Irlande. Si, après ça, vous estimez toujours qu'elle n'était pas en danger, que vous faut-il ?

Il me dévisagea longuement, puis il laissa échapper un profond soupir.

— Mademoiselle Lane, il faut voir la réalité en face. La peau de votre sœur présentait des trous au niveau des bras. Manifestement, ils étaient dus à l'usage répété d'une seringue.

À ces mots, je bondis sur mes pieds.

— Tout son corps présentait des trous, inspecteur ! m'écriai-je. Et d'après le coroner, ils ressemblaient plutôt à des morsures.

Des morsures, ajoutai-je en mon for intérieur, dont le médecin légiste n'avait pas été capable d'identifier le responsable, animal, humain... ou autre.

— Et certaines parties de son cadavre étaient littéralement déchirées !

Un frisson d'épouvante mêlée de dégoût me parcourut au souvenir du spectacle de la dépouille mortelle de ma sœur, et je fus secouée d'un violent haut-le-cœur. Une fois de plus, je me demandai si Alina était déjà morte lorsqu'on lui avait fait cela. Une fois de plus, je ne pus chasser l'intuition qu'elle ne l'était pas... Et on me demandait d'accepter tout ceci comme si c'était parfaitement naturel ?

— Nous avons examiné le corps avec soin, mademoiselle Lane. Ces marques n'ont été causées ni par un animal ni par un être humain.

— Et encore moins par une aiguille, répliquai-je, vibrante de colère.

— Je vous en prie, rasseyez-vous.

— Allez-vous, oui ou non, rouvrir l'enquête sur la mort de ma sœur, inspecteur ?

Il leva les mains en signe d'impuissance.

— Écoutez, je ne peux pas mettre mes gars sur une enquête sans indices alors que je suis débordé par d'autres affaires qui, elles, n'en manquent pas. Nous ne sommes pas assez nombreux, et la ville connaît une vague d'homicides et de disparitions inexpliquées sans précédent. À croire que la moitié de la population est devenue cinglée...

Une expression de lassitude se peignit sur ses traits rougeauds.

— Croyez-moi, je suis sincèrement ému par le drame qui vous touche, vous et vos parents. Je sais ce que c'est que de perdre un être cher, mais je ne peux rien de plus pour vous. Le seul conseil que je puisse vous donner, c'est de rentrer chez vous et d'aider votre famille à faire son deuil.

Ainsi se conclut notre entretien.

C'était désormais une évidence : je n'avais rien à attendre de la police. Désespérée par cette constatation, je rentrai au *Clarín House*. Là, je rassemblai mes sacs et boîtes de rangement, puis j'appelai un taxi et me rendis chez Alina. À défaut de faire avancer l'enquête, je pouvais au moins nettoyer son appartement et emballer ses affaires. Je remettais en ordre la salle du *Brickyard* le soir après la fermeture, et je m'en sortais très bien.

Je pleurai sans discontinuer pendant que je déblayais le sol de tout ce qui l'encombrait. Tout m'était insupportable – la mort d'Alina, la démission de la police, mon incapacité à retrouver son meurtrier, ce monde de fous dans lequel des filles comme Alina se faisaient assassiner...

Lorsque j'eus fini de pleurer, je m'assis à même le sol et entrepris d'emballer les livres, vêtements et bibelots. Même s'ils étaient désormais irréparables, je ne pouvais me résoudre à les jeter. Je les rangeai avec soin dans les boîtes que j'avais apportées. Un jour, peut-être trouverais-je le courage de les descendre du grenier de la maison, où je comptais les entreposer, pour les passer en revue et décider de ce qu'il convenait d'en faire. Pour l'instant, j'étais incapable de m'en séparer.

Vers la fin de la journée, l'appartement avait repris un aspect civilisé. Il me faudrait encore quelques heures pour finir de nettoyer, emballer les dernières affaires d'Alina et m'assurer que sa caution couvrirait l'ensemble des dégâts, mais le plus gros était fait.

Lorsque je quittai l'immeuble, le ciel s'était couvert et la pluie s'était mise à tomber. Je n'avais pas de parapluie, et j'étais affamée. Au lieu de rentrer à ma pension, je courus entre les flaques d'eau et me réfugiai dans le premier pub que je trouvai.

Je ne le savais pas encore, mais lorsque j'en poussai la porte, je

tournoi la dernière page de ma vie normale.

Il était assis à une table, à trois ou quatre mètres de mon box. En face de lui se trouvait une femme d'une trentaine d'années, petite, brune, avec une coupe au carré.

Je crois que c'est le contraste entre eux qui attira d'abord mon regard. Elle n'était pas vilaine, mais assez insignifiante. Le genre de fille qu'on oublie dès qu'elle sort de votre champ de vision. Lui, en revanche, était d'une beauté insolente. Imaginez un superbe athlète au physique envoûtant, un amant rayonnant de sensualité animale, le genre d'homme avec qui toute femme normalement constituée a rêvé au moins une fois dans sa vie de passer une nuit, de préférence sur une île déserte, avec sable fin, cocotiers et cascade aux eaux limpides...

D'habitude, on voit plutôt le contraire : des beautés ultra-sexy au bras d'hommes sans charme, à part peut-être celui de leur portefeuille.

Mon apollon était grand, large d'épaules et musclé. Son corps bronzé était moulé dans un tee-shirt blanc et un jean délavé, et ses longs cheveux blonds avaient des reflets d'or pur. Son visage aux pommettes hautes, aux yeux de velours et aux lèvres sensuelles aurait pu être celui d'un top model. Tout en lui était parfait. Il était à la fois viril et raffiné, et malgré sa tenue apparemment négligée, il donnait l'impression d'être riche comme Crésus.

En un mot, c'était l'homme le plus séduisant que j'eusse jamais vu.

Sa compagne, malgré sa minijupe vaporeuse et son petit caraco de soie, ses accessoires coûteux et son maquillage impeccable, était tout juste agréable à regarder. Pourtant, il la couvait d'un regard fou de désir.

Soudain, j'eus de nouveau l'une de ces désagréables sensations de double vision – à moins qu'il ne s'agît tout simplement d'une hallucination.

Je venais de finir mon hamburger et je m'étais adossée à mon siège pour savourer mes frites (l'ai-je déjà mentionné ? J'adore les frites. Ou plutôt, je les adorais... Je saupoudrais du sel et du poivre sur le ketchup, puis j'y trempais les bâtonnets de pommes de terre bien dorés que je dégustais tranquillement, un par un, après avoir fini mon plat. Mais depuis ce jour, je n'ai plus jamais pu voir une frite sans un frisson de dégoût).

Tout à coup, il me sembla que les gestes de l'homme se faisaient moins élégants et que son visage avait perdu son modelé sensuel. Puis il disparut, et quelqu'un d'autre occupa sa place pendant plusieurs secondes. Cela se déroula si rapidement que je n'eus pas le temps de le voir se lever, ni de comprendre qui l'avait remplacé.

Je me frottai les yeux. La fatigue et le stress commençaient à me jouer des tours. Lorsque je rouvris les paupières, mon play-boy aux cheveux d'or était revenu. Il caressait la joue et la bouche de sa compagne... de ses griffes jaunâtres qui semblaient sortir d'un moignon aux chairs d'un gris malsain, comme rongées par la putréfaction.

Je plongeai mon visage entre mes mains en retenant une exclamation de surprise. Étais-je ivre ? Je n'avais bu que deux bières. D'ordinaire, je peux en avaler trois ou quatre avant que la tête me tourne. Certes, la bière brune que l'on servait ici était plus forte que celles que l'on trouvait chez moi, mais tout de même...

Lorsque je rouvrirais les yeux, me dis-je pour me rassurer, je verrais ce qu'il y avait vraiment en face de moi – à savoir un homme, et non quelque vision sortie d'un film d'épouvante.

Je regardai de nouveau... et faillis pousser un cri d'horreur. Le beau gosse avait définitivement disparu. Quant à sa compagne, elle avait posé ses lèvres sur le moignon que lui tendait la monstrueuse créature et l'embrassait sans la moindre retenue.

Émaciée et si décharnée qu'elle semblait moribonde, l'épouvantable apparition était immense. Elle devait mesurer deux mètres cinquante, peut-être trois. Sa peau, si l'on peut désigner ainsi l'amas de chairs lépreuses qui couvrait son corps, était entièrement couverte de plaies ouvertes et suintantes. La créature avait une apparence vaguement humaine, en ceci qu'elle était dotée de bras, de jambes et d'une tête, mais la ressemblance s'arrêtait là. Son visage était très étroit, pas plus large que ma paume, et deux fois plus haut que celui d'un homme, comme s'il avait été compressé. Ses yeux étaient complètement noirs, sans blanc ni pupille. Lorsqu'elle parlait, l'intérieur de sa bouche, ainsi que sa langue, n'étaient pas roses mais gris sale, et rongées par la lèpre. Elle n'avait pas de lèvres, mais une double rangée de dents, comme un requin. C'était l'apparition la plus répugnante, la plus immonde que l'on puisse imaginer.

Par chance, l'épouvantable mirage ne dura que quelques instants. Le beau blond réapparut rapidement. Tout à coup, je m'aperçus qu'il ne parlait plus avec sa compagne, mais qu'il m'observait. Pourquoi me fixait-il de ce regard intense ? Il paraissait contrarié.

Je tressaillis. Je ne saurais expliquer d'où me vint la certitude qui s'imposa alors à moi – peut-être était-elle gravée de toute éternité dans ma mémoire cellulaire –, mais il me sembla soudain que ma personnalité s'était scindée en plusieurs parties. La première me disait que j'avais rêvé. La deuxième me hurlait de m'enfuir à toutes jambes. Toutefois, les deux possédaient un point commun : elles étaient au bord de la crise d'hystérie.

Heureusement, il en restait une troisième, qui ne cédait pas à la

panique. Avec un détachement parfait, Mac Numéro Trois m'exhorta au calme et m'ordonna de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour convaincre l'ignoble créature que je la prenais bel et bien pour un être humain. C'était une question de vie ou de mort.

J'obéis sans hésiter à cette troisième voix. J'adressai un sourire ravi à la créature et détournai les yeux comme si je rougissais d'attirer l'attention d'un si bel homme.

Lorsque je risquai un nouveau coup d'œil dans sa direction, le monstre hideux était revenu. Sa tête se trouvant bien plus haut que celle du beau blond, je regardai l'emplacement approximatif de son nombril (si toutefois il en avait un), lequel devait se situer là où auraient été les yeux de l'homme pour qui il se faisait passer.

Son regard était toujours rivé sur moi, suspicieux. Je décochai, vers la région de son ombilic, un sourire que j'espérais convaincant, puis je me remis à manger.

Je m'obligeai à rester à ma place et à finir mon assiette, comme si le monstre aux chairs purulentes était le plus bel homme de la création. Avec le recul, je peux affirmer que c'est à ce réflexe que je dois d'avoir survécu, car si l'affreuse créature tomba dans le panneau, c'est uniquement parce que je résistai à la tentation de prendre la fuite.

En revanche, depuis ce jour, la seule vue d'une barquette de frites me soulève le cœur.

Tout en terminant mon assiette d'un air faussement détaché, je glissais parfois un regard discret en direction du couple, quelques tables plus loin. J'avais la désagréable impression que le monstre se *nourrissait* de la femme. Chaque fois qu'il la touchait, elle semblait se flétrir, se dessécher, comme si sa vitalité déclinait à vue d'œil. Ses cheveux se faisaient de plus en plus ternes, son teint devenait livide, toute substance paraissait la quitter.

Je commençai alors à soupçonner qu'elle avait été autrefois une véritable beauté. Qu'allait-il advenir d'elle ? Que resterait-il d'elle, lorsque la créature serait rassasiée ? Déjà, elle n'était plus que l'ombre de la femme qu'elle avait été. Je pensai à ses amis, à sa famille, à ceux qui l'avaient vue avant. La reconnaîtraient-ils seulement ? J'eus une vision de la malheureuse se réveillant le lendemain et poussant un hurlement de désespoir en voyant son reflet dans le miroir.

Ils s'en allèrent main dans la main, le géant décharné et sa proie plus morte que vive, pendant que je plongeais le nez dans ma troisième bière. Après leur départ, je demeurai longtemps immobile, sous le choc.

Puis je payai mon repas, me levai, pris mon sac d'une main tremblante et courus chez Jérico Barrons comme si j'avais le diable aux trousses.

Il n'était pas plus de 19 h 30, mais le ciel était bas et la nuit tombait déjà sur Dublin. Seuls quelques touristes marchaient dans les rues, bravant les rafales et le froid, pour se rendre dans les pubs ou dans les restaurants. Ce soir, les serveurs n'auraient pas beaucoup de pourboires à se partager...

Je courus entre les flaques tout en tenant sur ma tête un journal détrempé, dérisoire protection contre les trombes d'eau qui s'abattaient sur moi. J'étais heureuse d'avoir remplacé le tailleur de lin que j'avais mis pour rencontrer l'inspecteur O'Duffy par une tenue plus simple – jean, tee-shirt vert anis et mules assorties –, mais je regrettais de ne pas avoir pris de veste.

Avec l'averse, la température avait brusquement chuté. Pour une fille du Sud comme moi, l'été irlandais était désespérément glacial. D'après mes guides de voyage, en été, le thermomètre ne dépassait jamais les 20 °C à Dublin et pouvait descendre jusqu'à 10 °C. Ce soir-là, il devait être encore en dessous.

À mon arrivée, je constatai avec soulagement que la librairie était encore illuminée.

Je ne le savais pas encore, mais mon existence venait de prendre un tournant décisif. Jusqu'alors, je n'avais pu trouver le sommeil que dans l'obscurité la plus complète, sans la moindre lueur filtrant par les volets, ni le plus léger voyant lumineux d'appareil électrique. Désormais, je ne pourrais plus jamais fermer les yeux dans le noir.

Barrons était absent, mais Fiona se trouvait là. Il y avait plusieurs personnes à la caisse, pourtant, dès qu'elle me reconnut, elle s'écria d'un ton léger :

— Tiens, regardez qui voilà ! Mais vous êtes trempée, ma belle ! Venez vite vous sécher.

Puis, après quelques mots d'excuse à l'intention de ses clients, elle m'adressa un sourire un peu contraint et me prit par le coude pour m'entraîner d'autorité dans le fond du magasin, où se trouvaient les toilettes.

Lorsque je croisai mon reflet dans le miroir, je compris sa réaction. À sa place, moi aussi, je me serais dépêchée de soustraire à

la vue de la clientèle un tel spectacle... J'avais l'air d'un spectre ! Mes yeux cernés de mascara avaient un regard fou, mon expression était hagarde. J'étais blanche comme un linge, mon rouge à lèvres avait bavé, et une trace de ketchup tachait mon menton. Quant à mes cheveux, que j'avais attachés haut sur mon crâne le matin, ils étaient à présent rassemblés sur mon oreille gauche, d'où ils pendaient en une couette ridicule. Un désastre !

Il me fallut un certain temps pour retrouver une apparence normale. Je commençai par ôter mon tee-shirt, que j'essorai au-dessus du lavabo, puis je pris du papier toilette pour essuyer mon soutien-gorge de mon mieux, avant de remettre mon tee-shirt.

Le bleu qui auréolait ma cage thoracique avait pris une vilaine nuance jaunâtre, mais il était moins sensible au toucher. Après avoir détaché ma barrette et recoiffé mes cheveux, je tamponnai mon visage avec du papier pour en ôter les restes de rouge à lèvres et de mascara.

J'ouvris ensuite mon sac pour y prendre la petite trousse de maquillage que maman m'avait offerte pour Noël – une fille du Sud ne sort jamais sans son équipement de survie ! Échantillons de crème hydratante, palette de fards, crayon pour les yeux, il y avait là tout ce dont j'avais besoin pour me refaire une beauté.

Une fois que je fus de nouveau présentable, je poussai la porte... et heurtai de plein fouet le large torse de Jéricho Barrons.

Je laissai échapper un hurlement d'effroi – celui que je retenais depuis une éternité. Depuis, plus précisément, que mes yeux s'étaient posés sur l'effroyable créature du pub.

Barrons me prit par les épaules d'un geste ferme. Je suppose qu'il ne voulait que m'empêcher de tomber, mais, par réflexe, je serrai le poing... et le lui flanquai vigoureusement dans la mâchoire.

Encore aujourd'hui, j'ignore la raison de mon geste. Peut-être était-ce un mouvement de panique, une manifestation de mon instinct de survie. Ou alors, je perdais les pédales. À moins qu'il ne faille y voir un acte de rébellion contre une réalité qui m'échappait de plus en plus à mesure que les jours passaient. Il me semblait que j'avais perdu la raison, et que dans ma démence, une sorte de cohérence s'installait. Je voyais des monstres dans les pubs, des apparitions fantomatiques, mais je continuais d'agir comme si de rien n'était.

Lorsque votre folie s'organise autour de vous en phénomènes d'une apparente normalité, il est grand temps de vous inquiéter. Ou de vous retourner contre le responsable de la situation.

Après tout, ce qui m'arrivait n'était-il pas la faute de Jéricho Barrons ? N'était-ce pas lui qui m'avait ouvert les portes d'un univers aussi effrayant que mystérieux ?

Je le martelai de mes poings fermés, sans autre résultat que de sentir ses doigts serrer mes épaules avec plus de force. Ses yeux

étaient toujours rivés aux miens. Que je me fasse bien comprendre : il ne donnait pas l'impression de souffrir en silence. Il paraissait ne rien ressentir du tout... Pour tout dire, il me sembla même qu'il s'ennuyait ferme.

Il se contenta de me laisser le frapper sans dire un mot. Pas un instant il ne fit mine de lever la main sur moi... ce qui représentait, je le soupçonnais, une remarquable concession de sa part.

— Qu'avez-vous vu ? me demanda-t-il lorsque je cessai de le rouer de coups.

Je ne m'étonnai même pas qu'il me pose cette question. Il savait que rien n'aurait pu me pousser à revenir vers lui, sauf le besoin de trouver des réponses à des questions dont il était le seul à posséder les clés.

Par conséquent, il avait compris qu'il y avait eu du nouveau. La donne avait changé.

Ses mains étaient toujours sur mes épaules. Je n'étais pas plus à l'aise que d'habitude en sa présence, mais les sensations qu'il éveillait en moi avaient pris un tour différent. Moins désagréable, et d'autant plus troublant.

Je ne sais pas s'il vous est déjà arrivé de voir votre route barrée par des lignes électriques tombées à terre après une tempête. Lorsque vous descendez de voiture, vous percevez l'énergie qui court en elles et les fait se tordre sur le bitume tels des serpents géants. Elles vibrent, sifflent, se cabrent, mues par une formidable énergie, et vous savez qu'il s'en faut de peu qu'elles roulent sur elles-mêmes et vous touchent, vous faisant courir un risque mortel.

Un long frisson d'alarme me parcourut, suivi d'une pénible sensation de nausée.

— Lâchez-moi.

— N'oubliez pas que c'est vous qui êtes venue à moi, répondit-il en ôtant ses mains.

Par la suite, il ne se priverait pas de me le rappeler. « C'est toi qui es venue à moi, devait-il me dire plus tard. Tu aurais pu choisir de rentrer chez toi. »

— Je crois que je vais être malade.

— Ce n'est qu'une impression. Avec le temps, vous vous y habituerez.

Comme bien souvent, il avait raison. Je ne fus pas malade ce soir-là, en dépit des haut-le-cœur qui me secouèrent toute la nuit.

— Venez, ajouta-t-il en désignant la partie avant du magasin.

Il me guida jusqu'au canapé de cuir beige où je m'étais déjà assise quelques jours plus tôt. Là, je le vis saisir une couverture et la poser sur le divan, afin de le protéger de mon jean trempé.

Je lui jetai un regard noir. Chez nous, dans le Sud, un canapé

n'est qu'un meuble ; il a moins d'importance que la personne qui s'y assoit. On appelle ça l'hospitalité, une notion que Jéricho Barrons paraissait ignorer superbement. Ne voyait-il donc pas que je tremblais de froid ? J'en étais d'autant plus gênée que, sous mon tee-shirt mouillé, mes seins prenaient un relief provocant.

Barrons aurait pu m'offrir cette couverture au lieu de la réserver à son fichu canapé ! me dis-je, de mauvaise humeur. Furieuse contre lui, je m'emparai de la couverture pour me draper dedans et m'assis... sur une autre couverture qu'il avait dépliée à la vitesse de l'éclair et jetée à la place de la première.

Je réprimai un éclat de rire nerveux et le regardai prendre place sur un fauteuil en face de moi. Fiona était partie, ainsi que les derniers clients ; le panneau lumineux sur la porte était éteint. *Barrons – Bouquins & Bibelots* était cadennassé à double tour.

— Je vous écoute, dit simplement le maître des lieux.

Je lui racontai alors ce que j'avais vu au pub. Comme la fois précédente, il me posa de nombreuses questions. Il semblait accorder une grande importance aux détails les plus infimes. Cette fois-ci, il parut satisfait de mes réponses, plus précises que lors de notre dernière discussion. Il faut dire que quand on croise la Mort pour la première fois, ça fait forte impression.

— Pas la Mort, rectifia-t-il, mais l'Homme Gris.

— L'Homme Gris ? répétais-je, intriguée.

— Je ne savais pas qu'il était là, murmura-t-il en se frottant la joue d'un air pensif. Je ne m'étais pas rendu compte que la situation avait pris de telles proportions.

Manifestement, il en était fort contrarié. Ce n'est qu'à cet instant que je remarquai une trace rouge sur sa main.

— Que vous est-il arrivé ? demandai-je. On dirait du sang.

Il leva vers moi un regard surpris, puis baissa les yeux vers sa main.

— Ah, oui ! dit-il, comme si la mémoire lui revenait soudain. En sortant faire un tour, j'ai vu un chien blessé, à l'agonie. Je l'ai ramené à la boutique de son propriétaire pour qu'il meure.

Je retins un rire incrédule. Il était donc capable de compassion ? Je l'aurais plutôt imaginé achevant la pauvre bête en lui tordant le cou ou en lui brisant la nuque du tranchant de la main !

Par la suite, je découvris que mon intuition ne m'avait pas trompée. Barrons n'avait jamais croisé de chien blessé ce jour-là. Le sang qui souillait sa main était humain.

— Eh bien, qui est cet Homme Gris ?

— Ce que vous pensez qu'il est. Un prédateur. Il chasse les belles femmes et se nourrit de leur beauté, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien.

— Pourquoi ?

— Pourquoi pas ? rétorqua-t-il. C'est un *Unseelie*, voilà tout. Ils sont les maudits, les ténébreux... Les anciennes légendes disent que l'Homme Gris est si repoussant que même les siens rient de sa laideur. S'il vole la beauté des autres, c'est par pure jalousie. La haine lui brûle le cœur. Comme la plupart des faës noirs, il détruit pour le seul plaisir de détruire.

— Qu'arrive-t-il à ses victimes, lorsqu'il en a terminé avec elles ?

— Je crois savoir que la plupart se suicident. Il est rare que les belles femmes possèdent assez de force de caractère pour survivre à la déchéance physique. Qu'elles perdent leur joli plumage, et elles s'effondrent...

Il me décocha un regard appuyé.

— Je suppose que je devrais me sentir flattée de constater que vous me comptez parmi celles-ci, Barrons, répliquai-je sans dissimuler une pointe de sarcasme. Cela dit, notez que je suis toujours en vie, alors que j'ai croisé la route de votre affreux bonhomme grisâtre.

Comme il ne répondait pas, je repris :

— Que m'arrive-t-il ? Je n'aurais jamais dû le voir. Qu'est-ce qui ne va pas, chez moi ? Entendons-nous bien, je ne vous demande pas de dresser la liste de tous mes défauts, hein !

Un léger sourire éclaira son visage.

— Je vous l'ai déjà dit. Vous êtes une *sidhe-seer*, mademoiselle Lane. Vous voyez les faës – les faës de Lumière comme ceux des Ténèbres. Cependant, il semble que jusqu'à présent, vous n'ayez rencontré que les seconds, les plus déplaisants de cette engeance. Espérons que cela continuera, du moins jusqu'à ce que je vous aie entraînée. Les *Seelie*, ou faës de Lumière, sont aussi rayonnants de beauté que leurs frères sombres sont repoussants de laideur.

Je secouai la tête, incrédule.

— Vous racontez n'importe quoi.

— Si vous pensiez ce que vous dites, vous ne seriez pas revenue me voir. Vous avez deux possibilités : soit vous vous mentez à vous-même et vous fuyez la vérité, au risque de le payer très cher, soit vous trouvez un moyen de vivre avec votre don.

Il marqua un silence théâtral, avant de reprendre :

— Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit à propos des victimes ? Ce soir, vous en avez vu une, aux prises avec son prédateur. Voulez-vous être la suivante ? À vous de décider. Évidemment, je ne peux garantir que je réussirai à faire de vous un loup et non une agnelle, étant donné votre manque d'esprit de collaboration, pour ne pas dire votre... rusticité. Cela dit, vous n'avez guère le choix. Je suis apparemment le seul qui veuille bien essayer.

— Si vous saviez comme je vous trouve agaçant !

Il esquissa un geste fataliste.

— Vous vous y ferez.

Puis il se leva et se dirigea vers le fond du magasin.

— Où allez-vous ?

— Me laver les mains. Auriez-vous peur d'être seule, mademoiselle Lane ?

— Vous voulez rire ? m'exclamai-je en regardant autour de moi et en luttant contre un début de panique.

Comme Barrons tardait à revenir, j'arpentai les rayonnages, histoire de m'assurer qu'aucune ombre suspecte ne s'y promenait, et que celles que projetaient les étagères obéissaient aux lois admises de la physique.

— Très bien, dis-je lorsque Barrons fut de retour. Admettons que je croie à vos histoires. Où étaient ces monstres avant aujourd'hui ? Ils rôdaient autour de moi sans que je les voie ?

Il me lança un paquet que je rattrapai de justesse.

— Ôtez ces vêtements mouillés et mettez ceux-ci. Je ne suis pas infirmière. Si vous tombez malade, il ne faudra pas compter sur moi.

Mes paroles de remerciement s'étranglèrent dans ma gorge. Pour quelqu'un qui se vantait de son éducation, Jérico Barrons avait encore quelques progrès à faire ! Était-ce cela, le fameux savoir-vivre européen ?

— Votre sollicitude fait chaud au cœur, marmonnai-je en me dirigeant vers les toilettes.

Je me dévêtis en hâte. J'étais glacée de la tête aux pieds, secouée de frissons, et effrayée par la perspective de devoir garder le lit dans ma vilaine chambre d'hôtel, terrassée par une mauvaise grippe, sans maman pour me dorloter.

Le pull écru qu'il m'avait prêté, un mélange de soie et de cachemire, me tombait jusqu'aux cuisses, et je dus rouler quatre fois les manches pour avoir les mains libres. Quant au pantalon, une superbe pièce en lin noir, il me donnait l'air d'un clown. Les jambes étaient tellement longues qu'il me fallut rouler plusieurs fois le bas. Restait le problème de la taille – on aurait pu faire tenir deux filles comme moi dans ce pantalon. J'y remédiai en le resserrant avec la ceinture de mon jean.

Tout en évitant soigneusement de croiser mon reflet dans la glace, de peur d'éclater de rire, je quittai la petite pièce. Peu importait mon apparence, après tout. Je commençais déjà à me réchauffer, n'était-ce pas l'essentiel ?

Lorsque je rejoignis Barrons, je remarquai qu'il avait retiré la couverture humide du canapé. Je m'installai de nouveau sur les coussins de velours, croisai les jambes et repris notre conversation là où nous l'avions laissée.

— Eh bien ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, vous avez dû grandir dans un coin si perdu qu'aucun faë ne s'y est jamais rendu. Vous n'avez pas beaucoup voyagé, si je ne m'abuse, mademoiselle Lane ?

Je secouai la tête, un peu vexée. À croire que j'avais une étiquette « Provinciale » collée sur le front !

— De plus, ces monstres, comme vous les appelez, ne sont là que depuis peu. Jusqu'à présent, seuls les *Seelie* étaient capables de passer d'un royaume à l'autre. Les *Unseelie*, quand ils sont arrivés sur cette planète, étaient en prison, et les rares d'entre eux qui bénéficiaient d'une brève liberté conditionnelle n'y avaient droit que sur ordre de la Reine de Lumière ou de son Haut Conseil.

Je répétai, incrédule :

— Arrivés sur cette planète ?

Puis, ravalant un éclat de rire nerveux, j'ajoutai :

— Mais bien entendu, voyons ! Tout le monde sait que la Terre est peuplée d'extraterrestres. Ils voyagent aussi dans le temps ?

— Vous ne pensiez quand même pas que ces êtres étaient d'origine terrestre ?

Il avait parlé d'un ton encore plus sec que moi, ce qui constituait un exploit.

— Quant à ce qui est de leur capacité de voyager dans le temps, mademoiselle Lane, la réponse exacte devrait être « pas dans le cas présent ». Cependant, certains *Seelie* l'ont fait, ceux qui sont issus des quatre maisons royales.

Il s'absorba un instant dans ses pensées, avant de poursuivre :

— Récemment se sont produits certains événements... des phénomènes inexplicables. Personne ne sait avec certitude ce qui se passe, ni même qui détient le pouvoir en ce moment, mais on dit que les faës ne peuvent plus se déplacer dans le temps, et que pour la première fois de leur histoire, ils sont enfermés dans le présent. Exactement comme vous et moi.

Je le regardai, abasourdie. N'avait-il pas compris que je plaisantais ?

— Vous êtes sérieux ? m'exclamai-je en réprimant un fou rire. Vous croyez vraiment que...

Il bondit sur ses pieds.

— Qu'avez-vous vu dans ce pub, jeune écervelée ? Avez-vous donc la mémoire si courte ? Ce n'est pas en faisant l'autruche que vous résoudrez le problème. *Votre* problème.

À mon tour, je me levai.

— C'était peut-être une hallucination, répondis-je en posant mes poings sur mes hanches dans une attitude de défi. Qui me dit que je ne suis pas au fond de mon lit, brûlante de fièvre, en train de rêver tout

ceci ? Qui me dit que je ne suis pas devenue complètement folle ?

Je criai ce dernier mot avec une telle véhémence que tout mon corps en trembla. D'un rapide coup de pied, Barrons écarta la table basse qui nous séparait, faisant basculer la pile de livres qui se trouvait dessus. Puis il s'approcha de moi, si près qu'il me touchait presque.

— Combien faudra-t-il que vous en voyiez pour croire ce que vos yeux vous montrent ? Un par jour ? Cela doit pouvoir se faire. À moins que vous ne désiriez une piqûre de rappel tout de suite ? Venez. Je vous emmène faire un tour.

Il me prit par le bras et me guida vers la sortie. Je tentai de résister, en vain. J'avais laissé mes chaussures dans les toilettes, et mes pieds nus glissaient sur le parquet ciré.

— Non ! hurlai-je, en proie à une soudaine terreur. Lâchez-moi ! Je ne veux pas y aller !

Je le frappai aveuglément au bras, à l'épaule, de toutes mes forces. Pour rien au monde je ne voulais sortir en pleine nuit.

— Pourquoi ? Ce ne sont que des ombres, mademoiselle Lane, vous l'avez dit vous-même. Tiens ! Si je vous emmenais dans un immeuble désert du quartier ? Vous pourriez y rester quelques instants en compagnie de ces fameuses ombres. Cela vous laisserait le temps de méditer sur leur nature exacte. Qu'en dites-vous ?

Tout en parlant, il m'avait entraînée jusqu'à la porte, dont il avait commencé à tirer les verrous.

— Vous n'avez pas le droit ! hurlai-je.

Sa main s'immobilisa sur le troisième loquet.

— Non, j'en ai le devoir. Celui de vous aider à saisir ce qui est peut-être votre unique chance de survie. Non seulement vous devez voir pour croire, mais vous devez avoir peur. Je n'ai pas de temps à perdre avec vous. Si vous refusez de m'écouter, allez mourir ailleurs.

Je demurai immobile, incapable du moindre mouvement. J'avais envie de me laisser tomber à même le sol en pleurant comme une petite fille. « S'il vous plaît, faillis-je m'écrier, chassez toutes ces horreurs ! Je veux juste qu'Alina revienne, qu'on rentre à la maison et que tout soit de nouveau comme avant. Je voudrais ne jamais être venue dans ce maudit pays, et ne jamais vous avoir rencontré ! »

— Parfois, il faut tirer un trait définitif sur son passé pour se donner un avenir, reprit-il, comme s'il avait lu dans mes pensées. Ce n'est jamais facile, mais c'est ce qui fait la différence entre ceux qui s'en sortent et les autres, les victimes. Vous devez lâcher ce qui s'en va pour survivre à ce qui arrive.

Il tira le dernier verrou et ouvrit la porte d'un geste brusque. Aussitôt, je fermai les paupières. Même si, de toute évidence, je n'avais pas été la proie d'une hallucination quelques heures plus tôt au

pub, tout un pan de mon esprit s'obstinait encore à nier le témoignage de mes yeux. L'esprit oppose un refus catégorique à ce qui contredit ses convictions les plus intimes, et les monstres venus de l'espace n'avaient pas leur place dans mes croyances personnelles.

J'avais grandi avec l'idée réconfortante que la réalité obéit à une certaine logique, que le monde a un sens. Même si je ne comprenais pas grand-chose aux lois qui régissent l'univers, une poignée de professeurs émérites le faisaient à ma place, et cela m'avait toujours suffi.

Seulement, aucun scientifique digne de ce nom ne croirait jamais un mot de ce qui était en train de m'arriver, et cela ne faisait que renforcer mon effroi. Il me semblait qu'un abîme de terreurs sans nom s'ouvrait sous mes pas et que j'étais la seule à m'en apercevoir.

Mais la perspective de connaître la même fin qu'Alina était plus terrifiante encore...

Ma fierté m'interdisait de supplier Jéricho Barrons de me révéler ce qu'il savait, comme il semblait l'espérer. À vrai dire, j'étais même fortement tentée de me boucher les oreilles en hurlant : « Non ! » de toute la force de mes poumons.

Le problème, c'était que je n'avais pas envie de mourir.

— C'est bon, dis-je dans un soupir de résignation. Fermez cette porte, Barrons. Je vous écoute.

Faës : aussi connus sous le nom de Tuatha Dé Danaan. Les faës se répartissent en deux clans, les Seelie, qui appartiennent à la Cour de Lumière, et les Unseelie, qui relèvent de la Cour des Ténèbres. Les deux tribus comprennent chacune différentes castes, dont la plus élevée comporte les quatre maisons royales. La Reine de Lumière et le prince consort, qu'elle choisit, règnent sur la Cour de Lumière. Le Roi Noir et sa concubine du jour président aux destinées de la Cour des Ténèbres.

Je relus ce que je venais de noter dans mon journal en secouant la tête, incrédule. Comment pouvais-je écrire de telles absurdités ?

Je me trouvais dans un pub, le quatorzième depuis le matin, si j'avais bien compté. Le soir tombait. J'avais passé la majeure partie de la journée dans les bars de la ville, à observer les clients dans l'espoir d'une nouvelle expérience de double vision.

Sans le moindre résultat.

Plus le temps passait, plus le doute s'insinuait en moi. Avais-je réellement vécu les événements de la nuit précédente ? Tout cela ne rimait à rien ! Et je ne parle pas des sottises que j'avais écrites dans mon journal...

Pourtant, je poursuivis la tâche que je m'étais assignée : coucher sur le papier les « révélations » nocturnes de Jéricho Barrons.

Ombres : l'une des castes les plus basses des Unseelie. Sont à peine dotées de sensations. Agissent sur l'impulsion du moment : elles ont faim, elles mangent. Ne supportant pas la lumière du jour, elles chassent à la nuit tombée. Elles volent la vie de la même façon que l'Homme Gris vole la beauté, en vidant leurs proies de leur substance vitale avec l'avidité d'un vampire. Capacité de nuisance : mortelle.

Jéricho Barrons m'avait longuement parlé, avant de me renvoyer au *Clarín House* en taxi. Malgré la furieuse ressemblance qu'offraient ses paroles avec le résumé d'une mauvaise série fantastique, j'avais décidé de les noter avant de les oublier.

Chasseurs Royaux ou Traqueurs : caste moyenne des Unseelie. Avides de sensations fortes, ils ressemblent à l'image d'Épinal du diable, avec sabots fourchus, cornes, visage de satyre, ailes de cuir, longue queue, pupilles orange vif. Hauts de deux à trois mètres, ils se déplacent à une vitesse phénoménale, sur leurs sabots ou avec leurs ailes. Leur fonction essentielle est d'exterminer les sidhe-seers. Capacité de nuisance : maximale.

Enfin venait le plus délirant.

Sidhe-seer : personne imperméable aux pouvoirs magiques des faës, capable de discerner la véritable nature de ceux-ci au lieu de se laisser tromper par la puissante séduction qu'ils exercent. Certains sidhe-seers peuvent aussi voir les Tabh'rs, passages cachés permettant de passer d'un royaume à un autre. Il n'y a pas deux sidhe-seers identiques, car chacun possède un degré différent de résistance aux faës. Certains sont relativement peu puissants, tandis que d'autres sont dotés de nombreux pouvoirs spéciaux.

Je souris, mais le cœur n'y était pas. Des pouvoirs spéciaux ! Barrons ne manquait pas d'imagination... Et le plus drôle, c'est que j'étais censée être une *sidhe-seer* ! Selon ses affirmations, la Vision Vraie était un don qu'on recevait à la naissance. Il supposait qu'Alina l'avait également possédé et qu'elle avait été tuée par l'un des faës qu'elle avait surpris.

Je refermai mon journal. J'en avais déjà rempli les deux tiers, mais vu la façon dont les événements se précipitaient, je pourrais bientôt songer à en acheter un nouveau. La première moitié n'était qu'un long fleuve de lamentations et de regrets que j'avais déversés dans les jours qui avaient suivi le décès d'Alina. Ensuite venaient une trentaine de pages de listes et d'idées pour retrouver son meurtrier. Quant aux dernières, ce n'était qu'un tissu de sottises vaguement

teinté de folklore. Papa et maman me feraient enfermer si ce carnet tombait un jour entre leurs mains ! Il me semblait déjà entendre mon père : « On ne comprend pas ce qui lui est arrivé, docteur. Elle est partie pour Dublin, et elle a perdu la tête. »

Je comprenais mieux, maintenant, pourquoi Alina avait toujours caché ses journaux... Tout à coup, je me figeai, frappée par cette idée.

Alina avait toujours caché ses journaux.

Mais bien sûr ! Comment avais-je pu oublier cela ?

Toute sa vie, elle avait tenu un journal. Pas un jour ne passait sans qu'elle y consigne ce qui lui était arrivé dans la journée. Quand nous étions enfants, au moment d'aller me coucher et de fermer ma porte, je jetais un coup d'œil dans sa direction, de l'autre côté du palier. L'image était toujours la même : Alina étendue sur son lit, son journal ouvert devant elle, son stylo courant sur la page. « Un jour, promettait-elle, je te laisserai le lire, Junior. » Elle m'avait d'abord appelée Little Mac, par opposition, je suppose, à Big Mac, puis Junior. « Quand on aura quatre-vingts ans, ajoutait-elle d'un air malicieux, et qu'il sera trop tard pour que tu prennes mes mauvaises habitudes. »

Nous éclatons de rire, parce que nous savions toutes les deux qu'Alina n'avait rien à cacher – je veux dire, rien de bien méchant. Son journal était son meilleur ami, elle lui confiait ce qu'elle ne pouvait pas me dire. Je le savais pour avoir trouvé quelques-uns de ses carnets intimes.

En grandissant, j'avais cessé de vouloir à tout prix lui voler ses secrets, mais elle avait gardé l'habitude de cacher ses journaux. Les plus anciens étaient enfermés à double tour dans une malle au grenier ; quant aux plus récents, elle les avait stockés dans une cachette qu'elle n'avait jamais voulu me révéler. Elle s'était même récemment vantée d'avoir trouvé l'endroit idéal, que je serais incapable de découvrir.

— Que tu crois ! murmurai-je à mi-voix.

Je démontrerais son appartement pierre par pierre s'il le fallait, mais je mettrais la main sur son dernier journal en date. Dire que je n'y avais pas encore pensé ! Focalisée sur l'enquête de la police, puis sur le ménage à faire chez Alina, et enfin sur les effrayantes visions que j'avais eues, j'avais négligé cette piste essentielle.

La chance me souriait enfin ! Il y avait, quelque part dans la ville, une trace des moindres événements qui s'étaient produits dans la vie d'Alina depuis son arrivée en Irlande. J'y trouverais certainement de précieux renseignements sur l'homme qu'elle avait fréquenté.

En admettant que je n'arrive pas trop tard...

Car une nouvelle idée venait de germer dans mon esprit. Et si c'était précisément son journal que le vandale cherchait ? Son mystérieux amant savait probablement qu'elle tenait un carnet intime.

Peut-être avait-il mis l'appartement à sac dans l'espoir de s'en emparer, afin de faire disparaître des éléments compromettants.

J'avais déjà perdu un temps précieux. Il n'était pas question de gaspiller une minute de plus ! Je jetai quelques pièces sur ma table, glissai mon carnet dans mon sac et me ruai vers la sortie.

Impatiente de me rendre à l'appartement d'Alina pour retrouver son journal et prouver qu'elle avait été assassinée par un être humain, fût-ce un dangereux psychopathe, et non par quelque monstre né de l'imagination délirante de Jéricho Barrons, je ne regardai pas devant moi.

Je ne vis qu'au dernier instant la... chose qui se tenait dans l'obscurité au tournant de la rue. Trop tard pour l'éviter.

Comment aurais-je pu détecter sa présence ? S'il s'était agi d'une personne, j'aurais eu le réflexe de bondir de côté, mais je fus si surprise par cette apparition que je fonçai droit dessus.

Voici ce que je vis : un être vaguement humanoïde à côté duquel l'Homme Gris aurait presque pu passer pour quelqu'un de séduisant.

La double vision ne dura qu'un instant. Juste le temps d'identifier le monstre et de le heurter de plein fouet.

Je le cognai avec mon épaule, rebondis sur lui, puis contre le mur de l'immeuble tout proche. Étourdie, je tombai à genoux sur le trottoir. Je restai là quelques secondes, sonnée, les yeux écarquillés d'horreur.

Le charme que projetait la créature était si faible qu'il ne me fallait pratiquement aucun effort pour voir derrière son masque. Je me demandais même comment elle pouvait tromper qui que ce soit !

À l'instar de l'Homme Gris, elle était dotée de la plupart des attributs humains... mais là s'arrêtait la comparaison, car contrairement à lui, elle en possédait quelques-uns en surnombre, les uns atrophiés, les autres surdimensionnés. Son crâne était très gros, chauve, couvert de douzaines d'yeux.

Elle possédait plus de bouches que je ne parvins à en compter – du moins supposai-je que les sphincters roses et humides qui s'ouvraient sur sa tête et son ventre en étaient. À l'intérieur, je pouvais deviner l'éclat de dents acérées lorsque ses lèvres se contractaient dans ses chairs grises plissées en ce qui ressemblait à une grimace de faim.

Quatre bras flasques partaient de son tronc gonflé comme une barrique, et deux autres, tout grêles, retombaient mollement sur ses côtés. La créature se tenait sur deux jambes noueuses entre lesquelles pendait un membre aux proportions si énormes que c'en était grotesque – disons, comme une batte de base-ball qui lui serait arrivée jusqu'aux genoux.

À mon grand effroi, je m'aperçus que cette apparition de

cauchemar m'observait d'un regard lubrique, tous ses yeux – et, me sembla-t-il, toutes ses bouches – tournés vers moi. Horrifiée, je la vis s'emparer avec lascivité du membre placé entre ses jambes.

Je demeurai immobile, incapable de réagir. Aujourd'hui encore, je rougis de ma lâcheté. On se demande toujours comment on se comporterait dans une situation dramatique, si on aurait assez de courage pour se battre, ou si on s'est toujours cru plus fort qu'on ne l'est en réalité. Est-on une force de la nature, solide comme un chêne, ou une fragile orchidée qu'un souffle déracine ?

En ce qui me concernait, j'étais fixée : je n'étais qu'une jolie plante de serre. Assez séduisante pour attirer les mâles dominants et perpétuer l'espèce, mais pas assez résistante pour survivre par ses propres moyens dans la vaste jungle de la vie...

Un cri d'oiseau apeuré franchit mes lèvres lorsque le monstre se dirigea vers moi.

— Décidément, cela devient une habitude, mademoiselle Lane.

En me voyant me ruer à l'intérieur de la librairie, hors d'haleine, Barrons leva à peine les yeux du livre qu'il était occupé à examiner.

Je rabattis vivement la porte derrière moi et poussai les verrous d'une main tremblante. En les entendant coulisser dans leur rail de métal, il me décocha un regard intrigué et daigna enfin poser son ouvrage sur une console.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je crois que je vais me sentir mal.

Il fallait que je me lave, si possible à l'eau de Javel, mais je me demandais si une centaine de douches suffiraient.

— Mais non, répondit Barrons avec fermeté. Respirez un bon coup, cela va passer.

En était-il aussi certain qu'il voulait le laisser paraître, ou n'exprimait-il rien d'autre que sa crainte de me voir salir son précieux canapé ou ses tapis d'Orient ?

— On dirait que vous avez vu un fantôme. Vous êtes blanche comme un linge !

Je jetai un coup d'œil en direction de Fiona, qui se tenait derrière la caisse.

— Vous pouvez parler devant elle.

Je marchai jusqu'au comptoir pour y prendre appui. Mes jambes me portaient à peine, mes genoux flageolaient.

— J'en ai vu un autre, dis-je dans un souffle.

Barrons s'était tourné vers moi à mesure que je me déplaçais. Je le vis s'immobiliser, contre une lourde étagère ornée de sculptures.

— Et alors ? Je vous avais prévenue. Il était donc si affreux que cela, pour vous flanquer une telle frousse ? demanda-t-il d'un ton moqueur.

Je pris une profonde inspiration pour refouler une soudaine envie de pleurer.

— Il a compris que je l'avais vu.

Barrons en demeura bouche bée, les yeux agrandis par la stupeur. Ou était-ce de la colère ? Inquiète, je le vis pivoter sur ses talons, lever

la main et donner un violent coup de poing sur l'étagère. Le meuble vacilla sous le choc. Les livres tombèrent de tous les rayonnages, l'un après l'autre.

Lorsque Barrons se retourna vers moi, ses traits étaient déformés par la fureur.

— Enfer ! tonna-t-il. Ne voyez-vous pas que vous nous mettez tous en danger, pauvre sotte ? Vous êtes une véritable calamité ! Un... un cauchemar rose bonbon !

Si un regard pouvait tuer, je serais tombée raide morte à l'instant.

— N'avez-vous donc rien compris de ce que je vous ai expliqué hier ? Avez-vous au moins écouté ?

— Je vous ai très bien entendu, Barrons. Et pour votre information, je ne suis pas tout le temps habillée en rose. Je porte aussi du pêche et du parme. Quant à vos avertissements, je m'en souviens parfaitement. Vous m'avez mise en garde contre l'Homme Gris, les Traqueurs et les Ombres. Pas contre... ça.

— Ce que vous avez vu était donc pire que tout cela ? demanda-t-il d'un ton incrédule.

— Vous n'en avez même pas idée.

— Décrivez-moi cette vilaine bestiole qui vous a fait si peur.

Je m'exécutai, aussi succinctement que possible. La seule évocation de l'immonde apparition me secouait de nausées.

— De quoi s'agissait-il ? demandai-je lorsque j'eus terminé.

Et comment cela tue-t-il ? Voilà ce que j'avais vraiment envie de savoir. Au fond, je me fichais bien du nom que portait l'horrible chose. Tout ce que j'espérais, c'était ne jamais recroiser sa route !

Je commençais à développer une angoisse obsessionnelle de la mort ou, plus exactement, des possibles fins qui m'attendaient, toutes plus effrayantes les unes que les autres. Surtout lorsque je songeais à ce que l'épouvantable créature avait si visiblement voulu m'infliger...

Si je devais périr, je préférerais encore que ce soit par la main – le moignon ? – de l'Homme Gris, voire d'une Ombre. Même les fameux Traqueurs me paraissaient moins inquiétants. Qu'ils m'écorchent vive, comme Barrons m'avait dit qu'ils le feraient, je n'en avais cure ! Mais que jamais, jamais la Chose aux mille bouches ne m'effleure de nouveau !

— Je ne sais pas ce que c'est, avoua Barrons d'un air grave. Était-il seul ou y en avait-il plusieurs ?

— Seul.

— Et vous êtes absolument sûre qu'il a compris que vous pouviez le voir ?

— Certaine. La preuve, il m'a touchée.

Un frisson de dégoût me parcourut à ce souvenir.

Barrons laissa échapper un rire sans joie.

— Très drôle, mademoiselle Lane. Maintenant, dites-moi ce qui s'est réellement passé.

— Je viens de le faire. Il a posé sa main sur moi.

— Impossible. Si c'était le cas, vous ne seriez pas ici pour le raconter.

— Je vous dis la vérité, Barrons. Quel intérêt aurais-je à mentir ? La... chose m'a prise par le bras.

Mes mains me brûlaient encore, surtout au niveau des paumes, que j'avais plaquées sur la créature pour la repousser de toutes mes forces. Elle avait une peau de reptile, un peu visqueuse, trouée de répugnants sphincters rosâtres.

— Et ensuite, elle a tout simplement battu en retraite ? fit Barrons d'un ton sarcastique. Elle s'est exclamée : « Faites excuse, mam'zelle Lane, je voulais pas froisser vot' joli corsage ! Voulez-vous que je vous le repasse ? » À moins que vous ne l'ayez griffée avec vos jolis ongles roses ?

Pourquoi faisait-il une telle fixation sur la couleur rose ? Mystère ! Au demeurant, ses railleries ne m'atteignaient pas. Moi non plus, je ne m'expliquais pas ce qui s'était passé ensuite. J'y réfléchissais depuis une bonne demi-heure sans trouver de réponse. Car l'attitude de la créature avait été, à tout le moins, inattendue.

— J'avoue que c'était assez surprenant. Elle m'a prise par le bras et elle est restée immobile, d'un air... eh bien... s'il s'était agi d'un être humain, j'aurais dit d'un air confus.

— Confus ? répéta-t-il. Un *Unseelie* vous a regardée d'un air confus ? Vous voulez dire déconcerté, perplexe, consterné ?

Je hochai la tête.

— Jérico, dit Fiona derrière moi, tout cela est parfaitement absurde.

— Je sais, Fio.

Lorsqu'il s'adressait à elle, son ton était considérablement plus doux... pour ne pas dire tendre.

— Et ensuite ? reprit-il à mon intention, d'une voix tranchante comme l'acier.

J'esquissai un geste évasif, tout en me remémorant la scène.

— J'ai vu que la créature hésitait, alors j'en ai profité. Je lui ai donné un coup de poing dans le ventre et je me suis enfuie. Elle a essayé de me rattraper, mais avec un peu de retard ; j'ai eu le temps de hélér un taxi et de monter dedans. J'ai fait faire un détour au chauffeur, au cas où l'autre aurait tenté de me suivre.

Ce laps de temps supplémentaire m'avait aussi permis de réfléchir à ce qui m'était arrivé. La Mort m'avait serrée de près, mais elle m'avait relâchée. Pour quelle raison ? Je n'en savais rien. J'étais donc allée trouver la seule personne susceptible de posséder la réponse.

— Ensuite, je suis venue ici.

— Au moins, vous avez eu le réflexe de brouiller votre piste, marmonna-t-il.

Il s'approcha de moi pour m'observer d'un air attentif, comme si j'étais une espèce rare, toute nouvelle pour lui.

— Que diable êtes-vous donc, mademoiselle Lane ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

« Tu ne sais même pas qui tu es ! » s'était écriée Alina avant de mourir. Puis, comme en écho à ses paroles, la vieille femme du pub avait dit : « Si vous êtes incapable de rester discrète et de faire honneur à votre lignage, ayez au moins la correction d'aller mourir ailleurs. » Et voilà que Jéricho Barrons s'interrogeait sur ma véritable nature...

— Je suis barmaid. J'aime les vieux standards du rock. Ma sœur a été assassinée il y a un mois. Depuis, je suis devenue folle.

J'avais énuméré tout ceci avec détachement, presque sur le ton de la conversation. Du coin de l'œil, je vis Barrons chercher le regard de Fiona.

— Vois si tu peux trouver quelque chose là-dessus, lui ordonna-t-il. Même si ça manque de précision.

— Est-ce vraiment utile ? répliqua-t-elle. Tu sais très bien à quoi t'en tenir.

Il secoua la tête, manifestement peu convaincu.

— Les *nulls* n'existent pas, Fio. Ce n'est qu'une légende.

Elle éclata d'un rire cristallin.

— Comme bien d'autres choses, n'est-ce pas, Jéricho ?

— Que sont les *nulls* ? demandai-je.

Barrons ignora ma question.

— Vous allez donner à Fiona la description exacte de cet *Unseelie*, mademoiselle Lane. Soyez aussi précise que possible. Peut-être pourrat-elle l'identifier.

Il se retourna ensuite vers son employée.

— Quand vous aurez terminé, tu installeras Mlle Lane dans l'une des chambres. Demain, tu iras acheter une paire de ciseaux et une teinture pour les cheveux. Tu en prendras plusieurs, pour qu'elle puisse choisir.

— Une chambre ? s'écria Fiona.

— Des ciseaux ? De la teinture ? m'exclamai-je.

Dans un réflexe de défense, je portai la main à mes cheveux. Je verrais plus tard la question de la chambre. J'avais mes priorités.

— On ne supporte pas l'idée de se séparer de son joli plumage, mademoiselle Lane ? me demanda Barrons avec suavité. Qu'espériez-vous ? ajouta-t-il d'un ton sec. Il sait que vous l'avez vu. Il vous cherchera jusqu'à votre mort – ou la sienne. Et croyez-moi, cette

engeance a la vie dure. Très dure. La seule question est de savoir s'il alertera les Traqueurs ou s'il jouera les francs-tireurs. Si vous avez de la chance, il est de la même espèce que l'Homme Gris. Les castes inférieures préfèrent chasser seules.

— Vous voulez dire qu'il pourrait ne pas révéler mon existence aux autres *Unseelie* ?

Si c'était le cas, tout n'était pas perdu. Si je n'avais affaire qu'à un *Unseelie*, je pouvais encore espérer m'en sortir. En revanche, si c'était une meute de monstres sanguinaires qui m'attendait, mieux valait renoncer tout de suite... Je frissonnai d'effroi. Avec quel relief mon esprit enfiévré me représentait-il cette horde de créatures tout droit sorties de l'enfer, courant à mes trousses dans le Dublin nocturne ! Je mourrais d'une crise cardiaque avant qu'elles ne m'aient rejointe !

— Tout comme les humains, répondit-il, les faës sont divisés en de nombreuses factions ennemies, en particulier les *Unseelie*. Ils ont les uns envers les autres autant de confiance que vous envers un lion affamé.

Ou un Jéricho Barrons, me dis-je un quart d'heure plus tard, lorsque Fiona m'escorta jusqu'à ma chambre. J'avais l'impression que je m'apprêtais à passer la nuit dans l'antre d'un fauve.

Toutefois, je m'efforçai de cacher mon manque d'enthousiasme. Quitte à mourir, autant que ce soit chez *Barrons – Bouquins & Bibelots* plutôt que seule dans une pension de famille où mon corps ne serait pas retrouvé avant plusieurs jours, comme cela avait été le cas d'Alina.

L'immeuble était plus profond que je ne l'avais cru en le voyant depuis la rue. Sa partie arrière n'était pas destinée à un usage commercial, puisqu'elle abritait la résidence du propriétaire.

Fiona me conduisit au fond de la librairie, jusqu'à une porte qu'elle ouvrit d'un geste sec, puis je la suivis le long d'un petit couloir qui donnait sur une autre porte, et nous entrâmes dans les appartements privés de Jéricho Barrons.

D'un pas rapide, ma guide me fit traverser le hall d'entrée, remonter un couloir, puis gravir un escalier. Le peu que j'eus le temps de voir – Fiona ne semblait guère désireuse que je m'attarde dans ces lieux – me donna une impression d'opulence discrète.

— Avez-vous la faculté de les voir, vous aussi ? demandai-je tout en la suivant jusqu'au dernier palier.

— Tous les mythes comportent une étincelle de vérité, mademoiselle Lane. J'ai tenu entre mes mains des livres et des objets qui n'auront jamais leur place dans les bibliothèques ni les musées, et dont aucun historien ou archéologue ne comprendrait la signification. Il y a bien des dimensions qui coexistent dans ce que nous appelons la réalité. La plupart des gens traversent l'existence avec des œillères, sans voir plus loin que le bout de leur nez. Certains d'entre nous ont

une meilleure acuité.

Ce qui ne me disait rien sur elle, ou pas grand-chose. Elle se montrait si froide et distante que je n'insistai pas. Avant de quitter la librairie, et une fois Barrons parti, elle avait pris des notes d'une écriture sèche et nerveuse tandis que je lui faisais le récit de ma rencontre du soir. Pas une fois elle n'avait levé les yeux vers moi. Sur son visage, j'avais lu la même expression sévère que celle qu'arborait ma mère quand quelque chose la mettait très en colère. J'étais à peu près certaine que le « quelque chose » n'était autre que moi, mais je ne comprenais pas pourquoi.

Nous nous arrê tâmes devant la dernière porte, tout au bout du couloir.

— C'est ici, annonça Fiona en me tendant une clé.

Je la vis s'éloigner vers la cage d'escalier, puis faire halte.

— Au fait ! me lança-t-elle par-dessus son épaule. À votre place, je m'enfermerais à clé, mademoiselle Lane.

J'y avais pensé toute seule. Une fois dans ma chambre, je verrouillai soigneusement la porte, avant de caler une chaise sous la poignée. J'aurais bien mis l'armoire contre le battant, mais je n'avais pas la force de la déplacer.

La fenêtre de cette pièce donnait sur une allée qui longeait, quatre étages plus bas, l'arrière de l'immeuble. Cette allée disparaissait dans l'obscurité après avoir croisé deux étroits passages qui bordaient la bâtisse de part et d'autre.

En face se trouvait une construction de plain-pied qui ressemblait à un entrepôt ou à un vaste garage, dont les ouvertures étaient garnies de pavés de verre peints en noir, de sorte qu'on ne pouvait voir ce qu'il y avait à l'intérieur. Des projecteurs éclairaient l'espace situé entre les deux bâtiments, révélant un passage pour piétons allant d'une porte à l'autre.

Dublin s'étendait vers ma droite, marée de toits luisants de pluie qui se fondait dans le ciel nocturne. Sur ma gauche, en revanche, la ville semblait morte. L'obscurité y était à peine trouée çà et là par une rare lumière...

Je notai avec soulagement qu'il n'y avait pas d'escalier de secours sur la façade arrière de l'immeuble. Aucune créature *unseelie* ne pourrait escalader le mur de brique à mains nues, me dis-je pour me rassurer. Quant aux Chasseurs ailés... eh bien, je refusais d'y songer.

Après avoir vérifié que j'avais bien fermé la porte à clé, je retournai à la fenêtre pour tirer les rideaux.

Puis je pris ma brosse dans mon sac et entrepris de discipliner mes cheveux. Je les brossai longuement, jusqu'à ce qu'ils brillent comme de la soie.

Ils allaient me manquer.

*« Ne quittez pas la librairie. Attendez-moi »,
disait la note qui avait été glissée sous ma porte
pendant la nuit.*

Je roulai le papier en boule, irritée. Et mon petit déjeuner ? Il était déjà 10 heures du matin. J'avais dormi tard, et j'étais affamée. Si je n'ai rien à me mettre sous la dent dès mon réveil, je suis d'une humeur massacrate. D'après ma mère, c'est à cause de mon excellent métabolisme.

J'ôtai la chaise qui bloquait la poignée et déverrouillai la porte. Ma stricte éducation sudiste m'interdisait de prendre mes aises alors qu'on ne m'y avait pas invitée, mais si je ne voulais pas m'évanouir d'inanition, je ne voyais guère d'autre solution que de rôder dans la demeure de mon hôte en quête de nourriture.

En ouvrant la porte, je découvris que tout le monde n'avait pas fait la grasse matinée. Un sachet de viennoiseries et une Thermos de café avaient été déposés devant ma chambre, ainsi que mon sac de voyage.

Chez moi, dans le Sud, des aliments achetés dans le commerce et simplement posés sur votre paillason ne sont pas une marque d'hospitalité, mais une insulte. Barrons avait beau m'avoir apporté mes effets personnels, il n'aurait pu me signifier plus clairement que je n'étais pas la bienvenue dans sa maison.

« Ne mets pas les pieds dans ma cuisine, semblait proclamer ce sachet de boulangerie, et ne t'avise pas de fureter chez moi. » Dans le Sud, il aurait même pu être interprété par : « Déguerpis avant midi, si possible maintenant. »

Je dévorai deux croissants, bus du café et m'habillai, puis je me rendis directement à la librairie, sans m'attarder dans le domaine privé de Jéricho Barrons. La personnalité de mon hôte m'intriguait au plus haut point, mais j'avais ma fierté. Il ne voulait pas de moi ? Tant mieux ! Moi non plus, je ne voulais pas de lui.

Ce que je ne m'expliquais pas, c'est qu'il ait proposé de m'héberger pour la nuit. Je n'étais pas naïve au point de croire qu'il avait agi par esprit chevaleresque. Les demoiselles en détresse, ce n'était visiblement pas son rayon...

— Pourquoi m'aidez-vous ? lui demandai-je ce soir-là, lorsqu'il rentra à la librairie.

Je me trouvais là où j'étais installée depuis le matin, dans le coin lecture situé vers le fond du magasin – invisible depuis la rue, et tout près de la porte qui menait à la partie privée de l'immeuble... Un livre ouvert devant moi pour la forme, j'avais passé la journée à méditer sur

ce qu'était devenue ma vie, et sur l'assortiment de teintures pour cheveux que Fiona m'avait apporté en arrivant vers midi pour l'ouverture de la boutique.

La fidèle employée de Jéricho Barrons avait superbement ignoré toutes mes tentatives de conversation et ne m'avait adressé la parole que pour me proposer un sandwich pendant la pause-déjeuner. Un peu après 20 heures, elle avait fermé la librairie et s'en était allée.

Quelques instants plus tard, le maître des lieux avait réapparu.

Il se laissa tomber dans l'un des fauteuils situés en face de mon canapé. Il était plus élégant que jamais dans sa chemise de soie blanche qui flottait sur ses hanches, son pantalon noir à la coupe parfaite et ses bottines de cuir fin. L'étoffe immaculée de sa chemise rehaussait son teint cuivré, accentuait l'éclat lustré de ses cheveux noirs et donnait à ses iris des reflets d'obsidienne. Il avait roulé ses manches, révélant ses avant-bras musclés, l'un orné d'une coûteuse montre de platine et de diamants, l'autre d'un large bracelet d'argent repoussé de facture celte qui semblait fort ancien.

Avec sa beauté arrogante et ténébreuse, Jéricho Barrons rayonnait d'une puissante vitalité et d'une sensualité pure, presque magnétique, que bien des femmes devaient trouver irrésistible.

— Je ne cherche pas à vous aider, mademoiselle Lane. Je pense seulement que vous pouvez m'être utile. Pour cela, j'ai besoin de vous vivante.

— Charmant. Et qu'attendez-vous de moi ?

— Le *Sinsar Dubh*.

Je désirais moi aussi mettre la main dessus, mais je ne voyais pas en quoi j'étais plus apte que lui à réussir dans cette entreprise. D'ailleurs, à la lumière des événements récents, j'avais même l'impression que je n'avais aucune chance de trouver ce maudit bouquin.

— Je ne l'ai pas, maugréai-je.

— Non, mais vous pouvez m'aider à le trouver.

— Je serais curieuse de savoir de quelle façon.

— Je vous le dirai en temps utile. Pourquoi n'avez-vous pas changé votre apparence, comme je vous l'avais demandé ? Fiona ne vous a pas apporté ce qu'il fallait ?

— J'ai pensé qu'il serait plus simple de porter une casquette.

Il me scruta longuement, comme pour évaluer mes capacités intellectuelles. Si j'en croyais son expression dubitative, l'examen ne fut guère concluant.

— Si j'attache mes cheveux très haut et que je les cache dessous, expliquai-je, on ne me reconnaîtra pas. Surtout avec des lunettes de soleil. Je l'ai déjà fait, chez moi, un jour où j'avais raté mon brushing.

Il croisa ses bras sur sa large poitrine et me considéra d'un air

navré.

— Je vous assure que c'est tout à fait possible, insistai-je.

Il secoua la tête, d'un geste si discret qu'il en était presque imperceptible.

— Lorsque vous aurez coupé et teint vos cheveux, vous reviendrez me voir. Je les veux courts et sombres, mademoiselle Lane. Cessez de vouloir ressembler à une poupée Barbie.

Je ne versai pas une larme lorsque je sacrifiai ma longue chevelure blonde.

En revanche, à peine fus-je de retour dans la librairie que je fus saisie d'un violent haut-le-cœur et que je souillai le beau tapis persan de Jéricho Barrons.

Par la suite, je me souvins que j'avais commencé à me sentir mal dans la salle de bains, alors que je me rinçais les cheveux. J'avais mis ces nausées sur le compte de la contrariété. Lorsqu'on changeait son apparence de façon aussi radicale, et sans le moindre désir de le faire, il était normal d'être choqué. Non seulement j'avais l'impression de perdre la tête, mais j'allais être défigurée. Pas étonnant que j'en sois malade !

La sensation de mal de mer s'était intensifiée pendant que je descendais l'escalier, pour atteindre un degré presque insupportable dans le petit couloir qui menait au magasin. J'aurais dû me douter de ce qui allait arriver, mais j'étais si éprouvée par le sacrifice de mes longues mèches blondes que je n'y avais pas prêté attention. Lorsque j'avais posé la main sur la poignée de la porte de séparation, j'étais secouée d'incoercibles tremblements et inondée de sueurs froides. Mes mains ne m'obéissaient plus, mon cœur se soulevait. Jamais de ma vie je n'étais passée aussi rapidement d'un état normal à une telle sensation de malaise.

Barrons était assis dans « mon » canapé, les bras posés sur le dossier, ses longues jambes étendues devant lui. Un lion pareissant après le massacre... Son regard, en revanche, n'avait rien perdu de sa vivacité. Lorsque je franchis la porte, il me scruta avec un intérêt presque gourmand.

Près de lui, sur les coussins, se trouvaient quelques feuilles de papier dont je n'allais pas tarder à découvrir la particularité.

Je refermai la porte derrière moi... et me pliai en deux sous l'effet d'une douleur fulgurante. Je demeurai là, secouée par une série de spasmes nauséeux, jusqu'à ce que le contenu de mon estomac se fut répandu sur le tapis.

J'avais bu de grandes quantités d'eau (je suis persuadée qu'au lieu de se ruiner en coûteuses crèmes de beauté, mieux vaut hydrater son corps de l'intérieur), aussi les dégâts n'étaient-ils pas trop importants.

Lorsque la crise se calma, je m'essuyai les lèvres de ma manche et je levai les yeux vers le maître des lieux, partagée entre la haine et la honte. Je détestais ma nouvelle apparence, je détestais le tour qu'avait pris ma vie, et par-dessus tout, je détestais Jéricho Barrons... qui, lui, paraissait s'amuser comme un fou.

— Qu'est-ce qui m'arrive, Barrons ? Que m'avez-vous fait ? demandai-je d'un ton accusateur.

Instinctivement, je savais qu'il était responsable, d'une façon ou d'une autre, de mon soudain malaise.

Il éclata d'un rire joyeux et se leva sans me quitter des yeux.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il. Vous réagissez au *Sinsar Dubh*. Vous allez m'être extrêmement utile, mademoiselle Lane.

— Je n'en veux pas, répétais-je en reculant. Éloignez-le de moi !

— Puisque je vous dis qu'il ne vous fera pas de mal ! Du moins, pas sous cette forme...

Barrons avait beau réitérer ses explications, je ne comprenais toujours pas un traître mot de ce qu'il disait. Je désignai d'un doigt accusateur le tapis encore auréolé des traces d'humidité que j'avais laissées en le nettoyant.

— Pas de mal ? Et ça ? Je suis malade comme un chien, cela ne vous suffit pas ?

Et je ne parlais pas de la sensation de peur panique qui ne me quittait pas... C'est bien simple, j'avais la peau hérissée de chair de poule de la tête aux pieds tant j'étais terrifiée. Je n'avais qu'une idée : mettre le plus de distance possible entre les feuilles de papier et moi.

— Vous allez vous y habituer.

— C'est vous qui le dites !

— Oui, et je vous dis aussi qu'avec le temps vos réactions physiques vont s'atténuer.

— Je n'ai pas l'intention de passer une seconde de plus à proximité de ça.

« Ça », c'étaient les deux photocopies de pages prétendument arrachées au *Sinsar Dubh* qu'il agitait sous mon nez. Il ne s'agissait même pas des originaux, mais de simples reproductions. Pourtant, leur puissance était telle que je rasais les murs pour éviter de passer près d'elles ! Si cela continuait, j'allais finir par jouer les femmes-araignées et monter aux murs à la seule force de mes ongles laqués de rose. Puisque l'univers n'obéissait plus aux lois de la raison et de la normalité, tout était possible...

— Respirez lentement et profondément, mademoiselle Lane. Vous allez vous y faire, ce n'est qu'une question de concentration.

J'ouvris la bouche et pris une grande bouffée d'air, sans le moindre résultat.

— Je vous ai dit de respirer, dit Barrons. Pas d'imiter un poisson hors de l'eau.

Je lui jetai un regard noir et inspirai de nouveau, avant de

bloquer mon souffle. Après ce qui me parut une éternité, il hocha la tête d'un air approbateur, et je chassai l'air de mes poumons.

— C'est mieux, commenta-t-il.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? gémis-je. Pourquoi à moi ?

— Tout cela est lié à votre nature profonde, mademoiselle Lane. Voilà des millénaires, lorsque les faës commencèrent la Grande Chasse, détruisant tout sur leur passage, les *sidhe-seers* se mirent à ressentir exactement les mêmes impressions à l'arrivée massive de cavaliers Tuatha Dé. C'était le signal qui les incitait à se mettre à l'abri et à protéger les leurs.

— Pourtant, il ne m'est rien arrivé de la sorte quand j'ai croisé les *Unseelie*.

Tout en formulant cette remarque, je me souvins que les deux premières fois, je m'étais bel et bien sentie nauséuse. De plus, une inexplicable sensation de peur m'avait saisie juste avant mes expériences de double vision ou, pour reprendre les termes de Barrons, de Vision Vraie. Je n'y avais pas pris garde, pour la simple raison que je n'avais pas établi de rapport entre cette sensation et les apparitions qui avaient suivi.

En ce qui concernait la troisième créature, tout s'était déroulé si vite que je ne me souvenais plus si j'avais eu peur ou mal au cœur, au moment où je l'avais heurtée. D'autant plus que j'étais alors obnubilée par l'urgence de me rendre chez Alina...

— Ils étaient seuls, me fit remarquer Barrons. Isolés, voire par deux, ils n'ont pas le même impact. Peut-être faut-il qu'un millier d'*Unseelie* fondent sur vous pour que vous perceviez leur présence à l'avance. Il est possible aussi que seul le *Sinsar Dubh* vous rende malade. Le Livre Noir est le plus puissant des Piliers des Ténèbres, et aussi le plus maléfique.

Tout en parlant, il avait fait un pas dans ma direction, puis un deuxième, les terribles pages à la main.

— N'approchez pas ! m'écriai-je.

Pour toute réponse, il avança encore, se rapprochant tant qu'il me touchait presque. Je me plaquai contre le mur. Si je l'avais pu, je me serais glissée sous le papier peint.

— Contrôlez-vous, mademoiselle Lane. Ce ne sont que des fac-similés des véritables pages. Seuls d'authentiques feuillets du Livre Noir pourraient vous affecter durablement.

— Ah, oui ?

Voilà qui changeait la situation du tout au tout !

— Vous voulez dire que même si j'arrivais à trouver ce fichu grimoire, je ne pourrais pas le toucher ?

Ses lèvres s'étirèrent en une grimace peu engageante.

— Si, vous le pourriez... mais je crains que vous n'aimiez guère

vosre nouvelle apparence, ensuite.

— Pourquoi n'aimerais-je pas... Non, ne me dites rien. Je ne veux pas savoir. Contentez-vous d'éloigner ces feuilles de moi.

— Dois-je comprendre que vous renoncez à venger votre sœur ? Je croyais qu'elle vous avait suppliée de retrouver le *Sinsar Dubh*.

Je fermai les yeux et m'adossai au mur, sans force. Pendant quelques instants, j'avais complètement oublié Alina.

— Pourquoi ? murmurai-je comme si elle pouvait encore m'entendre. Pourquoi ne m'as-tu rien dit de tout cela ? À deux, on aurait pu y arriver. On se serait protégées l'une l'autre...

C'était peut-être là ce qu'il y avait de pire : l'idée que les choses auraient pu tourner autrement, si seulement elle s'était confiée à moi.

— Même si elle vous avait parlé, dit Barrons, m'arrachant à mes réflexions, vous vous seriez moquée d'elle. Votre cas est encore plus désespéré que celui de saint Thomas, mademoiselle Lane. Même lorsque vous voyez, vous refusez encore de croire.

Sa voix était proche de moi – bien trop à mon goût. Je rouvris les yeux. Il se tenait juste devant moi, et pourtant, la sensation de malaise ne s'était pas intensifiée... pour la seule raison que je ne l'avais pas vu s'avancer vers moi. Il avait donc raison : ma réaction était en partie psychologique. Par conséquent, je pouvais la contrôler, du moins dans une certaine mesure.

J'avais encore le choix entre deux options. Rentrer chez moi et oublier tout ce qui m'était arrivé depuis que j'étais à Dublin. Ou poursuivre la mission que je m'étais assignée.

Je passai la main dans mes courtes boucles brunes, et je retrouvai aussitôt ma détermination. Il ne serait pas dit que j'aurais massacré pour rien ma chevelure de rêve !

— Vous aussi, Barrons, vous voyez les faës. Pourtant, vous n'éprouvez aucune difficulté à tenir ces feuilles.

— L'habitude émousse les sens, même les plus affûtés... Êtes-vous prête à commencer votre entraînement, mademoiselle Lane ?

Deux heures plus tard, Barrons décréta que mes progrès étaient satisfaisants. Je ne supportais toujours pas de toucher les photocopies, mais leur présence ne me donnait plus de haut-le-cœur. J'avais trouvé une façon de refouler mon malaise lorsqu'elles étaient près de moi, de sorte que, malgré le dégoût qu'elles m'inspiraient, je parvenais à faire bonne figure.

— Vous allez y arriver, conclut-il. Maintenant, montez vous habiller. Nous sortons.

— Je suis habillée.

Il se tourna vers la devanture de la librairie et s'absorba dans la contemplation de la nuit qui s'étendait au-delà de la vitrine.

— Mettez quelque chose de plus adulte.

— Pardon ?

Je regardai mes vêtements, interloquée. Je portais un pantacourt blanc, des sandales à lanières fines et une tunique rose sans manches passée par-dessus un top en dentelle. Où était le problème ? Je contournai Barrons pour me placer devant lui.

— Ce sont des vêtements d'adulte ! m'exclamai-je sans comprendre.

— Alors, essayez de trouver quelque chose de plus féminin.

Avec ma silhouette, il était assez peu probable qu'on me confonde avec un homme. Toutefois, je finis par comprendre où Barrons voulait en venir. Décidément, les hommes étaient tous pareils ! Même dans la boutique de lingerie la plus élégante, ils ne voyaient que la guêpière en faux cuir noir et grosses chaînes dorées...

— Par « féminin », vous voulez dire « vulgaire », je suppose ?

— Appelez cela comme vous voulez. Ce qui compte, c'est que vous ressembliez au genre de femme avec qui on me voit d'habitude. Le genre adulte et émancipé. Essayez le noir, vous aurez plus de chances qu'on vous prenne pour une majeure. Et faites quelque chose de vos cheveux, comme la nuit où je suis venu vous voir dans votre pension, par exemple.

— Vous voulez que j'aie l'air de sortir de mon lit ?

— Ou du mien, de préférence. Je vous donne une heure, pas une minute de plus.

Une heure ? C'était officiel : il me prenait pour la reine des pommes.

— Je vais voir ce que je peux faire, répondis-je, plus vexée que je ne voulais le montrer.

Vingt minutes plus tard, j'étais prête.

Comme je l'avais supposé, le petit bâtiment à l'arrière de l'immeuble était un garage. Et quel garage ! Jamais je n'aurais cru que vendre des bouquins était une activité aussi lucrative.

Jéricho Barrons possédait une collection de bolides à faire pâlir d'envie bien des amateurs. Fascinée, je le suivis jusqu'à une modeste – en comparaison du reste – Porsche noire 911 Turbo. Dès qu'il eut inséré et tourné la clé de contact, les cinq cent quinze chevaux du moteur se mirent à rugir sous le capot, éveillant en moi une agréable volupté. Je m'y connaissais un peu en voitures ; je les aimais fougueuses et racées. L'élégance subtile du coûteux véhicule me transportait.

Barrons abaissa le toit ouvrant et quitta le garage. Il roulait vite, avec cette agressivité experte qu'exigeait un bolide capable de passer en quelques secondes du point mort à la cinquième. Les quartiers se

succédèrent au rythme de la circulation, tantôt rapide, tantôt lent, mais une fois que nous eûmes laissé derrière nous les lumières de la ville, il s'élança à vive allure.

L'air était tiède, le ciel constellé d'étoiles, la lune ronde et brillante. En d'autres circonstances, j'aurais adoré cette petite virée nocturne.

Je jetai un regard à la dérobée à mon voisin. Quoi qu'il soit par ailleurs – non seulement un *sidhe-seer*, lui aussi, mais, par-dessus le marché, un odieux personnage imbu de lui-même –, il était redevenu un homme, rien qu'un homme, absorbé dans le plaisir de la conduite, dans le pur bonheur que lui procurait la puissance de son engin lancé à toute vitesse sur cette route déserte, dans la nuit infinie.

— Où allons-nous ?

J'avais dû crier pour me faire entendre par-dessus les rugissements conjugués du vent et du moteur.

Sans quitter la route des yeux – ce dont je lui fus éminemment reconnaissante, étant donné que nous roulions à près de cent soixante-dix kilomètres à l'heure –, il me répondit sur le même ton :

— Il y a trois autres amateurs à Dublin qui cherchent le livre. Je veux savoir s'ils ont trouvé quelque chose. Vous serez mon limier, mademoiselle Lane.

Je consultai l'horloge du tableau de bord.

— Il est 2 heures du matin. Avez-vous l'intention de vous introduire chez eux par effraction, pendant qu'ils dorment ?

On comprendra à quel point ma vie était devenue surréaliste lorsque je dirai que, s'il avait répondu par l'affirmative, ma première réaction n'aurait pas été de m'insurger contre ses méthodes mais de lui reprocher de m'avoir obligée à porter une tenue bien trop excentrique pour un cambriolage nocturne. Perchée comme je l'étais sur des talons aiguilles et vêtue d'une minijupe, j'étais fort mal équipée pour piquer un cent mètres afin d'échapper aux forces de l'ordre ou à un propriétaire armé et de mauvaise humeur...

Il ralentit un peu, de façon que je puisse l'entendre.

— Ces gens-là sont des oiseaux de nuit. Ils seront debout, et aussi ravis de me voir que moi de les rencontrer. Nous aimons nous tenir au courant de l'état de nos recherches. La différence entre nous, c'est qu'ils ne vous ont pas, eux.

Un sourire éclaira son visage. Apparemment, il était très satisfait de sa nouvelle arme secrète – moi. Une vision alarmante se dessina alors dans mon esprit : Barrons me promenant de maison en maison en me disant : « Cherche ! » comme à un chien de chasse. Plus je le fréquentais, plus je l'en croyais capable...

Nous roulâmes en silence encore une dizaine de minutes, puis il quitta la route et s'engagea dans une propriété privée protégée par un

mur d'enceinte. Après avoir été arrêtés par deux gardes en uniforme blanc qui, au terme d'un rapide coup de téléphone, consentirent à lever la lourde barrière d'acier qui nous barrait le passage, nous poursuivîmes notre chemin le long d'une allée sinueuse bordée de part et d'autre par des arbres centenaires.

Au bout de l'allée, à la place de l'élégant manoir que je m'étais attendue à trouver, se dressait une vaste villa aux lignes futuristes, parfaitement anachronique dans ce décor champêtre. Toute de verre et d'acier, elle déployait son architecture arrogante sur plusieurs niveaux brillamment éclairés, reliés entre eux par des passerelles vitrées. Elle comptait plusieurs terrasses, toutes fermées par des balustrades métalliques et pourvues de mobilier dont la modernité très épurée n'avait d'égal, me sembla-t-il, que l'inconfort.

Je le reconnais volontiers, mes goûts en matière d'architecture sont résolument vieux jeu. À mes yeux, rien ne vaut une grande véranda faisant le tour de la maison, avec des fauteuils à bascule et des tables en osier, des balancelles, de gros ventilateurs fixés au plafond, des treillages couverts de lierre grimpant et des paniers suspendus dont débordent des fougères, le tout dans l'ombre bienfaisante d'un antique magnolia en fleur...

Cette maison était un mystère pour moi. Comment pouvait-on se sentir à l'aise dans un endroit aussi prétentieux ?

— Soyez prudente, me dit Barrons alors que nous descendions de voiture, et si vous voyez quelque chose qui n'a pas l'air humain, n'y touchez pas.

Je refoulai un éclat de rire nerveux. On était à des années-lumière des conseils pleins de bon sens de ma maman, tels que « Restez toutes les deux ensemble, tenez-vous par la main et regardez de chaque côté avant de traverser la rue » !

— Rassurez-vous, je n'en ai aucune envie, lui répondis-je. Cela dit, je serais curieuse de savoir pourquoi je ne dois pas le faire...

— Je commence à croire que Fiona a vu juste, en ce qui vous concerne. Vous êtes probablement une *null*, ce qui signifie que vous nous trahiriez si vous touchiez un faë.

Je regardai mes mains, dont le vernis à ongles pastel jurait avec mon nouveau look. À présent que mes cheveux étaient foncés, des couleurs plus audacieuses m'iraient mieux. J'allais devoir revoir ma garde-robe et mes accessoires...

— Je serais une quoi ? demandai-je en m'élançant à sa suite.

J'avais le plus grand mal à marcher aussi vite que lui, d'autant que mes talons aiguilles s'enfonçaient dans le gravier de quartz blanc scintillant qui couvrait l'allée.

— *Null*. D'anciennes légendes évoquent des *sidhe-seers* ayant la faculté de paralyser un faë rien qu'en le touchant de leur main,

l'empêchant ainsi de bouger pendant plusieurs minutes et le rendant donc incapable d'opérer un transfert. C'est probablement votre cas.

— Opérer un transfert ?

— Chaque chose en son temps, mademoiselle Lane. Vous souvenez-vous des consignes ?

J'observai rapidement la maison. On devait y donner une fête, car les terrasses étaient envahies de gens qui tenaient un verre à la main. D'en bas, je pouvais entendre de la musique, des rires, et même le tintement des glaçons dans les verres.

— Oui. Si je suis prise de nausées, je dois demander si je peux utiliser la salle de bains. Vous me montrerez le chemin.

— Très bien. Ah ! J'allais oublier...

D'un regard, je l'invitai à poursuivre.

— Essayez de faire en sorte qu'on vous croie amoureuse de moi.

Sans un mot de plus, il me prit par la taille pour m'attirer contre lui. Un long frisson me parcourut, qui n'avait aucun rapport avec la fraîcheur de la nuit.

À l'intérieur de cette maison, tout était noir et blanc. Tout, y compris les invités.

Si cela ne tenait qu'à moi, je peindrais le monde de couleurs joyeuses. Pêche et mauve, rose et parme, orange et turquoise... J'ai toujours pensé que la vie était trop courte pour se cantonner au noir et blanc.

Manifestement, ce n'était pas l'avis des gens qui m'entouraient. Ici, tout le monde semblait persuadé qu'il n'y avait rien de plus cool que le total look noir et blanc. Ou alors, ils étaient gravement dépressifs...

— Jérico ! s'exclama une voix féminine aux intonations félines.

En me tournant, je vis une superbe créature aux cheveux d'un noir de jais, vêtue – ou plutôt dévêtue – d'une robe du soir blanche dont le décolleté n'avait pour but, du moins je le suppose, que de mettre en valeur l'énorme diamant qui scintillait entre ses seins. Après m'avoir décoché un regard meurtrier, elle reprit en ronronnant :

— J'ai failli ne pas te reconnaître. Je ne sais même pas si on s'est déjà vus habillés, toi et moi...

— Marilyn, dit-il en lui adressant un bref hochement de tête qui parut la contrarier au plus haut point.

Un grand type très maigre en costume noir et au crâne couvert d'une épouvantable crinière blanche s'approcha ensuite de nous. Personne ne lui avait donc dit que sa tenue de croque-mort lui donnait l'air encore plus squelettique ?

— Tu nous apportes de la chair fraîche, Barrons ?

Avec un léger temps de retard, je compris qu'il parlait de moi.

— Occupe-toi de tes affaires, Ellis.
— Toujours aussi aimable, à ce que je vois !
— Je n'ai pas de temps à perdre avec les minables, répliqua Barrons en passant son chemin.
— Va au diable ! grommela l'anorexique derrière nous.
— Je vois que vous avez plein d'amis, ici, fis-je remarquer à Barrons.

— Personne n'a d'amis, dans cette demeure. À *Casa Blanc*, il n'y a que les utilisateurs et les utilisés.

Casa Blanc ? Drôle de nom, pour une maison !

— Sauf moi, rectifiai-je.

Il me jeta un regard rapide.

— Ça, vous le verrez bien. Si vous vivez assez longtemps.

Même si j'étais un jour nonagénaire, me dis-je, jamais je ne ressemblerais à la faune qui m'entourait !

Tandis que nous progressions à travers la maison, Barrons continua d'être accueilli par des sourires gourmands, surtout de la part de ces dames, et par des regards agressifs, essentiellement côté masculin. Pour ma part, j'avais l'impression d'évoluer dans un cauchemar. La même atmosphère lourde régnait dans toutes les pièces, comme si les individus les plus malsains de la région s'étaient donné rendez-vous ici... Que ma famille me semblait loin, tout à coup ! En tout cas, malgré les avertissements de Barrons, je ne vis rien autour de moi qui me parût inhumain.

Jusqu'à ce que nous atteignions une salle située au dernier étage, tout au bout de la maison.

Avant d'y parvenir, nous dûmes franchir trois groupes de gardes armés. Je faillis me pincer. Non, je ne rêvais pas. Je me trouvais bel et bien dans une soirée où patrouillaient des vigiles, et j'étais vêtue de noir de pied en cap, moi qui ne jurais que par les couleurs gaies...

Malgré ma minijupe, mon top moulant et mes talons aiguilles, j'avais l'impression d'être une gamine à côté des femmes que nous croisions. Quant à mes cheveux coupés aux épaules en un carré long, j'avais eu beau les froisser pour leur imprimer une allure sauvage et sexy, ils me donnaient surtout l'air d'une première communiant. Et je ne parle pas de mon maquillage désespérément classique, en dépit de mes efforts d'innovation...

— Arrêtez de gigoter, et cessez de tirer sur cette jupe, maugréa Barrons entre ses lèvres.

Je pris une profonde inspiration, autant pour m'insuffler du courage que pour contenir ma colère envers lui.

— La prochaine fois, vous me donnerez plus de détails sur notre destination.

— La prochaine fois, répliqua-t-il, vous n'en aurez pas besoin.

Regardez autour de vous et prenez des notes.

Nous franchîmes deux lourdes portes laquées de blanc et pénétrâmes dans une vaste salle où tout semblait recouvert d'une fine couche de neige : murs, tapis, étagères, colonnes supportant des objets d'art... tout, ici, était blanc.

Je me figeai soudain, sous l'effet d'une double vision. Non pas un, mais deux *Unseelie* ! À présent que je connaissais l'existence de ces êtres, je les reconnaissais au premier coup d'œil. Ces deux-là, en l'occurrence, ne faisaient guère d'efforts pour dissimuler leur véritable nature. Une fois dissipée leur enveloppe illusoire de grands blonds tout en muscles aux faux airs de Vikings, pas un instant leur fausse apparence ne s'imposa de nouveau à mon regard. *Unseelie* ils étaient, *Unseelie* ils restaient...

— Du calme, murmura Barrons, qui avait perçu ma nervosité.

Puis il leva les yeux vers l'homme assis sur un ridicule fauteuil aux allures de trône – blanc, bien entendu –, tel un souverain accordant une audience à ses sujets.

— McCabe, dit-il d'un ton passablement ennuyé.

A priori, j'aurais parié que le style grand costaud roux irlandais aux manières rugueuses mais au compte en banque bien garni me laisserait de marbre. Pourtant, à ma surprise, je trouvai ce McCabe assez séduisant.

Les deux gardes du corps *unseelie* qui l'entouraient, en revanche, étaient positivement affreux. Immenses, les traits difformes, la peau grisâtre, ils ressemblaient à des rhinocéros, dont ils avaient d'ailleurs le vaste front proéminent, les petits yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, les mâchoires saillantes et la gueule mafflue. Leurs corps trapus aux membres courtauds tendaient leurs méchants costumes blancs à en faire craquer les coutures, et un grognement continu sortait de leurs groins, semblable à celui que produisent des cochons cherchant leur pitance dans la boue. Ils n'étaient pas effrayants, mais assez grotesques, et fort laids.

Je m'interdis de les regarder un instant de plus et détournai les yeux, soulagée de constater qu'à part une certaine tension mêlée d'hostilité ils n'éveillaient aucun malaise en moi. Tout juste éprouvais-je une désagréable sensation de brûlure au niveau de l'estomac. Il faut dire que le *Sinsar Dubh*, avec toute la noirceur qu'il contenait, reléguait loin derrière lui l'impact que les faës noirs pouvaient avoir sur ma personne...

— Qu'est-ce qui t'amène à *Casa Blanc* ? demanda McCabe en rajustant la cravate blanche qui ornait sa chemise blanche sous sa veste blanche.

Pourquoi se donner tant de mal ? ne pus-je m'empêcher de songer. Une cravate était un accessoire, et à ma connaissance, les

accessoires servaient à donner du relief à une tenue, par le choix judicieux de leur couleur, de leur texture et de leur style. Cet homme aurait plus vite fait de se peindre en blanc. Personne ne connaissait donc le mot « couleur », ici ?

— J'ai trouvé que c'était une belle soirée pour une balade, répondit Barrons d'un ton désinvolte.

— La lune est presque pleine. La nuit peut devenir dangereuse dehors.

— La nuit peut devenir dangereuse n'importe où, McCabe, rectifia Barrons.

L'autre éclata de rire, révélant une rangée de dents d'une éclatante blancheur. Puis il tourna son regard vers moi.

— Tu changes de registre, on dirait ! Jolie, la gamine... D'où la sors-tu ?

« Quoi qu'on vous dise, m'avait prévenue Barrons pendant le trajet, ne répondez pas. Ravalez votre fichue fierté et bouclez-la. » L'insultante remarque de McCabe me donnait envie de hurler d'indignation, mais je me mordis les lèvres et ne pipai mot.

— De mon lit, et elle y retourne bientôt.

— Elle sait parler ?

— Uniquement avec ma permission, mais en général, elle a la bouche trop pleine pour discuter.

McCabe éclata de rire. Quant à moi, mes efforts pour me taire étaient devenus inutiles : j'étais sans voix devant ces assauts de grossièreté.

— Quand tu en auras fini avec elle, mets-la-moi de côté, veux-tu ?

Il m'observa longuement, parcourant mes courbes avec une lenteur paresseuse, mais avec une telle acuité que j'eus bientôt l'impression d'être nue sous son regard. Il me semblait qu'il décelait le moindre détail de mon anatomie, jusqu'à la marque de naissance sur ma fesse gauche, et à celle que j'ai sur le sein droit. Je vis ses narines se dilater, tandis qu'une étincelle de fièvre s'allumait dans ses yeux.

— À la réflexion, murmura-t-il d'une voix un peu rauque, je n'ai pas envie d'attendre. Combien veux-tu pour elle, là, tout de suite ?

Un sourire moqueur se dessina sur les lèvres de Barrons.

— Il y a un livre qui pourrait éventuellement m'intéresser...

À ces mots, McCabe émit un reniflement hautain, puis, d'une pichenette, il ôta une poussière invisible de sa manche.

— Ne mélangeons pas tout, Barrons : il y a les femmes, et il y a le pouvoir. Je connais la valeur des choses...

Son visage avait encore changé. À présent, ses traits étaient fermés, ses mâchoires serrées, son regard vide. En un instant, il avait perdu toute sa séduction. Quant à moi, j'étais atterrée. Les femmes n'étaient donc à ses yeux que des choses ? J'avais l'impression de

n'être qu'un objet – jetable, par-dessus le marché. Je frémis de dégoût. Cet homme était bien du genre à se débarrasser de ses conquêtes comme d'un mouchoir en papier ou d'un préservatif usagé. Je l'imaginai lançant une malheureuse par la fenêtre de sa voiture ou de son jet privé... Il en aurait été capable.

Alina avait-elle fréquenté ce monde-là ? Avait-elle rencontré cet odieux personnage qui cachait sa noirceur derrière un costume blanc ? Il n'aurait pas hésité à la tuer, j'en étais persuadée. Elle, ou n'importe quelle autre femme.

En revanche, j'avais du mal à imaginer ma sœur s'éprenant d'un tel goujat. Certes, il était riche, et l'on pouvait lui trouver un certain charme, à condition d'apprécier le style rugueux, mais l'inspecteur et les deux jeunes filles à qui j'avais parlé avaient été formels : le petit ami d'Alina n'était pas d'origine irlandaise. Il ne pouvait donc s'agir de McCabe.

— Rien de neuf, de ton côté ? demanda Barrons, changeant de sujet.

Je les laissai discuter sans un mot en ravalant mon humiliation. À leurs yeux, je n'étais qu'un objet sexuel, un accessoire mis à leur disposition pour qu'ils en usent selon leur bon plaisir, au même titre qu'une coupe de champagne sur un plateau, ou qu'une huître ouverte sur son lit de glace pilée.

— Non, répondit McCabe. Et du tien ?

— Rien non plus.

L'autre hocha la tête.

— Très bien... Laisse-la-moi et va-t'en. Ou emmène-la, mais tout de suite.

Visiblement, McCabe se souciait comme d'une guigne du choix que ferait Barrons ! Si celui-ci partait sans moi, l'Irlandais pouvait fort bien ne pas s'apercevoir de ma présence avant plusieurs jours...

Son Altesse Décolorée nous ayant congédiés, nous partîmes.

Charme : illusion créée par les faës pour dissimuler leur véritable apparence. Plus le faë est puissant, plus il est difficile de deviner à qui l'on a affaire. La plupart des humains ne voient que ce que les faës veulent leur montrer et sont inconsciemment empêchés de les heurter ou de les frôler par un petit périmètre de distorsion spatiale qui fait partie du charme.

Cela expliquait pour quelle raison la Chose aux mille bouches – et aux parties surdimensionnées – que j'avais heurtée au tournant d'une rue avait immédiatement compris ce que j'étais.

Ne l'ayant pas vue à temps et n'étant pas sensible au charme, je lui étais rentrée dedans de plein fouet, alors que n'importe qui d'autre à ma place aurait été refoulé par le charme et aurait trébuché ou vacillé après avoir cogné un obstacle invisible, donc supposé inexistant. La prochaine fois que vous vous direz : « Qu'est-ce qui m'arrive ? J'ai dû me marcher sur les pieds ! », réfléchissez-y...

D'après Barrons, McCabe ignorait la véritable nature *unseelie* de ses gardes du corps, Ob et Yrg, comme nous les avons entendus s'appeler l'un l'autre d'une voix gutturale que nous avons feint de ne pas entendre pendant qu'ils nous escortaient hors de la salle du trône.

Les anciens gardes du corps de McCabe avaient disparu trois mois auparavant, pour être remplacés par les frères rhinocéros – les rhinoboy, comme je les appelais en moi-même –, des *Unseelie* que Barrons estimait appartenir à une caste moyenne ou inférieure, d'ordinaire utilisés comme chiens de garde par des faës de haut rang.

Après avoir réfléchi à ces informations pendant quelques instants, j'en étais arrivée à leur conclusion logique.

— Alors, il y aurait aussi un *Unseelie* dans la course au *Sinsar Dubh* ? avais-je demandé à Barrons.

— C'est ce qu'on dirait. Et pas n'importe lequel, notez bien. J'ai eu vent d'un *Unseelie* appelé le Haut Seigneur, mais jusqu'à présent, je n'ai pas pu l'identifier. Je vous avais prévenue, mademoiselle Lane.

Vous n'avez aucune idée de ce dans quoi vous avez mis les pieds.

Les *Unseelie* que j'avais rencontrés étaient assez effrayants comme cela. Je n'avais pas la moindre envie de faire la connaissance de celui qu'ils devaient considérer comme leur maître !

— Dans ce cas, le temps est peut-être venu pour moi de me retirer du jeu, avais-je répondu.

Pour toute réponse, il m'avait lancé un regard de défi qui semblait dire : « Essayez seulement ! » Même si je renonçais à la promesse que je m'étais faite de venger ma sœur, Jéricho Barrons ne me laisserait plus m'en aller...

C'était désolant, mais c'était ainsi. Nous avions besoin l'un de l'autre – lui de moi parce que j'étais la seule à pouvoir percevoir la présence du *Sinsar Dubh*, et moi de lui parce qu'il savait tout ce qu'il fallait savoir à propos du précieux manuscrit, notamment où il était susceptible de se trouver, et qui d'autre que nous était à sa recherche.

Livrée à moi-même, je ne serais jamais au courant des soirées comme celle qui avait eu lieu à *Casa Blanc*, et j'aurais encore moins de chances d'y être admise. Quant à Barrons, sans mon aide, il pouvait fort bien passer à quelques centimètres du Livre Noir sans même s'en apercevoir.

La soirée précédente avait été pour moi l'occasion de mesurer tout l'intérêt que j'avais pris à ses yeux. Si le *Sinsar Dubh* était de l'or, j'étais le détecteur de métaux personnel ultra-performant de Barrons.

Après que Ob et Yrg nous avaient laissés pour retourner auprès de McCabe, Barrons m'avait fait faire un tour complet de la maison. Puis, comme je ne percevais rien, il m'avait emmenée à travers les jardins de la propriété et m'avait fait visiter jusqu'aux dépendances.

Il m'avait obligée à inspecter le domaine, ne laissant pas un mètre carré inexploré, si bien que je n'avais regagné ma chambre que peu avant l'aube, partagée entre le soulagement et la frustration de n'avoir rien découvert.

Au fond, je me moquais bien de trouver le *Sinsar Dubh*. Je n'avais aucun usage de cette effrayante relique ! Ce qui m'importait, c'était de faire la lumière sur le mystère qui entourait les derniers jours d'Alina, et sur sa mort affreuse. Je voulais savoir qui l'avait abattue. Et lui faire payer son crime.

Ensuite, je retrouverais ma tranquille petite ville provinciale aux étés torrides et j'oublierais toutes les horreurs des brumes irlandaises. Les faës ne venaient jamais à Ashford ? Parfait ! J'épouserais un type du coin, un de ces gars qui roulent en vieux pick-up Chevy en écoutant Toby Keith chanter *Who's Your Daddy* ? à la radio et descendent de huit générations de fiers habitants d'Ashford, travailleurs et honnêtes citoyens. Et à part une virée shopping de temps en temps à Atlanta, je ne quitterais plus jamais mon petit

paradis de Géorgie.

En attendant, je n'avais d'autre choix que de faire équipe avec Jérico Barrons. Les gens qu'il m'amenait à rencontrer étaient peut-être ceux qu'avait fréquentés Alina. Si je parvenais à retrouver la trace de ma sœur dans cet univers étrange et inquiétant, il me suffirait ensuite de remonter la piste jusqu'à son assassin.

Du moins en étais-je persuadée.

Je ne le savais pas encore à ce moment-là, mais j'allais devoir sérieusement réviser le bien-fondé de ce raisonnement...

Je pris mon stylo et ouvris mon carnet. Nous étions dimanche après-midi, et *Barrons – Bouquins & Bibelots* était fermé pour la journée. À mon réveil, je m'étais sentie perdue, désorientée. J'avais appelé à la maison, mais papa m'avait dit que maman se reposait et qu'il ne voulait pas la réveiller. Elle souffrait d'insomnies, malgré les médicaments qu'on lui avait prescrits pour dormir. J'avais discuté avec mon père pendant quelques minutes, avant de m'apercevoir que j'étais la seule à faire la conversation et qu'il ne me répondait que par onomatopées. Après avoir raccroché, désœuvrée, j'avais pris mon journal et j'étais descendue à la librairie.

À présent, j'étais étendue à plat ventre sur le canapé du coin lecture situé au fond de la salle, mon calepin posé devant moi contre un coussin.

« Transfert : méthode de déplacement propre aux faës », notai-je. Je mordillai le bout de mon feutre parme, songeuse. Comment décrire cette opération ? Lorsque Barrons me l'avait expliquée, j'avais été terrifiée.

— Vous voulez dire qu'il leur suffit de penser qu'ils sont à un endroit pour y arriver instantanément ? Ils ont envie d'aller quelque part et hop ! ils y sont aussitôt ? avais-je demandé.

Barrons avait hoché la tête.

— Alors, pendant que je marche dans la rue, un faë peut se matérialiser tout à coup à côté de moi et me prendre par la main ?

— Oui, avait-il répondu, mais vous possédez un avantage décisif. Vous n'avez qu'à le toucher pour le paralyser, comme vous l'avez fait l'autre jour dans cette rue. Mais ensuite, dépêchez-vous. Vous devez agir avant qu'il ne vous ait transférée vers un endroit où vous n'avez absolument aucune envie d'aller.

— Que suis-je censée faire ? Me promener avec une arme dans mon sac à main pour abattre ces sales bestioles avant qu'elles recommencent à bouger ?

Quelle que fut l'horreur que m'inspiraient les *Unseelie*, la seule idée de descendre un être vivant qui ne peut se défendre me répugnait.

— Encore faudrait-il que vous le puissiez, avait répliqué Barrons.

Les faë, *seelie* et *unseelie*, sont pratiquement indestructibles. Plus ils viennent d'une caste élevée, plus ils sont difficiles à abattre.

— Génial. Alors, que dois-je faire, après les avoir momentanément transformés en statues de sel ?

— Courir, avait répondu Barrons, un sourire sardonique aux lèvres. Courir aussi vite que vous le pouvez, mademoiselle Lane.

J'appliquai une couche de fard à paupières doré et reculai pour juger de l'effet.

Que portait-on pour rencontrer un vampire ? Non seulement le petit pull rouge habillé que j'avais apporté ne m'allait plus très bien à cause de ma nouvelle couleur de cheveux, mais j'avais peur qu'il soit interprété comme une invitation à me barbouiller de sang. Quant aux boucles d'oreilles que m'avait offertes ma tante Sue pour mon dernier anniversaire, de fines croix d'argent, elles risquaient d'apparaître comme une véritable provocation. Il fallait trouver autre chose.

Je consultai ma montre. À force d'hésiter, j'allais finir par arriver en retard à mon rendez-vous de minuit avec Barrons. Je n'avais plus le temps de faire un saut à l'église en bas de la rue pour humecter mes poignets et l'arrière de mes oreilles d'eau bénite, à la place du parfum que je portais d'habitude. Pour ce soir, une touche de *Vade retro, Satana* ! m'aurait pourtant bien convenu...

J'observai mon reflet dans le miroir. Même si je l'avais voulu, ce qui n'était pas le cas, je ne parvenais pas à ressembler aux femmes que j'avais croisées à *Casa Blanc*. Je me préférais au naturel. Mes cheveux me manquaient tant que j'en aurais pleuré.

Avec un soupir résigné, je renversai la tête vers l'avant, aspergeai généreusement ma chevelure de laque volumatrice, que je fixai d'un coup de sèche-cheveux. Lorsque je me redressai pour me peigner avec mes doigts, une masse de boucles désordonnées aux reflets café brûlé auréolait mon visage, faisant ressortir le vert émeraude de mes iris.

Mes yeux sont ce que je préfère dans mon visage. Ourlés de cils longs et épais, ils remontent légèrement aux coins externes et mes iris sont vert brillant, de la couleur exacte de l'herbe nouvelle à Pâques. Mon teint uni, clair, bronze facilement, ce qui me permet de porter toutes les couleurs de fards.

En réalité, les cheveux sombres ne m'allaient pas si mal. Le seul problème, c'est que la femme que je voyais dans le miroir ne me ressemblait pas. Elle était plus âgée que moi, surtout avec ces lèvres pulpeuses et brillantes passées au gloss rouge, une concession que j'accordais à Barrons pour contrebalancer le choix de ma tenue, qu'il risquait de ne pas apprécier.

Tout en finissant de m'habiller, je songeai à Alina. Comme nous avions ri du vent de folie qui avait soufflé sur la littérature et le

cinéma à cause d'un certain petit binoclard au teint pâle qui combattait les méchants sorciers et autres créatures surnaturelles !

Mais tout cela, c'était avant. Avant que je découvre qu'il se passait réellement des choses bizarres une fois la nuit tombée...

— Quelle est cette tenue ? demanda Barrons en me voyant arriver.

« Cette tenue » était constituée d'une jupe vaporeuse, de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, qui moulait mes hanches et dansait autour de mes chevilles au moindre de mes pas, d'un top en jersey de soie rose à manches en résille dont le décolleté plongeant mettait mes seins en valeur, et d'une paire de sandales parme à talons hauts lacées autour de mes chevilles.

Ces couleurs s'accordaient à merveille à mon teint bronzé et à mes boucles sombres. J'étais féminine et sexy, non pas à la façon des créatures gothiques que j'avais croisées à *Casa Blanc*, mais plutôt comme peut l'être une jeune femme saine et bien dans sa peau.

Je passai d'un pas rapide devant plusieurs rangées d'étagères et me dirigeai vers Barrons, qui m'attendait devant la porte d'entrée.

— Si vous recommencez à me traiter comme l'une de vos traînées ce soir, le menaçai-je en tendant vers lui un doigt accusateur, vous pouvez faire une croix sur notre accord. Vous avez besoin de moi autant que j'ai besoin de vous. Cela fait de nous des associés à part égale, que je sache.

— Eh bien, vous ne savez pas tout, dit-il simplement.

— Vous non plus, répliquai-je. Quoi qu'il en soit, si vous faites de nouveau une de vos pénibles allusions à ma bouche et à une fellation sur votre personne, ne comptez plus sur mon aide.

Je le vis croiser les bras, tandis que son regard se posait sur mes lèvres rouge vif.

— Dois-je en déduire qu'il existe d'agréables allusions à votre bouche et à une fellation sur ma personne, mademoiselle Lane ? Si c'est le cas, je serais heureux de les entendre.

Incapable de trouver une réplique cinglante, j'émis un petit rire de mépris et orientai la conversation sur un sujet moins dangereux. Enfin, façon de parler...

— Ce Mallucé est-il vraiment un vampire ? demandai-je.

Barrons esquissa un geste évasif.

— Du moins, c'est ce qu'il prétend. Les gens qui l'entourent semblent en être persuadés.

Puis, après m'avoir parcourue d'un regard intrigué, il reprit :

— La nuit dernière, vous m'avez reproché de ne pas vous avoir suffisamment informée sur notre destination et sur le type de tenue adaptée à la circonstance. Ce soir, je vous ai prévenue que nous nous

rendions dans l'ancre d'un vampire. Alors, pourquoi vous êtes-vous déguisée en arc-en-ciel ?

Je haussai les épaules d'un geste indifférent.

— Je viens telle que je suis, ou je ne viens pas du tout.

Comme je l'avais prévu, il renonça à discuter. Un chasseur ne peut se passer de son limier.

Au contraire de McCabe, qui vivait au nord de Dublin dans une villa qui relevait pour moi du cauchemar futuriste, Mallucé habitait vers le sud, enseveli sous les criardes reliques du passé. Sa référence historique était l'ère victorienne, cette période qui, selon mes guides touristiques, s'étendait de l'année 1837 à l'année 1901, et durant laquelle le pays avait été gouverné par la reine Victoria, « l'impératrice des Indes », comme elle s'appelait elle-même. Cette époque était souvent symbolisée par des intérieurs chargés et de lourdes tentures de velours, synonymes d'opulence et de sensualité.

Mallucé donnait ce soir-là une fête sur le thème steampunk, sorte d'avatar défiguré du style victorien, déchiré, froissé, presque méconnaissable, métissé d'influences gothique et punk. Entre nous, les subtilités entre ces genres m'échappaient un peu – il faut évoluer dans ces sphères bizarres pour y comprendre quelque chose.

Nous laissâmes la Porsche sous la garde d'un valet *unseelie*, un clone des rhino-boys dont l'apparence humaine était à peu près aussi séduisante, à mes yeux, que celle d'un fan de heavy metal.

Le repaire de Mallucé, une bâtisse monumentale de brique et de pierre tout en coins et recoins, était un improbable catalogue de toutes les fantaisies victoriennes, avec une nette orientation famille Addams. Tourelles, corniches, oriels, échauguettes, encorbellements, balustrades de fer forgé... rien ne manquait. C'était étourdissant !

Le bâtiment s'élevait sur quatre étages qui semblaient avoir été superposés au petit bonheur, et était surmonté d'un absurde toit dont la silhouette aux pentes vertigineuses se découpait sur le bleu cobalt du ciel nocturne. Des arbres aux branches squelettiques, visiblement peu entretenus, frottaient leurs feuillages contre l'ardoise. Le tout s'étendait sur près d'un demi-hectare, et je n'aurais pas été surprise d'apprendre que cette demeure comptait une soixantaine de chambres, voire plus.

Des hautes fenêtres de l'étage supérieur jaillissaient des éclairs de lumière stroboscopique, au rythme obsédant d'une musique répétitive, mais une ambiance toute différente régnait dans les niveaux du bas. Bougies noires et rouges, mélodies lentes un peu planantes : l'heure était à la volupté.

Pendant le trajet, Barrons m'avait dressé le curriculum vitae de l'homme à qui nous rendions visite. John Johnstone fils, aussi appelé

J. J. Junior, était né une trentaine d'années auparavant dans l'une des plus riches familles de Grande-Bretagne. Après la mort de ses parents dans un accident de voiture suspect, il s'était retrouvé à la tête d'une fortune estimée à plusieurs centaines de millions de livres sterling.

Refusant de prendre les rênes de ce fabuleux empire financier, J. J. Junior avait vendu les unes après les autres les compagnies qui le composaient et liquidé tous ses actifs. Après s'être débarrassé de son encombrant patronyme, qu'il avait légalement troqué pour celui, plus romantique, de Mallucé, il s'était drapé dans les oripeaux flamboyants d'un personnage hors normes, qu'il présentait volontiers à la sombre nébuleuse du monde gothique comme l'un des tout derniers morts vivants.

Avec le temps – et l'aide non négligeable de sa colossale fortune –, Mallucé avait fini par faire l'objet d'un véritable culte. Croyants sincères ou fans de punk hardcore, ils étaient nombreux à le vénérer comme un nouveau Lestât.

Barrons ne lui avait jamais été présenté, mais il l'avait vu à plusieurs occasions dans des boîtes de nuit du Dublin underground. Il surveillait avec la plus vive attention ses agissements et ses acquisitions.

— Il recherche les mêmes artefacts que moi, m'expliqua-t-il alors que nous entrions dans la maison. La dernière fois, il a surenchéri sur moi, à l'occasion d'une vente aux enchères sur Internet. Un collectionneur fortuné de Londres, un certain Lucan Trevayne, a disparu, et depuis quelque temps, on a commencé à voir apparaître au marché noir certaines de ses possessions. J'ai bien cru que Mallucé allait me coiffer au poteau. J'ai dû demander à un hacker de ma connaissance de faire disjoncter le réseau informatique de Mallucé au dernier moment.

Un rictus carnassier éclaira son visage, tandis que dans ses yeux passait une lueur de triomphe. Un prédateur savourant le souvenir d'une tuerie particulièrement sanglante n'aurait pas montré de joie plus féroce.

Puis son expression se fit plus sombre.

— Hélas, reprit-il, l'objet que j'espérais trouver avait disparu des collections de Trevayne. Quelqu'un était passé avant moi. Je suis à peu près persuadé que Mallucé a eu connaissance de l'existence du *Sinsar Dubh* dans les années précédant la mort de ses parents. Johnstone père possédait lui-même un assez joli cabinet de curiosités et d'objets anciens. Voilà quelque temps, une rumeur étrange – un canular, selon certains – a couru dans le monde des antiquités : des pages photocopiées d'un ouvrage mythique circulaient au marché noir. Je n'ai aucune idée du nombre de celles-ci, mais je sais de façon certaine que Mallucé les a vues, à un moment ou à un autre. Depuis,

ce vampire à la manque se trouve toujours en travers de ma route.

Manifestement, Barrons vouait une haine féroce à Mallucé.

— Vous ne croyez pas qu'il soit réellement un mort vivant, n'est-ce pas ? demandai-je à mi-voix.

Tout en l'écoutant, je l'avais suivi à travers une enfilade de pièces peuplées de gens à l'air hagard, assis sur des fauteuils de brocart, vautreés sur des sofas de velours, voire étendus, plus ou moins vêtus, sur les tapis.

Nous étions à la recherche d'un accès vers la cave, dans laquelle se trouvait « le Maître », comme nous l'avait indiqué une accorte créature gothique au regard améthyste. Je poursuivis mon chemin, tout en détournant le regard d'un enchevêtrement humain d'où s'élevaient force soupirs et gémissements lascifs.

Barrons émit un petit rire sec.

— Si Mallucé est un vampire, celui qui l'a mordu devrait être plongé dans une cuve d'eau bénite, édenté, castré, écorché vif, si j'ose dire, et laissé à la lumière du soleil pour y agoniser !

Il marqua un bref silence, avant d'ajouter :

— Vous ne ressentez rien, mademoiselle Lane ?

Supposant qu'il ne faisait pas allusion au légitime embarras qui était le mien devant le spectacle de ce que je devais enjamber pour continuer mon chemin, je secouai la tête.

Avant de trouver l'accès à la cave, nous croisâmes une bonne demi-douzaine d'*Unseelie*. Mêlés à toute une jeunesse gothique au teint livide, aux ongles et aux lèvres noirs, à la peau hérissée de piercings et bardée de chaînes, les faës noirs faisaient subir à leurs victimes inconscientes des horreurs dont le seul spectacle me donnait des frissons de dégoût. Aucun n'était aussi répugnant que l'Homme Gris ou la Chose aux mille bouches, mais ils étaient tous plus repoussants les uns que les autres.

— Contrairement à eux, les princes *unseelie* issus des quatre maisons royales sont d'une beauté surhumaine, m'apprit Barrons lorsque je lui en fis la remarque. Tout comme leurs frères de Lumière, d'ailleurs, au point qu'il est pratiquement impossible de les distinguer les uns des autres.

— Pourquoi y a-t-il autant d'*Unseelie* ici ?

— Tout ce qui est morbide les attire, mademoiselle Lane. C'est dans des endroits comme celui-ci qu'ils se ressourcent.

En fait de cave, les sous-sols du manoir de Mallucé étaient un véritable labyrinthe souterrain, dans lequel il devait être facile de se perdre. Nous nous trouvions à présent dans un long corridor faiblement éclairé, au bout duquel se dressaient de massives portes noires doublées de barres d'acier. Une douzaine de vigiles armés jusqu'aux dents montaient la garde, protégeant le maître des lieux du

zèle de ses nombreux adorateurs.

À notre arrivée, un costaud à la mine patibulaire et au crâne rasé avança d'un pas pour nous bloquer le chemin. Les épingles de nourrice fichées dans ses oreilles me laissaient indifférente. Celles qu'il portait aux paupières, un peu moins.

— On ne passe pas, grommela-t-il tout en braquant une arme sur Barrons, son autre main posée sur la crosse d'un revolver passé dans le ceinturon de son pantalon de cuir noir.

— Veuillez informer votre maître que Jéricho Barrons souhaite lui parler.

— De quoi ? brailla l'autre d'une voix tonitruante.

Barrons sourit. Pour la première fois, il me sembla voir pétiller une lueur joyeuse dans ses yeux noirs.

— Suggérez-lui donc de se connecter à l'un de ses comptes bancaires, n'importe lequel. Enfin, d'essayer de se connecter...

Dix minutes plus tard, la porte du saint des saints s'ouvrit à la volée. Notre ambassadeur au crâne rasé réapparut, le visage couleur de cendre, la chemise tachée de sang. Il était suivi par deux rhinoboy, qui enfoncèrent leurs armes dans nos côtes et nous obligèrent à franchir le seuil de l'ancre du vampire.

Secouée de nausées, j'agrippai mon sac à deux mains pour m'interdire le moindre contact physique avec les immondes créatures.

La salle dans laquelle on nous fit pénétrer était si chargée que je ne vis tout d'abord qu'un ahurissant fouillis de meubles néo-victoriens aux formes tarabiscotées et de tentures de velours, de satin, de voile ou de brocart. Lorsque mon regard se fut accoutumé au désordre ambiant, je parvins à distinguer notre hôte, à peine visible dans sa tenue assortie à ce décor de film gothique.

Immobile sur un divan au dossier bas richement sculpté, environné d'innombrables coussins dorés et couvertures à pampilles, Mallucé portait un pantalon de toile rigide finement rayé de noir et de brun et ses pieds étaient chaussés de délicates mules de cuir. Une tache de sang rouge vif tachait le jabot de sa chemise de lin écru au col et aux poignets ornés de dentelle.

Je le vis sortir d'une poche intérieure de sa veste – une petite merveille de brocart et de velours aux nuances miroitantes d'ambre, de rouille et de pourpre – un mouchoir d'une blancheur immaculée, et en tamponner avec soin le coin de sa bouche. Puis, d'un rapide coup de langue, il lécha une goutte de sang qui perlait à ses lèvres.

Il possédait tout à la fois la grâce puissante d'un félin et la pâle froideur d'une statue de marbre. Ses iris d'un jaune maléfique donnaient à son visage une expression de férocité absolue. Quant à ses longs cheveux blonds, ils étaient réunis en une queue-de-cheval qui

accentuait encore la pâleur de son teint et la dureté de ses traits, achevant de lui donner l'air d'un revenant.

Il se leva de son canapé avec élégance, tenant entre ses mains un ordinateur portable parfaitement incongru dans ce décor désuet. Je le vis fermer l'appareil d'une pichenette, le jeter sur une table drapée de velours et venir se camper devant nous.

Il demeura longtemps immobile, figé dans une rigidité morbide, en face d'un Jéricho Barrons plus rayonnant que jamais de virilité et de vie. En les voyant ainsi, tels deux mâles prêts à s'affronter, une idée me frappa soudain. J'avais beau me trouver dans l'antre d'un vampire, entourée de ses adorateurs et de ses monstrueux gardes du corps, si l'on m'avait demandé lequel des deux me semblait le plus dangereux, ce n'était pas Mallucé que j'aurais désigné.

Intriguée, je les observai avec attention. Quelque chose n'allait pas, mais j'étais incapable de dire quoi. Je n'y parviendrais que plus tard, bien trop tard... Je comprendrais alors que, cette nuit-là, les choses n'avaient pas été ce qu'elles avaient semblé, et que si Barrons était venu défier le buveur de sang sur son terrain, c'était parce qu'il avait l'assurance que nous sortirions vivants de cet endroit quoi qu'il arrive, qu'il tienne Mallucé par le portefeuille ou pas.

— Où est passé mon argent ? demanda le vampire d'une voix suave qui contrastait singulièrement avec la lueur mauvaise de son regard jaune.

Barrons éclata de rire, dévoilant une rangée de dents d'un blanc lumineux.

— Disons qu'il me sert momentanément d'assurance-vie. Je te le rendrai lorsque nous aurons réglé nos comptes, Johnstone.

À ces mots, je vis le vampire retrousser ses lèvres, révélant deux longs crocs pointus et acérés encore tachés de sang. La rage qu'il contenait à grand-peine crispait les traits de son visage livide.

— Mallucé, crétin ! rectifia-t-il d'une voix ivre de colère.

Un point pour Barrons, songeai-je. J. J. Junior détestait son patronyme. Il le haïssait tant qu'il semblait moins perturbé par la perspective de perdre son immense fortune que par le fait d'être appelé par le nom que lui avait donné son père.

Barrons le parcourut d'un regard méprisant, depuis sa chemise à dentelle jusqu'à ses mules à bouts pointus brodées de soie.

— Mallucé Crétin, répéta-t-il. C'est ton nom de famille ?

Les yeux de l'autre se plissèrent jusqu'à n'être plus que deux minces fentes jaunes.

— Tu joues avec ta vie, pauvre mortel, susurra-t-il d'une voix si mélodieuse qu'elle en était inquiétante. Serais-tu candidat au suicide ?

Il se ressaisissait vite ! Déjà, son visage avait repris sa fixité de marbre.

— Possible, répondit Barrons, toujours hilare, mais je doute que tu puisses faire quoi que ce soit pour moi. Que sais-tu sur le *Sinsar Dubh*, Junior ?

Mallucé tressaillit. Son mouvement, presque imperceptible, m'aurait échappé si je n'avais pas eu les yeux rivés sur lui à cet instant précis. C'était la deuxième fois depuis notre arrivée qu'il trahissait une émotion, ce qui ne devait pas se produire souvent.

Du menton, il désigna les portes à l'intention de sa garde rapprochée et s'écria :

— Tout le monde dehors ! Sauf toi, ajouta-t-il en se tournant vers Barrons.

Aussitôt, celui-ci posa sur ma taille une main de propriétaire. Comme la veille, je faillis trébucher. D'où tenait-il sa formidable puissance physique ?

— Elle reste avec moi, dit-il.

Mallucé me scruta d'un air hautain. Très lentement, ses lèvres s'incurvèrent en un semblant de sourire que démentait son regard glacial.

— Il y a des gens qui écoutent beaucoup trop les Stones, laissa-t-il tomber de ses lèvres froides.

Tous les goûts sont dans la nature ! Bien entendu, j'avais tout de suite compris à quel titre il faisait allusion. *She's a Rainbow*. La femme arc-en-ciel que chantaient Mick Jagger et ses complices aurait pu être moi. Chaque fois que j'écoutais cette chanson sur mon iPod, je m'imaginais au milieu d'une prairie inondée de soleil, en train de danser et de tourner sur moi-même, la tête renversée en arrière, mille couleurs jaillissant de mes doigts pour peindre les arbres, les oiseaux, les abeilles, les fleurs et même le ciel et le soleil de mille nuances joyeuses, irisées, acidulées comme des bonbons. C'était bien simple, j'adorais ce morceau.

Comme je ne répondais pas – cette fois encore, j'avais pour consigne d'observer le silence le plus absolu –, Mallucé se tourna vers ses gardes du corps, qui n'avaient pas bougé d'un pouce, et siffla de nouveau :

— Dehors !

Les deux *Unseelie* se consultèrent du regard, puis l'un d'eux tenta de protester d'une voix rocailleuse :

— Mais... Ô Grand Maître, toi qui es revenu d'entre les morts...

— Pincez-moi, je rêve ! marmonna Barrons en secouant la tête d'un air incrédule. Tu n'as rien trouvé de plus original, Junior ?

— Exécution ! tonna Mallucé en montrant ses canines aux gardes du corps.

Les deux vigiles détalèrent comme un seul rhinocéros.

— Nous avons perdu notre temps, maugréa Barrons en parcourant en sens inverse le chemin que nous avions pris à l'aller.

Je le suivis sans mot dire, trop occupée à louvoyer entre le mobilier surabondant du sieur Mallucé et ses invités à la morale un peu trop lâche à mon goût. Les deux *Unseelie* étaient sur nos talons, s'assurant avec zèle que nous quittions bien les lieux.

Nous laissions derrière nous un « Grand Maître » extrêmement contrarié. Après avoir congédié ses gardes, Mallucé s'était borné à prétendre qu'il ne savait pas à quoi Barrons faisait allusion et à répéter qu'il n'avait jamais entendu parler du *Sinsar Dubh*. Comment pouvait-il espérer nous convaincre ? Un aveugle aurait vu qu'il mentait !

De plus, j'en étais persuadée, non seulement il avait vu le Livre Noir, mais il savait quelque chose à son sujet qui le troublait profondément.

Barrons et lui s'étaient livrés à un véritable duel à coups de railleries et d'insultes, si bien qu'au bout de quelques instants ils semblaient avoir complètement oublié ma présence.

Une dizaine de minutes plus tard, l'un des gardes de Mallucé, un mortel, et même très mortel, avait eu la mauvaise idée de les interrompre. Le spectacle dont j'avais alors été témoin m'avait convaincue que le « Maître » était bel et bien ce qu'il prétendait être. À tout le moins, il n'était pas tout à fait humain.

Refermant sa main autour de la gorge de l'importun, un géant de presque deux mètres de haut, il l'avait soulevé dans les airs avant de le projeter à travers la pièce, si violemment que le malheureux s'était fracassé contre un mur, le long duquel il avait glissé telle une poupée de son. Puis il était resté là, sa tête pendant sur sa poitrine selon un angle effrayant, un flot de sang coulant de son nez et de ses oreilles.

Mallucé l'avait fixé durant de longues secondes, une lueur inhumaine brillant au fond de ses yeux jaunes. À voir son regard, j'avais cru un instant qu'il allait se jeter sur le cadavre pour un festin barbare.

« Il est temps de partir », m'étais-je dit, au bord de la crise de nerfs. Hélas ! Barrons ne semblait pas de cet avis. Je l'avais entendu

lancer une invective à Mallucé, lequel s'était empressé de riposter. En un éclair, le mâle combat avait repris de plus belle.

J'étais restée immobile, les bras croisés sur ma poitrine pour contenir les spasmes nauséeux qui m'assaillaient, secouée de frissons et prise de sueurs froides.

Les deux *Unseelie* ne nous quittèrent que devant la Porsche, derrière laquelle ils se postèrent pour s'assurer que nous montions effectivement dedans. Ils étaient toujours au même endroit, en compagnie du valet qui leur ressemblait tant, lorsque nous nous éloignâmes.

Je les regardai dans mon rétroviseur jusqu'à ce qu'ils disparaissent à ma vue, puis je laissai échapper un soupir de soulagement. Jamais je n'avais connu d'expérience plus éprouvante pour les nerfs que cette soirée. À côté de ce que je venais de vivre, ma rencontre avec la Chose aux mille bouches prenait des allures d'entretien amical.

— Promettez-moi que nous ne remettrons jamais les pieds ici, dis-je à Barrons en essuyant mes paumes moites sur ma jupe.

— Pas question. Nous n'avons pas eu le temps de voir toute la propriété. Nous reviendrons dans quelques jours pour une inspection en bonne et due forme.

— Il n'y a rien ici, protestai-je.

Il me jeta un regard surpris.

— Vous n'en savez rien. Le manoir et le terrain qui l'entoure couvrent une vaste surface.

Je réprimai un mouvement d'humeur. Si je cédaï, Barrons m'obligerait à quadriller l'endroit mètre carré par mètre carré, tel un vulgaire balai à poussière.

— Je vous dis qu'il n'y a rien ici, insistai-je.

— Et moi, je vous répète que vous n'en savez rien. Vous n'avez perçu l'énergie des photocopies du *Sinsar Dubh* que lorsque je les ai sorties de la crypte située au troisième niveau en dessous du garage et que je les ai apportées dans le magasin.

Je le regardai, stupéfaite.

— Il y a trois niveaux en dessous du garage ? Comment cela se fait-il ?

Barrons se mordit les lèvres, comme s'il regrettait ses paroles. Voyant que je ne lui arracherais pas un mot de plus, je revins à nos moutons. Je n'avais pas l'intention de retourner dans ce manoir de cauchemar, ni le lendemain, ni le jour suivant, ni la semaine d'après. Si l'on me surprenait, on me tuerait sur-le-champ !

— De toute façon, ajoutai-je, je ne crois pas que Mallucé cacherait loin de lui un objet auquel il tient. Il a besoin d'avoir ses trésors à portée de main, pour pouvoir en jouir à sa guise.

Il me glissa un regard en biais.

— Vous êtes une spécialiste de la psychologie mallucéenne, à présent ?

— Non, mais j'ai compris une ou deux petites choses, dis-je, un peu irritée par ses airs supérieurs. Notamment qu'il n'aime pas se séparer de ses joujoux préférés.

— Peut-on savoir à quoi vous faites allusion, mademoiselle Arc-en-ciel ?

Qu'il pouvait être agaçant ! Je ne répondis pas, savourant à l'avance mon petit effet. Il m'en avait coûté, mais je ne regrettais pas d'avoir abandonné sur une table du sanctuaire de Mallucé la trousse de maquillage que maman m'avait offerte, ma brosse à cheveux, mon vernis à ongles rose préféré et deux barres chocolatées. J'aurais donné bien plus pour le seul plaisir de voir l'expression de Barrons lorsque j'ouvris mon sac à main et que j'en sortis une boîte noire émaillée que j'agitai sous son nez.

— À ceci, dis-je d'un ton suave. Il le gardait tout près de lui.

Barrons tourna la tête, et aussitôt, la voiture fit une embardée. Il redressa le volant en appuyant si fort sur les freins que les pneus hurlèrent, tandis qu'une odeur de caoutchouc brûlé envahissait l'air.

— Allons, Barrons, vous pouvez bien l'avouer, dis-je. Je me suis débrouillée comme un chef.

Non seulement j'étais sensible au *Sinsar Dubh*, mais je percevais la présence de tous les Objets de Pouvoir des faës – les OP, comme je les appellerais bientôt. Et pour tout dire, j'étais sacrément fière de la façon dont j'avais dérobé ce premier trophée.

Nous étions rentrés à la librairie à la vitesse de la lumière et nous nous trouvions à présent assis dans le coin lecture situé à l'arrière de la boutique, qui semblait être devenu notre quartier général.

— Si je mets de côté, répondit Barrons en tournant la boîte entre ses mains, le fait que vous avez laissé votre carte de visite à la vue de tous, ce qui était profondément stupide, je dirais qu'au moins vous avez eu la bonne idée de ne pas vous faire tuer. Pour l'instant.

Je marmonnai une vague protestation, mais quelque chose me disait que ces tièdes éloges représentaient ce que Jéricho Barrons avait de mieux à m'offrir en matière de compliments.

Lorsque je lui avais expliqué que j'avais laissé derrière moi quelques objets personnels, il avait pilé net au milieu de la route, au péril de nos vies. Puis, se souvenant que nous n'étions qu'à une faible distance du manoir de Mallucé, il avait redémarré au quart de tour et foncé vers la ville comme s'il avait le diable aux trousses.

— Je n'avais pas le choix, lui répétais-je pour la dixième fois. Comme je vous l'ai déjà dit, mon sac à main était trop rempli pour que

j'y ajoute quoi que ce soit.

Je cherchai son regard, mais il n'avait d'yeux que pour la boîte, dont il essayait en vain de trouver le mécanisme d'ouverture.

— Très bien, dis-je, vexée. La prochaine fois, je suivrai vos conseils avisés et je laisserai l'objet là où il est. Vous êtes satisfait ?

Il darda sur moi un regard hautain.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, mademoiselle Lane, et vous le savez très bien.

— Dans ce cas, répliquai-je en imitant son expression supérieure, ne me reprochez pas d'avoir agi de la seule façon possible. Je ne pouvais pas le cacher sous ma jupe ni dans mon soutien-gorge.

Ses yeux se posèrent sur mon décolleté, où ils s'attardèrent quelques instants. Lorsqu'il reporta son attention sur la cassette, je laissai échapper un long soupir, comme si, sans m'en rendre compte, j'avais retenu mon souffle. Puis je demeurai immobile, en proie à un trouble indescriptible.

Barrons venait de poser sur moi le regard le plus brûlant, le plus sensuel, le plus sexuellement explicite que j'aie jamais vu... et j'étais à peu près certaine qu'il ne s'en était même pas rendu compte.

Quant à moi, j'avais les joues en feu, le souffle court, les seins envahis d'une chaleur lourde. Ce qui n'avait aucun sens. Car même si Jéricho Barrons n'avait que sept ou huit ans de plus que moi, même si je n'étais pas aussi insensible que je l'aurais voulu à son physique de beau ténébreux, nous ne faisons pas partie du même monde. Les gazelles ne fraient pas avec les lions, surtout lorsqu'ils sont affamés de chair fraîche...

Après un long moment de stupeur, je secouai la tête pour chasser le souvenir de ce regard si torride et fis dévier la conversation vers l'objet qu'il tenait entre ses mains.

— Eh bien, de quoi s'agit-il, d'après vous ?

Les sensations qu'éveillait en moi la petite cassette noire n'avaient aucun rapport avec celles que j'avais éprouvées en présence des photocopies du *Sinsar Dubh*. En dépit des spasmes de dégoût qui m'avaient saisie lorsque j'étais entrée dans la salle où se tenait Mallucé, j'étais parvenue à me maîtriser durant toute la visite, y compris quand j'avais remarqué l'objet et que je m'en étais approchée.

J'avais profité de l'échange d'amabilités auquel s'étaient livrés les deux adversaires pour procéder à un échange furtif. Le contact avec la boîte avait été fort déplaisant, mais pas au point que mes nausées me trahissent.

— Si cette cassette est ce que je crois qu'elle est, répondit Barrons d'un ton rêveur, elle est presque aussi importante que le Livre Noir lui-même. En tout état de cause, elle nous sera précieuse.

Puis, après l'avoir de nouveau manipulée, il s'exclama d'un ton

satisfait :

— Ah ! J'y suis...

J'entendis une série de légers déclics métalliques, puis le couvercle s'ouvrit. Incapable de réprimer ma curiosité, je me penchai pour examiner le contenu de la boîte.

Dans un écrin de velours noir se trouvait une pierre translucide couleur de nuit. Elle semblait avoir été taillée à coups rapides et précis dans un autre morceau de roche, bien plus volumineux. Lisse à l'extérieur et rugueuse sur ses faces internes, elle était couverte des deux côtés de caractères runiques en relief. Une étrange luminescence bleutée l'entourait, qui prenait à ses angles les plus aigus des nuances fuligineuses.

Le simple fait de la regarder me donnait des frissons.

— Tout compte fait, murmura Barrons, qui semblait perdu dans sa contemplation, je vous tire mon chapeau, mademoiselle Lane. Certes, vous avez agi avec maladresse, mais vous m'apportez sur un plateau la deuxième des quatre pierres sacrées indispensables au décryptage du *Sinsar Dubh*...

— Où est la première ?

— Elle se trouve dans ma cave, répondit-il, tout en caressant d'une main rêveuse les lettres qui couraient sur les flancs bleutés de l'objet.

Je tendis l'oreille, intriguée. Avais-je bien entendu ? Il me semblait que la pierre bourdonnait !

— Pourquoi fait-elle ce bruit ? m'enquis-je.

La curiosité l'emportait à présent sur la méfiance, et je commençais à me demander quels autres trésors Barrons dissimulait dans sa cave.

— Je crois qu'elle perçoit la présence de sa pareille. Il est dit que si les quatre pierres sont de nouveau réunies, elles feront entendre le Chant-qui-forme.

— Vous voulez dire qu'elles vont créer quelque chose ?

Barrons secoua la tête.

— Il n'y a pas dans le langage des faës d'équivalents pour « créer » et « détruire ». Il n'existe que « former », avec son corollaire obligé, « déformer ». « Faire » et « défaire », si vous préférez.

— Ils n'ont pas beaucoup de vocabulaire, fis-je observer.

— Détrompez-vous, on ne peut être plus précis. Si vous y réfléchissez bien, vous comprendrez que cela fait sens. Tenez, par exemple, si cela fait sens, cela défait de la confusion.

— Pardon ?

En ce qui me concernait, loin de défaire de la confusion, ses propos ne faisaient qu'en ajouter.

— Afin de former quelque chose, mademoiselle Lane, vous devez

d'abord déformer ce qui est à la base du processus. Si vous partez de rien, vous défaites du néant pour le remplacer par quelque chose. Pour les Tuatha Dé Danaan, il n'y a pas de différence entre la notion de création et celle de destruction. Il n'y a que la permanence ou le changement.

Je suis une fille pratique. J'ai toujours été nulle en philo, et *L'Être et le Néant* m'est tombé des mains quand j'ai voulu le lire. Après Sartre, j'ai essayé Kafka. Tout ce que j'ai retenu de *La Métamorphose*, c'est l'affreuse pomme pourrie incrustée dans le dos du cafard. Quant à l'incompréhensible histoire de Borges à propos d'Achille et de sa tortue, elle ne m'a rien appris du tout, sinon que je préférerais largement *Une souris verte*. Ça sonnait mieux, et on pouvait sauter à la corde en le chantant.

Si je résumais à ma façon ce que Barrons venait de me dire, non seulement les faës se fichaient bien de savoir si j'étais vivante ou morte, mais ils ne faisaient aucune différence entre les deux. Tout ce qu'ils voyaient, c'était que dans le premier cas, je pouvais marcher, parler ou m'habiller toute seule, et que dans le second, je n'en étais plus capable, un peu comme si on m'avait enlevé mes piles.

Je me dis alors que je pourrais bien en arriver à haïr les faës.

— Où as-tu planqué ce foutu cahier, Alina ?

Tout en adressant une prière d'excuse à ma mère, je m'emparai d'un coussin éventré et le lançai à travers la pièce dévastée en hurlant une série de jurons plus imagés les uns que les autres.

Un nuage de plumes s'envola, tandis que ce qui restait du coussin heurtait une aquarelle encadrée représentant une maisonnette au toit de chaume avec la mer à l'arrière-plan, fixée au-dessus du lit – l'un des rares objets à avoir échappé au massacre –, qui se décrocha sous le choc. Par chance, le tableau tomba sur le matelas et ne se brisa pas. Par malchance, il ne révéla dans sa chute aucune cache ménagée dans le mur.

Désespérée, je me laissai choir sur le sol, le dos contre la cloison, et levai les yeux au plafond... où, bien entendu, je ne trouvai aucune inspiration.

Je ne savais plus où chercher. J'avais passé l'appartement d'Alina au peigne fin, fouillé tous les endroits où, autrefois, elle dissimulait son cahier. Sans le moindre résultat. Non seulement son journal restait introuvable, mais je m'étais rendu compte qu'un certain nombre d'objets avaient également disparu, entre autres, ses albums photo et son agenda à couverture à fleurs.

Alina tenait son agenda avec le même soin que ses carnets de bord quotidiens, et je savais qu'elle avait emporté deux albums photo à Dublin, l'un de sa famille et de ses amis d'Ashford, pour les montrer

à ses nouveaux camarades, et un autre, vide, destiné à être rempli pendant son séjour irlandais.

En dépit de mes efforts, je n'avais déniché aucun de ces documents.

J'avais poussé la conscience – ou le vice – jusqu'à m'arrêter en chemin dans un magasin de bricolage pour acheter un marteau fendu, dont je m'étais servie pour briser sa penderie. Devant l'absence de résultat, j'avais arraché toutes les moulures et les panneaux en faisant levier sur les bords disjoints avec la tête de l'outil. J'avais brisé le manteau de la cheminée pour explorer les moindres recoins. J'avais frappé sur les lattes du parquet dans l'espoir que l'une d'entre elles sonnerait creux et révélerait une cachette. J'avais soumis à un examen minutieux le moindre meuble, regardé jusque dans le réservoir des toilettes.

Rien, rien, rien !

Si Alina avait effectivement laissé son journal dans cet appartement, cette fois-ci, elle avait été plus forte que moi. Je ne voyais plus qu'une solution : la démolition systématique de l'endroit. Et une fois que j'aurais fait tomber les murs, abattu les placards et arraché tout le parquet, il ne me resterait plus qu'à acheter l'immeuble entier pour réparer les dégâts. Hélas, j'étais loin d'avoir autant d'argent, et je ne connaissais aucun millionnaire...

Aucun ? Mais si ! Un dénommé Jéricho Barrons. Et s'il rechignait à mettre la main au portefeuille, j'avais de quoi l'appâter : rien de moins que des renseignements sur l'endroit où se trouvait le *Sinsar Dubh*. Les dernières paroles de ma sœur résonnaient encore à mes oreilles. *Je sais à quoi cela ressemble, et où...*

J'en aurais mis ma main au feu, Alina avait consigné dans son journal de précieuses informations. La seule question était de déterminer si je pouvais me fier à Barrons, et jusqu'à quel point.

Je demeurai immobile un long moment, le regard perdu dans le vide. Que savais-je de Barrons, exactement ? J'aurais pu poser des questions à Fiona, qui le connaissait probablement bien, mais elle était elle-même difficile à cerner.

En revanche, j'avais une certitude. Il serait très fâché contre moi la prochaine fois qu'il me verrait. Ses dernières instructions, qu'il m'avait données avec sa morgue habituelle au moment où je montais me coucher, morte de fatigue, ce matin même à l'aurore, avaient été on ne peut plus précises.

— Je vais avoir un certain nombre de choses à faire dans la journée, mademoiselle Lane. Vous resterez au magasin jusqu'à mon retour. Fiona vous procurera tout ce dont vous pourrez avoir besoin.

J'avais superbement ignoré ses ordres. Peu après mon réveil, aux environs de 14 heures, j'étais descendue à pas de loup et je m'étais

échappée par l'allée de derrière.

Je n'allais pas me laisser impressionner par ce grossier personnage, et de toute façon, j'avais une mission : trouver l'assassin d'Alina. Si je commençais à céder aux caprices de l'orgueilleux Barrons, autant réserver une place sur le premier vol en partance pour la Géorgie et retourner me réfugier chez papa et maman !

N'en déduisez pas que j'étais inconsciente du danger. Je me doutais que la Chose aux mille bouches rôdait dans les parages, à la recherche d'une version blonde de moi-même. Je savais aussi que, pendant que Mallucé dormait sur ses deux oreilles dans quelque cercueil capitonné de velours cramoisi, ses hommes fouillaient la ville à la recherche d'une voleuse en jupe arc-en-ciel.

Je ne les craignais pas. Sous ma nouvelle apparence de fille invisible, personne ne me reconnaîtrait. J'avais attaché mes cheveux, avant de les glisser sous une casquette à visière bien enfoncée sur ma tête. Je portais un vieux jean usé, un tee-shirt extra-large qui avait été noir dans une autre vie et que j'avais volé à mon père, et une paire de tennis râpées.

En outre, je n'avais ni bijou, ni foulard, ni ceinture ; j'avais remplacé mon sac à main par une pochette de papier kraft et, ce qui était un exploit sans précédent pour moi, je ne portais pas une trace de maquillage. Rien, pas même un soupçon de baume à lèvres coloré. La sensation était inhabituelle pour moi, qui ai besoin d'hydrater souvent ma peau – sans doute parce que je viens d'une région aux étés brûlants, où c'est une nécessité vitale.

Enfin, pour parfaire l'illusion, j'avais acheté une grosse paire de lunettes dans un magasin de farces et attrapes et je l'avais accrochée au col de mon tee-shirt.

Cela ne constitue pas un déguisement ? Détrompez-vous ! Moi qui ai passé bien du temps à observer les gens, je peux vous dire qu'on remarque en général les jolies jeunes femmes bien habillées. À l'inverse, on ne prête qu'une attention modérée à celles qui ne savent pas se mettre en valeur. De quelconques, elles deviennent pratiquement... invisibles.

Comme celle que j'étais. Je n'avais jamais été aussi passe-partout que ce jour-là, et vous n'imaginez pas à quel point j'en étais fière ! Je n'étais pas parvenue à me rendre franchement laide, mais j'étais devenue la fille que vous pouvez croiser dix fois par jour sans même la remarquer. Exactement ce qu'il me fallait.

Je consultai ma montre et me relevai. Presque 19 heures. J'avais passé tout l'après-midi dans l'appartement, à la recherche du journal d'Alina. Barrons avait l'habitude de rentrer au magasin peu après 20 heures, et je voulais être de retour avant lui. Je savais que Fiona me dénoncerait, mais il se calmerait vite en constatant que j'étais rentrée

saine et sauve. En revanche, je préférerais ne pas penser à sa colère s'il croyait son détecteur personnel d'Objets de Pouvoir perdu...

Je ramassai donc la pochette de papier kraft qui me tenait lieu de sac à main, chaussai mes affreuses lunettes, descendis ma casquette bas sur mon front et sortis de l'appartement, en prenant soin d'éteindre la lumière et de verrouiller la porte derrière moi.

Lorsque je quittai l'immeuble, l'air était tiède et le soleil roulait vers l'horizon dans un ciel strié d'orange et de rose. C'était une magnifique soirée d'été.

Le studio d'Alina se trouvait à une extrémité de Temple Bar District, et la boutique de Barrons du côté diamétralement opposé, mais la perspective de devoir traverser ce quartier très animé ne me dérangeait pas, bien au contraire. Même si mon moral était au plus bas, cela me ferait du bien de voir les promeneurs et les clients des pubs déambuler, seuls ou en groupe, et de savourer par procuration leur joie de vivre.

Comme prévu, personne ne m'accorda un regard pendant que je me hâtai le long des ruelles pavées. Ravie de mon déguisement, j'allumai mon iPod pour écouter l'une de mes chansons préférées – une méthode comme une autre pour m'aider à oublier le caractère délirant que ma vie avait pris depuis quelque temps.

Je fredonnais le refrain d'un titre aux paroles un brin audacieuses lorsque mon regard *le* croisa.

Toute ma bonne éducation disparut en un clin d'œil – pulvérisée, anéantie, volatilisée ! En l'espace d'une seconde, tout bascula en moi. Pudeur, méfiance, politesse, bienséance furent balayées en une fraction de seconde tandis qu'un nouveau maître prenait possession de mon corps et de mon esprit.

Un maître ? Que dis-je ? Un monarque absolu, de droit divin, ou plutôt diabolique, un seigneur tout-puissant, barbare et primitif, qui ne vivait que pour assouvir ses appétits, ses passions, ses désirs, à n'importe quel prix...

Comme si un vent de folie avait soufflé sur moi, je me sentis soudain brûler de désir. J'avais le souffle court, le cœur battant, les seins lourds. Une coupable moiteur perlait entre mes cuisses, tandis que je me cambrais involontairement, à la recherche de je ne sais quelle satisfaction inavouable.

Mes sous-vêtements semblaient s'être transformés en quelques secondes en instruments de torture ; ma poitrine frottait douloureusement contre la dentelle de mon soutien-gorge, et je n'avais qu'une idée : me débarrasser de mon slip, plus inconfortable qu'une corde glissée entre mes jambes.

D'ailleurs, cette seule image me rendait folle. Il fallait que j'aie

quelque chose – n'importe quoi ! – à cet endroit précis de mon anatomie, que je sois prise, possédée, pénétrée. Plus rien n'avait d'importance, car rien d'autre ne m'apporterait la paix. C'était une question de vie ou de mort...

Incapable de supporter le contact de mes vêtements sur moi, je soulevai le bas de mon tee-shirt et commençai à le retirer.

Le vent sur ma peau nue me retint aussitôt. J'interrompis mon geste, saisie d'un vertige. Que m'arrivait-il ?

Ma sœur était morte. Son corps martyrisé était enterré près de l'église que nous fréquentions tous les dimanches depuis l'enfance et dans laquelle nous avions rêvé d'entrer un jour au bras de l'homme de notre vie, en longue robe blanche et couronne de fleurs d'oranger.

Pour elle, ce rêve ne se réaliserait jamais.

À cause d'un faë, sans aucun doute. Les événements des derniers jours m'en avaient convaincue : seul l'un d'entre eux pouvait être responsable de sa mort atroce, des morsures qui l'avaient déchiquetée, des griffures qui l'avaient lacérée, des révoltants outrages qu'elle avait subis... Certes, l'autopsie n'avait pas révélé la présence de sperme dans son corps. Mais ce qu'on avait trouvé en elle était bien pire que cela. C'était totalement inexplicable, et si monstrueux que je ne voulais même pas y penser...

D'un geste impatient, je rabaissai mon tee-shirt et arrachai les oreillettes de mon iPod. Les paroles bien trop explicites de la chanson que j'écoutais ne faisaient qu'ajouter à mon trouble, et je n'avais pas besoin de cela. On n'éteint pas le feu en jetant de l'huile dessus.

— Je ne sais pas ce que vous essayez de me faire, mais vous perdez votre temps, dis-je à l'apparition qui se tenait devant moi. Laissez tomber !

— Je n'ai rien à faire, *sidhe-seer*. Il me suffit d'être ce que je suis.

— Passionnant ! Et vous êtes ?

— L'incarnation de tes rêves les plus débridés, et de mille autres folies érotiques que tu n'as même jamais imaginées. Je suis l'instrument de ta damnation...

Il sourit, avant d'ajouter :

— Et si je le veux, de ta renaissance.

Sa voix aux intonations riches et sensuelles agissait sur moi comme un coup de langue sur mes seins aux pointes durcies. En un éclair, le brasier qui courait dans mes veines redoubla d'intensité. Je reculai d'un pas... et me heurtai à la vitre d'un pub qui se trouvait derrière moi. Le corps secoué de frissons, je demeurai immobile, plaquée contre la glace.

« Alina est morte à cause de l'un de ces envoyés du diable, me dis-je, avec la ferveur d'un naufragé s'accrochant à une bouée de sauvetage. Tu ne vas tout de même pas lui céder ! »

Le faë mâle – ô combien mâle ! – se tenait à quelques pas de moi, au milieu de la ruelle pavée. Les voitures étaient interdites dans cette petite rue, et les passants le contournaient placidement, sans lui accorder un regard.

Ils semblaient tout autant m'ignorer, ce qui, en soi, n'aurait pas été très étonnant si je n'avais de nouveau soulevé mon tee-shirt et dévoilé à tout le monde mes seins gonflés de désir, que peinait à contenir mon soutien-gorge de fine dentelle rose. Au prix d'un effort de volonté surhumain, je descendis de nouveau mon tee-shirt.

Aujourd'hui encore, malgré tout ce que j'ai vu depuis, je ne trouve pas les mots pour donner une idée exacte de la beauté de V'lane, prince des Tuatha Dé Danaan. Certains êtres sont d'une nature si exceptionnelle qu'ils échappent à toute tentative de description. Voici ce qui s'en approche le plus : imaginez un archange rayonnant de beauté, au corps puissant, doté d'une telle séduction que son seul souvenir vous met encore en émoi. Peignez sa peau de velours mat des plus délicates nuances d'or fauve et de cuivre, dotez-le d'une somptueuse crinière blonde dans laquelle jouent les rayons du soleil, ajoutez-lui des iris ambrés où se reflètent toutes les nuances de la passion...

Vous n'y êtes pas encore.

Il faudrait ajouter à ce portrait les promesses sulfureuses qui scintillaient au fond de ses yeux brillants de passion, l'ébauche des baisers audacieux qui semblaient s'attarder au coin de ses lèvres modelées pour l'amour, l'imperceptible frémissement sensuel de ses narines...

L'être qui se dressait devant moi était l'incarnation de la virilité portée à son incandescente perfection.

Un geste de lui, et je ne m'appartenais plus...

Je comprenais mieux, à présent. Les faës que j'avais rencontrés jusqu'alors possédaient chacun leur personnalité, leur marque distinctive. L'Homme Gris volait la beauté des femmes. Les Ombres aspiraient leur vitalité. La Chose aux mille bouches dévorait leur chair.

Ce qui se tenait en face de moi les immolait sur l'autel de la passion. Une jouissance meurtrière, voilà quelle était son arme. Le plus pervers était que ses victimes, tout en le suppliant de les satisfaire, étaient probablement conscientes qu'elles ne survivraient pas à son étreinte.

Une image effrayante s'imposa alors à mon esprit : moi, à demi nue dans cette rue très fréquentée, me trémoussant lascivement au milieu des passants aux pieds de l'être invisible, avant de succomber honteusement sur le trottoir.

Jamais !

Il me restait encore un espoir d'échapper à cette ignominie : m'approcher de lui jusqu'à le toucher pour le paralyser, puis m'enfuir à toute vitesse. Si mes jambes voulaient bien me porter...

Je dus faire appel à toute ma volonté – et aux images terribles du cadavre d'Alina le jour où j'étais allée l'identifier à la morgue – pour m'arracher à la vitrine du pub et faire un pas en avant.

Le faë recula aussitôt.

Avait-il deviné mon intention ?

— Inutile, mortelle, dit-il d'un ton détaché. Cela ne te servira à rien. Je sais ce que tu es, *sidhe-seer*. N'essaie pas de jouer à chat avec moi. Je n'ai pas l'intention de te tuer, si c'est ce qui t'inquiète.

— Merci de l'information.

— Tu as trop de valeur à nos yeux, ajouta-t-il, avant de me décocher un sourire ravageur.

Aussitôt, ma détermination fondit comme neige au soleil.

— En revanche, je t'offrirais volontiers une démonstration du plaisir que je puis te prodiguer. Sans mettre ta vie en danger. Nous pouvons aussi faire cela, vois-tu.

À cette perspective, un frisson d'excitation me parcourut. Le plaisir sans la douleur. L'amour sans la mort. Éros sans Thanatos, comme aurait mon ancien prof de philo.

Rappelée à la réalité par une désagréable sensation de froid, je baissai les yeux. Mon tee-shirt gisait dans le caniveau, ainsi qu'un petit tas de dentelle rose. Un vent glacial semblait souffler sur mes seins, durcissant encore leurs pointes, si c'était possible.

Tremblante de froid et rouge de confusion, je me penchai pour ramasser mes affaires et me rhabillai promptement, en évitant de regarder autour de moi. Je récupérai ensuite mon iPod, ainsi que ma pochette kraft, puis rajustai ma casquette, sans toutefois remettre mes lunettes. Je ne voyais déjà que trop l'être qui se tenait devant moi.

Puis, sans hésitation, je me redressai et plongeai vers le faë pour le paralyser. C'était ma seule chance de m'en sortir vivante. Je refusais de penser à ce dont j'aurais été capable si je m'étais laissé attendrir par ses belles paroles...

Avant que j'aie pu l'atteindre, il disparut en un éclair. Manifestement, je venais d'assister à un transfert opéré par un faë. C'était malin ! Où était-il passé ?

— Derrière toi, mortelle, dit une voix.

D'un bond nerveux, je pivotai sur mes talons. Il se trouvait sur le trottoir, à trois ou quatre mètres de moi. Le flot des piétons s'écartait autour de lui, de même que la mer Rouge s'était fendue devant les pas de Moïse. Je remarquai qu'il y avait moins de passants qu'avant autour de nous. Ici et là, je vis se refermer des portes de pubs. Je frissonnai. Un froid anormal pour une soirée d'été avait envahi la rue.

— Nous n'avons pas de temps à perdre en vaines tergiversations, MacKayla Lane.

Je sursautai.

— Vous connaissez mon nom ?

— Nous savons beaucoup de choses sur toi, *null*. Tu es l'une des plus puissantes *sidhe-seers* que nous ayons jamais vues, et nous estimons que tu n'as pas encore pleinement exprimé ton potentiel.

— Nous ? répétais-je, méfiante.

— Ceux d'entre nous qui s'inquiètent pour l'avenir de nos deux univers.

— Vous ne pouvez pas être plus précis ?

— Je suis V'lane, prince des Tuatha Dé Danaan, et j'ai été envoyé ici sur ordre d'Aoibheal, notre très révéérée souveraine. Elle a une mission à te confier, *sidhe-seer*.

Je réprimai de justesse un éclat de rire. *Votre mission, si vous l'acceptez...* C'était bien la dernière chose que je m'attendais à entendre dans la bouche d'un faë !

— N'allez pas croire que je sois en train de vous faire une suggestion, mais n'êtes-vous pas censés nous tuer, nous autres *sidhe-seers*, plutôt que de nous donner de petits boulots pour vous simplifier la vie ?

— Nous n'avons pas attenté à la vie d'un seul d'entre vous depuis bien longtemps, dit-il. Et pour te prouver notre bonne volonté, j'ai un présent à te remettre, en gage de l'estime dans laquelle te tient notre puissante reine.

— C'est très gentil à vous, mais non merci, dis-je en secouant la tête.

S'il espérait me refaire le coup du cheval de Troie, il se fourrait le doigt dans l'œil. Il pouvait le garder, son cadeau empoisonné !

— Si j'ai bien compris, tu t'es trahie devant un ou deux *Unseelie*, voire plus, dit-il d'un ton badin.

À ces mots, je tressaillis. Décidément, il était bien informé ! Et qu'entendait-il par « voire plus » ? Les Chasseurs Royaux étaient-ils informés de mon existence ?

— Et alors ? répondis-je avec une désinvolture que j'étais loin de ressentir.

— Le présent que j'ai pour toi t'offrirait une protection, et non des moindres, contre ceux qui te veulent du mal.

— Comme vous, par exemple ?

Si j'étais parvenue jusqu'à présent à soutenir cette conversation, si surréaliste qu'elle fût, cela avait été au prix d'un considérable effort de volonté. Je luttais farouchement contre les pulsions qui m'agitaient, mais par deux fois, j'avais ôté mon tee-shirt avant de le remettre, et je venais de me surprendre en train de déboutonner la braguette de mon

jean.

— Contre moi, il n'est pas de bouclier qui vaille, *sidhe-seer*. Ceux qui, comme moi, appartiennent aux maisons royales affectent les mortels de cette façon. Rien ni personne ne peut s'y opposer.

Plus tard, je comprendrais combien ces paroles étaient mensongères, mais pas avant d'avoir éprouvé, à mon corps défendant, toute la part de vérité qu'elles contenaient.

— Alors, à quoi peut bien me servir votre cadeau ? demandai-je en agrafant mon soutien-gorge.

Mes seins étaient si lourds et si brûlants qu'ils me faisaient mal. Je les pris à pleines mains pour les masser, mais sans y trouver le moindre soulagement.

— À te protéger contre la plupart de ceux qui voudraient te tuer, à l'exception de ceux qui en ont le droit.

De stupeur, je laissai retomber mes mains... avant de serrer les poings avec rage lorsque je pris toute la mesure de ses paroles.

— Vous voulez dire qu'il y a des créatures qui sont autorisées à nous assassiner ?

Je songeai à Alina. Celui qui lui avait infligé une mort aussi atroce avait-il, en plus, la conscience tranquille que procure le devoir accompli ? Cette idée m'était insupportable.

— Oui, mais aucun d'entre nous ne le ferait, affirma l'archange.

Bien entendu. Et les piranhas sont végétariens, comme chacun sait.

— Quel est votre cadeau ? m'enquis-je.

Le faë me tendit un bracelet d'or rutilant orné de fil d'argent.

— Le Bracelet de Cruce, que celui-ci fit forger voilà bien longtemps pour une de ses favorites humaines. Il offre une protection contre la plupart des *Unseelie*... et contre d'autres êtres indésirables.

— Et les *Seelie* ? demandai-je. Les éloigne-t-il aussi ?

Le faë secoua la tête. Je réfléchis quelques instants.

— Est-ce qu'il me mettra à l'abri des Chasseurs Royaux ?

— Oui.

— C'est vrai ? m'exclamai-je, incrédule.

La tentation était grande d'accepter. Depuis que j'avais appris leur existence, le simple fait de penser aux Traqueurs me donnait la chair de poule. Comme si une terreur propre à ces prédateurs-là avait été gravée dans mon code génétique...

— Où est le piège ? demandai-je, méfiante.

La question était stupide. Comme s'il allait me répondre ! Je n'avais pas oublié la remarque de Barrons, selon laquelle il était pratiquement impossible de distinguer les membres royaux *seelie* des princes *unseelie*. Rien ne me prouvait que l'être qui se tenait devant moi était effectivement envoyé par la Reine Blanche, ni même qu'il

s'agissait bien du prince V'lane des Tuatha Dé Danaan.

— Il n'y a pas de piège.

C'était bien ce que je disais. Ma question était stupide.

— Désolée, mais vous ne me convainquez pas. Je ne veux pas de votre cadeau. Maintenant, venez-en au fait. Qu'espérez-vous de moi ?

Je remis mon tee-shirt, pressée d'en finir avec cet entretien de recrutement si particulier.

Tout autour de moi, l'air parut se rafraîchir encore, comme refroidi par le mécontentement du faë.

— La situation en Faery est préoccupante, *sidhe-seer*, et à ce qu'il me semble, cela ne va guère mieux dans ton univers. Un certain nombre d'*Unseelie* des basses castes ont commencé à s'échapper de la prison où ils sont retenus depuis la nuit des temps. Malgré nos efforts pour localiser le point faible dans la trame dont nos mondes sont tissés, nous n'avons pas réussi à comprendre par où ils se sauvent.

Je haussai les épaules.

— Que voulez-vous que je fasse ? Que je reprise votre fichue trame cosmique ? Je suis incapable de tenir une aiguille !

Manifestement, mon humour le laissait de glace.

— Ma souveraine veut le *Sinsar Dubh*, *sidhe-seer*.

« Bienvenue au club ! » faillis-je m'exclamer, tandis que le thème de ma prochaine liste s'imposait à mon esprit : je recenserais les gens qui ne voulaient pas ce maudit grimoire. Ce serait sans doute moins long que de faire la liste des gens qui le cherchaient...

— Et alors, qu'est-ce qui l'empêche de le récupérer ? Je croyais qu'elle était la plus puissante de tous les faës ?

En tout cas, c'était ce que m'avait dit Barrons. D'après certains, le Roi Noir la surpassait, mais d'autres affirmaient qu'il n'était qu'une marionnette, les Tuatha Dé Danaan – les enfants de la déesse Danu – étant une lignée matriarcale. En fait, toujours selon Barrons, personne n'était sûr de quoi que ce soit à propos du souverain des *Unseelie*.

— C'est qu'il y a un petit obstacle, dit le faë d'un ton gêné. Nous ne possédons pas la faculté de percevoir la présence de nos objets sacrés. Seuls certains *sidhe-seers* le peuvent, et ils sont rares. Bref, nous avons perdu ce livre et sommes incapables de le retrouver.

À en croire son air ennuyé, il lui en coûtait de l'admettre. Comment se faisait-il que le monde entier ne se prosternât pas à ses sublimes pieds ? semblait-il se demander. De quel droit l'univers s'insurgeait-il contre la réalisation harmonieuse de ses projets personnels ? Et d'où venait qu'une pauvre mortelle possédât une faculté qui lui était refusée ?

— D'ailleurs, d'autres objets ont disparu, que nous aimerions également retrouver.

— Qu'est-ce que votre reine voudrait que je fasse ?

Je n'aimais pas du tout la façon dont les choses se présentaient. Quelque chose me disait que je risquais d'y laisser ma peau, et que tout ce petit monde s'en fichait pas mal...

— Elle souhaite simplement que tu poursuives ta quête comme tu l'as commencée. Nous nous tiendrons régulièrement au courant de tes progrès. Si tu apprends quoi que ce soit de neuf, fût-ce le plus infime détail, sur n'importe laquelle de nos reliques sacrées, a fortiori sur le *Sinsar Dubh*, tu nous en informeras immédiatement.

Je laissai échapper un soupir de soulagement. Un instant, j'avais cru qu'il envisageait de rester avec moi pendant mes recherches !

— Et comment suis-je censée faire cela ?

Il me tendit de nouveau le Bracelet de Cruce.

— Tu me contacteras avec ceci. Je vais te montrer comment t'en servir.

Je secouai la tête.

— Je n'en veux pas.

— Ne sois pas stupide. Ne comprends-tu pas que ton monde aussi a besoin d'aide ?

— Ça, c'est vous qui le dites. Je n'ai aucun moyen de savoir si je peux vous faire confiance. Ce bracelet, par exemple... Il pourrait très bien me tuer dès que je l'aurai passé à mon poignet !

— Le temps que tu trouves une preuve qui te satisfasse, *sidhe-seer*, répliqua-t-il d'un ton irrité, il sera trop tard pour toi et tous les tiens.

— Ce n'est pas mon problème. Je n'ai pas demandé à être *sidhe-seer*, et d'ailleurs, je ne suis même pas certaine d'en être une.

Au lycée, certains de mes camarades rêvaient de destins héroïques. Certains voulaient s'enrôler dans l'armée pour aller aider les pays en voie de développement ; d'autres se voyaient bien en chirurgiens, pour découper les gens, les réparer et les recoudre...

Pour ma part, je n'avais aucune envie de sauver le monde. Le repeindre aux couleurs de l'arc-en-ciel, éventuellement, mais là s'arrêtaient mes aspirations professionnelles.

Jusque-là, je n'avais été qu'une provinciale, avec des ambitions de provinciale, et cela me convenait très bien. Puis le drame était survenu, m'obligeant à sortir de ma petite existence tranquille.

J'étais venue à Dublin pour venger la mort de ma sœur, mais uniquement pour cela. Ensuite, et seulement ensuite, je pourrais rentrer à la maison avec le sentiment du devoir accompli. Papa, maman et moi pourrions peut-être, avec le temps, panser nos blessures, envisager un avenir, essayer d'être heureux.

Sans Alina.

Ce monde-là, celui de ma famille, était le seul qui me tînt à cœur.

— Très bien, dit le faë. Tu finiras par changer d'avis.

Et il disparut.

Je restai un long moment immobile, le regard rivé sur l'endroit où il s'était tenu avant de se volatiliser. En dépit du tour aussi bizarre qu'angoissant qu'avait pris mon existence depuis quelque temps, en dépit des rencontres effrayantes que j'avais faites, voir quelqu'un disparaître instantanément restait une expérience des plus déconcertantes.

Je regardai par-dessus mon épaule pour m'assurer que le faë n'avait pas réapparu aussi soudainement qu'il était parti, mais la rue était vide. J'étais seule.

Je m'aperçus tout à coup que la température était tombée si bas dans mon voisinage immédiat que mon haleine formait de petits nuages de buée, comme par une journée d'hiver. Je me trouvais au centre d'un cercle de brume d'une quinzaine de mètres de diamètre, qui se formait là où se rencontraient le froid et la masse d'air chaud tout autour.

Je l'apprendrais plus tard, ce phénomène était caractéristique de l'apparition des membres de l'une des familles royales. Le déplaisir ou la satisfaction de ceux-ci affectaient leur environnement de façon mineure mais nettement perceptible.

De nouveau, je regardai autour de moi. Personne. Les portes étaient closes, la chaussée déserte.

Partagée entre la honte et l'excitation, je glissai une main dans mon jean.

À peine m'étais-je effleurée que je fus secouée par un spasme de plaisir.

Il était 20 h 15 lorsque j'arrivai à la librairie. Dès que je tournai au coin de la rue, je compris que Barrons était déjà rentré. Sa grosse moto noire aux chromes rutilants était garée devant la vitrine brillamment éclairée, non loin de la voiture de Fiona.

Je marmonnai un juron. Les catastrophes continuaient à s'enchaîner ! J'avais espéré que l'employée de Barrons serait partie avant le retour de celui-ci, et surtout, avant qu'elle puisse me dénoncer.

C'était raté.

Je fis demi-tour et entrepris de contourner le bâtiment. J'allais essayer d'entrer par l'arrière et de me faufiler jusqu'à ma chambre, où je prétendrais avoir passé la journée, mon iPod sur les oreilles au cas où Fiona dirait avoir frappé à ma porte.

Qui sait ? Avec un peu de chance, je pourrais m'en sortir ainsi. Qui ne tente rien n'a rien... D'ailleurs, il était tout à fait possible que personne ne se soit donné la peine de vérifier que j'étais bien là !

Lorsque je parvins de l'autre côté du bâtiment, mon regard se dirigea comme par réflexe vers l'extrémité opposée de l'allée et la zone sombre qu'occupait le quartier abandonné au-delà de la lumière des réverbères.

Je me figeai, tous mes sens en alerte. Il y avait là des ombres qui n'auraient pas dû s'y trouver. Un sourire glacial étira mes lèvres. Je commençais à connaître la chanson.

Je fouillai l'obscurité d'un regard rapide. Deux, trois... Il y avait là quatre ombres qui ne correspondaient à rien. Trois semblaient accrochées à la corniche d'un immeuble un peu plus bas sur ma droite ; la quatrième se trouvait à ma gauche, et elle paraissait faire preuve de moins de prudence.

Elle rampait d'avant en arrière le long du soubassement de pierre de la boutique voisine de celle de Barrons, s'étirant et se rétractant en sombres vrilles, comme si elle palpait les contours extérieurs des halos de lumière qui entouraient les entrées arrière des bâtiments.

À mon approche, toutes quatre furent saisies de la même pulsation avide.

— Restez dans la lumière, m'avait dit Barrons, et vous serez protégée. Les Ombres ne peuvent vous atteindre que dans le noir absolu. Elles ne supportent pas la plus infime quantité de lumière. Et n'entrez jamais – jamais, mademoiselle Lane – dans le quartier abandonné une fois la nuit tombée.

— Pourquoi n'envoie-t-on pas quelqu'un quand il fait jour pour réparer tous ces lampadaires en panne ? avais-je protesté, peu convaincue. Cela devrait suffire à éloigner ces créatures, non ?

— La ville a oublié l'existence de cet endroit. Vous ne trouverez aucun département de la police qui lui soit affecté, et si vous vous adressez aux services de distribution d'eau ou d'électricité, on vous répondra qu'il n'existe dans les fichiers aucune adresse correspondant à cette zone.

Je lui avais ri au nez.

— Un quartier entier ne disparaît pas comme ça ! avais-je protesté en ponctuant mes paroles d'un claquement de doigts. C'est impossible !

— Impossible ? avait-il répété, un léger sourire aux lèvres. Avec le temps, vous cesserez d'employer ce mot.

Tout en gravissant les marches qui menaient à la porte de derrière, je brandis mon poing fermé en direction des Ombres. J'avais eu mon content de créatures monstrueuses et autres apparitions surnaturelles pour la journée.

Je sursautai en voyant l'Ombre qui se trouvait le long du mur se hérissier, comme en réponse à mon geste. Un frisson violent me parcourut au vu de cette manifestation d'hostilité.

La porte était fermée à clé, mais la troisième fenêtre que j'essayai d'ouvrir se souleva facilement. Tout en ironisant intérieurement sur l'incroyable manque de prudence de Barrons, je m'assis sur le rebord et me glissai dans la maison.

Une fois dans la place, je fis un rapide détour par les toilettes et me dirigeai vers la librairie.

Je ne sais toujours pas ce qui me fit hésiter au moment d'ouvrir la deuxième porte du sas qui séparait la partie résidentielle du magasin, mais le fait est que je me figeai net, la main sur la poignée. Peut-être avais-je entendu mon prénom, ou bien ma curiosité avait-elle été piquée par le ton inhabituellement véhément de Fiona, dont la voix parvenait jusqu'à moi.

Quoi qu'il en soit, attentive à ne pas dévoiler ma présence, j'entrebâillai discrètement la porte et tendis l'oreille, pour me livrer à une activité qui dut faire se retourner dans leurs tombes ma grand-mère, sa mère, et les dix générations d'aïeules qui l'avaient précédée.

J'écoutai aux portes.

— Tu n'as aucun droit d'agir ainsi et tu le sais très bien, Jéricho !

s'écriait Fiona.

— Quand te décideras-tu à comprendre, Fio ? Je le veux, cela suffit. Je me fiche de savoir si j'en ai ou non le droit.

— Elle n'est pas d'ici ; il faut qu'elle s'en aille. Je ne tolérerai pas sa présence un jour de plus !

— *Tu* ne toléreras pas ? Depuis quand es-tu chargée de prendre les décisions à ma place ?

Derrière le ton posé, presque doux, de sa voix, il y avait dans ses paroles une intonation menaçante qui ne me trompait pas. Mais Fiona ne la perçut pas, ou refusa de la percevoir.

— Depuis que tu en as besoin. Ce n'est pas prudent de la garder ici. Elle doit s'en aller – ce soir si possible, demain au plus tard. Je ne peux pas passer mon temps à m'assurer qu'il ne lui arrive rien de grave.

— Personne ne te l'a demandé, dit Barrons, assez froidement.

— Il faut bien que quelqu'un s'en charge, pourtant !

— Ne me dis pas que tu es jalouse, Fio. Cela ne te ressemble pas.

Un petit cri outré lui répondit. Il me semblait voir Fiona, ses yeux gris brillants de colère – ou d'une émotion plus tendre ? – et ses pommettes de beauté hollywoodienne se colorant sous l'effet des insinuations de Barrons.

— Admettons que je le sois, puisque, apparemment, tu tiens à envisager tout ceci sous un angle personnel. Je te le répète, je ne veux pas d'elle ici. Cela dit, la question n'est pas de savoir ce qui me plaît ou me déplaît. Cette gamine est ignorante, aussi innocente que l'agneau qui vient de naître...

Je contins avec peine une bouffée de rage et m'obligeai à écouter la suite.

— ... et elle n'a pas la moindre idée de ce qu'elle fait. Elle ne se doute pas des dangers qu'elle court. Tu n'as pas le droit de continuer à l'exposer comme tu le fais.

— Je te dis que je me fiche de savoir si j'en ai le droit ou non. Ce n'est pas mon problème, et ça ne l'a jamais été.

— Je ne te crois pas. Je commence à te connaître, Jéricho.

— Ça, ma belle, c'est ce que tu crois. Tu ne sais pas du tout qui je suis. Reste en dehors de ça, ou va-t'en. Je trouverai quelqu'un d'autre pour...

Il marqua une pause, comme s'il cherchait ses mots.

— ... pour satisfaire mes besoins.

— Oh ! s'écria Fiona d'un ton furieux. Satisfaire tes... Est-ce donc mon seul rôle ici ? Satisfaire tes besoins ? Et tu en serais capable, n'est-ce pas ? Tu trouverais quelqu'un d'autre. Tu me renverrais par le premier train, sans même un adieu ! Et tu ne penserais plus jamais à moi !

Barrons émit un petit rire. Je ne pouvais pas les voir, mais je l'imaginai en train de la prendre par les épaules, peut-être de caresser sa joue pâle du dos de ses doigts.

— Fio, l'entendis-je murmurer. Ma douce, fidèle et incorrigible Fio... Tu seras toujours dans mes pensées, mais je ne suis pas l'homme que tu crois. Tu m'idéalises beaucoup trop.

— Je n'ai jamais rien vu de plus en toi que ce que tu peux devenir, Jéricho, pour peu que tu le veuilles, déclara-t-elle avec une ferveur presque impudique.

Même « l'agneau qui vient de naître » était capable de reconnaître l'aveugle conviction de l'amour dans la voix de Fiona.

Barrons éclata de rire.

— Là, ma belle, tu commets la même erreur monumentale que la plupart des femmes : tomber amoureuse du potentiel d'un homme. Il est rare que nous ayons le même avis que vous sur ce point, et encore plus que nous ayons l'envie de le réaliser. Cesse donc de te faire des illusions sur celui que tu voudrais que je sois, et regarde-moi tel que je suis en réalité.

Il avait prononcé ces derniers mots avec une telle force que je crus le voir la prendre de nouveau par les épaules, avec plus de vigueur, comme pour l'obliger à le regarder. Il y eut un silence, puis un long soupir féminin, et de nouveau, plus rien.

— Elle reste, Fio, murmura finalement Barrons. Et tu ne m'ennuies plus avec cette histoire. Est-ce clair ?

Je commençais à croire que je n'avais pas entendu la réponse de Fiona lorsque Barrons répéta, d'un ton plus dur :

— Est-ce clair, Fio ?

— Très, dit-elle dans un souffle. Je ferai tout ce que tu voudras...

Sa voix avait soudain pris un accent rêveur, aussi insouciant que celui d'une enfant. Stupéfaite par ce soudain changement de registre, je refermai la porte avec précaution. Puis je pivotai sur mes talons et me hâtai de regagner la relative sécurité de ma chambre.

Plus tard dans la soirée, bien après que Barrons fut venu frapper chez moi pour me reprocher, à travers la porte fermée, d'être sortie sans sa permission et d'avoir risqué la sécurité de son détecteur personnel d'OP – oui, Fiona m'avait dénoncée –, je me postai à ma fenêtre et scrutai l'obscurité.

La plus grande confusion régnait dans mon esprit ; mes pensées s'envolaient et se dispersaient telles des feuilles mortes soulevées par le vent d'automne.

Où était le journal d'Alina ? Je ne pouvais pas croire qu'elle n'en ait pas tenu un. Si elle était tombée amoureuse, elle avait nécessairement consigné cette passion naissante dans un de ses carnets

et décrit l'homme qui occupait ses pensées, à plus forte raison si elle n'avait personne avec qui parler de lui.

J'avais envisagé de demander l'aide de Barrons, mais la conversation que j'avais surprise entre Fiona et lui m'avait fait changer d'avis. Il n'était plus question d'aborder ce sujet avec lui, et encore moins celui de ma brève – mais combien intense ! – rencontre avec le dénommé V'lane.

Ce dernier était-il vraiment un prince *seelie* ? J'avais du mal à l'admettre. Mais quel faë aurait trouvé grâce aux yeux d'une *sidhe-seer* comme moi ? En supposant, évidemment, que l'on puisse croire à cette histoire d'humains capables de voir les fées...

Je n'avais pas renoncé à l'espoir que tout cela ne soit qu'un mauvais rêve. Je me disais encore qu'il suffirait que je me réveille pour que le cauchemar prenne fin... ou alors, que j'avais été renversée par une voiture et que je me trouvais dans un lit d'hôpital à Ashford, souffrant d'hallucinations dues au coma.

J'aurais volontiers accepté toutes les hypothèses, sauf celle qui faisait de moi une *sidhe-seer*. Cela revenait à accepter ma défaite, à renoncer à lutter contre la mauvaise fièvre qui semblait s'être emparée de moi depuis que j'avais posé les pieds sur le sol irlandais. Car tout avait commencé le premier soir, lorsque j'avais vu mon premier faë dans ce pub et que la vieille femme s'en était prise à moi.

Avec le recul, je comprenais mieux son attitude. Elle n'était pas folle, comme je l'avais d'abord cru. C'était une *sidhe-seer* elle aussi, et ce soir-là, elle m'avait tout simplement sauvé la vie. Qui peut dire comment les choses auraient tourné si elle ne m'avait pas empêchée de me trahir ?

« Si vous êtes incapable de faire honneur à votre lignage... » avait-elle dit. Mon lignage ? Il existait donc des familles de *sidhe-seers* ?

Chacune de mes interrogations ne faisait que soulever une série de nouvelles questions... Devais-je en déduire que ma mère était une *sidhe-seer*, elle aussi ? Je réprimai un fou rire nerveux. Rainey Lane, perpétuellement armée de sa spatule et de son torchon, aurait feint toute sa vie de ne pas voir les faës ? Mon inspecteur des impôts de père m'aurait caché pendant toutes ces années son don de Vision Vraie ? C'était à peu près aussi plausible que d'entendre Mallucé me pardonner de bon cœur de lui avoir volé sa pierre magique et m'inviter à une virée shopping dans les boutiques de prêt-à-porter gothique de la vieille ville pour fêter cela...

C'est-à-dire hautement improbable, voire impossible, n'en déplaît à Barrons...

Mes pensées revinrent à V'lane. Et s'il s'était agi d'un faë noir ? S'il avait menti dans le but de libérer le plus possible de ses frères

unseelie ? Autre hypothèse, en supposant qu'il ait dit la vérité, pourquoi la Reine de Lumière voulait-elle un livre contenant, pour citer l'un des articles que j'avais lus, « la plus noire de toutes les magies » ? Que comptait-elle en faire ? Et d'ailleurs, comment avait-on pu perdre un ouvrage d'une importance aussi capitale ?

À qui me fier ? Vers qui me tourner ? Toutes ces interrogations me donnaient le tournis... d'autant qu'elles ne faisaient qu'en susciter d'autres. Alina avait-elle appris tout ce que je découvrais ? Était-elle allée chez McCabe et Mallucé ? Que lui était-il arrivé lorsqu'elle avait débarqué à Dublin, bien des mois auparavant ? Je n'en avais aucune idée, mais elle avait probablement trouvé cela très excitant. Avait-elle, comme moi, rencontré un homme qui lui avait ouvert les portes de ce monde de mystère et de noirceur ? Était-ce un faë qui l'y avait entraînée en la séduisant ?

« Il me ment depuis le début... m'avait-elle dit. Il est l'un d'entre eux. L'un d'entre eux, Mac ! » Qui étaient ces « eux » ? Les faës ? Je laissai échapper un petit cri de stupeur. Alina s'était-elle éprise de l'un d'eux ? Avait-elle été manipulée ? Utilisée comme détecteur d'Objets de Pouvoir, elle aussi ? Ma sœur était-elle une *null*, comme moi ?

Étais-je en train de suivre naïvement ses traces, pour parvenir à une destination identique – la mort ?

Je me mis à compter sur mes doigts. Qui voulait le *Sinsar Dubh* ? Barrons, un. McCabe, deux. Mallucé, trois. V'lane, quatre, et selon lui, Aoibheal, la reine *seelie*, ce qui faisait cinq. Vu la présence des rhinoboy, ces chiens de garde que nous avions croisés chez McCabe et Mallucé, il fallait aussi compter, d'après Barrons, avec un être *unseelie* de force majeure, probablement appelé le Haut Seigneur. Ce qui nous faisait, en tout, six concurrents.

Sans parler de moi, qui prenais la relève d'Alina...

Que voulaient-ils donc faire de ce livre... en admettant qu'ils poursuivissent le même but ? Quant à ce qui était de ma propre quête, j'étais dans le flou le plus total. « Il ne faut pas le leur laisser ! Nous devons mettre la main dessus avant eux », avait supplié Alina. Voilà tout ce qu'elle m'avait laissé comme instructions...

— Un peu court, sœurette, murmurai-je, le regard perdu dans la nuit.

Qui ne devait pas l'avoir ? Même si, par miracle, je trouvais ce maudit bouquin, non seulement il ne faudrait pas que je le touche, d'après ce que m'avait dit Barrons, mais je ne saurais qu'en faire...

Je laissai échapper un soupir de découragement. Tant de questions, si peu de réponses... et personne pour m'aider ! J'étais entourée de gens qui complotaient – et tuaient – comme ils respiraient.

McCabe, Mallucé, V'lane, Barrons... Il n'y en avait pas un pour

racheter les autres. Au mieux, ils étaient fous. Au pire, c'étaient des loups. *Une agnelle dans une cité de loups affamés.* L'image qu'avait employée Barrons était on ne peut plus parlante. Je tentai de chasser la suite de sa phrase, en vain. *Reste à savoir lequel vous dévorera le premier...*

Tout le monde avait ses secrets. Alina avait emporté les siens dans sa tombe. V'lane ne m'apporterait pas plus de réponses lorsque je le reverrais – car je n'étais pas assez naïve pour m'imaginer que j'étais débarrassée de lui. Même s'il me répondait, je ne serais guère avancée. J'étais détecteur d'OP, pas détecteur de mensonges. Barrons ne valait pas mieux. Comme me l'avait confirmé sa petite querelle avec Fiona, lui aussi cultivait le mystère, et si je devais en croire son employée, je courais plus de dangers qu'il ne me l'avait laissé entendre.

Bref, c'était la catastrophe sur toute la ligne... Cet après-midi, en m'échappant pour ma virée à l'appartement d'Alina, j'avais eu l'impression de quitter un sanctuaire inviolable. Mais manifestement, même chez Jéricho Barrons, je n'étais pas en sécurité.

Que ma vie d'autrefois me manquait ! Mes soirées au *Brickyard*, après la fermeture du bar, en compagnie de mes collègues. Nos virées à *Huddle House*, où nous allions dévorer une pile de pancakes avant d'aller nous coucher pour prendre quelques heures de repos avant l'aube. Nos après-midi de farniente sur les rives de l'un des lacs de la région...

Cette époque était révolue.

— Demain, nous irons voir Roark O'Bannion, m'avait annoncé Barrons un peu plus tôt dans la soirée, lorsqu'il était monté jusqu'à ma chambre pour le seul plaisir de me harceler. C'est le troisième concurrent sérieux sur ma liste. Entre autres affaires, il possède *O'Bannion's*, une brasserie huppée dans le centre-ville fréquentée par le gratin de Dublin et des environs. Comme vous semblez éprouver quelques difficultés à vous habiller, Fiona vous apportera une tenue adéquate. Ne quittez plus le magasin sans moi, mademoiselle Lane. Je ne le répéterai pas.

Je ne m'endormis pas avant 3 heures du matin, et lorsque je sombrai enfin dans le sommeil, ce fut avec la porte du placard grande ouverte et toutes les lampes de la chambre allumées, y compris celle du petit cabinet de toilette adjacent.

Roark « Rocky » O'Bannion, né dans une famille catholique très pauvre, était venu au monde doté d'une énergie – et d'un physique – à déplacer les montagnes. Certains auraient pu être tentés de l'appeler l'Irlandais Noir, car un peu de sang arabe, cadeau de quelque lointain ancêtre maure, coulait dans ses veines, lui donnant le teint mat et le tempérament ombrageux qui étaient la marque des O'Bannion.

Grâce à un corps d'athlète et à une volonté de fer, il avait mené une prestigieuse carrière de boxeur. Dans une ville contrôlée par deux clans rivaux aux méthodes mafieuses, les Halloran et les O'Kierney, il s'était rapidement imposé comme le roi du ring, mais cela ne suffisait pas à satisfaire les appétits de cet ambitieux.

Une nuit, alors qu'il n'avait que vingt-huit ans, les clans Halloran et O'Kierney au grand complet avaient été décimés. Des vieillards aux bébés encore au berceau, tous, même les femmes enceintes, avaient été assassinés. Égorgés, empoisonnés, abattus, étranglés... une véritable tuerie.

La ville n'avait jamais connu un tel massacre. L'événement avait d'autant plus frappé les esprits que toutes les victimes étaient mortes en même temps, sous les assauts soigneusement coordonnés d'un groupe d'assassins, chez elles ou dans les restaurants, hôtels et clubs de Dublin.

Inhumain ! avaient protesté la plupart des gens. Brillant, avaient applaudi quelques autres. Bon débarras... avait-on généralement conclu. Le lendemain, lorsque Rocky O'Bannion avait raccroché ses gants et pris la tête du florissant business des Halloran et des O'Kierney, toute la classe des travailleurs pauvres, dont les rêves et les postes de télévision étaient aussi démesurés que leurs comptes en banque étaient maigres, avait salué l'ex-idole des gamins comme un héros populaire, oubliant un peu vite le sang qui tachait ses mains et la bande de malfrats qui constituait sa garde rapprochée.

La gent féminine lui trouvait un charme fou, dans le genre cogneur mais beau gosse. Pourtant, Rocky n'avait jamais abusé de son physique avantageux, en tout cas pas pour séduire une femme mariée. Cet homme qui n'avait aucun respect pour la vie ni pour la loi plaçait

au-dessus de tout le saint sacrement du mariage.

Comme je l'ai précisé, il était catholique. À Dublin, on racontait en plaisantant que le jeune O'Bannion avait manqué l'école le jour où le prêtre avait prononcé un sermon sur les dix commandements et que le jour de l'examen, le petit Rocky avait ainsi résumé la question : « Tu ne convoiteras pas la femme de ton voisin, mais tout le reste est en libre-service. »

Malgré ce rapide portrait que m'avait dressé Barrons du troisième personnage à qui nous nous apprêtions à rendre une petite visite – et pas seulement au sens mondain du terme –, je n'étais pas du tout préparée à ce qui m'attendait. Rocky O'Bannion, comme je le découvris plus tard, était l'être le plus déroutant qui soit.

Je jetai un regard de côté à mon chauffeur, tout en songeant que ma vie ressemblait à un film. Ce soir, Barrons avait choisi dans son ahurissante collection de bolides une Lamborghini Countach, un modèle datant de 1975, et l'une des trois seules Countach Wolf jamais créées.

— Barrons ? Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée d'aller fouiner dans les affaires personnelles de ce gars-là.

J'avais vu assez de feuilletons télé sur la mafia pour avoir compris au moins une règle de base : on n'attaque pas un parrain de front, à moins d'être candidat au suicide. Et en ce qui me concernait, j'avais déjà suffisamment d'ennemis comme cela.

— Par ailleurs, j'aimerais bien savoir à quoi vous jouez. Grâce à vous, je vais bientôt avoir toute la faune de la ville aux trousses – les cinglés, les vampires, les faës, et d'ici peu, la mafia. Je vous préviens, pas question que je me teigne les cheveux en roux pour éviter qu'on me reconnaisse ! J'aurais l'impression d'être tombée dans un pot de peinture orange.

Il éclata d'un rire joyeux, incongru. J'en fus si surprise que je sursautai sur mon siège de cuir. C'était bien la première fois que je voyais son expression habituellement fermée s'adoucir un peu !

— Très drôle, mademoiselle Lane.

Puis, après quelques instants de silence, il demanda :

— Voulez-vous prendre le volant ?

— Pardon ?

Que lui arrivait-il ? Depuis que je l'avais rejoint, peu après 23 heures, vêtue de l'inconfortable robe apportée par Fiona (après avoir passé le vêtement, j'étais restée immobile quelques instants en me demandant si le tissu n'était pas imprégné de je ne sais quel poison fulgurant ou, à tout le moins, d'une bonne poignée de poil à gratter), il faisait preuve d'une bonne humeur à toute épreuve.

Il se montrait drôle, détendu, en pleine forme, comme quelqu'un qui aurait pris de la drogue, bien qu'il semblât parfaitement maître de

lui-même. S'il avait été quelqu'un d'autre, je l'aurais soupçonné d'avoir abusé d'une substance illicite, mais cela ne lui ressemblait pas. Barrons se shootait à l'argent, au pouvoir, pas à la coke.

Pourtant, il rayonnait d'une énergie formidable, presque magnétique, si puissante que l'air autour de lui vibrait et crépitait.

— Je plaisantais, dit-il.

Cela aussi était inhabituel. Jéricho Barrons n'avait pas le profil d'un amuseur public.

— Ce n'est pas très gentil, maugréai-je. J'ai toujours rêvé de conduire une Lamborghini C... C... une Lamborghini.

— C'est « Countach » qui vous pose problème, mademoiselle Lane ?

Avec son accent européen, « Countach », ou plutôt « *Kuhn-tah* », prenait une sonorité délicieusement exotique.

— Exactement, répondis-je.

Il me jeta un regard en biais.

— Peut-on savoir pourquoi ?

— Ma maman m'a appris à ne pas dire de gros mots.

Je savais très bien ce que signifiait « Countach ». C'était mon père qui m'avait transmis le virus des voitures de luxe. Je n'avais que sept ans lorsqu'il avait commencé à m'emmener avec lui visiter les salons de l'automobile haut de gamme, peut-être parce qu'il n'avait pas de fils avec qui partager sa passion pour les bolides. J'étais entrée dans le jeu et, au fil des années, nous avons développé une profonde complicité grâce à notre amour partagé de la belle mécanique.

Comme il me l'avait appris, en me faisant jurer de ne rien répéter à maman, « Countach », en italien, signifiait approximativement « sacrée putain », et il n'était donc pas question de prononcer ce mot-là à voix haute. Je tenais à respecter un minimum les convenances, même – et surtout – si c'était tout ce que je parvenais à préserver dans le tourbillon malsain qui soufflait sur ma vie.

— On dirait que vous vous y connaissez en voitures, mademoiselle Lane, murmura Barrons avec, dans le ton, ce qui me parut être une pointe d'admiration.

— Un peu, répondis-je avec modestie.

En vérité, mon attitude était tout ce que l'on aurait pu trouver de modeste dans ma personne ce soir-là. Alors que nous traversions la première de deux lignes de chemin de fer, je crus que mes seins allaient jaillir de ma robe au décolleté vertigineux. Dans un réflexe, je croisai mes mains sur ma poitrine pour la maintenir sous les quelques centimètres carrés d'étoffe qui la couvraient.

Lorsque nous passâmes sur le second rail, je sentis se poser sur moi le regard de Barrons, si intense que ma peau se mit à me brûler. Je savais, sans avoir besoin de lever les yeux vers lui, que ses traits

avaient pris cette expression âpre, tendue, que j'avais déjà surprise sur son visage.

Je m'interdis de tourner la tête de son côté. Nous roulâmes ainsi en silence de longues minutes, chacun plongé dans ses pensées. L'air semblait s'être raréfié dans l'habitacle, comme entièrement absorbé par la présence de Barrons.

— Vous avez vu la nouvelle Gallardo Spyder ? demandai-je tout à trac.

— Pas encore. Comment est-elle ?

Feignant de ne pas remarquer la tension qui avait envahi sa voix et son timbre soudain grave, presque rauque, je me lançai dans une description exhaustive du fabuleux bolide, vantant ses lignes pures, ses cinq cent douze chevaux et son moteur dix cylindres en V.

Avant que j'aie eu le temps de finir, nous nous garions devant *O'Bannion's*, entre une berline Maybach et une limousine noire. Je remarquai avec satisfaction que les valets étaient humains, ici. Cela changeait agréablement des rhino-boys.

Je l'avoue, je laissai des marques de doigts sur la Maybach. Il *fallait* que je l'effleure en passant, ne fût-ce que pour pouvoir me vanter devant papa d'en avoir touché une de mes mains !

Si la vie avait été différente, si Alina n'avait pas été assassinée, et si je n'avais pas été plongée jusqu'au cou dans un cauchemar à côté duquel les films d'horreur les plus glaçants prenaient des allures de dessins animés pour enfants, j'aurais immédiatement appelé mon père pour lui décrire l'engin, depuis le capot (que je brûlais de soulever pour découvrir son moteur douze cylindres en V) jusqu'à ses sièges dont le cuir crème offrait un merveilleux contraste avec l'intérieur tapissé de noir laqué. Il aurait demandé des détails, et pour la première fois, j'aurais regretté de ne pas avoir investi dans un portable équipé d'une fonction appareil photo, rien que pour exciter sa jalousie...

Seulement, Alina avait été assassinée, mes parents étaient encore sous le choc, et papa n'aurait rien entendu de mes paroles. Je le savais pour avoir appelé à la maison après m'être habillée, un peu avant 23 heures, soit en début de soirée à Ashford.

Je m'étais assise sur mon lit et j'avais regardé, perplexe, mes bas fixés à un inconfortable porte-jarretelles, mes talons aiguilles et le rubis gros comme un œuf niché entre mes seins au bout de sa chaînette.

Papa était ivre lorsqu'il avait décroché.

C'était la première fois qu'il se soûlait depuis une éternité – depuis le jour où, six ans et demi plus tôt, son frère s'était tué en se rendant à son propre mariage, laissant devant l'autel une fiancée enceinte de lui qui ne serait même pas officiellement sa veuve, et papa

dans son plus beau costume, témoin d'un marié qui n'était déjà plus qu'un macchabée.

J'avais raccroché dès que j'avais entendu sa voix pâteuse, incapable de faire face. J'avais besoin qu'il me console, et non l'inverse.

— Soyez sur vos gardes, murmura Barrons au creux de mon oreille, m'arrachant à mes sombres pensées. Ce n'est pas le moment de manquer de réflexes.

Puis, sans prévenir, il enroula son bras gauche autour de ma taille, posa sa main droite sur mon épaule, ses doigts frôlant les rondeurs de mes seins, et m'entraîna dans la brasserie, dardant des regards menaçants sur les hommes assez téméraires – ou assez stupides – pour s'intéresser d'un peu trop près à mes courbes. Il n'aurait pu le proclamer avec plus de force : j'étais à lui, rien qu'à lui.

À peine étions-nous à l'intérieur que je compris. Voilà donc ce qu'étaient les femmes, ici ! Impeccablement coiffées et maquillées, sexy mais vêtues avec goût, elles n'étaient que des trophées que l'on exhibe. Des pièces de collection aux rires feutrés et aux manières élégantes, aussi jalousement gardées qu'elles étaient pomponnées avec soin. Des signes extérieurs de la réussite de leur homme...

Mac l'Arc-en-ciel aurait été aussi déplacée, ici, qu'un gobelet de plastique dans une vitrine de porcelaine fine.

Je me redressai de toute ma hauteur – augmentée d'une bonne douzaine de centimètres de talons aiguilles – et fis comme si les deux tiers de mon anatomie, que ne recouvrait pas, ou si mal, ma courte robe moulante à dos nu, n'étaient pas exposés à la vue de tous.

Apparemment, Barrons était un habitué des lieux. Sur notre passage, j'interceptai des hochements de tête et des murmures de bienvenue. Chez *O'Bannion's*, tout était feutré, de bon goût... à condition de détourner le regard de l'arme à feu que semblait posséder chaque homme présent dans l'assistance.

Je m'approchai de mon cavalier pour lui murmurer à l'oreille la question qui me vint soudain à l'esprit. Malgré les talons sur lesquels j'étais juchée, il me dépassait encore d'une bonne tête.

— Vous aussi, vous êtes armé ?

Il me sourit et me répondit, ses lèvres frôlant mes cheveux :

— Dans un endroit comme celui-ci ? C'est la meilleure façon de réduire dramatiquement son espérance de vie. Mais pas de panique, mademoiselle Lane, je ne compte provoquer personne.

Il adressa un bref signe de tête à un énorme type qui mâchonnait un cigare, une jolie fille à chaque bras.

— C'est-à-dire, rectifia-t-il une fois que nous fûmes passés, pas dans l'immédiat.

Il m'aida à m'asseoir dans un box et commanda à dîner pour nous

deux.

— Qu'est-ce qui vous dit que j'aime mon steak à point ? protestai-je. Et que je veux une salade César ? Vous ne m'avez même pas demandé mon avis !

— Regardez donc autour de vous, mademoiselle Lane. Aucun serveur ici ne prend la commande d'une femme. Chez *O'Bannion's*, vous mangez ce que l'on choisit pour vous, que cela vous convienne ou non. Bienvenue dans une époque révolue. Celle où les femmes se contentaient de ce qu'on leur donnait, et avec le sourire.

Diable ! Et moi qui croyais avoir vu ce que l'on faisait de pire en matière de machisme dans le Sud profond... Barrons avait de la chance : la cuisson de mon steak m'importait peu, j'aimais la salade sous toutes ses formes, et j'étais ravie qu'on me paie un bon repas dans cet établissement luxueux.

Je mangeai donc sans protester, avec d'autant plus d'appétit que je n'avais avalé que deux bols de céréales depuis le matin. Lorsque j'eus fini, je m'aperçus que Barrons n'avait pas touché à son plat. Je l'interrogeai du regard.

— J'ai déjà dîné, dit-il en poussant son assiette vers moi.

Sans me faire prier, je m'attaquai à son filet mignon.

— Alors, pourquoi avez-vous commandé ? demandai-je entre deux bouchées.

— Chez *O'Bannion's*, on paie d'abord, on discute ensuite.

— Ça promet, marmonnai-je, vaguement agacée par les méthodes de cet *O'Bannion*.

Au même instant, un grand costaud aux oreilles décollées et au nez aplati d'ancien boxeur s'approcha de notre table.

— Ravi de vous revoir, monsieur Barrons. M. *O'Bannion* vous invite, vous et madame, à passer derrière pour lui dire bonjour.

Ce n'était pas une invitation, c'était une convocation en bonne et due forme. Barrons, cependant, ne parut pas s'en formaliser. Il se leva, me prit par le bras et m'entraîna à la suite de l'ex-boxeur en me serrant contre lui comme si j'étais aveugle. De quoi avait-il peur ? Que je me cogne contre les murs ?

« Passer derrière » consistait à quitter l'immeuble pour se rendre dans un autre bâtiment situé derrière la brasserie. Il nous fallut d'abord traverser une arrière-salle et les cuisines, puis descendre une longue volée de marches qui nous conduisit dans un tunnel souterrain humide mais bien éclairé.

De la galerie en sous-sol partaient un certain nombre de boyaux secondaires, les uns obstrués par des parpaings et du ciment, les autres fermés par de lourdes portes d'acier hérissées de barres et de verrous.

— Dans certains quartiers de Dublin, murmura Barrons à mon

oreille, il y a une autre ville sous la ville.

— Pas très rassurant, répondis-je alors que, sous nos pieds, le sol recommençait à s'élever.

Je m'attendais, je l'avoue, à tomber sur une scène digne des aventures d'Elliott Ness – un groupe de types patibulaires en bras de chemise, des auréoles de sueur sous les bras, sanglés d'un holster et mâchonnant un cigare, des piles de pièces et de billets devant eux, assis autour d'une table de tripot dans une salle enfumée aux murs ornés de posters de filles nues.

La réalité était un peu différente. Il y avait là une demi-douzaine d'hommes en complets élégants, qui discutaient tranquillement dans une pièce spacieuse meublée de cuir et d'acajou, et la seule femme dont le portrait ornait les murs était une Vierge à l'Enfant. Elle était entourée d'une multitude de crucifix, d'images pieuses et d'étagères supportant une collection de Bibles qui aurait donné le vertige au saint-père lui-même. Jamais je n'avais vu autant de croix ! Certaines étaient en argent, d'autres en or, la plupart en bois, et il y en avait même une en plastique phosphorescent.

Derrière un impressionnant bureau ministre, une série de douze peintures illustraient la Passion du Christ, et le manteau de la cheminée supportait une Cène de vastes dimensions. À l'autre extrémité de la pièce, deux petits autels couverts de bougies allumées en flanquaient un autre, plus grand, sur lequel j'aperçus un reliquaire en orfèvrerie qui contenait je ne sais quelles saintes reliques.

Un homme brun, puissamment charpenté, nous tournait le dos dans une attitude de prière.

En franchissant le seuil, je feignis de trébucher. Aussitôt, Barrons me rattrapa et tourna la tête vers moi.

— H... op ! m'exclamai-je en lui adressant un regard insistant.

Allait-il comprendre le message ? Nous n'étions convenus d'aucun code, mais j'espérais avoir été assez explicite : il y avait de l'OP dans l'air... Peut-être pas dans la pièce, mais tout près de nous, dans cette « ville sous la ville » à laquelle Barrons avait fait allusion. Je le savais à la nausée qui m'avait saisie et à la sensation de brûlure désormais familière qui courait sous ma peau.

Si Barrons capta mon signal, il n'en montra rien. Son visage demeura imperturbable, son regard braqué sur l'homme devant l'autel.

Lorsque ce dernier pivota vers nous, il fut aussitôt imité par les deux *Unseelie* qui le flanquaient. Je ne savais toujours pas qui était le faë de haute caste qui recherchait le *Sinsar Dubh*, mais manifestement, il avait placé ses chiens de garde ici aussi.

Notre rival inconnu faisait surveiller les mêmes personnages qui intéressaient Barrons : McCabe, Mallucé, O'Bannion. En revanche,

contrairement aux rhino-boys que j'avais vus chez les deux premiers, ceux que j'avais sous les yeux ne se donnaient pas la peine de prendre une apparence humaine, ce qui m'intriguait fort.

Il me fallut quelques instants pour m'apercevoir qu'ils n'en avaient pas besoin, pour une raison simple : ils étaient invisibles. Personne ne pouvait les voir, sauf les *sidhe-seers* tels que Barrons et moi.

Pourquoi avaient-ils fait ce choix, au lieu de s'insérer dans l'entourage d'O'Bannion, comme leurs collègues auprès de McCabe et Mallucé ? Je n'en avais aucune idée, mais cela ne me facilitait pas la tâche, car j'allais devoir veiller à faire comme si je ne les remarquais pas, sous peine de me trahir. L'exercice menaçait d'être périlleux, je n'avais pas droit à l'erreur. Si je laissais mon regard s'arrêter à l'endroit précis de l'espace qu'ils occupaient... eh bien, je n'osais même pas songer à ce qui pourrait advenir.

Calquant mon attitude sur celle de mon compagnon, je concentrai mon attention sur l'homme qu'ils encadraient et qui ne pouvait être que le fameux Rocky O'Bannion.

À le voir, on comprenait immédiatement comment il s'était hissé en haut de l'échelle sociale : à la force de ses poings. Dans n'importe quel pays, à n'importe quelle époque, l'Irlandais aurait été un guerrier, un chef, un meneur d'hommes.

Brun, tout en muscles, très grand, il portait une veste de cuir noir, une chemise blanche et un pantalon noir à la coupe parfaite. Ses manières avaient l'élégance un peu rude de ceux qui sont habitués à être obéis au doigt et à l'œil. Son épaisse chevelure sombre était coupée très court, et ses dents luisaient d'un blanc trop éclatant pour être honnête. L'ancien boxeur avait manifestement investi pour réparer les dégâts causés par dix années sur le ring...

Son sourire était vif comme l'éclair... et à peu près aussi rassurant.

— Ravi de vous revoir, Barrons.

— Bonsoir, O'Bannion, répondit celui-ci avec un hochement de tête rapide.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

Barrons commença par le féliciter pour la cuisine servie à la brasserie puis, ayant fait dévier la conversation sur une société de navigation que possédait l'Irlandais et avec laquelle celui-ci avait eu quelques soucis, il laissa entendre qu'il possédait des informations susceptibles de l'intéresser.

Je les observai en essayant de dissimuler ma curiosité. Physiquement, Rocky O'Bannion était un roc. Un mètre quatre-vingt-dix de force musculaire, quatre-vingt-dix kilos de pur charisme. Les hommes devaient l'envier, et les femmes rêver de lui appartenir. J'ai

bien dit appartenir. L'égalité dans le couple devait être une notion parfaitement abstraite à ses yeux.

Je n'en doutais pas un instant, ce monument de virilité, si séduisant qu'il fût, avait un cœur de pierre. Je l'imaginais très bien tuer de sang-froid quiconque se plaçait en travers de sa route. Et si j'en jugeais par l'ostentatoire dévotion avec laquelle il tentait de masquer ses noirs péchés, il était aussi un psychopathe en puissance.

Et pourtant, cela ne changeait rien à l'attirance que j'éprouvais pour lui – ce qui donnera peut-être une assez juste idée de sa formidable séduction. Il me révoltait, mais je savais qu'il lui suffirait de poser sur moi son regard sensuel aux paupières lourdes pour que je ne réponde plus de moi... et rien que pour cette raison-là, il me terrorisait.

À ma grande surprise, Barrons n'en menait pas large lui non plus, ce qui n'était pas pour me rassurer. D'ordinaire, rien n'impressionnait mon formidable coéquipier. Pourtant, je voyais clairement des rides de tension plisser le coin de ses yeux et les commissures de ses lèvres. Toute son humeur légère s'était évanouie pour faire place à une nervosité presque palpable, et son teint cuivré semblait plus pâle que d'habitude.

Malgré ses quelques centimètres de plus que notre hôte, malgré sa carrure plus solide, malgré l'extraordinaire vitalité qui était la sienne, il n'était que l'ombre de lui-même. Un spectre. Comme si – l'image est étrange, mais c'est celle qui s'imposa alors à mon esprit – quatre-vingt-dix-neuf pour cent de sa personne étaient ailleurs, occupés à je ne sais quelle mystérieuse activité, tandis que seul un pour cent de lui-même se trouvait dans la pièce, en face d'O'Bannion.

— Beau brin de fille, commenta ce dernier en me désignant du menton.

Je frémis et, comme je l'avais craint, je me mis à rougir. Le boxeur s'approcha de moi, me contourna en me regardant avec attention, puis je l'entendis émettre un grognement d'approbation bien masculin.

— N'est-ce pas ? répondit Barrons.

— Elle n'est pas irlandaise.

— Américaine.

— Catholique ?

— Protestante, mentit Barrons.

Je feignis de ne pas m'offusquer.

— Quel dommage... commenta l'Irlandais.

Puis, se tournant de nouveau vers Barrons, il reprit :

— Ravi de vous avoir revu, Barrons. Si vous en apprenez plus sur mon affaire, sur les docks...

— Je vous tiens au courant.

— Vous aimez bien ce type-là, dis-je d'un ton accusateur, tandis que nous marchions dans les rues à peine éclairées.

À cette heure tardive – près de 4 heures du matin –, la vieille ville était déserte. Barrons avait les traits tirés par la concentration. Pourquoi cet air soucieux ? Manifestement, O'Bannion avait été ravi des informations qu'il lui avait fournies, à propos d'un gang qui s'en était pris à l'un de ses entrepôts.

— Détrompez-vous, mademoiselle Lane.

— D'accord, vous ne l'aimez pas. Mais vous avez de l'estime pour lui, n'est-ce pas ?

Il secoua la tête.

— En êtes-vous bien sûr ? insistai-je, plus curieuse que je ne voulais le montrer.

Barrons avait témoigné à l'Irlandais une déférence à laquelle aucun de ses rivaux n'avait eu droit, et j'étais bien déterminée à savoir pourquoi.

Il réfléchit quelques instants, puis me répondit :

— Si j'étais dans un pays en guerre et que je doive choisir entre un compagnon, même sans arme, et toute une batterie d'artillerie, je prendrais O'Bannion. Je ne l'aime pas, je n'ai aucune estime pour lui, mais je sais ce qu'il vaut.

Nous marchâmes en silence pendant quelques instants, et je me félicitai d'avoir troqué mes talons aiguilles pour de confortables chaussures de toile.

Après avoir quitté *O'Bannion's*, nous étions rentrés à la librairie, et Barrons m'avait demandé un rapport complet de ce que j'avais perçu. Puis il m'avait laissée seule dans la boutique pour aller, selon ses propres paroles, « en reconnaissance dans les zones les plus intéressantes du réseau d'égouts de la ville ».

En son absence, j'étais montée dans ma chambre pour me changer. Je n'avais pas besoin de ses conseils pour savoir comment m'habiller pour une descente dans les égouts de Dublin : plus ce serait sombre, vieux et abîmé, mieux ce serait.

Nous étions ensuite retournés dans le quartier où se trouvait la brasserie de l'Irlandais, à bord d'une voiture banale, gris foncé, que je n'avais encore jamais remarquée dans le fascinant garage de son propriétaire. Après avoir laissé notre véhicule à quelques centaines de mètres de notre destination, nous avons fini à pied le reste du trajet.

— Ne bougez pas, me dit soudain mon compagnon en m'arrêtant d'un geste.

Intriguée, je le vis descendre du trottoir et se poster au milieu de la chaussée. Lui aussi s'était changé et portait à présent un jean usé, un vieux tee-shirt noir et des bottes au cuir râpé, une tenue dans

laquelle je ne l'avais jamais vu mais qui ne faisait que souligner sa puissante musculature et renforcer sa séduction... à condition bien sûr d'être sensible au genre beau ténébreux au corps d'acier.

Un fauve en jean, me dis-je, parcourue d'un frisson. Un prédateur en liberté dans la ville...

Puis je le vis soulever une plaque d'égout, la déposer sur le pavé, se glisser dans le trou et me faire signe de le rejoindre.

— Vous plaisantez ? murmurai-je.

— Par où pensiez-vous entrer dans le réseau, mademoiselle Lane ? demanda-t-il d'un ton impatient.

— Aucune idée. Je crois que je n'avais pas très envie d'y penser, entre nous. Il n'y a pas un escalier, ou quelque chose ?

— Ni d'escalier ni de *quelque chose*.

Puis, après un regard en direction du ciel, il reprit :

— Nous devons être sortis d'ici aussi vite que possible, mademoiselle Lane. Je vous serais reconnaissant de bien vouloir vous dépêcher.

De fait, l'aube était sur le point de se lever. Les rues n'allaient pas tarder à être envahies par tout un peuple matinal, et il ne ferait pas bon jaillir de la trappe d'accès sous le regard des passants... ou, pire, devant une voiture lancée à pleine vitesse.

Je m'approchai de l'ouverture avec prudence.

— Je parie que c'est plein de rats, là-dedans.

— Exact.

— Génial. Et les Ombres ?

— Il n'y a rien à manger là-dessous pour elles. Elles préfèrent les rues. Prenez ma main et suivez-moi.

— Comment allons-nous sortir ? demandai-je, méfiante.

— Par un autre chemin.

— Avec un escalier ?

— Non.

— C'était trop beau. Alors, comment allons-nous...

— Vous le verrez bien. Bon, vous venez ou je pars sans vous ?

Effrayée par cette perspective, je pris la main qu'il me tendait et me glissai dans la bouche d'égout, direction la ville sous la ville, une version encore plus inquiétante du Dublin nocturne que je connaissais déjà.

Tout compte fait, le Dublin souterrain n'était pas aussi effrayant que je l'avais craint. Du moins pas plus que ne l'avait été le Dublin terrestre depuis quelque temps...

Tout en suivant mon guide le long des canaux noirs et puants, je songeai à ce qu'était devenue ma vie. En d'autres temps, les odeurs nauséabondes, les grattements furtifs de dizaines de rats courant dans l'obscurité – sans parler de la perspective d'abîmer mes ongles sur les aspérités des murs – m'auraient fait hurler d'horreur.

Mais qu'était tout ceci, à côté du quotidien qui était maintenant le mien ? Mes terreurs, à présent, s'appelaient l'Homme Gris ou la Chose aux mille bouches. Ou encore Rocky O'Bannion, l'homme qui n'avait pas hésité à assassiner vingt-sept personnes en une nuit, sous le simple prétexte qu'elles se trouvaient entre lui et le but qu'il s'était fixé...

Et surtout, qu'étaient mes craintes d'autrefois, au regard du vol audacieux que je m'apprêtais à commettre ?

Refusant de penser aux risques insensés que nous prenions, je marchais sur les traces de mon guide qui, éclairant ses pas d'une lampe torche, virait à droite, puis à gauche, le long de galeries parfois vides, parfois obstruées par d'ignobles paquets brunâtres. Lentement mais sûrement, le sol descendait en s'enfonçant toujours plus profondément dans les entrailles de la terre.

— Qu'est-ce ? demandai-je en désignant un large canal aux eaux rapides qui passait derrière une barrière de métal logée dans la muraille.

Nous avions déjà vu de telles grilles, mais plus petites, et fixées plus bas. La plupart contenaient un répugnant liquide noirâtre. Ce que je voyais semblait très différent. On aurait dit un vrai cours d'eau.

C'était le cas.

— C'est la Poddle, me confirma Barrons. Elle coule sous la ville et se jette dans la Liffey par une grille semblable à celle-ci, au pont de Millenium. À la fin du XVIII^e siècle, deux chefs rebelles se sont enfuis du château de Dublin, où ils étaient retenus, par les égouts. Il est assez facile de naviguer sous la ville, pour qui connaît son réseau de canaux

souterrains.

— Comme vous, par exemple.

— Comme moi.

Mentalement, je comptai sur mes doigts. Les reliques sacrées, la façon de bloquer un compte bancaire digne de la Couronne d'Angleterre, la faune branchée de Dublin et les soirées privées qu'elle fréquentait, le plan exact de la ville souterraine...

— Y a-t-il des choses que vous ne connaissiez pas ? ne pus-je m'empêcher de demander.

— Assez peu.

Si surprenant que cela puisse paraître, il n'y avait pas d'arrogance dans ses paroles. Il avait parlé sur le ton de la constatation.

— Où avez-vous appris tout cela ?

— Et vous, depuis quand êtes-vous devenue un moulin à paroles ?

Vexée, je me tus. Il ne voulait pas m'entendre ? Très bien, je ne dirais plus rien.

— Où êtes-vous né ? m'entendis-je alors demander.

Je me mordis les lèvres, mais trop tard. La question avait fusé d'elle-même.

— Désolée, ajoutai-je. Je ne sais pas ce qui m'a pris de vous poser cette question. Mais bon, il faut reconnaître que je ne sais pas grand-chose de vous. J'ignore d'où vous venez, si vous avez une famille, ce que vous faites exactement dans la vie... Avouez que c'est agaçant.

— Je n'avoue rien, et vous savez tout ce que vous avez besoin de savoir, mademoiselle Lane. Et maintenant, avançons. Nous n'avons que très peu de temps.

Une cinquantaine de pas plus loin, il m'aida à gravir les barreaux d'une échelle d'acier fixée à la muraille... échelle au sommet de laquelle je fus soudain prise de violentes nausées.

Un Objet de Pouvoir était là, juste devant moi. Et pas le moindre, à en juger par la formidable énergie qu'il émettait.

— Juste derrière ça, dis-je. Désolée, mais je crois qu'on est coincés.

« Ça », c'était ce qui ressemblait à s'y méprendre à une porte blindée. Vous savez, de celles que l'on voit dans les banques (je veux dire, dans les films qui racontent des braquages spectaculaires), qui mesurent presque un mètre d'épaisseur, sont fabriquées dans des alliages virtuellement indestructibles, et s'ouvrent en actionnant une gigantesque roue.

Pas de chance, nous étions du mauvais côté de la « poignée »...

— Je suppose que vous n'avez pas de bâtons de dynamite dans votre poche ?

J'étais rompue de fatigue, et mes nerfs éprouvés par les émotions

commençaient à lâcher. J'avais voulu plaisanter, mais après tout, peut-être Barrons allait-il me répondre par l'affirmative. À force de côtoyer le danger, de nager à contre-courant dans un univers absurde, j'en venais à perdre le sens de la réalité.

Barrons, en tout cas, paraissait très sérieux.

Je le vis examiner l'énorme porte quelques instants, puis fermer les yeux. Sous ses paupières, il me sembla que ses globes oculaires roulaient rapidement dans leurs orbites, comme s'il passait au scanner le plan du réseau d'égouts de la ville à une vitesse accélérée pour localiser notre position, examiner les points d'accès à notre but, déterminer le trajet optimal...

Puis ses yeux s'ouvrirent.

— Vous êtes bien certaine qu'il y a quelque chose derrière cette porte ?

— Absolument, dis-je en luttant contre un haut-le-cœur. D'ailleurs, je crois que je vais être malade.

— Tâchez de vous contenir, je vous prie.

Puis, tout en pivotant sur lui-même pour s'éloigner, il m'ordonna :

— Ne bougez pas.

Je tressaillis. La perspective de rester seule, sans autre compagnie que ma lampe de poche, ne me plaisait pas du tout.

— Où allez-vous ?

— O'Bannion compte sur les barrières naturelles pour protéger son trésor, me lança-t-il sans se retourner. Ce qu'il n'a pas prévu, c'est que je suis bon nageur.

Impuissante, je regardai la lueur de sa torche s'éloigner le long d'une galerie qui se trouvait sur ma gauche, puis disparaître. J'étais entourée par les ténèbres, seule, avec pour unique protection contre la crise de panique une dérisoire lampe de poche. Jamais de ma vie je n'avais autant détesté l'obscurité.

Après ce qui me parut une éternité – sept minutes trente secondes selon ma montre –, un Jéricho Barrons ruisselant ouvrit l'énorme porte.

— Dites-moi que je rêve ! murmurai-je en décrivant un tour complet sur moi-même.

Je n'en croyais pas mes yeux. Nous nous trouvions dans une salle creusée à même la roche, encombrée du sol au plafond d'objets de culte en tout genre et d'armes anciennes. Vu les lignes sombres qui couraient le long de la muraille, cette salle souterraine était parfois inondée. Toutefois, les pièces de la collection d'O'Bannion, accrochées à des supports fixés dans la roche ou disposées sur de hauts piédestaux de pierre, étaient à l'abri de la montée des eaux. J'imaginais assez bien le boxeur psychopathe arpenter cette petite salle pour contempler

son trésor, ses yeux aux lourdes paupières brillant de fanatisme idolâtre...

Des traces de pas humides traversaient la pièce, depuis une grille placée au niveau du sol, derrière laquelle on devinait le reflet de l'eau, jusqu'à la massive porte blindée. Barrons ne s'était même pas arrêté pour regarder autour de lui lorsqu'il était venu m'ouvrir.

— Trouvez-le, prenez-le et allons-y, gronda-t-il.

J'avais oublié qu'il ne pouvait savoir lequel, parmi tous ces articles, était l'Objet de Pouvoir dont j'avais perçu la présence. Moi seule en étais capable. Je pivotai lentement sur moi-même, toutes mes « antennes » mentales déployées.

Tout à coup, je fus secouée par une violente nausée. Je frémis en songeant qu'O'Bannion aurait beau jeu de me retrouver, s'il pouvait faire identifier le contenu de mon estomac ! Par chance, je parvins à me maîtriser.

— Là, dis-je en tendant la main vers un objet accroché juste au-dessus de ma tête, parmi des dizaines d'autres exactement semblables.

En me retournant, je vis que Barrons était derrière moi, à l'extérieur de la porte blindée, et qu'il scrutait la galerie d'accès. Il revint vers moi et regarda l'article que je lui montrais.

— Enfer ! marmonna-t-il en donnant un coup de poing sur la porte. Je ne l'avais pas vue.

Retournant à son poste d'observation, il ajouta :

— Vous en êtes bien certaine ?

— Absolument.

— Alors, prenez-la, mademoiselle Lane. Ne restez pas plantée là.

— Moi ?

— Vous êtes juste à côté.

— Mais je vais être malade ! protestai-je.

— Eh bien, c'est le moment idéal pour apprendre à gérer votre phobie. Allons, dépêchons !

Le cœur au bord des lèvres, je m'étirai et décrochai d'une main tremblante l'objet accroché au mur. Le crochet de métal qui le retenait se souleva dans un cliquetis sonore lorsque je le libérai du poids qu'il soutenait.

— Et ensuite ? demandai-je.

Barrons émit un rire sec, dont l'écho se répercuta contre les murs de pierre.

— Ensuite ? Vous courez aussi vite que vous le pouvez, mademoiselle Lane. Vous venez de déclencher une bonne douzaine d'alarmes.

Je sursautai.

— De quoi parlez-vous ? Je n'entends rien !

— Je parle des sonneries installées dans toutes les maisons que

possède O'Bannion. Selon l'endroit où il se trouve pour l'instant, nous avons entre un peu de temps et très peu de temps pour disparaître.

Décidément, Jéricho Barrons exerçait une très mauvaise influence sur moi. En l'espace d'une soirée, je m'étais habillée comme une poule de luxe, transformée en as de la cambriole, et voilà que je juraux comme un charretier.

— Merde ! m'exclamai-je en détalant.

Ce ne fut qu'en parcourant à toutes jambes les ruelles de Dublin encore noyées d'obscurité, une lance plus grande que moi glissée sous mon bras, que je pris conscience qu'il ne me restait probablement que quelques heures à vivre.

— Du nerf, mademoiselle Lane ! s'exclama Barrons d'un ton optimiste lorsque je lui eus fait part de mes sombres pressentiments. Vous connaissez le proverbe ? « Aide-toi, le Ciel t'aidera. »

Je le regardai sans comprendre, le souffle court, les poumons en feu, tout en essayant de monter dans la voiture. En vain : la lance restait coincée en travers de la portière.

— Faites-la glisser par-dessus votre siège vers l'arrière, dit Barrons en contournant le véhicule.

J'exécutai la manœuvre, puis baissai la vitre côté passager pour laisser dépasser la lance, trop longue pour rentrer dans l'habitacle. Je m'assis en même temps que Barrons se glissait derrière le volant, et nos deux portières claquèrent à l'unisson.

— Attendez-vous à mourir... commença Barrons.

Je tournai les yeux vers lui, le cœur serré par l'angoisse.

— ... et il vous arrivera malheur, poursuivit-il. La puissance de l'esprit sur la matière est bien plus importante que ne le croient beaucoup de gens.

Il démarra en trombe et lança la voiture à toute vitesse, avant de laisser échapper un juron.

Je remarquai alors qu'un véhicule de police nous croisait en roulant très lentement. Comme je me trouvais sur la gauche, je me rassurai en me disant que les *Gardai* ne pouvaient voir l'extrémité de la lance qui dépassait à la hauteur de ma vitre.

— Nous ne faisons rien de mal, murmurai-je, espérant sans doute m'en convaincre moi-même. En tout cas, ils ne peuvent rien nous reprocher. Pas encore. L'alarme n'a pas encore été donnée à la police, n'est-ce pas ?

— Qu'elle l'ait été ou non, nous ne pourrions plus nier que nous nous trouvions dans les parages au moment critique, vous et moi. Nous sommes sur les terres d'O'Bannion, mademoiselle Lane. À votre avis, qui paie les *Gardai* pour patrouiller à une heure pareille ?

Il me fallut quelques secondes pour comprendre ses paroles.

— Vous voulez dire que même si ces flics ne savent pas qui nous sommes, une fois qu'ils auront appris qu'O'Bannion a été victime d'un vol...

— ... ils feront le rapprochement avec nous.

— Alors, nous sommes morts.

— Décidément, vous êtes une incorrigible pessimiste, dit-il d'un ton presque amusé.

— Je suis réaliste, rectifiai-je. Regardez les choses en face, Barrons. O'Bannion ne se contentera pas de venir récupérer son joujou en nous faisant promettre de ne pas recommencer.

— Nos pensées façonnent la réalité, mademoiselle Lane. Vous devriez vous méfier des vôtres. Elles me paraissent dangereusement négatives.

Je ne compris que bien plus tard ce qu'il essayait de me faire toucher du doigt ce soir-là. L'unique – mais décisif – avantage que l'on peut avoir sur l'adversaire dans un combat, c'est l'espoir. Un *sidhe-seer* qui a renoncé d'avance est un *sidhe-seer* mort, car le doute est une arme qu'il retourne contre lui. Moralité, il n'y a que deux options : l'espoir ou la peur. Le premier lui donne des ailes, le second l'enterre vivant.

N'ayant pas encore assimilé cette leçon, je me contentai de me rencogner dans mon siège tandis que nous roulions à vive allure dans les rues désertes de Dublin, jusqu'à l'allée brillamment éclairée qui longeait l'arrière de l'immeuble de Barrons.

— Au fait, qu'avons-nous volé ? demandai-je pendant que la porte du garage se soulevait lentement.

Dans le puissant faisceau des phares, les plaques d'immatriculation de sa superbe collection de bolides brillèrent un instant. Nous traversâmes le garage jusqu'à l'autre extrémité, où Barrons gara la berline.

— Elle est connue sous diverses appellations, mais vous en avez sans doute entendu parler sous le nom de Lance de Longin.

— Connais pas.

— Et la Lance du Destin ? Ou la Sainte Lance ?

Je secouai de nouveau la tête.

— Vous n'appartenez à aucune confession religieuse, mademoiselle Lane ?

— Il m'arrive d'aller à l'église, répondis-je en descendant de voiture, avant de me pencher pour récupérer l'arme.

— Eh bien, la lance que vous tenez entre vos mains est celle qui perça, voilà deux mille ans, le flanc du Christ sur la croix.

De stupeur, je faillis la laisser tomber.

— Cet objet a tué Jésus-Christ ? m'exclamai-je.

Je courus après lui vers la porte du garage. Je n'étais pas une

grenouille de bénitier, mais la seule idée de toucher cet objet m'était soudain insupportable. Je luttais à grand-peine contre une folle envie de le jeter au loin et d'aller me laver les mains.

Je passai sous la porte qui redescendait déjà et traversai l'allée à la suite de Barrons. Des Ombres rôdaient dans l'obscurité, à la lisière de la zone éclairée, je ne leur accordai pas un regard. Je n'avais qu'une hâte : rentrer dans l'immeuble pour me protéger de la nuit, dans laquelle les gardes du corps d'O'Bannion braquaient peut-être déjà leurs revolvers sur moi.

— Il était mort lorsque c'est arrivé, si cela peut vous rassurer. C'est un soldat romain, Gaius Cassius Longinus, qui tenait la lance. Le lendemain était le jour de Pessah, la Pâque juive, et les autorités juives ne voulaient pas voir le spectacle des criminels crucifiés le jour de cette fête sacrée. Elles demandèrent à Ponce Pilate de hâter le trépas des malheureux, afin qu'ils soient descendus de leurs croix. La crucifixion était une mort lente, qui pouvait prendre des jours. Lorsque les soldats brisèrent les jambes des deux compagnons d'infortune du Christ, ceux-ci, incapables de pousser sur leurs membres inférieurs pour respirer, décédèrent par suffocation. Le Messie, lui, semblait déjà mort. Pour ne pas avoir à lui briser les jambes, l'un des soldats lui perça le flanc afin de s'assurer qu'il n'était plus en vie. De façon assez curieuse, on a prêté par la suite des pouvoirs surnaturels à la fameuse Lance de Longin. Nombreux sont ceux qui affirmèrent la posséder : l'empereur Constantin, Charlemagne, Otton I^{er} le Grand, et même Adolf Hitler, pour n'en citer que quelques-uns. Tous voyaient en elle la source de leur puissance.

Je bondis dans le vestibule, claquai la porte derrière moi et contournai mon hôte afin de lui barrer le passage.

— Si je comprends bien ce que vous me dites, Barrons, nous sommes entrés par effraction dans le musée personnel d'un gangster psychopathe pour nous emparer de l'objet dont il croit tirer tout son pouvoir ?

Il hocha la tête.

— Et pourquoi avons-nous fait cela ?

— Parce que cette lance, mademoiselle Lane, est également appelée la Lance de Luin, ou de Luisne, ou encore la Lance Brillante. Ce n'est pas une arme romaine, mais un artefact introduit dans ce monde par les Tuatha Dé Danaan. Bref, il s'agit de l'un des quatre Piliers de Lumière, et il se trouve que c'est aussi l'une des deux seules armes au monde capables de tuer un faë. N'importe quel faë, quelle que soit sa caste. On dit que la souveraine *seelie* elle-même craint cette lance... Maintenant, si cela vous fait plaisir, je peux appeler O'Bannion pour lui proposer de la lui rapporter. Avec un peu de chance, il passera l'éponge.

J'agrippai l'arme, le cœur gonflé d'un espoir nouveau.

— Pourrait-elle tuer la Chose aux mille bouches ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Et l'Homme Gris ?

Nouveau hochement de tête.

— Et les Traqueurs ?

Il répéta son geste.

— Même les faës de sang royal ?

Il fallait que ce point soit parfaitement clair.

— Absolument, mademoiselle Lane.

— Promis ?

— Juré.

Je baissai les yeux vers l'arme.

— Et O'Bannion ? demandai-je. Qu'allez-vous lui dire ? Car vous pensez bien qu'il ne va pas en rester là...

Pour toute réponse, Barrons passa devant moi, alluma le plafonnier du vestibule et éteignit les lumières extérieures. Derrière l'imposte, je vis l'obscurité envahir l'allée qui longeait l'immeuble.

— Montez dans votre chambre, mademoiselle Lane, et n'en sortez sous aucun prétexte – aucun, vous m'entendez ? – jusqu'à ce que je vienne vous chercher. Me suis-je bien fait comprendre ?

Je le regardai, incrédule. Il n'imaginait tout de même pas que j'allais attendre bien sagement qu'on vienne m'assassiner dans mon sommeil ?

— Je n'ai pas l'intention de me laisser...

— Montez ! répéta-t-il.

S'il y a quelque chose que je déteste, c'est bien qu'on me coupe la parole, surtout pour me donner des ordres. Pour qui Barrons me prenait-il ? Pour une autre Fiona, prête à tout accepter en échange d'une caresse ou d'un mot gentil ?

— Désolée de vous décevoir, Barrons, mais je ne suis pas F...

Cette fois-ci, je me félicitai qu'il m'interrompe avant que je ne me trahisse en avouant que j'avais écouté aux portes et surpris sa conversation avec son employée.

— Vous comptiez passer la nuit ailleurs, peut-être ? me demanda-t-il froidement.

Un sourire suffisant étira ses lèvres.

— Dans ce cas, permettez-moi d'éclaircir pour vous un ou deux points de détail. Rentrez au *Clarin House*, et Mallucé ne vous laissera aucune chance. Vous pouvez nager au milieu d'un lac d'eau bénite avec une bouée de gousses d'ail autour de la taille, cela n'empêchera pas un vampire affamé de faire de vous ce qu'il veut. Essayez un nouvel hôtel, et c'est O'Bannion qui vous aura retrouvée avant l'aube. À moins que vous n'ayez l'espoir de rentrer chez vous, en Géorgie ?

Dans ce cas, je suis désolé de vous ôter vos illusions, mais il est trop tard.

Je n'eus pas le courage de lui demander ce qu'il entendait par là. Qu'O'Bannion me rattraperait avant que j'aie atteint l'aéroport ? Que les envoyés de Mallucé viendraient me chercher jusqu'en Géorgie ? Que lui-même m'empêcherait de quitter l'Irlande ?

— Je vous hais, murmurai-je.

Avant qu'il ne m'entraîne chez les pires oiseaux de nuit que comptait Dublin – vampires, chefs mafieux et noceurs interlopes – et qu'il ne m'oblige à les voler comme une vulgaire cambrioleuse, j'avais encore une chance de m'en sortir. Une chance infime, mais une chance tout de même.

À présent, les règles du jeu avaient changé. Il me semblait que j'allais devoir lutter à tâtons dans l'obscurité la plus complète contre des adversaires équipés de lunettes à infrarouges... Et ce qui m'effrayait le plus, c'était la certitude que Barrons, depuis le début, avait manœuvré pour en arriver là. Il m'avait acculée dans une impasse, afin que je n'aie plus qu'une chance de survie : lui.

J'étais furieuse contre lui, mais aussi contre moi-même. Comment avais-je pu me laisser manipuler de la sorte ? Maintenant, je n'avais plus le choix. J'allais devoir me plier à sa volonté.

Cela dit, je n'étais pas complètement sans ressources. Certes, j'avais besoin de Barrons... mais Barrons aussi avait besoin de moi. Et je n'allais pas me priver de le lui rappeler.

— Très bien, dis-je en ravalant mon dépit. En attendant, je garde ceci, et je n'accepterai aucune discussion sur ce point.

Tout en parlant, j'élevai la lance pour lui signifier qu'elle était à moi. Elle ne me suffirait sans doute pas pour me protéger des gangsters et des vampires, mais grâce à elle, je donnerais du fil à retordre aux faës en tout genre.

Il regarda l'arme pendant quelques secondes d'un air indéchiffrable, puis il dit :

— Elle était pour vous, de toute façon. Je vous suggère de retirer la hampe, qui n'est pas d'origine, afin de pouvoir la transporter plus aisément. Seule la pointe vous sera utile.

J'ouvris des yeux ronds de surprise. Pour moi ? Non seulement cette relique devait valoir une fortune au marché noir, mais Barrons, qui était lui aussi *sidhe-seer*, aurait pu en avoir l'usage pour sa propre protection. Pourquoi me l'abandonnait-il ?

— Elle est pour moi ? Vraiment ? demandai-je, méfiante.

Il hocha la tête.

— Obéissez-moi, mademoiselle Lane, et je vous aiderai à rester en vie.

— Je n'aurais jamais été en danger si vous ne m'aviez pas

entraînée dans une telle galère, lui rappelai-je d'un ton acide.

— Ce n'est pas moi qui vous ai demandé d'arpenter Dublin en criant sur les toits que vous recherchiez le *Sinsar Dubh*. Vous avez été assez naïve, ou assez stupide, pour vous jeter vous-même dans la gueule du loup. Et pour mémoire, je vous rappelle que je vous avais prévenue. Ne vous avais-je pas dit de rentrer chez vous ?

— Oui, avant que vous ne compreniez que je pouvais vous être utile. Maintenant, vous n'hésiteriez pas à me ligoter et à me droguer pour me garder auprès de vous.

— Possible. À moins que je n'emploie une méthode plus simple, et tout aussi efficace...

Je le fusillai du regard. Il semblait si sérieux que je n'avais aucune envie de lui demander de se montrer plus précis.

— Cela dit, reprit-il, étant donné les menaces qui pèsent sur votre personne, je pense que je n'aurai pas besoin d'en arriver là. Ce qui nous ramène à notre point de départ. Montez dans votre chambre et n'en descendez sous aucun prétexte tant que je ne serai pas venu vous chercher. Suis-je bien clair ?

L'humilité n'a jamais été mon fort, et je n'avais pas envie de m'améliorer dans ce domaine pour l'instant. Comprenant que répondre reviendrait à capituler, je me contentai de regarder la lance. Sa tête triangulaire luisait, tel de l'argent pur, dans la vive lumière du vestibule. Si je la désolidarisais de sa hampe, elle ne mesurerait qu'une trentaine de centimètres de long. Sa pointe était acérée comme une lame, sa base large comme la main. Elle rentrerait assez facilement dans mon sac à main. La seule difficulté serait de faire en sorte qu'elle ne le transperce pas...

Lorsque je relevai les yeux, j'étais seule.

Barrons avait disparu.

Mes parents appartenait à une génération bien différente de la mienne. Leur credo était : « Le travail, même le plus pénible, est une récompense en soi. » Ils avaient bien sûr leurs problèmes, mais ils n'en faisaient pas une montagne.

Notre mot d'ordre, à nous, ce serait plutôt : « J'y ai droit. » La plupart des gens de mon âge semblent persuadés qu'ils n'ont eu qu'à se donner la peine de naître pour mériter ce qu'il y a de mieux et que si leurs parents ne cèdent pas à tous leurs caprices, ils les condamnent à une existence de misère et d'exclusion.

Élevés parmi les jeux vidéo, la télé satellite, Internet et les derniers gadgets électroniques du moment – que leurs parents se tuent à la tâche pour leur payer –, ils sont incapables d'assumer leurs échecs et en rejettent la faute sur leurs géniteurs... trop accaparés par leurs ambitions professionnelles pour s'occuper correctement d'eux !

Personnellement, je n'ai jamais eu l'impression que mes parents étaient pour quoi que ce soit dans mes déboires. La seule et unique responsable de ce qui pouvait m'arriver, c'était moi, et personne d'autre.

Tout cela pour en venir au fait que je commençais à comprendre ce que voulait dire papa lorsqu'il me répétait : « Cela ne sert à rien d'affirmer que ce n'était pas ton intention, Mac. Que tu l'aies voulu ou non, le résultat est le même. »

La différence est à peu près la même qu'entre donner la mort par accident et tuer de sang-froid. La victime est morte, et son cadavre se fiche bien des subtilités sémantiques qui entourent son décès.

Bref, volontairement ou non, deux barres chocolatées, une orange, un sac de bretzels et vingt-six heures plus tard, j'avais du sang sur les mains.

Je n'avais jamais été aussi heureuse que je le fus ce matin-là de voir les premiers rayons du soleil levant. Car j'avais fini par faire exactement ce que je m'étais juré de ne jamais faire : je m'étais tapie dans ma chambre un jour et une nuit entiers, tremblante de peur, toutes lumières allumées, en essayant de faire durer aussi longtemps

que possible mes maigres réserves, et en me demandant par quel moyen Jéricho Barrons comptait nous protéger des représailles de Rocky O'Bannion.

Même s'il parvenait à tenir à distance les premiers hommes de main de l'Irlandais, d'autres viendraient, plus forts, mieux armés. Seul, il n'avait aucune chance contre le chef mafieux et ses lieutenants, tous d'anciens boxeurs plus ou moins voyous, qui autrefois avaient décimé deux familles entières.

En voyant l'aurore rosir le ciel derrière les rideaux, je me précipitai à la fenêtre de ma chambre pour les ouvrir. J'avais survécu à une nouvelle nuit dans Dublin, et cela était en soi un motif de réjouissance. Je restai un long moment immobile, le regard perdu dans l'allée en contrebas, avant de comprendre ce que je voyais.

Dans la mesure où je pouvais donner un sens au spectacle que j'avais sous les yeux...

Incapable de refréner ma curiosité, je quittai ma chambre, dévalai les trois étages et me ruai dans le vestibule de derrière, avant de sortir dans l'air froid du petit matin. Sous mes pas, les marches de l'escalier étaient couvertes de rosée. Je descendis dans l'allée en frissonnant.

À quelques pas de là, dans la lumière du jour naissant, était garée une Maybach noire rutilante, toutes portières ouvertes. Un obsédant cliquetis tintait dans l'air, signe que le contact n'avait pas été coupé et que la batterie fonctionnait encore. Derrière, pare-chocs contre pare-chocs, trois autres véhicules noirs aux vitres fumées s'alignaient le long du trottoir en direction du quartier désert qui commençait au bout de l'allée. Tous étaient dans le même état – moteur allumé, portières ouvertes.

Avec, devant chacune des portières, un petit tas de vêtements et une paire de chaussures.

Une image me revint soudain en mémoire. Une voiture abandonnée dans ce coin perdu de la ville, et la pile d'affaires juste à côté, avec les souliers un peu plus loin, comme si leur propriétaire s'était volatilisé.

Volatilisé ? Pas exactement...

Un frémissement d'horreur me parcourut, si violent que j'en eus la nausée. Comment n'avais-je pas deviné ce qui s'était passé ? N'importe quel idiot aurait tout de suite compris ! Du moins, n'importe quel *sidhe-seer* sachant ce qui rôdait dans les ténèbres de ce quartier maudit...

Je tentai de reconstituer le déroulement des événements au cours des dernières vingt-six heures. Les flics qui nous avaient croisés au volant de leur voiture de patrouille, la veille, à l'aube, avaient dû faire leur rapport à O'Bannion, et celui-ci était venu le soir même avec ses nervis nous rendre une visite... qui n'était pas purement amicale, si

l'on considérait qu'ils s'étaient discrètement garés dans l'allée de derrière.

Et c'était alors que *cela* était arrivé.

Le plan de Barrons était confondant de simplicité et d'efficacité. Il s'était contenté d'éteindre les éclairages qui donnaient sur l'allée, ainsi que, probablement, ceux de devant, afin de plonger dans l'obscurité les abords de l'immeuble. À peine descendus de voiture, O'Bannion et ses sbires avaient été massacrés.

Barrons savait qu'ils viendraient, et en nombre. Il avait prévu qu'ils n'auraient même pas le temps de traverser l'allée... Il n'avait pas menti en affirmant que j'étais en sécurité à l'intérieur. Et pour cause ! Une fois les lumières allumées à l'intérieur et éteintes dehors, aucun être, humain ou non, n'aurait pu m'atteindre.

Il avait tendu un piège mortel à ces hommes. Par ma faute.

Quand je m'étais emparée de la lance, que je l'avais décrochée du mur de la salle du trésor souterraine, j'avais signé l'arrêt de mort d'une quinzaine de malheureux et de leur chef.

Lentement, je pivotai sur moi-même et levai les yeux vers le bâtiment, qui m'apparut soudain sous un angle radicalement différent.

Ce n'était pas un immeuble. C'était une arme.

Lorsque, pour la première fois, j'avais posé mon regard sur la bâtisse, j'avais eu la très nette impression qu'elle se tenait, tel un bastion, entre la partie vivante, lumineuse, de Dublin et sa partie morte : le quartier fantôme.

Ce n'était pas une impression, mais la réalité. Cet immeuble constituait le dernier rempart de la ville contre les ténèbres, dont Barrons repoussait les assauts à grand renfort de lumière. En contrepartie, tout ce qu'il avait à faire pour se protéger des agressions nocturnes était d'éteindre les éclairages extérieurs et de laisser s'approcher les Ombres, cerbères jamais repus de chair humaine...

Mue par une fascination malsaine, ou peut-être par une curiosité atavique pour tout ce qui concernait les faës, je m'approchai de la Maybach. La pile de vêtements qui gisait devant la portière côté conducteur était surmontée d'une veste de cuir noir qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle que j'avais vue sur le dos de Rocky O'Bannion l'avant-veille.

Réprimant à grand-peine un haut-le-cœur, je me penchai pour la ramasser. Lorsque je la soulevai, une sorte de pellicule jaunâtre, toute parcheminée, en tomba. Je sursautai et lâchai le vêtement. Ce n'était pas la première fois que je voyais cette... matière jaune sale et desséchée. J'en avais croisé des dizaines de fragments, de différentes tailles, de différentes formes, poussés par les rafales dans les rues du quartier désert où je m'étais égarée un jour de *fog*. J'avais cru alors qu'il y avait une usine de papier dans les parages. Je m'étais trompée.

Ce n'était pas du papier qui volait autour de moi, dans le silence épais de cette fin d'après-midi.

C'étaient des gens. Ou plutôt, ce qu'il en restait...

Et ce jour-là, si mes pas ne m'avaient pas portée vers l'immeuble de Jéricho Barrons avant la tombée de la nuit, j'aurais rejoint la cohorte de ces résidus d'humanité racornis.

Je poursuivis mon examen. Je n'avais pas besoin de soulever d'autres vestes pour comprendre que ces parchemins jaunis étaient tout ce qu'il restait de Rocky O'Bannion et de ses hommes, mais j'inspectai malgré tout trois autres tas. Puis je renonçai. C'était plus que je n'en pouvais supporter.

Au moins, me dis-je, les malheureux n'avaient-ils pas eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait. Un instant, je me demandai si les Ombres s'en étaient d'abord prises aux premiers à poser le pied sur le trottoir, avant de régler leur compte aux suivants, lorsqu'ils étaient descendus à leur tour, l'arme au poing, en s'inquiétant de ne pas voir revenir leurs camarades, ou bien si elles avaient attendu que les hommes soient tous sortis des véhicules pour les attaquer.

La seconde hypothèse, me dis-je, supposait qu'elles soient capables d'un minimum d'intelligence. Dans la première, il leur suffisait de libérer leurs ignobles appétits de chair humaine...

Si elles m'avaient attaquée la nuit où je m'étais perdue, j'aurais, contrairement aux hommes d'O'Bannion, vu ce qui m'attaquait, en ma qualité de *sidhe-seer*. Toutefois, ignorant cette particularité, je n'aurais pas eu le réflexe de tendre la main pour les toucher et les paralyser, comme me le permettaient mes dons de *null*. D'ailleurs, les Ombres possédaient-elles une enveloppe physique que j'aurais pu toucher ? Il faudrait que je pose la question à Barrons.

Je laissai mon regard errer sur l'alignement de véhicules et sur les petits tas qui jonchaient le pavé, pitoyables restes de seize hommes solides et vigoureux. Des vêtements, des souliers, quelques bijoux, et des armes. Beaucoup d'armes. Ils devaient en posséder au moins deux chacun, car l'asphalte luisait d'éclats d'acier bleuté. Soit les Ombres avaient été si rapides que les hommes d'O'Bannion n'avaient pas eu le temps de dégainer, soit les revolvers étaient munis de silencieux, car je n'avais pas entendu un seul tir la nuit précédente.

Peu m'importait qu'ils aient été des assassins et des criminels. Peu m'importait qu'ils aient tué de sang-froid près d'une trentaine de personnes, dont des vieillards et des nourrissons. J'aurais toujours leur mort sur ma conscience. Que je l'aie voulu ou non, mes mains resteraient à jamais couvertes de leur sang.

Fiona arriva un peu avant midi pour ouvrir le magasin. Dans le courant de l'après-midi, le ciel s'assombrit et l'air se rafraîchit. Je me

pelotonnai devant la cheminée du coin lecture situé vers le fond de la boutique, une pile de magazines sous la main, en regardant avec envie les clients qui entraient et sortaient d'un air insouciant. Pourquoi ne pouvais-je pas avoir une vie normale, moi aussi ?

Postée derrière son comptoir, la fidèle employée de Barrons se montra d'une humeur charmante avec tout le monde sauf avec moi, avant de fermer sa caisse et de quitter les lieux à 20 heures précises en verrouillant avec soin la porte derrière elle.

Quelques heures après le massacre perpétré indirectement par le propriétaire des lieux, les affaires continuaient chez *Barrons – Bouquins & Bibelots*. Devant un tel cynisme, je ne pus m'empêcher de me demander lequel des deux hommes était le plus dangereux : l'ex-boxeur reconverti dans le grand banditisme ou le libraire amateur de belles voitures ?

Le premier était mort. Quant au second, je le vis pousser la porte de la librairie, tout à fait vivant et ruisselant de pluie, à 21 h 30, soit un peu plus tard que l'horaire auquel il arrivait d'ordinaire.

Après avoir refermé à clé derrière lui, il se dirigea vers le comptoir pour prendre connaissance des notes que lui avait laissées Fiona, puis il me rejoignit et s'installa dans un fauteuil en face du canapé dont j'avais fait mon QG officiel.

Malgré moi, je le parcourus d'un regard rapide. Sa chemise de soie rouge sombre, mouillée de pluie, était plaquée sur son large torse comme une seconde peau, de même que son pantalon noir, sous l'étoffe duquel je devinais ses longues jambes musclées. Il portait d'étranges bottines de cuir noir rehaussées de métal au niveau des talons et des orteils, un lourd bracelet d'argent aux motifs celtiques, qui m'évoquait de mystérieuses cérémonies parmi des cercles de mégalithes, ainsi qu'un torque noir et argent. Comme toujours, il rayonnait d'énergie vitale, de virilité charnelle et de ténébreuse séduction.

Puis je croisai son regard. Nous nous dévisageâmes un moment sans mot dire. Il ne demanda pas : « Je suppose que vous avez vu les voitures dans l'allée de derrière ? » et je ne répondis pas : « Espèce de monstre, comment avez-vous pu faire une chose pareille ? » Il ne répliqua pas : « Vous êtes vivante. N'est-ce pas ce qui compte, mademoiselle Lane ? », ce qui m'évita d'avoir à lui rappeler que c'était lui qui m'avait mise en danger...

Je ne saurais dire combien de temps dura cette conversation silencieuse. Son regard brillait d'une telle intelligence et d'un si vaste savoir que j'eus un instant l'impression de contempler l'Arbre de la Connaissance. Je n'aurais qu'à tendre la main, me dis-je, pour saisir ses fruits rouges et appétissants...

Je me ressaisis aussitôt, honteuse de ma faiblesse. Qu'étais-je

allée imaginer ? Il n'y avait dans ses iris noirs que le reflet des flammes qui crépitaient dans l'âtre et celui de l'éclat soyeux de sa chemise couleur sang.

— Avez-vous seulement réfléchi à ce que vous faisiez ? N'avez-vous eu aucun état d'âme ?

Comme il ne répondait pas, j'insistai :

— Vous n'avez pas pensé à leurs familles, même un instant ? Qui vous dit qu'il n'y avait pas parmi eux un pauvre bougre arrivé là par hasard et qui n'avait rien de plus grave à se reprocher que d'avoir volé le goûter d'un copain à l'école primaire ?

Si l'on pouvait tuer d'un regard, j'aurais assassiné Barrons à ce moment-là. Toute la journée, j'avais pensé aux enfants dont le père ne rentrerait pas à la maison, aux femmes qui ne sauraient jamais ce que leur mari était devenu... Devais-je rassembler leurs effets personnels – je ne parle pas de leurs restes parcheminés – et les déposer anonymement au poste de police le plus proche ?

Tout à coup, je me réjouis d'avoir eu, dans mon malheur, la chance de savoir ce qu'il était advenu d'Alina. D'avoir vu son corps, de l'avoir enterrée, d'avoir pu la pleurer. Si elle avait simplement disparu, j'aurais passé le reste de mon existence à la chercher, à guetter son visage et sa silhouette dans la foule, à me demander si elle était en vie, ailleurs, loin de moi. À espérer qu'elle ne soit pas entre les mains de quelque détraqué...

— Demain, déclara Barrons, vous irez au National Muséum.

Dans un petit rire incrédule, je relâchai mon souffle, que je retenais depuis de longues minutes sans même m'en rendre compte, dans l'attente de sa réponse. C'était bien Barrons ! Lui posiez-vous une question qu'il vous répondait par un ordre.

— Terminés, les « Vous resterez ici jusqu'à mon retour, mademoiselle Lane » ? demandai-je en imitant ses inflexions arrogantes.

Puis, me souvenant que si O'Bannion n'était plus dans la course, un certain seigneur gothique, lui, s'y trouvait toujours, j'ajoutai :

— Et que faites-vous de notre ami Mallucé ?

J'avais beau posséder à présent une arme contre les faës, je ne m'estimais pas suffisamment équipée pour faire face à un vampire en colère.

— Il a été convoqué loin de Dublin hier soir par quelqu'un dont il n'a pas pu, ou pas voulu, discuter les ordres, m'expliqua Barrons. Sa garde rapprochée ne l'attend pas avant quelques jours, voire une semaine.

À ces mots, je retrouvai un peu de sérénité. J'allais profiter de ce répit pour sortir à ma guise et vivre comme une personne normale, sans avoir à redouter de faire de mauvaises rencontres, à part avec les

faës, que je n'avais plus de raisons de craindre. J'allais enfin pouvoir me rendre à l'appartement d'Alina, et là, je verrais s'il était raisonnable d'endommager un peu plus les lieux dans l'espoir de mettre enfin la main sur le journal de ma sœur...

J'en profiterais pour renouveler ma provision d'encas et de barres chocolatées, au cas où je serais une fois de plus consignée dans ma chambre, et peut-être aussi pour m'offrir une petite folie : des haut-parleurs miniatures pour mon iPod. Je ne supportais plus les écouteurs, qui m'empêchaient d'entendre les possibles dangers autour de moi. Puisque je n'avais plus à payer de frais d'hôtel, je pouvais me permettre cet achat.

— Au National Muséum ? répétais-je. Que voulez-vous que j'y fasse ?

— J'aimerais que vous y cherchiez des... OP, comme vous les appelez. Il y a bien longtemps que je me demande si certaines reliques des faës ne s'y trouvent pas, exposées à la vue de tous et cataloguées sous des références erronées. À présent que je vous ai, je vais pouvoir vérifier cette théorie.

— Je croyais que vous connaissiez tous les OP et que vous saviez à quoi ils ressemblaient, dis-je.

Il secoua la tête.

— Ce n'est pas si simple. Les faës eux-mêmes ne se souviennent pas de tous leurs objets sacrés.

Un petit rire désabusé lui échappa.

— C'est ce qui arrive quand on vit aussi longtemps qu'eux, je suppose... Pourquoi s'ennuyer à se souvenir, à conserver une trace de ce qui a été ? Qui s'en soucie ? Vous vivez aujourd'hui. Vous vivrez demain. Les humains passent, le monde change, mais vous restez le même. Avec le temps, mademoiselle Lane, les détails suivent la même voie que les émotions.

— Pardon ?

— Les faës ne sont pas comme les humains. Leur extraordinaire longévité fait d'eux des êtres profondément différents de nous. N'oubliez jamais cela.

— Croyez-moi, je n'ai aucune raison de les confondre avec les humains. Je sais que ce sont des monstres, même les plus séduisants d'entre eux.

À ces mots, une lueur d'intérêt s'alluma dans son regard.

— Les plus séduisants d'entre eux ? répéta-t-il. Je croyais que tous ceux que vous aviez croisés étaient répugnants. Me cacheriez-vous quelque chose ?

J'avais failli parler de V'lane, un sujet que je n'avais aucune envie d'aborder avec Barrons. Jusqu'à ce que je sache à qui je pouvais me fier et jusqu'à quel point, je jugeais plus prudent de garder pour moi

un certain nombre d'informations.

— Et vous, monsieur Barrons, me cacheriez-vous quelque chose ? rétorquai-je avec un détachement étudié.

De quel droit se permettait-il une telle réflexion, lui qui ne me disait pas le dixième de ce qu'il savait ? Je commençais à me lasser de ce petit jeu où j'étais toujours perdante. Désormais, j'allais adopter ses méthodes. Pourquoi m'épuiser à prétendre que je ne lui cachais rien ? Il avait son jardin secret, j'avais le mien. Et s'il se montrait trop curieux, je n'aurais qu'à faire comme lui : répondre à ses questions par d'autres questions.

Nous eûmes une nouvelle conversation silencieuse, où nous abordâmes, cette fois-ci, le sujet des faux-semblants, de la vérité et du mensonge, et de leurs avantages et inconvénients respectifs. Je progressais à grands pas, me félicitai-je en comprenant qu'il renonçait à m'interroger. Manifestement, il avait décidé qu'il n'avait rien à gagner à une confrontation qui l'aurait obligé à en livrer plus qu'il ne le souhaitait...

— Essayez de boucler rapidement votre visite, reprit-il comme si de rien n'était. Lorsque vous aurez vu le musée, nous nous occuperons des différents sites, à travers toute l'Irlande, où pourraient se trouver les pierres restantes et le *Sinsar Dubh*. Nous n'avons pas de temps à perdre. La liste est longue.

— Pour qui me prenez-vous ? Pour un chien de chasse que vous allez promener à travers le pays en lui ordonnant de chercher vos fichus OP ?

— Voulez-vous toujours retrouver le *Sinsar Dubh*, mademoiselle Lane ?

— Oui, bien sûr !

— Savez-vous où il pourrait être ?

Je réprimai un soupir agacé. Pourquoi me posait-il une question dont il connaissait déjà la réponse ?

— Ne pensez-vous pas que le meilleur moyen de mettre la main sur le Livre Noir et sur l'assassin de votre sœur est encore de vous immerger dans le monde où elle a trouvé la mort ? insista Barrons.

Je haussai les épaules. Tout cela était si évident que je ne voyais pas l'intérêt d'y revenir.

— Bien entendu, répondis-je. À condition de ne pas y laisser ma peau... Or, j'ai comme l'impression que je n'y ai pas que des amis.

Il esquissa un sourire.

— Vous m'avez, moi. Et je ne permettrai pas que l'on attente à votre vie.

Il se leva et traversa la pièce. Arrivé à la porte, il me lança par-dessus son épaule :

— Un jour, vous me remercirez.

Il devait plaisanter. Espérait-il vraiment que je lui serais reconnaissante de m'avoir souillé les mains de sang ?

— Cela m'étonnerait, Barrons, répondis-je.

Il ne m'entendit pas. La porte s'était déjà refermée sur lui, tandis qu'une fois de plus il disparaissait dans la nuit humide de Dublin.

*Ombres : probablement mes pires ennemis
parmi les faës.*

Je posai mon stylo sur mon carnet et consultai ma montre. Il me restait encore une dizaine de minutes à patienter avant que le National Muséum ouvre ses portes.

Après une mauvaise nuit agitée de rêves inquiétants, j'avais quitté la librairie avec précipitation, sans même vérifier les horaires du musée, poussée par le besoin de m'immerger dans la chaleur de cette matinée ensoleillée, de retrouver l'animation des rues, de me balader le nez au vent, comme n'importe quel touriste...

Malgré une halte dans un pub pour prendre un café et un scone, j'étais arrivée une demi-heure trop tôt. Des dizaines de visiteurs attendaient déjà, la plupart en groupes, sur les marches ou sur les bancs situés face au dôme par lequel on entrait dans le musée historique et archéologique de Kildare Street.

J'avais trouvé une place pour m'asseoir et décidé de profiter de ce temps libre pour consigner dans mon carnet les récents développements de mon enquête et résumer mes dernières découvertes.

Mon désir de retrouver le journal d'Alina était tel qu'il influençait ma façon d'écrire et le choix des sujets que j'abordais : j'essayais de n'omettre aucun détail, même anodin. Qui sait quels rapports je pourrais établir, avec le recul, entre des faits qui me semblaient pour l'instant sans lien ? Et s'il m'arrivait malheur, je voulais laisser derrière moi le plus d'indices possible, au cas où quelqu'un s'intéresserait à moi – même si, en toute franchise, je ne voyais pas qui pourrait le faire. Il ne me restait qu'à espérer qu'Alina avait fait de même...

Je repris mon stylo.

D'après Barrons, les Ombres n'ont pas de substance, ce qui signifie que je ne peux ni les paralyser ni les transpercer avec la lance. Il

*semble donc que je n'aie aucun moyen de défense
contre ces castes inférieures des Unseelie.*

Ce qui était un comble, quand j'y réfléchissais. Ces êtres étaient les plus rudimentaires de leur catégorie, mais la lance logée dans mon sac à main (j'avais entouré la pointe d'une boulette de papier d'aluminium), censée pouvoir tuer le plus redoutable des faës, ne pouvait rien contre eux.

J'allais devoir les éviter avec soin et m'équiper des seules armes dont je disposais pour m'en protéger. Tournant la page, j'ajoutai un alinéa à une liste de courses en préparation.

*Plusieurs douzaines de lampes de poche de
différentes tailles.*

Il faudrait que je pense à en avoir toujours une ou deux sur moi, et à en cacher un peu partout dans la librairie, dans l'éventualité où l'électricité viendrait à manquer un jour... ou plutôt, une nuit.

Malgré la chaleur de cette belle matinée, je frissonnai à cette perspective. Depuis que j'avais découvert, la veille, les tas de vêtements effondrés sur l'asphalte, littéralement vidés de leurs propriétaires, dont les restes jaunâtres et parcheminés menaçaient de s'envoler au vent, je ne parvenais pas à chasser les Ombres de mon esprit.

— Pourquoi laissent-elles les affaires de leurs victimes derrière elles ? avais-je demandé à Barrons lorsque je l'avais croisé dans le vestibule de derrière, la veille, en montant me coucher.

Entre parenthèses, cet homme était un authentique oiseau de nuit. J'avais beau être bien plus jeune que lui, j'avais les yeux cernés lorsque je veillais au-delà de 1 heure du matin, tandis que lui continuait à rayonner d'énergie et de vitalité. Bien sûr, il faut dire à ma décharge que ma vie avait pris depuis quelque temps un tour particulièrement stressant, mais cela n'expliquait pas tout...

Je savais que ma question n'était pas d'une très grande importance étant donné notre situation, mais en général, ce sont les détails les plus insignifiants qui excitent ma curiosité.

— De même que l'Homme Gris chasse une beauté qu'il ne possédera jamais, m'avait répondu mon mentor, les Ombres sont attirées par ce qu'elles ne peuvent avoir : une enveloppe physique. Aussi volent-elles celles de leurs victimes, avant de laisser derrière elles ce qui n'est pas animé. Les vêtements, qui sont inertes, ne les intéressent pas.

— Et que sont ces feuilles de papier mâché ? avais-je interrogé, poussée par une curiosité morbide. Je suppose que ce sont des restes

humains, mais de quoi s'agit-il exactement ?

— On broie du noir, mademoiselle Lane ? m'avait-il demandé.

Puis il avait haussé les épaules dans un geste évasif, et j'avais admiré, malgré moi, le jeu de ses muscles puissants sous la soie pourpre de sa chemise.

— Je ne saurais le dire exactement, avait-il repris. Peut-être des reliquats de peau, d'os broyés, d'émail dentaire, vidés de leur pulpe... à moins que ce ne soit ce qui reste de nos cerveaux et qu'elles ne l'apprécient pas, tout comme elles détestent, par exemple, les grenouilles.

Je réprimai un frisson de dégoût en finissant de noter la conversation que j'avais eue avec Barrons. Puis, levant les yeux, je m'aperçus que tout le monde autour de moi s'en était allé. Le musée avait ouvert ses portes.

Je remis mon journal avec soin dans mon sac à main, le rangeant de sorte qu'il ne m'empêche pas d'y prendre rapidement la pointe de ma lance en cas de besoin, passai la lanière sur mon épaule et me levai.

Je supportais de mieux en mieux le contact avec l'objet sacré, et j'avais presque oublié mes nausées. C'était une chance, car j'étais bien résolue à l'emporter partout avec moi. Je m'étais d'ailleurs obligée cette nuit-là à dormir avec la lance, de façon à m'accoutumer le plus vite possible à son contact. Manifestement, cela avait fonctionné.

Pleine d'entrain, j'entrai sous le vaste dôme qui marquait l'entrée du bâtiment. J'ai toujours aimé les musées. Je pourrais prétendre que c'est dû à ma soif de culture et de connaissances, mais la vérité, c'est tout simplement que j'adore les jolis bibelots et les objets précieux, et que les musées en sont pleins à craquer. J'étais impatiente de voir les trésors que recelait celui-ci.

Hélas, la visite se révéla très différente de ce que j'avais imaginé.

Un jour, je parviendrais à conserver mes vêtements sur moi en présence de V'lane, mais cet exploit aurait un prix. Quelques onces de mon âme, rien de moins.

En cet instant, alors que j'arpentais le National Muséum en réprimant de petits cris d'admiration devant les trésors d'une exposition consacrée à l'or des Celtes, j'étais loin d'imaginer qu'on pouvait, littéralement, perdre un peu de son âme.

C'était l'époque où je ne voyais pas encore tout ce qui se tramait autour de moi... J'avais vingt-deux ans, la vie devant moi, j'étais jolie, et un mois auparavant, la seule menace qui planait sur mon existence était que ma marque de vernis à ongles préférée interrompe la fabrication de la référence Pétale d'Argent, ce qui aurait été un désastre majeur car cette nuance s'accordait idéalement à la minijupe

parme que je portais ce jour-là avec un top gris perle ultra-moulant et une paire de sandales argentées qui rehaussaient à la perfection mon bronzage doré. Une perle portée en pendentif entre mes seins, des boucles d'oreilles et un bracelet assortis complétaient cette tenue dans laquelle je me sentais délicieusement sexy.

Avec mes boucles d'ébène qui dansaient autour de mon visage, je faisais se tourner plus d'une tête sur mon passage, et j'étais secrètement ravie de ces hommages masculins à ma jeunesse et à ma beauté.

Quelques salles plus loin, je m'aperçus qu'un homme, près de l'escalier, m'observait avec insistance. Grand, bien bâti, il était brun et possédait le plus beau regard bleu que j'aie jamais croisé. Il devait avoir à peu près mon âge, peut-être plus, et il était tout à fait le genre de garçon que j'aurais fréquenté en temps ordinaire.

Voyant qu'il avait attiré mon attention, il me décocha un grand sourire, assorti d'un hochement de tête admiratif. On n'aurait pu se montrer plus clair.

« Soyez plus futées que les autres ! nous disait notre mère, fine mouche. Ne répondez pas trop vite aux avances des garçons, faites-vous désirer. S'ils doivent se donner du mal pour vous conquérir, vous n'en aurez que plus de prix à leurs yeux. »

Des conseils qui valaient de l'or, si j'en jugeais d'après l'empire qu'elle exerçait toujours sur papa après trente ans de mariage. Rainey Lane était sa vie, son soleil, et s'il lui arrivait un jour de ne pas se lever, c'était le monde entier qui plongeait dans les ténèbres. Alina et moi n'avions jamais manqué d'amour, mais il avait toujours été évident que pour chacun de mes parents, l'autre passait avant tout, y compris ses propres enfants.

Et ils s'aimaient à la folie... Nous trouvions dégoûtant, et en même temps étrangement rassurant, de les voir s'enfermer à clé dans leur chambre à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit – parfois à deux reprises dans la même journée ! Nous prenions des mines offusquées, mais dans ce monde où le taux de divorces grimpait plus vite que le prix de l'essence, l'amour passionnel de nos parents brillait comme un phare pendant une nuit de tempête.

Je faillis répondre au beau gosse par un sourire réservé, mais je me ravisai. À quoi bon ? Je n'allais tout de même pas sortir avec lui ! Je m'imaginai mal caser nos rendez-vous entre un entretien avec un vampire, une course-poursuite avec un faë et une séance de chasse à l'Objet de Pouvoir... Et puis, je ne pourrais jamais lui dire de venir me chercher à la librairie. Qu'adviendrait-il de lui si mon mystérieux hôte décidait d'éteindre de nouveau ses lumières extérieures ? Adieu, beau gosse ! Il ne resterait plus de mon admirateur qu'une pile de vêtements et un vilain parchemin jaunâtre...

Glacée d'horreur à cette perspective, j'accélérai le pas, impatiente de me soustraire aux regards du jeune homme. Il était temps de me mettre au travail. J'entrai dans la salle suivante et me concentrai sur mes toutes nouvelles facultés, étirant mes antennes mentales en tous sens, comme si je palpais à distance l'espace qui m'entourait.

En vain.

Je passai à la salle suivante, où je réitérai l'expérience, sans plus de résultat. J'explorai ainsi une succession de pièces sans ressentir l'ombre d'une nausée. En revanche, mes hormones tournaient à plein régime. Était-ce le souvenir du jeune homme aux yeux bleus ? Toujours est-il que des pensées diablement érotiques m'envahissaient, détournant mon attention des reliques sagement alignées derrière leurs vitrines.

Une question incongrue traversa soudain mon esprit. Beau Gosse avait-il un frère, voire deux ? Si c'était le cas, j'aurais volontiers tenté avec eux quelques jeux coquins...

Lorsque cette idée me traversa l'esprit, je réprimai un éclat de rire gêné. Que m'arrivait-il ? Cela ne me ressemblait pas du tout de nourrir de tels fantasmes ! En matière de vie amoureuse, j'avais toujours eu des goûts très simples. Un homme, une femme, un peu de lumière tamisée, et voilà tout !

Je secouai la tête et me remis au travail. J'étais ici pour chercher des Objets de Pouvoir, et non pour me lancer dans je ne sais quelle expérience hors normes.

Manifestement, le musée ne comportait aucune pièce susceptible d'intéresser Jéricho Barrons. J'étais venue pour rien. Je venais de faire demi-tour lorsque mon attention fut attirée par un petit tas de dentelle rose tombé sur le sol. Intriguée, je me penchai pour le ramasser... et me figeai, les joues brûlantes de confusion.

C'était mon slip.

Je le pris d'un geste rapide, avant de procéder discrètement à un inventaire de mes vêtements. Jupe, OK. Top, OK. Soutien-gorge, OK. Je laissai échapper un soupir de soulagement. À l'exception d'un courant d'air inhabituel au niveau de mon postérieur – et de l'état d'excitation presque douloureux qui était le mien –, tout était normal.

Apparemment, j'avais ôté ma culotte sans même m'en rendre compte, avant de poursuivre mon chemin comme si de rien n'était. Je me félicitai de ma passion pour le rose. Si mon regard n'avait pas été attiré par la couleur vive de mon sous-vêtement gisant à terre, j'aurais pu continuer à m'effeuiller, toute à mes rêveries audacieuses, jusqu'à me retrouver en tenue d'Ève au milieu du musée.

Par chance, personne autour de moi ne semblait prêter la moindre attention à mon manège. Partagée entre le soulagement, la frustration et un sentiment croissant d'irritation, je me rhabillai et

rabattis ma jupe sur mes cuisses.

Je commençais à comprendre *qui* m'avait plongée dans une telle excitation...

— Où es-tu ? marmonnai-je en regardant autour de moi.

Quelque part dans cette salle, peut-être tout près de moi, un faë était à l'œuvre, voilant son charme puissamment érotique. V'lane. L'ange de la mortelle séduction ! Qui d'autre qu'un faë de volupté fatale aurait pu faire naître dans mon esprit des images si torrides, et dans mon corps une telle fièvre ?

Il me sembla qu'un rire moqueur résonnait derrière moi, tandis qu'une inavouable moiteur perlait entre mes cuisses. Mes jambes ne me portaient plus, mon souffle s'était fait haletant, et j'avais soudain si chaud que le contact de mes vêtements m'était insupportable. Pire : j'éprouvais un tel désir que si je ne l'assouvissais pas sur-le-champ, j'en mourrais probablement !

Je frémis en sentant quelque chose de froid, doux et rond, juste à l'orée de ma féminité. Des perles. Celles de mon bracelet, que l'on frottait d'un geste lent et déterminé contre les plis humides de mon intimité, ce qui m'arrachait de petits gémissements de plaisir...

Un léger cliquetis retentit à mes pieds, attirant mon attention vers le sol. Mon bracelet de perles... et à côté, mon slip. Entre mes cuisses, les élancements se firent plus impérieux. Qui m'avait prodigué ces caresses audacieuses ? Moi, ou...

— V'lane ? appelai-je, furieuse et confuse.

Malgré moi, je portai mes mains à mes seins. Ils étaient lourds, brûlants, gonflés de désir... de même que les replis les plus secrets de mon intimité, qui s'étaient couverts d'une tendre rosée. Tout mon corps, compris-je avec un mélange d'horreur et d'impatiente volupté, se transformait pour accueillir son seigneur et maître.

— Offre-toi, mortelle ! ordonna celui-ci.

— Va te faire cuire un œuf, suppôt de Satan ! grommelai-je.

Il rit de nouveau. La sonorité cristalline de sa voix ne fit qu'aviver l'incendie qui courait dans mes reins.

— Un jour, *sidhe-seer*, tu me supplieras de te prendre. Même si tu dois le payer de ta vie.

L'agressivité, songeai-je. Cette réaction m'avait déjà sauvée des griffes du puissant faë. Il y avait également un autre terme, qui commençait aussi par un A. Nom de nom, quel était ce mot magique ? Il rôdait à la lisière de mon esprit, avec son cortège de tristesse et de regrets qui me glaçait jusqu'au sang et me donnait le sentiment d'être déjà morte à l'intérieur...

Amie ? Âme ? Arme ? Non, ce n'était pas cela. Ange ? Adam ? Ardeur ? Adoration ? À propos, n'étais-je pas censée me donner au maître ? Il me l'avait demandé, et qui étais-je pour oser désobéir ?

Tel un automate, je m'agenouillai sur le marbre froid du musée et remontai ma jupe sur mes hanches, comme on me l'avait ordonné.

— À quatre pattes ! tonna le faë dans un rire de triomphe.

Semblables à un jet d'alcool sur des flammes, ces paroles intensifièrent encore, si cela était possible, le brasier qui me consumait. Je mis mes paumes sur le sol et, dans un gémissement d'impatience, me cambrai pour mieux m'offrir aux appétits de mon seigneur.

Déjà, mes pensées se dissolvaient. Rien ne comptait plus que l'étreinte mortelle que j'appelais maintenant de tout mon corps, et à laquelle je me soumettais sans l'ombre d'une rébellion. Dire que je ne savais toujours pas de façon certaine si celui qui s'apprêtait à me posséder était V'lane ou un autre faë !

Des mains se posèrent sur mes hanches, et mon cœur s'arrêta de battre. Je me figeai. Enfin, l'instant tant attendu arrivait ! J'avais tout oublié, à présent. Que j'étais une *null*, et qu'en tant que telle je possédais le pouvoir de paralyser les faës. Que dans mon sac à main se trouvait la lance censée me protéger des plus puissants de mes prédateurs. Que j'avais eu autrefois, dans ce qui me semblait maintenant une autre vie, une sœur tendrement aimée, qui avait trouvé la mort dans une ruelle sombre de Dublin...

— Alina ! hurlai-je tout à coup, comme un appel au secours.

Il n'en fallait pas plus pour que je retrouve mes esprits. D'une brusque détente, je pivotai sur moi-même, me libérai de l'ignoble étreinte et posai les mains sur la poitrine de... V'lane.

— Immonde porc ! m'écriai-je en le repoussant de toutes mes forces.

Puis je me jetai sur le côté, en direction de mon sac à main, que j'avais lancé à quelques pas de moi, avec mes chaussures et mon top gris.

Le temps que j'atteigne mes affaires éparpillées, le faë avait retrouvé sa liberté de mouvement. Barrons avait dit juste : plus la caste à laquelle appartenait le faë était haute, plus il était puissant. Manifestement, les princes des maisons royales ne pouvaient guère être paralysés plus de quelques secondes. Il m'en aurait fallu dix fois plus ! me dis-je avec angoisse.

— Je ne suis pas un porc. C'est vous, les mortels, qui n'êtes que du bétail ! gronda-t-il en se relevant.

— Espèce de brute ! Vous n'auriez pas hésité à abuser de moi !

— Abuser ? répéta-t-il d'un ton condescendant. Tu me désirais. Tu me désires encore, d'ailleurs. Ton corps brûle de passion pour moi, mortelle ! Tu n'as qu'une envie, c'est de te donner à moi. À genoux !

Mortifiée, je m'aperçus qu'il disait vrai. Mon corps tout entier n'était qu'attente et frustration. Malgré moi, mes seins se tendaient,

mes reins se cambraient, tandis que le bouton de chair niché au plus secret de mon être se durcissait sous l'effet d'un désir inassouvi.

En tremblant, je m'emparai de mon sac à main.

— Ne me touchez pas ! m'écriai-je, le souffle court.

À en croire son expression furieuse, sa priorité n'était pas, pour le moment, de s'approcher de moi. Le puissant faë était manifestement déconcerté. Comment une simple mortelle avait-elle pu le repousser, ne fût-ce qu'un instant ?

— Pourquoi es-tu venue ici, *sidhe-seer* ? demanda-t-il en désignant la salle d'un geste de la main. Y aurait-il dans cet endroit des reliques sacrées appartenant aux miens ?

Discrètement, j'ouvris mon sac et retirai la boulette de papier d'aluminium qui protégeait la pointe de la lance, que je laissai toutefois à l'intérieur. Je ne la sortirais qu'au dernier moment, afin de prendre mon ennemi au dépourvu.

— Non, répondis-je.

— Tu mens.

— Je vous assure qu'il n'y a rien ici qui soit à vous, insistai-je.

Je n'avais guère à me forcer pour paraître crédible, car j'étais intimement persuadée qu'aucun objet sacré ne se trouvait dans le musée. Bien entendu, dans le cas contraire, je n'aurais pas hésité à mentir comme une arracheuse de dents.

— Qu'as-tu pris chez O'Bannion ? me demanda-t-il alors.

Je tressaillis. Comment se faisait-il qu'il soit au courant ?

— Il est mort en essayant de reprendre son bien, répondit-il, comme si j'avais posé la question à voix haute. Je sais où tu habites. Inutile de me cacher la vérité.

Je préférerais me dire qu'il avait lu sur mon visage et non dans mes pensées, c'était moins inquiétant. J'étais déjà suffisamment déstabilisée par les caresses audacieuses qu'il me prodiguait... Car il avait recommencé son petit jeu. Il s'était emparé de mon bracelet, dont il frottait les perles contre mon bouton de chair, l'une après l'autre, avec une lenteur délibérée qui ne faisait qu'accroître mon excitation.

— Réponds, *sidhe-seer* !

— Vous tenez vraiment à savoir ce que j'ai pris ? Eh bien, je vais vous le montrer.

D'un geste rapide, je refermai mes doigts autour de la base de la lance, la sortis de mon sac et la brandis vers le faë.

— Ça !

L'expression qui se peignit sur son visage était tout à fait nouvelle pour moi, et elle m'emplit d'une joie sauvage, presque plus violente que la folie érotique qui s'était emparée de mon corps et de mon esprit.

V'lane, prince des Tuatha Dé Danaan, avait peur.

Et l'objet de son effroi se trouvait dans ma main.

Tout à coup, le faë disparut. Volatilisé ! Je me laissai tomber sur le sol en fermant les yeux, brisée par tant de tension nerveuse. J'avais besoin de temps pour recouvrer mes esprits.

Autour de moi, la réalité retrouva ses droits. J'entendis le brouhaha de voix, leur écho dans les salles aux plafonds hauts, tandis que des silhouettes aux contours flous se penchaient vers moi. Puis elles se précisèrent, et je distinguai des bribes de phrases.

— À ton avis, qu'est-ce qu'elle fait ?

— Aucune idée, mon vieux, mais elle a un cul d'enfer.

Puis une voix féminine aux inflexions pincées se fit entendre.

— Cache-toi les yeux, Danny. Allons, vite ! Cette fille est horriblement incorrecte.

Un sifflement admiratif résonna un peu plus loin, suivi du flash d'un appareil photo.

— Ah, oui ? Moi, je la trouve très bien comme ça ! répliqua un homme à l'accent goguenard.

— Qu'est-ce qu'elle tient dans la main ? On ne devrait pas appeler la police ?

— Ou le SAMU ? Elle n'a pas l'air d'aller fort.

Je regardai autour de moi, hébétée. J'étais assise par terre, au centre d'un cercle de curieux qui m'observaient avec stupeur, les femmes d'un air méfiant, les hommes sans dissimuler un certain intérêt pour mon anatomie.

Tout en ravalant un sanglot de rage et de frustration, je rangeai la lance dans mon sac, rabattis ma jupe sur mes hanches, rajustai mon soutien-gorge, passai en hâte mon haut, remis mes chaussures et me levai en chancelant.

— Fichez-moi la paix ! m'écriai-je en fendant la foule aux regards avides.

Puis je fondis en larmes et me mis à courir.

Pour quelqu'un d'aussi âgé, la femme avait une sacrée foulée. Elle me rattrapa au premier carrefour après le musée et se planta devant moi pour me barrer le passage. Sans ralentir l'allure, je la contournai par la gauche et poursuivis mon chemin.

— Halte ! s'écria-t-elle.

— Allez au diable ! répondis-je sans même me retourner, les joues ruisselantes de larmes.

La joie de ma victoire sur V'lane avait été de courte durée. Jamais je n'avais été aussi humiliée de ma vie que lorsque, revenant à la réalité, j'avais senti sur moi le poids de tous ces regards, à la fois choqués et émoustillés. Combien de temps étais-je restée dans cette

position dégradante, offrant à la vue de tous ce qu'aucun homme n'avait jamais examiné à la lumière du jour, sauf muni d'un spéculum et d'un doctorat en médecine ? Pourquoi personne n'avait-il eu le réflexe de couvrir ma nudité ? Chez moi, dans le Sud, il se serait forcément trouvé un gentleman pour jeter sa chemise sur moi. Bien sûr, il aurait peut-être laissé son regard s'attarder un instant de trop sur ma poitrine – un homme sera toujours un homme –, mais là d'où je viens, la galanterie avait encore cours.

— Bande de voyeurs ! marmonnai-je en hâtant le pas. Vautours ! Charognards !

Depuis l'avènement de la télé réalité (mais de quelle réalité parle-t-on ?), la plupart des gens ne font plus la différence entre la mise en scène et la vie privée. Triste époque ! Plutôt que de tendre la main aux personnes en détresse, on s'installe confortablement pour jouir du spectacle...

La vieille dame me rattrapa de nouveau et se posta devant moi. Je me détournai, cette fois-ci vers la droite, mais elle me prit de vitesse, et je la heurtai violemment, au risque de la renverser. Elle était si fluette que je craignis un instant de l'avoir blessée. À cet âge, une fracture est si vite arrivée !

Mon éducation l'emportant sur mon humeur massacrant, je la pris par le coude pour l'empêcher de tomber.

— Eh bien, lui dis-je, que voulez-vous ? Me frapper encore sur le crâne ? Allez-y, ne vous gênez pas ! Je ne suis plus à cela près. Mais vous devez savoir que je ne pouvais pas ne pas voir celui-là et que je me trouve dans une situation... comment dire... relativement complexe.

Mon assaillante n'était autre que la sorcière qui m'avait agressée dans un pub, le soir de mon arrivée à Dublin. C'était elle qui, après m'avoir cogné sur la tête de son poing fermé, m'avait vertement reproché mon manque de discrétion lorsque je regardais le faë, avant de me dire d'aller me faire pendre ailleurs. J'étais bien consciente qu'elle m'avait probablement sauvé la vie, mais j'aurais préféré qu'elle le fasse avec moins de hargne, et quoi qu'il en soit, je n'étais pas d'humeur à me confondre en remerciements.

Rejetant la tête en arrière, elle me considéra d'un air stupéfait.

— Mais enfin, qui êtes-vous ? s'exclama-t-elle.

— Comment, qui je suis ? Pourquoi me harcelez-vous si vous ne le savez même pas ? Vous n'avez rien d'autre à faire que de vous en prendre aux inconnus ?

— J'étais au musée, dit-elle. Je vous ai vue ! Par tous les saints du Ciel, mais qui êtes-vous donc, ma fille ?

— Vous m'avez vue ? répétai-je, outrée au-delà de toute expression. Vous avez compris ce que cet être infâme essayait de me

faire et vous n'avez pas levé le petit doigt pour m'aider ? S'il m'avait violée, vous auriez applaudi le spectacle, comme les autres ? Je commence à me demander qui sont les plus monstrueux – eux ou nous !

Sur ces paroles, je m'éloignai, mais c'était oublier sa ténacité. Avec une force surprenante pour une femme aussi petite et mince, elle s'agrippa à mon bras.

— Vous savez très bien pourquoi je ne suis pas intervenue, dit-elle. Vous connaissez les règles.

D'un geste agacé, j'écartai sa main de mon coude.

— Justement, non. Il semble que tout le monde les connaisse, sauf moi.

— Un de trahi, un de perdu, récita-t-elle. Deux de trahis, deux de perdus. Nous sommes trop peu nombreux pour prendre le risque de nous condamner en intervenant pour aider l'un des nôtres. Chacun d'entre nous est précieux. Cela dit, vous vous êtes défendue avec une bravoure qui vous fait honneur. Je n'avais jamais vu cela. Et contre un prince, rien de moins ! Jésus Marie Joseph ! Comment avez-vous fait ? Qui êtes-vous ?

Elle m'examina de son regard bleu, vif comme l'éclair.

— Au début, je me suis laissé tromper par votre couleur de cheveux, puis j'ai reconnu la jeune fille du pub. Cette peau, ces yeux, cette démarche... *Och !* J'ai cru voir Patrona elle-même. Mais vous ne pouvez pas être d'elle, ou je le saurais. De quelle branche des O'Connor descendez-vous ? Qui est votre mère ?

Je secouai la tête, réprimant à grand-peine mon impatience.

— Mais enfin, madame, je vous l'ai déjà dit, je ne connais pas cette famille. Je m'appelle Lane, MacKayla Lane, et je viens de Géorgie. Ma mère est Rainey Lane, et son nom de jeune fille était Frye. Voilà, vous savez tout. Désolée de vous décevoir, mais il n'y a pas l'ombre d'un O'Connor dans mon arbre généalogique.

— Alors, vous avez été adoptée, me répondit-elle avec un aplomb désarmant.

— Écoutez, répliquai-je aussi calmement que me le permettaient mes nerfs survoltés, les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures. Soyez gentille de me laisser tranquille.

— Pas question. Je veux savoir qui vous êtes. Je me demande bien comment une O'Connor a pu se retrouver de l'autre côté de l'Atlantique...

— Puisque je vous dis que je m'appelle Lane ! L-A-N-E, vous entendez ? Je suis née à Christ Hospital, tout près de chez nous. Mon père a assisté à ma naissance, comme il avait assisté à celle de ma sœur. Je n'ai pas été adoptée, et vous ne savez rien de moi ni de ma famille.

— Manifestement, vous non plus, rétorqua-t-elle, imperturbable.

Renonçant à discuter avec cette folle, je me détournai et m'éloignai au pas de course. La contredire ne ferait que la conforter dans son délire !

— Où allez-vous ? s'écria-t-elle en se lançant à ma poursuite.

Je laissai échapper un gémissement d'irritation. Je ne réussirais donc jamais à me débarrasser d'elle ?

— Il y a un certain nombre de choses que je dois absolument savoir, reprit-elle en trotinant à mes côtés.

Elle se mit à compter sur ses doigts.

— Qui vous êtes, si nous pouvons vous faire confiance, et comment, par tous les saints, l'une de leurs reliques est tombée entre vos mains ! La première fois que je vous ai vue, je vous ai prise pour une *pri-ya*, à cause de la façon dont vous le regardiez. Vous aviez l'air tellement bizarre !

Je ne connaissais pas le mot *pri-ya*, mais dans sa bouche, il ressemblait à tout sauf à un compliment.

— Je n'ai aucune idée de ce que vous êtes vraiment, poursuivit-elle. Le mieux, c'est que vous veniez avec moi. Tout de suite.

Puis, comme je ne ralentissais pas l'allure, elle tonna :

— Arrêtez-vous immédiatement, O'Connor !

Autrefois – en fait, il n'y avait pas si longtemps –, ces paroles, prononcées avec une telle autorité, m'auraient fait stopper net, ne fût-ce que par respect pour cette femme qui était mon aînée. Seulement, je n'étais plus la jeune fille impressionnable que j'avais été. En vérité, je me demandais parfois si celle-ci avait bel et bien existé, ou si elle n'avait été qu'un joli ectoplasme vêtu à la dernière mode, la tête pleine de musique facile et de rêves d'adolescente sans grande ambition.

— Je vous interdis de me parler comme cela, dis-je par-dessus mon épaule. Maintenant, fichez-moi la paix.

Je m'élançai au pas de course, pas assez rapidement, toutefois, pour que ses dernières paroles ne m'atteignent pas. Lorsqu'elle les prononça, elles me blessèrent comme autant de cailloux dans mes chaussures.

— Interrogez donc votre mère ! cria-t-elle derrière moi d'un ton de défi. Puisque vous êtes certaine de ne pas avoir été adoptée, MacKayla Lane, demandez à la femme que vous appelez maman si elle vous a réellement mise au monde !

— Quel est le programme, ce soir ? demandai-je à Barrons au moment où il poussa la porte de la librairie.

Je venais de passer un long moment à faire les cent pas devant la vitrine, toutes lumières allumées dedans comme dehors, en regardant la nuit tomber à l'extérieur de la forteresse illuminée.

J'avais dû parler d'un ton trop aigu, car il me jeta un regard intrigué.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, mademoiselle Lane ?

— Pas du tout, je vais très bien. J'aimerais seulement que vous me disiez à quelles activités je vais consacrer ma soirée. Vol avec effraction suivi d'homicide par procuration, ou meurtre de sang-froid ?

J'étais bien consciente du ton hargneux que j'employais, mais j'avais besoin de savoir jusqu'où j'allais tomber. Chaque matin, j'éprouvais un peu plus de difficultés à reconnaître la femme dont je croisais le regard dans le miroir de la salle de bains.

Barrons fit quelques pas autour de moi, sans me quitter des yeux.

— Êtes-vous certaine que tout va bien ? Je vous trouve un peu tendue.

Je tournai en même temps que lui, au centre du cercle qu'il décrivait.

— Je vous dis que tout va très bien.

Il plissa les yeux d'un air méfiant.

— Avez-vous trouvé quelque chose au musée ?

— Non.

— Vous avez bien examiné toutes les salles ?

— Non.

— Tiens donc ! Et pourquoi cela ?

— Parce que je n'en avais pas envie.

— Vous n'en aviez pas envie ? répéta-t-il, déconcerté.

Manifestement, il avait du mal à concevoir qu'on puisse ignorer l'un de ses ordres pour la simple raison que l'on ne souhaitait pas lui obéir.

— Je ne suis pas votre chien de chasse, expliquai-je. Il se trouve que j'ai une vie, figurez-vous. En tout cas, j'en avais une... Une

existence normale, où j'allais au cinéma et au restaurant avec des amis. Où je fréquentais des garçons. Où les vampires, les monstres et les gangsters n'avaient pas leur place. Où personne ne me prenait pour son esclave.

Je lui lançai un regard furieux.

— Est-ce que je planifie vos journées, moi ? Non. Alors, faites-en autant et fichez-moi la paix. De toute façon, vous n'êtes jamais content... Je vais vous dire une chose, Barrons. Vous avez bien de la chance que j'accepte de vous aider !

Il s'approcha de moi, si près que je pouvais sentir la chaleur de son grand corps musclé. Je renversai la tête en arrière pour soutenir son regard... et réprimai un mouvement de surprise. J'avais oublié que ses yeux d'un noir profond pouvaient briller avec une telle intensité et que sa peau dorée était si lumineuse. Quant à sa bouche au dessin parfait, il me semblait la découvrir. Pourtant, j'avais déjà remarqué sa lèvre inférieure au modelé sensuel qui appelait les baisers, et sa lèvre supérieure au tracé un peu sévère, signe d'une personnalité aussi exigeante avec soi-même qu'avec les autres... Je m'étais déjà demandé ce que je ressentirais s'il...

Non, bien entendu. Il n'en était pas question.

Je secouai la tête, comme pour en chasser les images brûlantes qui s'y bouscullaient. Ma rencontre avec V'lane m'avait laissée dans un état d'excitation tel que plusieurs orgasmes, suivis d'une longue douche glacée, avaient tout juste réussi à faire tomber la fièvre érotique qui courait dans mes veines. Je n'avais apparemment pas trouvé la bonne solution pour calmer mes ardeurs, car la seule présence d'un homme me plongeait de nouveau dans une tension que rien ni personne ne semblait pouvoir apaiser...

À moins que la solution à mon problème ne s'appelle Jéricho Barrons ?

Je n'eus pas le loisir de vérifier cette intéressante théorie, car l'intéressé reprit la parole. Aussitôt, mes pensées prirent un tour nettement moins torride.

— Vous croyez encore que vous pouvez échapper à votre destin, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec détachement. Vous pensez qu'il ne s'agit que de trouver un livre et l'assassin de votre sœur ? La vérité, c'est que votre monde fonce tout droit vers l'enfer et que vous êtes l'une des rares à y pouvoir quelque chose. Si quelqu'un, ou quelque chose, de malintentionné met la main sur le *Sinsar Dubh*, ce n'est plus sur votre petit univers personnel couleur arc-en-ciel qu'il faudra faire une croix, mais sur la vie humaine telle que vous l'avez connue jusqu'à présent.

Il me jeta un regard éloquent.

— Combien de temps survivriez-vous dans un monde où Mallucé,

ou l'être qui a posté ses chiens de garde *unseelie* un peu partout dans la ville, s'emparerait du Livre Noir ? Combien de temps en auriez-vous envie ? Vous vous occuperez plus tard de votre vie privée, mademoiselle Lane. La situation est dramatique. Ce n'est plus une question de vie ou de mort, mais de quelque chose de pire que la mort.

— Vous ne m'apprenez rien, répliquai-je, agacée par ses airs supérieurs.

Même si je n'en parlais pas, je pensais souvent à tout ce qu'il venait d'évoquer. J'étais consciente que les forces à l'œuvre dépassaient de loin ce que je pouvais en percevoir de mon modeste point de vue. J'avais vu l'Homme Gris dévorer littéralement une femme sans défense, et depuis, chaque soir, je me demandais qui était sa nouvelle victime. J'avais vu la Chose aux mille bouches et je savais qu'elle rôdait dans les parages, à l'affût de proies humaines.

Je m'étais parfois demandé à quoi ressemblerait Dublin si je pouvais, d'un bond dans le temps, voir la ville dans un an ou deux. Sans doute le quartier abandonné était-il en train de gagner du terrain alors même que nous discussions, Barrons et moi. Quelque part, dans une rue, un lampadaire s'éteignait dans un faible chuintement, et les Ombres en profitaient pour étendre leur domaine. Demain, plus personne ne se souviendrait de cette rue, de ce pâté de maisons...

Ces sombres pensées m'accompagnaient aussi dans mes rêves. La nuit précédente, j'avais fait un cauchemar dans lequel je survolais Dublin. La ville était plongée dans l'obscurité, à l'exception d'une ultime citadelle qui brillait dans la nuit du haut de ses quatre étages. Je me trouvais à la fois au-dessus de la cité et à l'intérieur de ce bastion, par la porte duquel je scrutais les ténèbres. La nuit avait gagné tant de terrain que je savais que, même en me mettant en route dès le lever du soleil, je n'atteindrais pas le prochain bastion de lumière avant la tombée du soir. J'étais captive pour le reste de mes jours de *Barrons – Bouquins & Bibelots*.

Je m'étais réveillée la tête pleine d'images d'apocalypse, au lieu des agréables préoccupations qui étaient les miennes d'ordinaire le matin – comment allais-je m'habiller, et qu'allais-je prendre pour mon petit déjeuner.

Barrons n'avait pas besoin de me le seriner, je savais qu'il ne s'agissait même plus d'une question de vie ou de mort. Il s'agissait de survivre au décès de ma sœur bien-aimée. De regarder le monde s'écrouler autour de moi. De voir se lever le voile sur ce que j'avais cru être ma vie, et qui n'était qu'un énorme mensonge.

J'étais venue à Dublin pour trouver l'assassin d'Alina, rendre justice à celle-ci dans la mesure du possible, puis rentrer à la maison. C'était toujours mon intention. Je ne risquais plus rien de la part

d'O'Bannion, et qui sait ? peut-être Mallucé avait-il définitivement disparu de la circulation. Loin des yeux, loin du cœur... ou plutôt, de mes pensées. Peut-être Barrons saurait-il sauver Dublin des faës. Peut-être la souveraine *seelie* réussirait-elle à trouver le Livre Noir sans mon aide, renvoyer les méchants *Unseelie* en prison et faire en sorte que le monde redevienne normal. Peut-être, après mon départ, tous ceux qui recherchaient le *Sinsar Dubh* s'entre-dévoreraient-ils comme les piranhas qu'ils étaient...

Tout n'était pas perdu, et le monde n'avait certainement pas besoin de moi. J'étais lasse de Dublin, de ses mystères, de sa noirceur. Je voulais m'en aller avant que la réalité ne continue à dérouler son écheveau d'horreurs.

— Dans ce cas, riposta Barrons, à quoi rime votre comportement ? Pourquoi n'avez-vous pas achevé votre visite du musée ?

— J'ai eu une mauvaise journée, ça ne vous arrive jamais ? rétorquai-je avec une pointe d'agressivité.

Il scruta longuement mon visage, puis il parut renoncer à me questionner.

— Très bien, dit-il en accompagnant ses paroles d'un geste las. Vous la terminerez demain.

— Ce qui nous ramène au point de départ. Pour ce soir, quel est le programme ?

Il m'adressa un sourire sans joie.

— Ce soir, mademoiselle Lane, vous allez suivre un cours.

— Oh ? Dans quelle discipline ?

— Meurtre de sang-froid.

Pour ceux d'entre vous qui se poseraient la question, la réponse est non, je n'avais pas appelé ma mère.

Il peut m'arriver d'être distraite, mais pas de manquer de cœur. Maman pleurait encore la mort d'Alina. Ce n'était pas le moment de lui faire plus de mal encore.

Cela dit, il fallait que je démontre à la vieille folle qu'elle se trompait du tout au tout. Aussi, après avoir quitté le musée ce jour-là et avoir fait halte dans un magasin pour acheter une série de lampes de poche, avais-je appelé Christ Hospital dès mon retour à la librairie.

Ce qu'il y a de bien, dans les petites villes, c'est que tout le monde se connaît. On se croise à l'entraînement de foot des enfants, on se retrouve au bowling, on se revoit au pique-nique de la paroisse ou à la kermesse de fin d'année. Cela développe des liens de solidarité, à l'inverse de ce qui se passe dans les grandes villes.

Après m'avoir proménée de service en service, on m'avait enfin passé Eugenia Patsy Bell, la responsable des archives de l'hôpital.

Après m'avoir donné des nouvelles de sa nièce, avec qui j'étais allée au lycée, elle m'avait demandé ce qu'elle pouvait faire pour moi.

Bien entendu, m'avait-elle répondu, toujours aussi aimable, elle pouvait consulter les archives, qui existaient sous forme manuscrite et dans la base de données. En revanche, confidentialité oblige, elle n'était pas autorisée à me lire ma fiche au téléphone. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était l'imprimer et me la poster, après vérification de mon identité, à l'adresse que je lui donnerais.

Je lui avais donc indiqué les coordonnées de *Barrons – Bouquins & Bibelots*. Je m'apprêtais à raccrocher lorsqu'elle m'avait dit d'attendre un instant. Ce que j'avais fait, pendant qu'elle pianotait sur son clavier. Elle m'avait demandé deux fois de confirmer les informations personnelles qui lui permettaient de m'identifier, et je m'étais exécutée, un peu surprise. Puis elle m'avait de nouveau priée de patienter, car elle devait aller consulter les registres manuscrits. Comme l'attente durait, je m'étais félicitée d'avoir appelé depuis la librairie.

Lorsqu'elle avait repris le combiné, elle m'avait expliqué, très ennuyée, qu'elle ne comprenait pas ce qui se passait. Ses registres étaient tenus avec soin et sa base de données, qu'elle mettait personnellement à jour, remontait jusqu'au début du XIX^e siècle.

Elle était désolée, mais elle ne pouvait rien pour moi. Il n'y avait aucune trace, manuscrite ou informatique, d'une MacKayla Lane née au Christ Hospital vingt-deux ans auparavant.

Prise d'un mauvais pressentiment, je lui avais demandé de chercher la fiche d'Alina Lane, venue au monde vingt-quatre ans plus tôt. J'avais dû patienter de nouveau, avec une nervosité croissante, jusqu'à ce que le verdict tombe. Elle ne trouvait pas non plus d'Alina Lane.

Aucun Lane n'était né au Christ Hospital durant les cinquante dernières années.

Pas le moindre *Unseelie* en vue.

Nous eûmes beau quadriller les rues de la ville, écumer tous les pubs situés sur notre route, nous n'en croisâmes pas un seul. J'étais folle de rage. Si au moins j'avais pu passer ma colère sur ces saletés qui avaient détruit ma vie... Mais rien, pas un faë, pas le moindre monstre. J'avais l'air fin, avec ma lance magique et mes regards féroces !

En vérité, je ne savais pas si je pourrais tuer de sang-froid. Bien sûr, je m'étais préparée à agir comme Barrons me l'avait indiqué, mais rien ne me disait que je saurais me contraindre au moment voulu. J'étais aussi peu sûre de moi qu'un garçon avant sa première bagarre, et je devais me poser à peu près les mêmes questions – aurais-je la

force physique de terrasser mon adversaire ? N'allais-je pas me ridiculiser en tombant par terre ou en manquant mon coup ?

— C'est précisément pour cette raison que je vous ai accompagnée ce soir, répondit Barrons lorsque je lui fis part de mes inquiétudes. Je préfère être là pour votre premier essai, plutôt que de prendre le risque que vous vous fassiez tuer par manque d'expérience.

Je refusai de me demander si ses paroles avaient une quelconque portée prophétique.

— Je vois, grommelai-je alors que nous sortions d'un nouveau pub, bredouilles. Vous protégez votre investissement !

Je ne l'aurais avoué pour rien au monde, mais j'étais soulagée de pouvoir compter sur lui en cas de besoin. Je n'avais toujours pas une grande confiance en lui, mais j'avais fini par développer une foi aveugle dans sa capacité de « gérer les situations de crise », comme disent les politiciens.

— Vous êtes bien certain que je n'ai rien d'autre à faire ? Il n'y a pas un truc qui pourrait m'aider ?

— Vous paralysez le faë, puis vous le transpercez avec la pointe de la lance, aussi vite que vous le pouvez. Il ne faut pas lui laisser le temps de vous transférer. S'il vous expédie dans je ne sais quelle dimension parallèle, je ne pourrai plus rien pour vous.

— Évidemment... Et quel endroit est-ce que je dois viser ? En supposant, bien entendu, que leur anatomie ressemble un tant soit peu à celle des humains...

Après tout, les vampires avaient bien un talon d'Achille – le cœur, où tout chasseur de morts vivants digne de ce nom était supposé enfoncer son pieu d'argent. Au fait, les faës avaient-ils un cœur ?

— Visez les tripes. Cela marche toujours.

Je baissai les yeux sur ma tenue, un top lavande et une minijupe à fleurs parme. Ces nuances s'accordaient à merveille avec ma nouvelle couleur de cheveux.

— Ils saignent ? demandai-je, vaguement inquiète à la perspective d'abîmer un ensemble si joli.

— En quelque sorte. Du moins, certains d'entre eux.

Il m'adressa un sourire qui n'avait rien d'encourageant, façon de me dire que ce qui jaillirait des entrailles du futur faë qui croiserait ma route risquait de ne pas me plaire du tout.

— La prochaine fois, portez plutôt du noir, ajouta mon mentor. Cela dit, il me restera toujours la ressource de vous laver au jet. J'en ai un dans le garage.

Je ravalai un cri de dégoût et poussai la porte du quatorzième bar que nous explorions.

— Ils ne pourraient pas faire « pof », tout simplement ?

N'était-ce pas ce que les monstres étaient censés faire lorsqu'on

les tuait : se désintégrer bien gentiment et s'évanouir sans laisser de saletés, poussés par une brise opportune ?

— Faire « pof » ? répéta Barrons d'un ton dubitatif.

Un groupe jouait ce soir dans ce pub. La salle était bondée, le bar littéralement pris d'assaut. Je suivis mon compagnon, qui fendait la foule avec assurance.

— Disparaître, si vous préférez. De façon qu'on n'ait pas à faire le ménage une fois qu'on les a tués et qu'on ne se retrouve pas avec des cadavres bizarres dont on ne sait comment expliquer la présence.

Barrons tourna la tête vers moi pour me lancer un regard intrigué et haussa un sourcil interrogateur.

— Je serais curieux de savoir où vous puisez vos informations...

— Dans les films et les romans, comme tout le monde. Normalement, quand on tue un vampire, il fait « pof », et c'est terminé.

— Ah, oui ?

Un rire désabusé lui échappa.

— Je crains que la réalité ne se montre pas toujours aussi accommodante. En vérité, je dirais même que la plupart du temps, elle fait preuve d'une mauvaise volonté tenace.

Puis, tout en continuant à jouer des coudes pour se frayer un passage vers le bar, qui se trouvait au centre de la salle, il ajouta :

— Et ne vous imaginez pas qu'un pieu suffise à tuer un vampire, mademoiselle Lane. Vous risqueriez d'être très déçue. Et très morte, si je puis dire.

— Oh. Alors, quelle est la bonne méthode pour s'en débarrasser ?

— Excellente question.

Une réponse typique de Barrons... c'est-à-dire une réponse qui n'en était pas une. Un jour, je le soumettrais à un interrogatoire en règle, et je ne le lâcherais pas tant qu'il ne m'aurait pas fourni d'explications satisfaisantes. Quand j'aurais un peu de temps devant moi, et l'esprit plus clair.

Pour l'instant, j'avais d'autres priorités. D'un regard attentif, je scrutai les visages autour de moi. L'un d'entre eux allait-il se mettre à fondre sous mes yeux tel un masque de cire au soleil, révélant le monstre qu'il dissimulait ?

Cette fois-ci, mon espoir ne fut pas déçu. Barrons le remarqua en même temps que moi.

— Là-bas, près de la cheminée, murmura-t-il d'une voix calme.

Un flot d'adrénaline monta en moi, tandis qu'une idée s'imposait à mon esprit. Celui-là allait payer pour les autres. Ainsi, je parviendrais peut-être à retrouver le sommeil...

— Je le vois, confirmai-je sur le même ton. Que dois-je faire ?

— Rien pour le moment. Attendez qu'il quitte le bar. Nous ne

livrons pas d'assaut en public. Une fois mort, il perdra son charme et montrera sa vraie nature. Il ne faut pas que les gens voient ça.

— Au contraire ! dis-je. Il est temps que tout le monde sache ce qui se passe, et quelle menace plane sur la ville.

Barrons me décocha un regard impatient.

— Pour semer la panique ? À quoi bon prévenir les gens d'un danger contre lequel ils n'ont pas les moyens de se protéger ? Pourquoi leur donner des cauchemars à cause de monstres qu'ils ne peuvent pas voir ? Ce combat n'est pas celui des mortels.

Je posai une main sur mes lèvres pour réprimer un haut-le-cœur. Il me semblait que les pop-corn qui avaient constitué mon unique dîner continuaient à éclater dans mon estomac, lequel menaçait de se vider de son contenu.

— Je ne supporte pas de le regarder sans rien faire, protestai-je.

Je ne savais pas si les nausées qui me secouaient étaient dues au spectacle de l'*Unseelie* ou à celui de sa victime, mais je ne pourrais pas rester longtemps sans intervenir.

— Du calme, mademoiselle Lane. Il a presque fini, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué.

Oh, si, je m'en étais rendu compte. Dès l'instant où mes yeux s'étaient posés sur l'Homme Gris et sur sa compagne, j'avais compris que nous arrivions trop tard. La proie que le monstre de près de trois mètres de haut achevait de dévorer avait une superbe ossature – de celles qui faisaient toute la différence entre une jolie fille et un mannequin de premier plan. J'étais plutôt mignonne. Cette femme, elle, était d'une fabuleuse beauté.

Ou plutôt, avait été.

À présent, il ne restait plus grand-chose d'elle, à part ses os qui saillaient sous sa peau livide et ses chairs flasques. Pourtant, la malheureuse continuait à lever des yeux emplis d'adoration sur l'ignoble créature...

Quelle déchéance ! De l'endroit où je me trouvais, je pouvais voir ses yeux injectés de sang et son teint livide. Même ses dents, dont l'émail avait dû être autrefois brillant comme la perle la plus pure, étaient à présent grisâtres et d'une vilaine apparence friable. Un bouton de fièvre suppurant avait éclos à la commissure de ses lèvres, ainsi qu'un autre sur son front.

Tout en adressant un sourire enjôleur à son prédateur – à ses yeux, un superbe blond au teint de miel –, elle secoua la tête d'un geste qui n'avait rien perdu de son élégance... et deux grosses mèches de cheveux se détachèrent de son crâne avant de tomber, l'une sur le sol et l'autre sur la chaussure d'un client assis près d'elle.

L'homme regarda par terre et, remarquant la sinistre touffe brunâtre sur son pied, s'en débarrassa avec une grimace de dégoût.

Puis il se retourna, posa les yeux sur la victime de l'Homme Gris, prit sa compagne par la main et entraîna celle-ci au loin, comme s'il venait de voir une pestiférée.

Je détournai le regard. C'était plus que je n'en pouvais supporter.

— Je croyais qu'il ne faisait que voler leur beauté, murmurai-je. Je n'avais pas compris qu'il les dévorait jusqu'à ce qu'il n'en reste rien...

— Il ne va pas toujours jusque-là.

— Il est en train de la tuer, Barrons ! Nous devons l'arrêter ! m'écriai-je d'une voix chevrotante d'émotion.

Me prenant par les épaules, il me fit pivoter vers lui. Le contact de ses mains sur moi fut comme un éclair de chaleur crépitant sur ma peau.

— Ressaisissez-vous, mademoiselle Lane. Nous ne pouvons plus rien pour elle ; il est beaucoup trop tard. Ne voyez-vous pas que son cas est sans espoir ? Elle n'en a plus que pour quelques heures s'il continue à ce rythme, ou quelques jours, s'il ne l'achève pas et qu'elle met fin elle-même à ses souffrances. Au mieux – ou au pire –, elle survivra encore deux ou trois semaines, avant de succomber à un mal mystérieux que les médecins seront incapables d'identifier et, a fortiori, de guérir.

Je scrutai son regard pour m'assurer qu'il ne plaisantait pas.

— Vous voulez dire que même si l'une de ses proies réussit à lui échapper, elle est condamnée ?

— Dans un cas aussi extrême, oui. Il ne va pas toujours aussi loin. D'ordinaire, il préfère laisser sa victime en vie, de façon à pouvoir se repaître de ses souffrances. Parfois, cependant, sa proie est d'une telle beauté qu'il ne supporte pas de la laisser en vie. Celle-ci n'aura probablement plus jamais l'occasion de se voir dans un miroir. Son séjour en enfer aura été de courte durée.

— C'est tout ce que vous avez à dire pour me consoler ? m'écriai-je. Que son martyre n'aura pas trop duré ?

— Vous sous-estimez la valeur de la brièveté, mademoiselle Lane. Un sourire glacial se peignit sur ses lèvres.

— Quel âge avez-vous ? Vingt et un ans, vingt-deux tout au plus...

J'entendis alors derrière moi le tintement d'un verre qui se brisait, suivi du son sourd d'un corps tombant sur le sol. Puis des cris de stupeur fusèrent de l'assistance. Barrons regarda par-dessus mon épaule, et son sourire disparut.

— Elle est morte ! s'écria une femme.

— On dirait que son visage est en train de pourrir ! s'exclama un homme avec effroi.

— C'est le moment, mademoiselle Lane. Il s'en va. Il se dirige vers

la porte ! Suivez-le, je vous couvre.

Je tentai de regarder derrière moi. Je ne saurais dire si c'était pour m'assurer que la malheureuse avait bel et bien cessé de souffrir, ou parce que j'étais mue par un instinct morbide mais bien humain de voir les macchabées – ce qui expliquerait, soit dit en passant, certaines de nos pratiques funéraires, sans parler de ces attroupements de badauds sur les lieux d'accident –, mais Barrons m'en empêcha. Prenant mon menton entre ses doigts, il m'obligea à le regarder droit dans les yeux.

— Ne faites pas cela, m'ordonna-t-il, sinon elle hantera vos souvenirs. Allez plutôt vous occuper de son assassin.

Bien sûr, il avait raison. Je me lançai à la poursuite de l'Homme Gris, imitée par Barrons, qui marchait une dizaine de pas derrière moi.

La dernière fois que j'avais vu l'*Unseelie*, mes cheveux étaient longs et blonds ; sans doute ne me reconnaîtrait-il pas sous ma nouvelle apparence. En outre, il ignorait que j'étais une *sidhe-seer*, une *null* qui plus est, et que j'avais la lance.

En un mot, toutes les chances étaient de mon côté.

Si je parvenais à m'approcher de lui... ce qui n'était pas gagné. En effet, je m'aperçus rapidement que sa haute taille lui permettait de se déplacer à une vitesse bien supérieure à la moyenne. Je devais courir pour ne pas me laisser distancer, et il ne faisait pour l'instant que marcher ! Si je voulais le rattraper, j'allais devoir piquer un sprint d'anthologie... Pas très facile de bondir sur l'ennemi lorsqu'on doit galoper derrière lui avec des talons hauts !

— Il est en train de vous semer, m'avertit Barrons, toujours derrière moi.

— Merci, je m'en étais aperçue.

L'Homme Gris était déjà loin, et il semblait s'être soudain dépouillé de son charme. Les gens s'écartaient sur son passage, effectuant de larges détours, marchant au besoin sur la chaussée.

Tout à coup, je l'aperçus au milieu du trottoir, seul. Cela ne me convenait pas du tout. Comment le filer discrètement si plus personne ne me dissimulait à lui ? Maintenant que je ne pouvais plus tabler sur l'effet de surprise, j'allais devoir me montrer plus prompte que mon adversaire.

Au même instant, je le vis pivoter sur ses talons et fixer son regard sur moi. Aussitôt, je compris qu'il savait qui j'étais... et qu'il savait que je savais qu'il le savait.

Plus moyen de feindre l'innocence.

— Enfer ! jura Barrons à mi-voix.

J'entendis derrière moi un raclement d'acier sur le pavé, un bruissement d'étoffe, puis plus rien. Le silence absolu.

Je soutins le regard de l'Homme Gris, le cœur battant. Soudain,

un sourire cruel se peignit sur son visage monstrueusement étroit.

— Je te vois, *sidhe-seer*, coassa-t-il, avant d'éclater d'un rire métallique. Tu étais dans le bar.

Après un grincement de dents de mauvais augure, il demanda :

— Quelle mort préfères-tu, ma jolie ? Lente... ou très lente ?

Je regrettai soudain de ne pas avoir songé à me faire confirmer par Barrons la signification du mot *pri-ya*, que je pensais avoir devinée. Si mes déductions étaient bonnes, et si je pouvais me fier au ton qu'avait pris la vieille femme pour le prononcer et au contexte dans lequel elle l'avait utilisé, j'en avais compris le sens général.

J'allais bientôt être fixée.

Je passai ma langue sur mes lèvres desséchées, tentai de calmer les battements affolés de mon cœur et, priant pour ne pas m'être trompée, répondis, le souffle court :

— À ta guise, mon seigneur et maître. Je suis une *pri-ya*.

À ces mots, l'Homme Gris retroussa sa bouche sans lèvres sur une rangée de chicots noirâtres et prit une inspiration saccadée, signe d'un trouble intense. Toute trace de moquerie disparut de son expression, tandis qu'une lueur d'intérêt nouveau s'allumait dans ses yeux noirs – un intérêt où se mêlaient une intense excitation sexuelle et un sadisme meurtrier qui faisaient froid dans le dos...

Je dus me mordre les lèvres pour réprimer une grimace de dégoût. J'avais vu juste. *Pri-ya* signifiait, approximativement, « fille à faës ». Il serait toujours temps de demander plus de précisions à Barrons une fois que j'en aurais fini avec l'Homme Gris.

À moins que ce ne soit lui qui en finisse avec moi...

Pour l'instant, ma priorité était de m'approcher de lui. Si l'*Unseelie* avait compris que je possédais la faculté de le voir tel qu'il était réellement, il ne pouvait savoir que j'étais une *null*, et encore moins que je possédais une arme potentiellement létale pour lui.

C'était manifeste, il voulait ce que je feignais de lui offrir, et il le voulait suffisamment pour croire que j'étais bien ce que je prétendais. J'avais trouvé son point faible. Il pouvait voler la beauté, jeter un charme pour que les plus belles femmes s'éprennent de lui, mais jamais il ne serait désiré pour ce qu'il était en réalité.

Sauf, peut-être, par une *pri-ya*, l'une de ces femmes qui recherchaient la compagnie des faës, *seelie* ou *unseelie*, pour se donner volontairement à eux, et dont la dévotion malsaine était ce qu'un être comme l'Homme Gris pouvait espérer de mieux en matière de sentiment amoureux.

Il frotta ses mains lépreuses avec délectation.

— À genoux, *pri-ya* ! éructa-t-il.

Décidément, les faës semblaient faire une fixation sur cette position. Un fantasme d'adoration ? J'étirai mes lèvres en un sourire

complaisant, le même que celui que j'avais vu sur le visage de la groupie gothique de Mallucé, et tombai à genoux sur le pavé humide. Je n'entendais plus Barrons derrière moi ; la rue semblait déserte, et je n'osais me retourner. Où étaient partis tous les passants ? C'était à croire que la puissance de répulsion de l'Homme Gris était aussi efficace que celle de V'lane lui-même !

Mon sac à main était ouvert, mes mains prêtes à passer à l'action. Si l'*Unseelie* restait paralysé moitié moins longtemps que la Chose aux mille bouches, j'aurais amplement le temps de plonger la lance dans son corps. À peine parviendrait-il à ma portée qu'il serait mort.

Cela aurait pu, cela aurait dû se passer ainsi... si je n'avais pas commis une erreur de taille. Que dire pour ma défense, sinon que j'étais entièrement novice en la matière ?

Puisque l'Homme Gris avait descendu la rue à grandes enjambées, j'avais supposé qu'il reviendrait vers moi de la même façon.

Il n'en fit rien.

En un éclair, il fondit sur moi. En se transférant.

Avant que j'aie compris ce qui se passait, il avait pris mes cheveux à pleines mains et m'avait soulevée du sol avec une force surhumaine.

Heureusement, je retrouvai immédiatement mes réflexes de *null* et tendis mes deux paumes vers son torse alors qu'il m'élevait dans les airs.

Par malchance, il se figea dans cette position, me laissant danser à cinquante centimètres au-dessus du sol.

Petit rappel : mes bras étaient de longueur normale. Mon sac à main était sur le trottoir. La lance se trouvait à l'intérieur.

— Barrons ! sifflai-je entre mes dents. Faites quelque chose, bon sang !

— Incroyable, grinça une voix au-dessus de moi. J'avais envisagé tous les scénarios, sauf celui-ci.

Je tentai de lever les yeux et y renonçai rapidement. Dans la position où je me trouvais, cela ne faisait qu'accentuer la douleur qui me vrillait le crâne. En revanche, mon inconfortable situation ne m'interdisait pas de penser. Que faisait Barrons sur ce toit ? D'ailleurs, comment y était-il arrivé ? Je ne me souvenais pas d'avoir vu une échelle sur le trajet... et l'immeuble avait deux étages.

— Dépêchez-vous, ça fait mal ! m'écriai-je.

Une fois de plus, je me félicitai de sa présence. Si je m'étais lancée seule dans cette aventure, j'aurais dû me scalper pour pouvoir m'échapper, et rien ne disait que j'en aurais eu le courage, ni même la possibilité. J'étais dotée d'une solide chevelure, et l'Homme Gris en tenait une bonne poignée.

— Vite ! Prenez mon sac ! Je ne sais pas combien de temps il va

rester paralysé !

Barrons atterrit sur le trottoir devant moi dans un son mat de semelles de cuir heurtant le sol, son long manteau noir claquant dans l'air autour de lui.

— Il fallait y penser avant de le toucher, mademoiselle Lane, dit-il, très calme.

Je refermai les mains sur le bras de l'Homme Gris pour me soulever et soulager la douleur qui irradiait dans tout mon crâne.

— On ne pourrait pas parler de tout ça après que vous m'aurez fait descendre ? gémis-je.

Il croisa les bras sur sa poitrine, l'air buté.

— Croyez-vous qu'il y aurait un *après*, si je n'étais pas là pour veiller sur vous ? J'ai deux mots à vous dire à propos de votre méthode de chasse au faë, si vous le voulez bien.

Que je le veuille ou non, quelque chose me disait qu'il ne me libérerait que quand il m'aurait sermonnée. Je tentai pourtant de protester.

— Vous êtes certain que nous n'avons rien de plus urgent à faire ?

— Petit a, poursuivit-il sans m'écouter, vous ne vous étiez manifestement pas préparée à ce qu'il opère un transfert. Votre lance se trouvait par terre près de vous. Il fallait conserver votre sac à la main et frapper votre victime à travers le tissu.

— Justement, passez-le-moi, qu'on en finisse !

— Petit b, vous vous êtes séparée de votre arme. Vous ne devez jamais la laisser hors de votre portée. Gardez-la toujours sur vous, au besoin en la glissant sous vos vêtements.

Je tentai de hocher la tête, sans succès.

— Compris. Si c'était un effet de votre bonté, pourrais-je avoir mon...

— Petit c, vous n'avez pas réfléchi avant d'agir. Votre seul avantage dans un combat singulier contre un faë réside dans le fait qu'il ignore votre qualité de *null*. En ce qui concerne ce faë-là, ne comptez plus l'avoir par surprise.

Il ramassa enfin mon sac, et je tendis les mains pour m'en saisir, mais il le garda hors de ma portée. Désespérée, je m'agrippai de nouveau au bras de l'Homme Gris. Je commençais à avoir une migraine format XXL. Je tentai de donner un coup de pied à mon coéquipier, mais celui-ci s'écarta d'un geste fluide. Jéricho Barrons était doté de cette sorte de réflexes phénoménaux que l'on ne rencontre que chez les athlètes de très haut niveau et chez les animaux.

— Ne pétrifiez un faë, mademoiselle Lane, que si vous êtes certaine à cent pour cent de pouvoir le tuer avant qu'il ne retrouve sa mobilité. Car celui-ci...

Il tapota l'*Unseelie* rigide auquel j'étais suspendue et poursuivit :

— ... est tout à fait conscient de ce qui se passe, bien qu'il soit immobile, et dès qu'il le pourra, il vous transférera. Vous aurez disparu avant que votre esprit n'ait enregistré qu'il a retrouvé sa liberté de mouvement. Il vous expédiera où il le voudra, par exemple au beau milieu d'une douzaine de ses congénères. Vous serez là-bas, votre lance ici, et je n'aurai aucune idée de l'endroit où vous...

— Bonté divine, Barrons ! m'écriai-je en donnant des coups de pied dans les airs. Bouclez-la et passez-moi ce fichu sac à main !

Je le vis baisser les yeux vers la lance, dont la pointe dépassait du sac, et en retirer la boule de papier d'aluminium. Puis il se pencha et se plaça juste devant moi. À présent que son visage était tout près du mien, je pouvais voir à quel point il était furieux contre moi. Ses lèvres étaient décolorées, ses narines frémissantes ; son regard lançait des éclairs.

— Ne vous séparez jamais de cette arme, vous m'avez compris ? Vous la garderez sur vous pour manger, pour dormir, pour vous laver, et même pour baiser !

J'allais lui répondre que je trouvais ce terme très désobligeant et que, à ce propos, je n'avais personne en ce moment avec qui pratiquer la chose, lorsqu'un liquide visqueux m'aspergea de la tête aux pieds.

L'Homme Gris remua-t-il avant que Barrons le frappe aux tripes ou après ? Toujours est-il qu'il me libéra soudain et que je retombai sans grâce en mordant la poussière... ou, plus exactement, le pavé froid et humide de Dublin, aussitôt suivie dans ma chute par l'Homme Gris.

J'eus tout juste le temps de bondir à quatre pattes. De la blessure à son abdomen jaillissait le même liquide vert qui, à ma grande consternation, souillait mon top, ma jupe et mes jambes nues.

L'air à la fois hagard et fou de rage, l'*Unseelie* posa successivement son regard sur Barrons et sur la lance, dont la pointe sortait de ce qui avait été mon sac à main préféré – et le serait resté s'il n'avait pas été irrémédiablement souillé d'un répugnant jus verdâtre.

Bien que sa colère fût surtout dirigée contre Barrons, l'Homme Gris tourna la tête et c'est à moi que s'adressèrent ses dernières paroles.

— Le Haut Seigneur est de retour, sale petite garce, et il te fera subir le même sort qu'à la dernière jolie *sidhe-seer* qui est tombée entre ses mains. Tu n'auras qu'un regret : ne pas être morte de mes mains. Et tout comme elle, tu le supplieras de t'achever.

Quelques instants plus tard, Barrons me rendit mon sac. Même si je savais que l'Homme Gris ne vivait plus, je pris la lance et la plantai dans le ventre de l'immonde créature.

Au cours de l'année qui s'est écoulée depuis que j'ai pris le premier vol pour Dublin dans l'espoir de trouver l'assassin de ma sœur et de lui faire payer son crime, j'ai découvert qu'on en apprend autant, voire plus, de ce qu'on vous cache que de ce qu'on vous dit.

Écouter les paroles ne suffit pas : il faut sonder les silences, riches d'informations. Bien souvent, c'est dans les mensonges que votre interlocuteur refuse de proférer devant vous que se nichent les vérités que vous recherchez.

Barrons se débarrassa du corps de l'Homme Gris – je ne cherchai pas à savoir comment. Une fois de retour à la librairie, je montai dans ma chambre, pris une longue douche brûlante et me lavai trois fois les cheveux, la lance à côté de moi. Je n'étais pas près d'oublier la leçon de cette soirée...

Le lendemain, je me rendis au National Muséum pour achever ma visite, qui se déroula sans anicroche. Je ne vis ni V'lane ni la vieille femme, et pas le moindre Objet de Pouvoir.

Pour la première fois depuis que j'avais pris mes quartiers chez *Barrons – Bouquins & Bibelots*, le propriétaire ne rentra pas à la tombée de la nuit. Mais après tout, me dis-je, nous étions samedi. Peut-être Barrons avait-il un rendez-vous galant... même si je le voyais assez mal sacrifier au classique ciné-resto du samedi soir. Cela me semblait bien trop conventionnel pour lui et pour le genre de femme qu'il devait fréquenter.

Je me souvins alors de celle que j'avais croisée à *Casa Blanc*. Comme je m'ennuyais à mourir, je m'amusai à les imaginer dans leurs ébats... avant de renoncer quand je m'aperçus qu'au fil de ma rêverie la fille prenait une troublante ressemblance avec une certaine MacKayla Lane. Mieux valait trouver une occupation moins risquée.

Je passai finalement la soirée toute seule devant le petit poste de télévision que Fiona avait installé sous le comptoir, en essayant d'oublier la présence du téléphone à côté de moi.

Le dimanche matin, je renonçai. Je fis ce que je m'étais formellement interdit : je décrochai le combiné et composai le numéro de la maison.

Ce fut papa qui répondit, comme chaque fois que j'avais appelé depuis mon arrivée à Dublin.

— Salut ! m'exclamai-je d'une voix légère. Comment ça va ?

Assise sur le confortable canapé au fond du magasin, je croisai les jambes tout en jouant avec le fil du téléphone. Cela faisait du bien d'entendre la voix de papa. Si seulement il avait pu éviter ces réflexions sans intérêt sur la météorologie comparée de la Géorgie et de l'Irlande ! Comme si cela ne suffisait pas, il se lança ensuite dans un long commentaire sur les différences culinaires entre Ashford et Dublin, avant d'enfourcher son dada préféré, la hausse du prix de l'essence et les errements du gouvernement en matière d'économie.

Ne pouvions-nous pas avoir une vraie conversation, au lieu d'enfiler les poncifs ? Mon père n'avait-il donc rien d'autre à me dire ? Pendant vingt-deux ans, cet homme avait été mon roc, mon héros, mon plus fidèle allié. Malgré ma réussite scolaire très limitée et mon absence totale d'ambition professionnelle, je croyais être sa joie et sa fierté. Et voilà que nous parlions de la pluie et du beau temps, comme deux étrangers. J'en aurais pleuré ! Il avait pourtant perdu une fille, et moi une sœur. Nous avions tant besoin l'un de l'autre ! Qui me consolerait, si ce n'était lui ? Et qui lui rendrait un peu d'espoir dans la vie, s'il s'éloignait de moi ?

Je jouai nerveusement avec le fil du téléphone, n'osant exprimer mes pensées. Puis ce fut plus fort que moi, je l'interrompis. Cette discussion ne nous menait nulle part.

— Papa, est-ce que je pourrais parler à maman ?

Il se réfugia dans l'explication toute faite à laquelle j'avais droit chaque fois que je posais cette question. Maman dormait, et il ne fallait pas la déranger car elle avait un très mauvais sommeil malgré les médicaments qu'elle prenait. Le médecin avait dit qu'elle devait absolument se reposer pour retrouver la santé, et papa voulait que sa femme guérisse, et n'avais-je pas envie, moi aussi, que maman aille mieux ?

Cette fois-ci, je refusai de me laisser décourager.

— Papa, je dois lui parler, insistai-je.

Il refusa tout net. Il était aussi têtu que moi, songeai-je. Pas moyen de lui faire entendre raison ! Pourtant, mon agacement laissa soudain place à l'inquiétude.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? demandai-je. Qu'essaies-tu de me cacher ?

En l'entendant pousser un long soupir de découragement, je compris que j'avais vu juste. J'essayai de me le représenter, à l'autre bout du fil, et j'eus soudain la certitude qu'il avait vieilli de vingt ans en deux semaines.

— Le chagrin lui a un peu... fait perdre la tête, Mac. Elle s'en

veut terriblement de ce qui est arrivé à Alina, et je ne réussis pas à la convaincre qu'elle se trompe.

— Elle n'est pour rien dans toute cette histoire ! Que se reproche-t-elle ?

— D'avoir laissé ta sœur partir pour l'Irlande, répondit-il d'un ton si las que je sus tout de suite qu'il avait entendu cet argument des dizaines de fois déjà.

Je me dis alors que j'avais hérité de mes deux parents mon tempérament de tête de mule. Quand elle le voulait, maman pouvait se montrer extrêmement opiniâtre.

— C'est ridicule, protestai-je. Si demain je prends un taxi et que j'ai un accident, vous n'y serez pour rien, l'un comme l'autre.

— Sauf si quelqu'un nous a mis en garde, répondit-il.

Il avait parlé d'une voix si faible que je l'entendis à peine, et que je doutai même d'avoir compris le sens de ses paroles.

— Pardon ? Quelqu'un vous avait dit de ne pas laisser Alina partir pour l'Irlande ? Enfin, papa, il ne faut pas écouter les mauvaises langues ! Avec le recul, n'importe qui peut s'écrier : « Je l'avais bien dit » ! C'est un peu facile, tu ne trouves pas ?

J'adore Ashford, mais l'honnêteté m'oblige à reconnaître que nous avons notre lot de commères et de gens malintentionnés. Il me semblait les voir se pencher vers leur voisin, en croisant mes parents à l'épicerie, pour murmurer d'un air réprobateur : « Eh bien, à quoi s'attendaient-ils ? On n'envoie pas sa fille toute seule à l'autre bout du monde ! »

— Quels parents envoient leur fille toute seule à l'autre bout du monde ? gémit papa au même instant.

Je l'aurais parié !

— Tous ! répondis-je. Au nom de quoi peut-on refuser à son enfant la chance d'aller étudier à l'étranger ? Maman et toi n'avez rien à vous reprocher !

— Et maintenant, toi aussi, tu es partie ! Reviens, Mac. Rentre à la maison ! Tu ne te plaisais donc pas, au pays ? Maman et moi avons toujours cru que tu étais heureuse avec nous.

— Je l'étais, affirmai-je. Vraiment. Jusqu'à ce qu'Alina soit assassinée.

Un silence lourd s'abattit entre nous, et je regrettai aussitôt mes paroles brutales. J'allais demander à papa de m'excuser de l'avoir blessé lorsqu'il dit :

— Laisse tomber, Mac. Quitte ce maudit pays. Ça ne sert à rien...

— Pardon ?

De stupeur, je faillis lâcher le combiné. Comment pouvait-il dire cela ?

— Tu me demandes de rentrer à la maison et de laisser le salaud

qui a tué Alina s'en sortir ? Pour qu'il assassine la fille d'un autre ?

— Il peut faire ce qu'il veut aux filles des autres, je m'en fous, murmura mon père. Tout ce que je veux, c'est garder celle qu'il me reste.

Je tressaillis. C'était bien la première fois que j'entendais papa tenir un tel langage. Lui toujours si calme, si responsable !

— Alina est morte, reprit-il. Toi, tu es encore en vie, et je veux que tu le restes. Maman a besoin de toi, Mac, et moi aussi. Rentre à la maison. Prends le premier avion et reviens vite. S'il te plaît.

Parole d'honneur, ce n'était pas ainsi que j'avais prévu de poser la question qui me brûlait les lèvres. J'avais envisagé toutes les entrées en matière possibles, depuis les quelques phrases d'explication bien tournées destinées à faire appel au bon sens jusqu'à l'interminable couplet d'excuses entrecoupé de larmes pour le mal que je m'apprêtais à faire à mes parents. Toutes, sauf la formule lapidaire qui s'imposait soudain à mon esprit et que je ne parvenais pas à exprimer à haute voix.

Je me figeai, incapable de parler, pendant que défilait dans mon esprit l'interminable liste de ce que je pouvais, ou devais, ou voulais dire, sans oublier l'hypothèse qui consistait à me taire, purement et simplement.

Un jour, au collège, le prof de sciences nous avait expliqué un certain nombre de vérités à propos des yeux bleus et des yeux bruns, des gènes récessifs ou dominants, et de la question simple mais universelle que l'on pourrait résumer par : quels parents pour quels bébés ?

Ce soir-là, en rentrant à la maison, j'avais regardé papa et maman avec méfiance. Je n'avais rien dit car Alina et moi avions les mêmes yeux verts, ce qui signifiait que nous étions du même sang. Pour le reste, j'avais pratiqué la politique de l'autruche. Quoi qu'en disent bien des gens, et non les moins savants, la perception est la réalité. C'est ce que vous décidez de croire qui fait de vous ce que vous êtes.

Ce jour-là, onze ans auparavant, j'avais décidé que j'étais l'enfant heureuse d'une famille sans histoire. Je m'étais lovée dans mon cocon douillet, où je me sentais aimée et protégée. J'avais choisi d'être une fille du Sud et de revendiquer mes racines, que j'avais plantées avec ardeur dans le sol de Géorgie. De toutes mes forces, j'avais nié Mendel, ses petits pois lisses et ses petits pois ridés, et tout ce qui touchait de près ou de loin au concept d'ADN. Mon prof de sciences ne savait pas de quoi il parlait, et il restait du chemin aux savants avant qu'ils ne percent tous les mystères de la génétique.

J'avais soigneusement enfoui cette question tout au fond de moi, et jamais je ne l'avais évoquée devant qui que ce soit. Mon opinion était faite, cela me suffisait. J'avais achevé l'année scolaire avec une

moyenne calamiteuse en sciences naturelles et ne m'étais plus jamais inscrite à un cours de biologie.

— Est-ce que j'ai été adoptée, papa ? m'entendis-je demander.

Un halètement douloureux résonna à l'autre bout de la ligne, comme si mon père venait d'être frappé à la poitrine.

« Dis non, papa, dis non ! » priai-je.

Le silence s'étira, interminable. Je fermai les paupières pour retenir les larmes qui me brûlaient les yeux.

— Eh bien, réponds !

Il y eut un autre silence effrayant, ponctué par un soupir à fendre l'âme.

— Mac, je dois retourner auprès de maman. Je ne peux pas la laisser toute seule, elle est trop fragile. Après ton départ pour Dublin, elle... comment dire... elle s'est effondrée. Le mieux que tu puisses faire maintenant, pour elle comme pour moi, c'est de rentrer à la maison. Maintenant. Ce soir.

Il marqua une pause, avant d'ajouter :

— Mon bébé, tu es notre petite fille chérie.

— Vraiment ? Dans tous les sens du terme ? insistai-je d'une voix trop aiguë. Peux-tu me jurer que vous êtes bien mes parents biologiques ?

Je rouvris les yeux, mais ma vision était brouillée par un rideau de larmes.

— Écoute, Mac, je ne sais pas où tu es allée pêcher ces questions. À quoi est-ce que cela rime d'aborder un sujet pareil, comme ça, maintenant ? Rentre à la maison !

— Peu importe d'où viennent ces questions ; ce qui compte, ce sont les réponses. Dis-moi que je n'ai pas été adoptée, papa, et Alina non plus.

Comme il ne répondait pas, j'insistai :

— Allez, dis-le et je te fichera la paix. « Alina et toi n'avez pas été adoptées. » Tu vois ? C'est simple ! Dis-le. Sauf si tu ne le peux pas.

Le silence, à l'autre bout du fil, était plus terrible que tout. Enfin, papa reprit la parole.

— Mac, ma petite fille, nous t'aimons plus que tout, maman et moi. Rentre à la maison.

Son ton habituellement grave s'était envolé d'une octave sur ce dernier mot. Il toussota, et lorsqu'il reprit la parole, il avait retrouvé sa voix d'inspecteur des impôts sûr de lui et de son expérience – une voix qui vous disait que vous pouviez lui faire confiance car il savait mieux que vous ce qui était bon pour vous. Elle avait le timbre un peu rocailleux qui trahissait l'homme du Sud aux valeurs profondément ancrées, le géant à la force tranquille, et sur moi, elle avait toujours eu le même effet apaisant et rassurant.

— Écoute, poursuivit-il, je vais te réserver un billet dès que nous aurons raccroché. Prépare ton sac immédiatement et prends un taxi pour l'aéroport. Tu n'as rien à faire, ni à te préoccuper de quoi que ce soit ; je réglerai tes dépenses par carte bancaire. Tu m'entends ? Je te rappellerai dès que je saurai l'heure de départ de ton vol. Tout ce que je te demande, c'est de rassembler tes affaires et de te rendre à l'aéroport. Tu m'as bien compris ?

Je laissai mon regard errer par la fenêtre. Une pluie fine tombait du ciel. Le monde était noyé dans la grisaille. Mon père avait refusé de me mentir. Si j'avais été sa fille biologique, il aurait éclaté de rire et se serait écrié : « Mais non, tu n'as pas été adoptée, tête de linotte ! » J'aurais ri avec lui, en me demandant comment j'avais pu nourrir le moindre doute.

Il n'en avait rien fait. Parce qu'il ne le pouvait pas.

— Mais alors, papa, qui suis-je ?

Cette fois-ci, c'était ma voix qui s'était envolée dans les aigus.

— Tu es ma princesse, répondit-il d'un ton vibrant d'émotion. Voilà qui tu es. La petite fille adorée de Jack et Rainey Lane !

Ce n'était qu'une partie de la vérité. Je n'étais pas entièrement leur enfant, même s'il ne pouvait se résoudre à le reconnaître. À ma façon, j'avais moi aussi évité de regarder la réalité en face, mais je l'avais toujours su.

- 1) *Les fées existent, on les appelle des faës ;*
- 2) *Les vampires sont bien réels ;*
- 3) *Un gangster et quinze de ses hommes sont morts à cause de moi ;*
- 4) *J'ai été adoptée.*

Je relus les quelques lignes que je venais d'écrire, sans m'attarder sur les larmes qui constellaient ma page et diluaient l'encre bleue de mon stylo en minuscules lagons parsemés çà et là sur le papier.

Des quatre phrases que j'avais notées, une seule me paraissait irréelle. La dernière. Je voulais bien croire aux fées, aux vampires et aux monstres venus de l'espace, mais je refusais d'admettre ce fait, pourtant si banal.

J'avais été adoptée.

Le monde s'était écroulé autour de moi, j'avais du sang sur les mains, mais j'étais restée debout tant que j'avais pu affirmer : « Je suis MacKayla Lane, des Frye-Lane d'Ashford, en Géorgie. Dans la famille, on est tous fabriqués selon la même recette génétique, de mon arrière-grand-mère à mon petit-cousin. Je suis comme eux, vous voyez ? C'est mon clan. »

Souvent, c'est quand on perd quelque chose qu'on mesure

combien cela nous était précieux. Toute ma vie, je m'étais blottie dans un cocon rassurant, parmi mes oncles et tantes, mes cousins au deuxième degré, mes grands-parents...

Et voilà que, tout à coup, je tombais du nid. Je tremblais de peur et de froid. J'étais seule au monde.

« O'Connor », m'avait appelée la vieille femme. D'après elle, j'avais les yeux et le teint d'une O'Connor. Elle avait aussi mentionné un étrange prénom. Patrona. De qui s'agissait-il ? Et moi, qui étais-je ? Avais-je de la famille ici, en Irlande ? Si c'était le cas, pourquoi ne m'avait-elle pas gardée ? Pour quelle raison nous avait-on abandonnées, Alina et moi ? Comment papa et maman nous avaient-ils adoptées ? Où ? Quand ? Et comment se faisait-il que ma famille, d'ordinaire si bavarde et curieuse, n'ait jamais trahi ce secret par une allusion, une gaffe, un mot de trop ?

À quel âge Alina et moi étions-nous arrivées chez les Lane ? Cela devait être très peu de temps après ma naissance, car je n'avais aucun souvenir d'une autre vie, dans une autre maison, avec d'autres gens... Alina n'avait jamais rien mentionné de la sorte. Or, elle avait deux ans de plus que moi. J'en déduisais qu'elle devait avoir été adoptée à cet âge-là, alors que je venais de naître. Ou alors, sa mémoire avait confondu sa vie d'avant et sa vie d'après.

J'avais été adoptée.

Rien que d'y penser, j'en avais le vertige. Pourtant, ce n'était pas là le pire. Le plus douloureux, le plus frustrant, le plus insupportable était de me dire que la seule personne au monde dont j'étais absolument certaine d'être la parente était morte. Alina. Ma sœur. Ma chair et mon sang...

Une idée me traversa l'esprit. Alina savait-elle la vérité ? Me l'avait-elle cachée ? Était-ce à cela qu'elle avait fait allusion lorsqu'elle avait dit : « Il y a tellement de choses que tu ignores » ? Avait-elle été aussi choquée, aussi désorientée que je l'étais en cet instant ?

Soudain, je m'aperçus que mes joues étaient inondées de larmes. Je ne tentai pas de contenir mon chagrin, et je pleurai sans retenue. Je pleurai sur moi, sur ma sœur, sur tout ce que je ne pouvais expliquer... Le monde venait de s'écrouler autour de moi. Je ne savais pas quelle nouvelle vie émergerait de ce chaos, mais j'avais une certitude : elle ne ressemblerait à rien de ce que j'avais connu avant.

La Mac d'autrefois était morte.

J'ignore combien de temps je restai ainsi, à pleurer toutes les larmes de mon corps. Tout ce dont je me souviens, c'est que finalement, la tête lourde et le cœur en miettes, je me levai et m'essuyai les yeux.

Il me revint alors en mémoire l'endroit où l'on avait retrouvé le corps d'Alina, dans une impasse crasseuse de l'autre côté de la ville,

sur la rive opposée de la Liffey. J'avais vu des photos de la scène de crime dans le dossier envoyé par la police. Je m'étais promis de me rendre sur les lieux avant de quitter l'Irlande, afin de dire un dernier adieu à ma sœur.

Le moment était venu de tenir ma parole.

Je me levai péniblement du canapé et montai dans ma chambre. Là, en quelques gestes rapides, je glissai un peu d'argent et mon passeport dans la poche de mon jean, mis la lance dans mon sac, dont je remontai la bandoulière sur mon épaule, vissai une casquette sur mon crâne et chaussai une paire de lunettes de soleil. Puis je sortis pour héler un taxi.

Tout compte fait, décidai-je en chemin, ce ne serait pas un adieu mais un bonjour. Bonjour à une sœur que je n'avais pas réellement connue et que je considérais à présent sous un jour nouveau. Bonjour à celle qui avait été ma seule parente au monde, s'était laissé prendre au piège de Dublin, s'était révélée dans cette épreuve, avait entrevu la vérité et l'avait payé de sa vie.

Si, au terme d'un séjour de plusieurs mois ici, elle avait appris ne fût-ce que la moitié de ce que j'avais découvert, son attitude, jusqu'alors incompréhensible, devenait parfaitement logique.

Je me souvenais que papa et maman avaient envisagé à deux reprises d'aller lui rendre visite en Irlande et qu'elle s'était toujours arrangée pour que le projet échoue, la première fois en prétextant une mauvaise grippe qui lui avait fait prendre du retard sur ses cours, la seconde en affirmant qu'elle devait bûcher ses partiels.

Jamais elle ne m'avait invitée, et le jour où j'avais laissé entendre que j'avais commencé à économiser pour aller passer quelques jours avec elle à Dublin, elle m'avait répondu de garder mon argent pour m'acheter de jolis vêtements et de profiter de la vie pour elle pendant qu'elle étudiait, en me promettant qu'elle serait très bientôt de retour à la maison. Je mesurais à présent ce que ces mensonges avaient dû lui coûter, et je les comprenais.

Moi qui savais quels dangers hantaient les rues de Dublin, aurais-je permis à ceux que j'aimais de venir me voir ? Jamais. J'aurais menti pour les protéger.

Si j'avais eu une petite sœur, ma seule vraie parente au monde, et qu'elle ait été en sécurité à des milliers de kilomètres de là, lui aurais-je révélé ce que j'avais découvert, au risque de l'entraîner dans le piège qui était en train de se refermer sur moi ? Jamais. J'aurais tout fait pour qu'elle demeure dans une bienheureuse ignorance.

J'avais toujours admiré mon aînée, mais ce sentiment prenait une dimension nouvelle à présent que le voile des illusions se déchirait. Il fallait que je me rende là où elle était allée, dans un endroit qu'elle avait marqué de sa présence. Son appartement ne pouvait convenir à

mon pèlerinage. À l'exception du parfum de pêche et de vanille qui y flottait encore, le studio ne portait pas son empreinte personnelle – comme si elle n'avait fait qu'y passer, pour prendre quelques heures de sommeil et m'appeler rapidement. De même, ce que j'avais vu du campus ne m'avait rien dit sur elle.

Je ne connaissais qu'un lieu où j'étais certaine de percevoir sa présence : celui où elle était tombée, quelques heures à peine après m'avoir laissé son « testament ». Il fallait que j'affronte cette douleur ultime : me recueillir à l'endroit même où elle avait rendu son dernier souffle.

Un peu morbide, j'en conviens, mais j'étais dans un tel état de stupeur que plus rien ne me choquait. Et puis, tout est relatif. J'appartiens tout de même à une culture où l'on enterre les dépouilles des êtres chers dans de jolis cimetières fleuris près de chez soi, afin de pouvoir leur parler lorsqu'on a un coup de blues. N'est-ce pas cela qui est morbide ?

Moi qui voyais des lignes de démarcation partout depuis quelque temps, je venais d'en franchir une nouvelle : la Liffey, qui sépare Dublin en deux parties distinctes, le Nord et le Sud. L'abondance d'un côté, la sobriété, pour employer une litote, de l'autre...

La rive sud, où je séjournais, avec les hauts lieux touristiques de Temple Bar District, Trinity College, le National Muséum et Leinster House, pour ne citer que quelques-uns de ses nombreux attraits, est généralement considérée comme la partie riche de Dublin.

La rive nord, où l'on peut voir O'Connell Street avec ses statues et monuments, le marché de Moore Street, la pro-cathédrale St. Mary et Custom House, qui domine la Liffey, abrite les classes les plus laborieuses et les moins fortunées.

Bien entendu, comme la plupart des frontières, celle-ci n'est pas parfaitement hermétique. On trouve aussi des coins très chics au nord et des ruelles sordides au sud. Cependant, je pense que personne ne le contestera, l'impression d'ensemble n'est pas la même de chaque côté de la Liffey. Je ne saurais dire exactement à quels détails je le ressentais, mais la différence était nette. Peut-être tenait-elle à des petits riens – l'écho d'une voix, la démarche d'une silhouette au loin...

Le chauffeur qui me conduisit jusqu'à Allen Street ne semblait guère enthousiaste à la perspective de m'y abandonner, mais un généreux pourboire le convainquit de s'en aller. J'avais affronté trop de situations réellement effrayantes pour me laisser impressionner, du moins en plein jour, par ce quartier aux maisons délabrées !

L'impasse anonyme dans laquelle on avait retrouvé le corps d'Alina, une ruelle pavée de pierres hors d'âge, usées et craquelées par le temps, s'étirait entre des immeubles en ruine sur ma droite, et un

entrepôt bardé de planches sur ma gauche. Le sol était jonché de vieux journaux, de canettes de bière et de débris divers. L'atmosphère qui régnait ici me rappelait celle du quartier fantôme derrière l'immeuble de Jéricho Barrons, aussi n'avais-je pas l'intention de m'attarder dans ces lieux assez longtemps pour savoir si les lampadaires fonctionnaient encore à la nuit tombée...

Papa ne savait pas que j'avais vu les clichés de la scène de crime, qu'il avait glissés dans l'un de ses dossiers de travail (*Plan de financement – Mme Myrna Taylor-Hollingsworth*. Par je ne sais quel caprice de ma mémoire, les mots étaient restés inscrits dans mon esprit comme à l'encre indélébile).

Je me demandais encore par quel moyen il s'était procuré ces photographies. D'ordinaire, la police n'accable pas les familles, déjà ravagées par le chagrin, avec de telles images, d'autant que celles-ci étaient particulièrement insupportables.

L'identification du cadavre avait représenté une épreuve assez douloureuse comme cela pour moi, je n'avais pas besoin d'en voir plus. Pourtant, je n'avais pu réprimer ma curiosité lorsque j'étais tombée sur ces clichés qui dépassaient de la pile de dossiers, le jour où j'étais entrée dans le bureau de mon père pour y prendre quelques stylos avant mon départ.

À présent, alors que j'approchais du fond de l'impasse, il me semblait voir les clichés en surimpression sur le décor délabré qui m'entourait. Alina était étendue là, sur ma droite, à quelques pas du mur qui barrait la chaussée et lui avait coupé toute retraite.

Je ne voulais pas savoir si, dans une tentative désespérée d'échapper à celui qui la poursuivait, elle s'était brisé les ongles en tentant d'escalader la muraille de brique rouge qui mesurait bien quatre mètres de haut. Je détournai les yeux et posai mon regard sur l'endroit où elle était morte. C'était là, au pied du mur, qu'on avait retrouvé son corps sans vie. Je vous épargne les détails, que j'aurais préféré ne jamais connaître.

Poussée par je ne sais quelle mélancolique intuition, je me laissai tomber sur le pavé crasseux pour m'étendre dans la position exacte dans laquelle Alina était décédée. Contrairement à ce que j'avais vu sur les photographies, son sang ne maculait plus le sol ni les briques. Les averses avaient lavé le pavé, effaçant les traces de la lutte effroyable qui s'était déroulée quelques semaines auparavant.

C'était ici qu'elle avait rendu son ultime soupir. « Ici gisent les rêves et les espoirs d'Alina Lane », me dis-je, le cœur gonflé de tristesse.

— Alina ! m'écriai-je d'une voix brisée par le désespoir. Tu me manques tant !

Je ne pus retenir mes larmes. Je m'en fis le serment, c'était la

dernière fois que je pleurais – il se trouve que l’avenir me donna raison, du moins pour quelque temps.

Je ne sais combien de minutes je demeurai ainsi, jusqu’à ce que mon regard se pose sur un objet brillant qui m’était familier : la petite trousse de maquillage que maman avait offerte à Alina pour Noël, identique à celle que j’avais abandonnée chez Mallucé. Elle était à moitié cachée sous les ordures, et l’étoffe dorée matelassée avait perdu presque tout son éclat sous les assauts conjugués de la pluie et du soleil. J’écartai d’un geste impatient les saletés qui la recouvraient, puis je la ramassai et la serrai contre mon cœur avec émotion.

Je sais ce que vous pensez. Moi aussi, je me dis qu’elle devait contenir un indice. Alina y avait sans doute glissé les passages les plus importants de son journal, ou quelque clé USB contenant une copie informatique de ses notes personnelles, et grâce à ces précieuses informations, j’allais enfin apprendre la vérité. La police était passée à côté de cette pièce à conviction décisive, mais la Providence avait guidé mes pas – et mon regard – jusqu’à cette petite trousse, qui renfermait certainement la clé du mystère de la mort de ma sœur.

Hélas ! comme le disait Jéricho Barrons, la vie ne se montrait pas toujours aussi accommodante...

La pochette tout élimée ne contenait rien d’autre que les fournitures que maman avait choisies, à l’exception de la lime à ongles. Fébrilement, je la vidai pour l’examiner sous toutes ses coutures. En vain. Malgré une fouille sans ménagement, je ne trouvai rien dans la doublure, ni dans le boîtier du fard à joues, ni dans le tube de rouge à lèvres.

Je ne vous accablerai pas avec la description de mon chagrin en cet instant. Si vous avez perdu un être cher, vous savez très bien ce qu’on ressent dans ces moments-là et vous n’avez aucun besoin que je vous le rappelle. Si ce n’est pas le cas, tant mieux pour vous. Tout ce que je vous souhaite, c’est d’être épargné le plus longtemps possible par cette douleur.

Je dis adieu à ma sœur, et je lui dis bonjour, puis je me relevai. Alors que je me redressais, mon regard fut attiré par un éclat de métal, tout près de mes pieds. La lime à ongles d’Alina, striée de marques profondes. Je me baissai pour la ramasser, car la seule idée de laisser derrière moi le moindre souvenir de ma sœur m’était insupportable, et un petit cri de stupeur m’échappa.

Jusque-là, j’avais trouvé un très relatif réconfort dans l’espoir que la mort d’Alina avait été rapide. Je me refusais à croire qu’elle avait agonisé pendant des heures sur le pavé de cette sinistre ruelle.

Malheureusement, son décès avait été plus long que je ne l’avais espéré, à en juger d’après les marques qu’elle avait gravées dans la pierre de la pointe de sa lime à ongles.

Le cœur battant, je m'agenouillai et nettoyai le pavé du plat de la main. Je fus à la fois soulagée et déçue de constater qu'elle n'avait tracé que quelques signes. Soulagée, car cela voulait dire que son agonie avait pris fin rapidement. Déçue, car ce que je lisais m'était totalement incompréhensible.

1247 LaRuhe, Junior.

— Je voudrais parler à l'inspecteur O'Duffy, s'il vous plaît, demandai-je, tout excitée par ma découverte.

De retour chez *Barrons – Bouquins & Bibelots*, je m'étais ruée sur le téléphone pour composer le numéro du poste de police de Pearse Street.

— Oui, oui, je patiente.

Je pianotai sur le comptoir pendant que la standardiste transférait mon appel à l'officier responsable du dossier d'Alina. J'avais un nouvel indice pour lui, gravé dans le pavé d'une ruelle sinistre. 1247 *LaRuhe*. J'accompagnerais l'inspecteur sur les lieux, et s'il refusait que je vienne avec lui, je le suivrais discrètement.

— Oui, mademoiselle Lane ?

L'inspecteur paraissait préoccupé, aussi lui exposai-je aussi rapidement que possible le motif de mon appel.

— Nous avons déjà examiné ceci, me répondit-il.

— Qui a déjà examiné quoi, exactement ? demandai-je.

— L'adresse. Tout d'abord, rien ne prouve que l'auteur de ces mots soit votre sœur. N'importe qui pourrait avoir...

— Inspecteur, coupai-je, Alina m'appelait Junior. J'ai retrouvé sa lime à ongles tout ébréchée à quelques centimètres des signes gravés dans le pavé. Même si vous ignoriez qui elle désignait par Junior, je m'étonne qu'aucun de vos hommes n'ait établi de lien entre la lime et ces mots gravés dans la pierre. Et je ne parle pas de sa trousse de maquillage, que j'ai retrouvée. Avez-vous seulement fouillé la scène du crime ?

— Nous avons effectivement vu cette adresse, mademoiselle Lane, mais avant notre arrivée, l'endroit avait déjà été visité par des curieux. Puisque vous vous y êtes rendue, vous avez vu par vous-même la saleté qui règne dans cette impasse. Je n'allais pas établir une liste exhaustive de toutes les ordures qui sont là-bas ! Et comment aurais-je pu déterminer que tel ou tel objet provenait de cette trousse ?

— N'avez-vous pas trouvé étrange qu'une adresse soit gravée dans le pavé juste à côté du corps ?

— Si, bien sûr.

— Et alors ? Avez-vous cherché à quoi elle correspondait ? Y avez-vous envoyé quelqu'un ?

— J'aurais pu, si cette adresse avait existé. Il n'y a pas de 1247 LaRuhe à Dublin. Pas d'avenue qui porte ce nom, ni de rue, ni de boulevard, ni d'allée... Rien, pas même un passage !

Je réfléchis rapidement.

— Il n'y a pas que Dublin. Il faut peut-être chercher dans une autre ville.

— Nous y avons pensé. Nous n'avons trouvé aucun 1247 LaRuhe dans toute l'Irlande. Nous avons essayé toutes les variantes approchantes, telles que Laroux, ou La Rue... Il y en a bien, mais aucune des rues qui portent ces noms ne va jusqu'au numéro 1247.

— Et à Londres ? insistai-je. Vous avez cherché ?

L'inspecteur O'Duffy laissa échapper un long soupir de fatigue, et il me sembla le voir, assis derrière son bureau, secouant la tête d'un air las.

— Dans combien de pays sommes-nous censés mener l'enquête, d'après vous ?

« Autant qu'il le faudra pour retrouver l'assassin de ma sœur », faillis-je répondre. Je me mordis les lèvres pour retenir mes paroles amères.

— Nous avons transmis le dossier à Interpol, reprit mon interlocuteur. S'ils avaient obtenu le moindre résultat concluant, ils nous l'auraient communiqué, soyez-en sûre. Je suis désolé, mademoiselle Lane, mais nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir.

Armée de ma lance et d'une lampe torche, j'arpentais d'un pas rapide les rues de Temple Bar District dans le soir déclinant, en quête d'une boutique de souvenirs. J'en avais remarqué une où l'on trouvait toute une gamme de cartes touristiques, depuis les plans de Dublin en relief encadrés avec soin jusqu'aux documents d'état-major où figuraient les hameaux les plus reculés du pays. J'en achetai plusieurs, car je voulais aussi une cartographie précise de l'Ecosse et de l'Angleterre, puis je rentrai m'enfermer dans ma chambre.

Là, alors que l'obscurité s'étendait sur la ville, je m'assis en tailleur sur mon lit et commençai mes recherches. Un fonctionnaire de police étranger, si consciencieux soit-il, ne serait jamais aussi motivé qu'une sœur assoiffée de vengeance !

Je ne levai les yeux de mes cartes qu'un peu avant minuit, la tête lourde et les paupières brûlantes. Après plus de cinq heures passées à plisser les yeux pour déchiffrer des caractères imprimés en lettres minuscules, le léger mal de tête dont je souffrais en fin de journée avait pris les proportions d'une migraine carabinée.

J'avais relevé plusieurs variantes du nom LaRuhe, mais aucune voie portant ces noms n'allait jusqu'au numéro 1247 – ni a fortiori jusqu'aux 1347, 1427, ou toute autre combinaison ou nombre ressemblant. Alina avait pu se tromper en le gravant, mais cela ne me semblait guère probable. Une femme qui laisse un ultime message avant d'expirer ne commet pas d'erreur.

Par conséquent, si je ne trouvais rien, c'était parce que quelque chose m'échappait... mais quoi ? Je massai mes tempes douloureuses et repliai mes cartes, que je rangeai en pile bien nette au pied de mon lit. Barrons pourrait sans doute m'éclairer. Parfois, j'avais l'impression qu'il avait réponse à tout. Je lui poserais la question dès le lendemain, me promis-je. Pour l'instant, j'avais besoin de dégourdir mes jambes ankylosées et de prendre quelques heures de sommeil.

Je me levai, m'étirai prudemment et marchai jusqu'à la fenêtre. Là, je soulevai le rideau et observai la ville plongée dans l'obscurité.

Devant moi s'étendait Dublin, avec ses toitures luisantes d'humidité et son lacs de ruelles où grouillait toute une faune dont je n'aurais jamais soupçonné l'existence quelques semaines auparavant.

Sur ma droite, je pouvais voir la lisière du quartier abandonné. Je me demandai un instant si je regarderais encore depuis cette fenêtre dans un mois. Si c'était le cas – ce dont je n'avais aucune envie ! –, les ténèbres auraient-elles encore gagné du terrain ?

En contrebas, il ne restait que trois des voitures des hommes d'O'Bannion. Quelqu'un avait pris la Maybach et refermé les portières des autres véhicules. En revanche, les seize piles de vêtements n'avaient pas bougé. Il fallait vraiment que je m'en occupe. Pour moi qui connaissais la vérité, c'était un spectacle aussi choquant que celui de cadavres.

Un peu plus loin dans l'allée, j'aperçus les Ombres qui rôdaient, à l'affût de quelque proie. Il me semblait voir leur pulsation de colère, comme si elles en voulaient à Jéricho Barrons de faire régner autour du bâtiment cette cruelle lumière qui les tenait à distance.

Quand on parle du loup, il sort du bois... Je retins un cri de surprise en reconnaissant une silhouette familière. Que faisait Barrons ici ? Où allait-il, et pourquoi quittait-il le cercle lumineux qui entourait l'immeuble pour se diriger d'un pas décidé vers l'obscurité... sans aucune lampe pour éclairer son chemin ?

Il courait droit à une mort certaine ! Terrifiée, je levai la main pour frapper au carreau, espérant ainsi attirer son attention... mais je suspendis soudain mon geste. Barrons avait bien des défauts, mais il n'était pas stupide. Il n'agissait jamais sans de solides raisons.

Fascinée, je le regardai marcher vers les ténèbres, ombre parmi les ombres. Sa haute silhouette à la grâce féline, toute de noir vêtue, se fondit progressivement dans le noir plus dense du quartier fantôme,

jusqu'à s'y dissoudre. Pendant quelques instants, l'éclat métallique de ses bottines aux plaques d'acier trahit encore sa présence, puis je ne vis plus rien.

« N'entrez jamais – jamais, mademoiselle Lane – dans le quartier abandonné une fois la nuit tombée », m'avait-il avertie, il n'y avait pas si longtemps de cela.

Très bien, songeai-je, mais alors pourquoi y allait-il, lui ? Quelque chose m'échappait... Je secouai la tête, perplexe, et regrettai immédiatement mon geste, qui n'avait fait que réveiller ma migraine. Tout en me frottant le front pour chasser la douleur, je plissai les yeux pour tenter de retrouver Barrons dans l'obscurité, mais sans succès.

Les Ombres, en tout cas, avaient eu l'air de se moquer éperdument de sa présence. Et même, ce qui était encore plus étrange, elles m'avaient donné l'impression de s'écarter avec dégoût sur son passage !

Tout cela était incompréhensible. J'avais vu de mes yeux les restes humains qu'elles laissaient derrière elles. J'avais été le témoin de leur appétit vorace. Hormis la lumière, rien ne les effrayait. « Elles tuent avec la rapidité d'un vampire », m'avait un jour dit Barrons, et cette remarque m'avait paru si frappante que je l'avais notée dans mon carnet.

Je fouillai l'obscurité du regard, déconcertée. Que signifiait ce mystère ? Je ne voyais que deux explications. Soit Barrons m'avait menti au sujet des Ombres, soit il avait conclu avec elles je ne sais quel inviolable pacte.

Quelle que soit la vérité, j'avais maintenant la réponse à une question que je me posais depuis un moment : pouvais-je ou non me fier à Jéricho Barrons ?

La réponse était non, cent fois non !

Désorientée, je me détournai de la fenêtre, procédai à une toilette de chat et me glissai sous les draps, en proie à une nouvelle interrogation. Maintenant qu'il n'était plus envisageable de demander de l'aide à Barrons, qui allait m'aider à résoudre l'énigme du 1247 LaRuhe ?

En me réveillant le lendemain, j'avais la réponse. Comme le disait papa, tout problème bien posé est à moitié résolu. Dans le cas présent, la formulation correcte n'était pas « À qui demander de l'aide ? », mais « Où la trouver ? ».

Des années auparavant, j'avais lu un bouquin dont l'auteur postulait que le cerveau humain n'était pas sans analogie avec un ordinateur et que l'une des principales fonctions du sommeil était de lui permettre de faire de la place pour les nouvelles informations et de les mémoriser, puis de les regrouper en séquences cohérentes en

écartant ce qui n'était pas important (ou, pour filer la métaphore, défragmenter le disque dur et le nettoyer pour télécharger de nouveaux logiciels et les enregistrer à la place adéquate).

Pendant que je dormais, mon subconscient avait fait son boulot. Il avait trié les informations et intuitions de la veille pour éliminer les fausses pistes, puis les avait rassemblées en suites logiques, de sorte qu'à présent ce qui m'avait semblé effroyablement confus me paraissait limpide.

Si je n'avais pas craint de réveiller ma migraine tout juste calmée, je me serais frappé le front. Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Je bondis hors de mon lit – inutile d'allumer la lumière, elle avait brillé toute la nuit – et ramassai ma pile de cartes pour examiner les dates de dépôt légal.

Toutes dataient de l'année en cours – comme il fallait d'ailleurs l'espérer pour les touristes qui les achetaient –, ce qui signifiait qu'elles avaient été récemment mises à jour.

Or, Barrons m'avait dit que la ville avait « oublié » toute une partie d'elle-même : le quartier fantôme. Selon lui, aucun département de la police n'y était affecté, aucun service urbain n'en faisait mention dans ses registres. De là à en déduire qu'il existait dans Dublin des rues dont personne ne se souvenait, des avenues et des boulevards totalement rayés de la carte... Il me suffisait, pour être fixée, de comparer mes plans avec d'autres, plus anciens.

Se pouvait-il que la réponse à ma question se trouvât de l'autre côté de ma fenêtre ?

— Bingo !

De la pointe de mon feutre parme préféré, je tapotai triomphalement le plan de Dublin. Je venais de trouver une voie nommée LaRuhe, en plein cœur du quartier fantôme. Et je n'avais même pas eu à quitter *Barrons – Bouquins & Bibelots*.

La veille, lorsque je m'étais mise en quête d'une carte, j'avais naturellement dirigé mes pas vers une boutique de souvenirs que j'avais remarquée dans Temple Bar District... sans penser que Jéricho Barrons devait posséder de tels documents ici même !

Il ne m'avait guère fallu de temps pour trouver, au troisième niveau de la librairie, une belle collection d'atlas et de guides d'occasion, dans laquelle j'avais sélectionné une douzaine d'exemplaires avant de redescendre, mon butin sous le bras, pour m'installer sur mon canapé préféré du rez-de-chaussée.

Ce que j'avais découvert m'avait choquée et terrifiée. Le quartier fantôme qui jouxtait l'immeuble de Barrons n'était pas la seule partie de Dublin à avoir disparu. Il en existait deux autres, que je pouvais voir sur les anciens plans et qui n'apparaissaient plus sur les cartes

actuelles. Leur superficie était moindre et elles étaient situées à la périphérie de la ville, mais, je n'en doutais pas, elles aussi étaient devenues les terrains de chasse des Ombres.

Telle la lèpre, la population d'*Unseelie* anthropophages s'étendait. Comment ceux-ci étaient-ils parvenus jusqu'à ces zones de banlieue ? Mystère. Au demeurant, j'ignorais aussi de quelle façon ils étaient arrivés dans le quartier fantôme. Peut-être quelqu'un les avait-il involontairement transportés d'un endroit à un autre, comme on propage des cafards cachés dans une boîte en carton...

À moins que... Non ! Il n'aurait pas osé !

Une idée effroyable venait de me traverser l'esprit. Barrons avait-il transféré des colonies d'Ombres vers de nouveaux terrains de chasse en échange de l'« immunité diplomatique » ? Cela supposait que ces créatures soient dotées d'un niveau de conscience suffisant pour négocier un marché et respecter une parole donnée. En étaient-elles capables ?

D'autres questions affluèrent à mon esprit, de plus en plus folles. Que devenaient les Ombres pendant le jour ? Où se réfugiaient-elles ? Si elles n'avaient pas de substance, quelle taille prenaient-elles au repos ? Par exemple, combien d'entre elles une boîte d'allumettes pouvait-elle contenir ? Une dizaine, une centaine ?

Saisie d'un vertige, je tentai de chasser ces sombres ruminations. Ce n'était pas le moment de me complaire dans des scénarios morbides, mais d'agir. Alina m'avait laissé un indice, sous la forme d'une énigme que je venais enfin de résoudre. Tout se passait comme si, depuis l'autre côté du miroir, elle me désignait une direction à suivre... Il ne me restait plus qu'à me mettre en marche.

Je me levai et disposai les plans de la ville côte à côte sur une table, puis je les étudiai un long moment. Celui de droite était récent, celui de gauche était vieux de sept ans. Sur le premier, Collins Street longeait une voie parallèle appelée Larkspur Lane. Sur le deuxième, soit moins de dix ans plus tôt, je pouvais compter dix-huit pâtés de maisons entre ces deux artères.

Un petit rire désabusé m'échappa, signe de l'état de démence qui me guettait. La frontière entre folie et normalité semblait s'être estompée au fil du temps... Pour autant, je ne m'étais en rien coupée de mes émotions. La peur et l'horreur étaient même mon lot quotidien.

Et ce que je voyais m'emplissait à la fois de peur et d'horreur. Personne ne s'apercevait-il donc de rien ? Jéricho Barrons – dont je ne savais toujours pas qui il était véritablement – et moi étions-nous les seuls à avoir pris la mesure de la menace qui planait sur la ville ?

Tout à coup, une phrase qu'avait prononcée Barrons me revint en mémoire : « La vérité, c'est que votre monde fonce tout droit vers

l'enfer. » Sur le moment, je n'avais pas relevé sa formulation un peu inhabituelle, mais à présent, elle s'imposait à moi dans toute son étrangeté. « Votre monde », avait-il dit. Et non « notre monde ». Comme s'il n'appartenait pas à la même espèce que moi.

J'avais des milliers de questions dans la tête, personne à qui les poser, et nulle part où aller... sinon vers l'avant. J'avais depuis longtemps franchi le point de non-retour.

J'arrachai l'une des dernières pages blanches de mon carnet, la superposai sur la carte et entrepris de décalquer le chemin que je devrais suivre, en prenant soin de noter les noms de rues. Le plan était trop encombrant, et j'aurais besoin d'avoir les mains libres.

Le 1247 LaRuhe se trouvait à l'extrémité d'une voie au tracé sinueux, à une quinzaine de carrefours de la frontière du quartier à l'abandon.

Avec le recul, je m'étonne encore de m'être aventurée ce jour-là dans ce quartier maudit. Je ne saurais dire ce qui m'est passé par la tête – c'est d'ailleurs un miracle que j'aie survécu.

Dans l'ensemble, à mesure que je reviens sur le passé pour vous faire le récit de mon histoire, j'ai une idée très claire de l'état d'esprit qui était le mien au moment des faits que je relate. Ces vingt-quatre heures-là échappent à cette règle. Bien que ses moments les plus intenses restent marqués au fer rouge dans ma mémoire, cette journée fut l'une des rares à commencer dans le flou pour s'achever dans un brouillard plus épais encore.

Rétrospectivement, je suppose que je me rassurai en songeant qu'il était encore tôt, que les Ombres ne sortaient qu'à la nuit tombée et que j'étais armée de ma lance, mais peut-être, en vérité, n'avais-je plus une notion très claire du danger. Trop de peur tue la peur. Ou alors, tout simplement, je me moquais de ce qui pouvait m'arriver. Qu'avais-je à perdre, après tout ?

Le soir où nous avons rendu visite à Mallucé, Barrons m'avait appelée « mademoiselle Arc-en-ciel ». Malgré son ton méprisant, j'avais aimé ce surnom. Seulement, les arcs-en-ciel ont besoin de soleil pour exister, et mon existence en manquait cruellement depuis quelque temps.

Quoi qu'il en soit, je montai me préparer pour mon expédition. Je m'habillai avec soin, pris ma lance, me munis de plusieurs lampes de poche et me mis en route pour le 1247 LaRuhe.

Seule.

Il était presque midi. Je reconnus le ronronnement feutré du moteur de Fiona qui se garait devant la boutique tandis que je m'enfonçais dans ce que tous les *sidhe-seers* appelleraient plus tard du nom que je n'allais pas tarder à lui donner, et dont on baptiserait dans un avenir pas si lointain d'autres quartiers d'autres villes sur toute la

surface de la planète : la Zone fantôme.
Je partis sans un regard en arrière.

Quinze jours seulement s'étaient écoulés depuis la première fois que mes pas s'étaient égarés dans les rues sinistres du quartier à l'abandon, mais il me semblait que cela faisait une éternité.

Peut-être était-ce le cas.

La Mac qui avait suivi la direction vaguement indiquée par une inconnue ce jour-là portait, pour tout équipement de protection, un pantacourt de lin rose taille basse, un tee-shirt de soie de la même nuance, des sandales argentées et une ceinture assortie. Elle avait rassemblé ses longs cheveux blonds en une haute queue-de-cheval qui tombait presque jusqu'à ses reins et se balançait au rythme de sa démarche légère.

Celle qui revenait aujourd'hui arborait une chevelure brune taillée aux épaules (plus discrète pour se cacher des monstres qui recherchaient sa version blonde). Elle portait un jean et un tee-shirt noirs (moins salissants en cas de projection de sang ou de tout autre liquide vital plus ou moins répugnant). Ses pieds aux ongles laqués de Myrtille Glacée étaient chaussés de confortables tennis (plus pratiques pour courir en cas de danger). Elle avait complété cet ensemble par une veste noire trop grande pour elle, qu'elle avait décrochée d'une patère dans le vestibule en quittant l'immeuble (plus commode pour cacher la lance glissée dans la ceinture de son jean, la pointe protégée par une boulette de papier d'aluminium, unique accessoire de cette tenue choisie avec soin). Enfin, ses poches étaient pleines à craquer de lampes torches de toutes tailles, et elle se déplaçait d'un pas déterminé, les pieds fermement posés sur le sol.

En un mot, Mac 2.0 était une version considérablement améliorée de Mac 1.0.

Avec l'expérience, je comprenais mieux les sensations qui avaient été les miennes lors de ma première traversée de la Zone fantôme, cette nausée, cette peur de l'inconnu qui m'avaient envahie, et l'impérieuse injonction de la petite voix en moi qui criait : « Sauve-toi ! Sauve-toi avant qu'il ne soit trop tard ! »

Mes perceptions de *sidhe-seer* s'étaient réveillées dès l'instant où j'avais traversé Larkspur Lane pour m'engager dans le quartier

abandonné qui s'étendait entre cette artère et Collins Street, une quinzaine de rues plus loin. Les Ombres avaient beau désertier ces lieux pendant la journée pour se cacher dans quelque sombre repaire, celui-ci ne devait pas se trouver bien loin, car il me semblait que leur présence vibrât dans l'air autour de moi. J'avais ressenti la même impression lors de mon premier passage ici, sans pouvoir la nommer. Il est vrai que je ne savais pas, alors, qui j'étais, ni où j'avais mis les pieds...

En outre, je disposais maintenant d'un atout supplémentaire. J'étais prête à parier que le plan que j'avais apporté ne me serait d'aucune utilité, car mes pas me guidaient irrésistiblement dans la direction du sud-est, d'où provenait une vibration subtile qui m'attirait et me repoussait à la fois... exactement comme dans un cauchemar que je n'avais jamais réussi à chasser de ma mémoire.

Dans ce rêve, j'étais dans un cimetière. Il faisait nuit, la pluie tombait. À quelques pas du caveau devant lequel je me tenais se trouvait ma propre tombe. Je ne la voyais pas mais je savais, avec cette certitude propre aux rêves, qu'elle était là, et j'étais partagée entre deux envies contradictoires : fuir loin de ce gazon mouillé de pluie, de ces pierres tombales et de ces ossements, sans un seul regard en arrière, de peur de sceller mon destin en posant les yeux sur ma tombe, ou bien affronter mes craintes, car j'étais consciente que je ne connaîtrais plus jamais la paix si je n'allais pas regarder la stèle pour y lire mon nom et la date de mon décès.

Je m'étais réveillée avant d'avoir eu à choisir, mais je n'étais pas assez naïve pour m'imaginer qu'il en serait de même cette fois-ci. Le cauchemar que je vivais était de ceux dont on ne se réveille pas.

Ignorant délibérément les restes humains parcheminés qui volaient au gré du vent le long des rues, je rangeai mon plan dans la poche gauche de mon jean et me concentrai sur l'envoûtant appel qui me guidait. Le regard que je posais sur ce quartier avait changé ; à présent, je voyais cet endroit pour ce qu'il était.

Un cimetière.

Je me souvins des lamentations de l'inspecteur O'Duffy, le jour où j'avais fait sa connaissance. *La ville connaît une vague d'homicides et de disparitions inexplicables sans précédent. À croire que la moitié de la population est devenue cinglée...*

J'avais retrouvé les mystérieux « portés disparus » de l'inspecteur O'Duffy. Je les croisais par dizaines dans ces rues désertes noyées de *fog*. Devant des carcasses de voitures, en petits tas bien nets. Éparpillés sur les trottoirs et les chaussées. À moitié enterrés sous des ordures que personne ne viendrait ramasser, puisque ces rues avaient disparu des cartes des services de voirie. D'ailleurs, à supposer qu'un balayeur ou un éboueur s'égare parfois en ces lieux et s'exclame : « Bon sang,

que c'est mal entretenu, ici ! », il devait repartir comme il était venu, en marmonnant : « Après tout, chacun son boulot »... si toutefois il parvenait à repartir.

Ce dédale urbain était un piège. Même si elles ne figuraient plus sur les cartes, ces ruelles, ces avenues existaient toujours, et rien n'interdisait aux humains de s'y engager, à pied ou en voiture, tout comme je l'avais fait moi-même. Très proches de Temple Bar District, elles étaient facilement accessibles à des piétons inconscients tels que des touristes trop ivres pour s'apercevoir à temps que le décor autour d'eux avait changé. Au volant d'une voiture, on avait plus de chances d'en sortir vivant au terme d'une traversée nocturne, à condition d'allumer les phares et l'éclairage intérieur, et de ne jamais s'arrêter ni descendre du véhicule. Cela dit, et en ce qui me concernait, je n'aurais pas tenté l'expérience pour tout l'or du monde.

Un détail m'avait échappé la première fois que j'étais venue. Je n'avais croisé aucun animal. Pas un chat de gouttière, pas un rat, pas un pigeon. À présent, je m'expliquais mieux ce qu'étaient les minuscules parchemins jaunâtres que je voyais de temps à autre.

Les Ombres dévoraient tout, absolument tout ce qui vivait.

— Sauf Jéricho Barrons, marmonnai-je à mi-voix, plus contrariée par cette constatation que je ne voulais l'admettre.

Lorsque nous étions partis à la chasse à l'*Unseelie*, j'avais ressenti une certaine complicité avec mon énigmatique maître d'armes. Nous avions formé un tandem. En conjuguant nos efforts, nous avions débarrassé la ville d'un dangereux prédateur. Certes, mes premiers pas en tant que tueuse de monstres avaient manqué d'assurance, mais nous avions réussi notre mission, et je ne pouvais que progresser. J'avais pétrifié l'*Unseelie*, Barrons l'avait achevé. L'Homme Gris ne volerait plus la jeunesse et la beauté d'innocentes victimes. Bien des morts atroces seraient épargnées, et c'était une immense satisfaction pour moi.

Pourrais-je encore compter sur l'appui de Jéricho Barrons, une fois que j'aurais trouvé le meurtrier d'Alina ? Depuis cette nuit, je n'en étais plus si sûre...

Une fois de plus, j'étais seule. Car je ne me berçais pas d'illusions : ni la police ni la justice ne m'aideraient à arrêter un assassin que seuls Barrons, moi-même et d'autres *sidhe-seers* pouvaient voir. Je ne connaissais qu'une seule *sidhe-seer*, hormis Barrons. Or, non seulement la vieille femme ne me serait d'aucune utilité contre un *Unseelie*, et encore moins contre dix, mais je ne voulais pas de son assistance. Qu'elle aille au diable ! Je la détestais... ou, plus exactement, je détestais la réalité qu'elle m'avait obligée à regarder en face.

Je secouai la tête pour en chasser mes pensées moroses et me

concentrai sur l'indice que m'avait laissé ma sœur. 1247 *LaRuhe, Junior*. Alina voulait que je me rende à cette adresse pour y trouver quelque chose. Son journal ? Je n'osais l'espérer. Elle n'avait aucune raison de l'apporter dans ce quartier sinistre. Le *Sinsar Dubh* ? C'était peu probable. Les nausées qui me secouaient, signe de la présence de faës dans les environs, étaient tout à fait supportables – elles l'étaient même de plus en plus à mesure que le temps passait. Rien à voir avec l'insoutenable malaise qui s'était emparé de moi à la simple vue de photocopies du Livre Noir.

Je ne ressentais rien d'autre que l'étrange vibration en provenance du sud-est, attirante et repoussante à la fois, familière bien que surnaturelle, dangereuse, du moins potentiellement. Comme un fauve muni d'une muselière. Ou un essaim de frelons engourdi par le froid. Ou un volcan sur le point d'entrer en éruption...

Bref, cela ne me disait rien qui vaille.

Le numéro 1247 de la voie *LaRuhe* n'était pas du tout ce que j'avais imaginé.

Je m'étais attendue à un entrepôt, ou à l'un de ces immeubles bon marché qui avaient remplacé les maisons bourgeoises lorsque les usines et ateliers avaient envahi ce quartier autrefois résidentiel. Je m'étais trompée du tout au tout.

Devant moi, au cœur d'une vaste zone industrielle délabrée, s'élevait une coquette maison de brique à la façade ornée de pierres blanches. Sans doute le propriétaire avait-il refusé de vendre malgré la rapide dévalorisation du quartier. La villa semblait aussi incongrue dans cet environnement qu'un magasin de luxe au milieu d'habitations à loyer modéré.

Derrière les grilles de fer forgé joliment ouvragées s'étendait un jardin planté de trois arbres aux branches nues et squelettiques, sur lesquelles je ne voyais aucun oiseau. D'ailleurs, j'étais prête à parier que si je creusais la terre à leur base, je n'y trouverais pas non plus le moindre ver de terre. Le jardin était nu, et la fontaine devant la majestueuse arche de l'entrée était tarie depuis bien longtemps. Une désolation absolue régnait ici, plus poignante encore que dans le reste du voisinage.

Indécise, je levai les yeux en direction de l'élégante villa, dont il me semblait entrevoir la splendeur passée. J'admire les fenêtres à meneaux, en regrettant qu'on les ait ainsi barbouillées. Quelle idée de les peindre en noir !

Tout à coup, je tressaillis. Il me semblait que quelqu'un, ou quelque chose, me regardait, tapi derrière les vitres en deuil...

— Et maintenant, Alina ? murmurai-je. Suis-je censée entrer là-dedans ?

La perspective de pénétrer dans cette maison me donnait la chair de poule.

Je n'attendais pas de réponse, et je n'en reçus aucune. Si, comme le croient certains, nos anges gardiens nous surveillent depuis là-haut, le mien était sourd et muet. Je n'avais posé la question que par pur réflexe. Pour me sentir un peu moins seule... En réalité, il n'était pas question que je parte d'ici sans avoir visité la bâtisse, dussé-je le payer de ma vie.

Ce qui me paraissait d'ailleurs une hypothèse fort probable.

Je n'essayai pas de me dissimuler. À quoi bon ? Si on m'avait vue, ce dont j'étais persuadée, il n'était plus temps de jouer au chat et à la souris. Je redressai les épaules, pris une profonde inspiration, puis je longeai l'allée pavée pour gravir les marches du perron et actionner le heurtoir.

Personne ne me répondit. Je frappai de nouveau. Comme mes appels restaient sans résultat, je posai la main sur la poignée. Manifestement, le propriétaire ne craignait pas les intrus : la porte n'était pas verrouillée. En la poussant, je découvris un somptueux hall d'entrée au sol dallé de marbre noir et blanc. Un lustre de cristal dominait la pièce de sa magnificence, et derrière une console ronde supportant un immense vase garni de fleurs de soie, je pouvais voir les premières marches d'un escalier en spirale orné d'une élégante balustrade.

J'entrai et entrepris d'explorer les lieux. Contrairement à ce que laissait supposer son apparence extérieure, fort décrépite, la villa était richement meublée, et avec un goût extravagant. Des chaises et des canapés luxueux étaient disposés entre des colonnes de marbre, devant des pilastres richement ornés ou à proximité de tables au lourd plateau sculpté, sous d'élégantes suspensions ambre et or. D'immenses miroirs au cadre doré et des tapisseries d'inspiration mythologique ornaient les murs, renforçant l'atmosphère d'opulence qui régnait ici. Pour un peu, j'aurais pu me croire dans une annexe du château de Versailles.

Malgré l'anxiété qui m'étreignait, je souris. Dix contre un qu'un lit digne du Roi-Soleil trônait dans la chambre à coucher !

L'oreille aux aguets, je visitai la vaste demeure baignée d'une terne lueur, une main sur ma lampe torche, l'autre sur ma lance. Qui pouvait bien habiter un endroit pareil ? À mesure que je progressais à travers les différentes pièces, ma perplexité allait croissant. J'avais vu tant de laideur depuis mon arrivée à Dublin que je ne m'attendais plus à rien d'autre, en particulier dans ce voisinage désolé. Pourtant, l'occupant de ces lieux paraissait être un homme fortuné, cultivé, doté d'un grand raffinement...

Tout le portrait du fiancé d'Alina.

Non, ce n'était pas possible ! Ma sœur m'avait-elle envoyée droit dans l'autre de son meurtrier ?

Je trouvai la réponse à l'étage, derrière l'une des chambres à coucher, dans un dressing-room renfermant des vêtements plus sélects encore que ceux de Jéricho Barrons, si une telle chose était imaginable. Qui que soit le maître de céans, il ne choisissait que ce qu'il y avait de mieux. Combien lui avait coûté l'extravagante garde-robe que j'avais sous les yeux ? Je n'osais l'imaginer...

Puis mes yeux se posèrent sur un objet familier.

L'agenda à couverture à fleurs d'Alina. Il gisait sur le sol de la chambre, parmi une collection de bottines et de mocassins digne d'un défilé de haute couture. Et là, un peu plus loin... Ses albums photo, ainsi que deux pochettes de clichés provenant d'une boutique de développement minute de Temple Bar District !

Je ramassai l'agenda et les albums, que je glissai dans les vastes poches de ma veste, et je conservai les pochettes à la main. Après m'être assuré que rien d'autre ayant appartenu à Alina ne se trouvait dans le dressing-room ni dans la chambre, je redescendis au rez-de-chaussée, au cas où j'aurais besoin de m'échapper en hâte.

Puis je m'assis sur la dernière marche, juste sous le lustre de cristal, et j'ouvris la première pochette.

Il paraît qu'une bonne photographie vaut une longue explication. C'était incontestablement le cas de celles que j'avais entre les mains.

Je peux bien le reconnaître à présent : depuis que l'on m'avait décrit le fiancé d'Alina – un homme plus âgé qu'elle, élégant, très séduisant, et qui n'était pas d'origine irlandaise –, je nourrissais des pensées un brin paranoïaques. S'agissait-il de Jéricho Barrons ? Avais-je marché sans le savoir dans les pas d'Alina, jusqu'à celui qui l'avait trahie ? Ma sœur avait-elle eu une liaison avec le mystérieux libraire ? Mon prétendu protecteur était-il son assassin ?

Un peu plus tôt, en entrant dans la villa, je m'étais exclamée : « Ah ah ! Voilà donc où il allait, hier soir ! » tant il me paraissait évident que le véritable foyer de Jéricho Barrons se trouvait ici, et non à la librairie, et que celui-ci était un faë noir qui, pour une raison que j'ignorais, avait résisté à mes dons de vision *sidhe-seer*, tout comme à ceux d'Alina...

Qui sait, m'étais-je demandé, si sous ses apparences autoritaires, il n'était pas un faë de volupté fatale ? Cela aurait expliqué l'étrange attirance que j'avais ressentie pour lui à une ou deux occasions. Peut-être certaines de ces créatures pouvaient-elles cacher leur véritable nature même à des yeux de *sidhe-seer*, à l'aide de je ne sais quel sort ou talisman... J'avais vu tant de choses hallucinantes depuis que j'étais à Dublin que plus rien ne me paraissait impossible.

Mais il y avait un point sur lequel le doute n'était plus permis : le fiancé d'Alina n'était pas Jéricho Barrons, comme venaient de me le confirmer les clichés que j'avais entre les mains. Les premiers, qui remontaient à l'arrivée de ma sœur en Irlande, la montraient tour à tour studieuse, à Trinity College, et enjouée, dans un pub en compagnie de camarades de classe, ou encore en train de danser parmi un groupe d'amis. Elle avait été heureuse, ici.

Je feuilletai avec émotion ces chroniques d'une vie que je n'avais pas partagée, effleurant au passage ses joues rosies par la joie, ses longs cheveux blonds, partagée entre le rire et les larmes. Au moins, je l'aurais vue une dernière fois vivante... Mais qu'elle me manquait ! À la regarder ainsi, il me semblait percevoir sa présence. C'était une impression si forte que je n'aurais pas été surprise de la trouver penchée par-dessus mon épaule, ni de l'entendre murmurer à mon oreille : « Je t'aime, Junior. Je suis avec toi. Tu vas y arriver, je sais que tu en es capable. »

Puis j'ouvris la deuxième pochette. Quatre mois après l'arrivée de ma sœur à Dublin, selon les dates imprimées au dos des tirages papier, l'atmosphère avait changé du tout au tout.

Alina avait été photographiée seule, dans différents lieux de la ville et de ses environs, et si j'en croyais le regard qu'elle tournait vers l'objectif, elle était profondément éprise de celui qui avait pris ces clichés. Il m'en coûtait de l'admettre, mais ces portraits étaient les plus beaux que j'eusse jamais vus de ma sœur.

On voudrait que tout soit noir ou blanc, croire au bien et au mal, avoir affaire à des héros entièrement positifs ou à des méchants franchement crapuleux, mais la vie n'est pas aussi simple. Les gentils sont capables des pires horreurs, et les affreux peuvent parfois vous surprendre.

C'était le cas de celui qui avait fait ces photos. Il avait su capter l'essence même d'Alina – non seulement sa beauté, mais ce rayonnement unique qui émanait d'elle.

Puis il l'avait détruite.

Je m'étonnai, en regardant les clichés, que personne n'ait su me décrire cet homme. Ma sœur et lui formaient un couple d'une beauté si stupéfiante que bien des gens avaient dû tourner la tête sur leur passage. Pourtant, on n'avait même pas pu me dire la couleur de ses cheveux !

Il possédait une longue crinière cuivrée où se mêlaient des mèches dorées, et qui tombait en vagues lumineuses jusqu'à ses reins. Comment pouvait-on oublier pareil détail ? Plus grand que Barrons, il était vêtu avec recherche et doté d'un physique exceptionnel qu'il n'avait pu acquérir qu'au prix d'un entraînement intensif et d'une discipline de fer.

Il paraissait âgé d'une trentaine d'années, mais il aurait pu être plus jeune, ou plus âgé. Il semblait, d'une certaine façon, hors du temps. Sa peau était mate, dorée, unie. Malgré son sourire charmeur, ses iris aux reflets de cuivre brillaient d'un éclat tout aristocratique.

La décoration à la fois opulente et extravagante de cette villa lui convenait à merveille, me dis-je. Cet homme, à sa manière, était le Roi-Soleil, et je n'aurais pas été surprise d'apprendre qu'il était le prince héritier de l'une de ces minuscules monarchies qu'on trouve sur le Vieux Continent.

Seule ombre à ce tableau parfait : la longue balafre qui barrait sa joue gauche. Pourtant, loin de le défigurer, cette cicatrice, qui descendait de sa tempe jusqu'à ses lèvres, ne faisait qu'accentuer le mystère qui l'entourait.

De nombreuses photographies les montraient ensemble, Alina et lui ; elles avaient donc été prises par une tierce personne. Pourtant, aucun des témoins n'avait pu le décrire ni donner son nom aux enquêteurs...

Ici, ils se tenaient par la main et se souriaient. Là, on les voyait dans une rue commerçante. Sur cet autre cliché, ils dansaient dans un pub.

Et là, ils s'embrassaient...

Plus je regardais ces photos, plus j'étais perplexe. Cet homme avait-il pu faire du mal à Alina ? Elle semblait si heureuse avec lui ! Et ses sentiments paraissaient tellement réciproques !

Non, je ne devais pas avoir de doutes. Elle aussi lui avait fait confiance. Jusqu'à son ultime message, et son appel au secours terrorisé. *Je croyais qu'il voulait m'aider. Comment ai-je pu être aussi naïve ? J'étais amoureuse de lui... mais il est l'un d'entre eux. L'un d'entre eux, Mac !*

L'un de qui ? Un *Unseelie* capable de se faire passer pour un humain aux yeux d'une *sidhe-seer* ? Une fois de plus, je me demandai si cela était possible. Dans le cas contraire, qui était donc l'amant d'Alina, et pourquoi s'était-il allié aux forces du mal ?

Il devait être bon acteur pour avoir ainsi trompé ma sœur, mais pas suffisamment, puisqu'elle avait fini par découvrir sa véritable identité. Lui avait-il donné des raisons de se méfier ? L'avait-elle suivi jusqu'ici, dans sa retraite au cœur de la Zone fantôme, à l'endroit précis où tous mes sens en alerte détectaient une présence aussi dangereuse que surnaturelle ?

J'avais été si impatiente d'explorer cette villa où Alina m'avait envoyée, puis si curieuse de voir les dernières photographies de ma sœur, que j'en avais oublié un léger détail : la vibration qui m'avait attirée jusqu'ici.

Je me concentrai et découvris qu'elle ne se trouvait pas dans la

maison, mais derrière celle-ci. Et elle se faisait de plus en plus intense, comme si elle venait de se réveiller...

Je rangeai les tirages papier dans leurs pochettes, fourrai ceux-ci dans une poche intérieure de ma veste et me levai. Tout en traversant d'un pas rapide le rez-de-chaussée en quête d'une issue donnant sur l'arrière, je m'aperçus d'un détail étrange à propos des glaces suspendues aux murs.

Si étrange que, après avoir regardé les deux ou trois premières que je croisai, j'en détournai les yeux et me hâtai de m'éloigner, mal à l'aise.

Pour la première fois, je prenais vraiment la mesure de tout ce qui nous distinguait des faës. Certains d'entre eux avaient beau parler et marcher exactement comme nous, nous n'avions rien en commun.

Ayant enfin trouvé une porte de service, je sortis de la villa et me dirigeai tout droit vers la porte blindée en acier rouillé qui fermait un entrepôt situé dans l'allée longeant l'arrière de la demeure.

Ce qui m'attirait avec la force d'un aimant se trouvait là.

Avec le recul, tout ce que je peux dire pour expliquer mon comportement est que j'avais perdu la tête ce jour-là. Je m'approchai de la porte avec précaution, mais sans me cacher, et entrai dans le bâtiment.

Dès que je franchis le seuil, je sentis la température s'élever fortement autour de moi. L'entrepôt était plongé dans la pénombre. Il semblait si grand qu'on aurait pu y loger plusieurs terrains de football. Cela avait dû être un centre de distribution, car des rangées d'étagères montaient jusqu'au plafond, très haut au-dessus de moi, sur ma gauche et sur ma droite. Elles étaient séparées au centre par une allée assez large pour que deux camions puissent y circuler de front. Ce passage était encombré de palettes encore emballées d'un épais plastique opaque, rangées en piles hautes de trois ou quatre mètres. Le sol de béton usé et crevassé était jonché de piles de caisses de bois, et plusieurs chariots élévateurs avaient été abandonnés ici et là, comme stoppés en pleine activité.

Tout au bout de l'allée brillait une vive lueur, et il me sembla entendre des éclats de voix.

Je me dirigeai furtivement vers la lumière, allant rapidement d'une pile de palettes à une caisse, d'une caisse à un chariot, poussée par un instinct aussi puissant qu'inexplicable. Plus j'avancais, plus la température autour de moi baissait, au point qu'en arrivant près de l'extrémité de l'allée, je frissonnais de froid.

À l'avant-dernière rangée d'étagères, mon souffle se transformait en nuages de vapeur devant moi, et le métal du chariot élévateur derrière lequel je venais de m'agenouiller était si glacial que ma peau y adhéra légèrement lorsque je pris appui dessus. À la dernière, je fus

prise d'une violente nausée qui m'obligea à m'asseoir quelques instants.

Je n'étais plus séparée de mon but que par des dizaines de piles de palettes, qui semblaient avoir été poussées d'un titanesque revers de main pour dégager un vaste espace au sol. Au-delà, il me semblait voir la partie supérieure de ce qui ressemblait à des pierres massives. Une lumière surnaturelle, d'un éclat particulièrement vif, projetait ses rayons dans l'obscurité de l'entrepôt derrière moi.

Dans cette lueur crue, sinistre, aucun des objets autour de moi ne projetait d'ombre.

Je ne sais combien de temps il me fallut pour contenir les spasmes douloureux de mon estomac. Peut-être cinq minutes, peut-être une demi-heure... Je finis par me lever pour reprendre ma progression. Les avertissements de Barrons me revinrent alors en mémoire. N'aurais-je pas mieux fait de m'enfuir à toutes jambes, sans regarder derrière moi, comme il me l'avait un jour conseillé ?

Sans doute, mais j'en étais incapable. J'étais irrésistiblement attirée par ce qui se passait là-bas, à quelques pas de moi, et que je ne pouvais toujours pas voir. Il fallait que j'y aille. Il fallait que je sache. Je n'avais pas fait tout ce chemin pour renoncer si près du but !

Appuyée contre la pile de palettes derrière laquelle j'avais trouvé refuge, je me penchai de côté pour regarder... et je me rejetai vivement en arrière.

Je portai la main à mon cœur pour en comprimer les battements affolés et me redressai avec peine. Mes jambes menaçaient de se dérober sous moi.

Je retins de justesse un gémissement de dépit. Qu'étais-je venue faire ici ?

Après quelques instants, je m'étais ressaisie. Je m'aventurai une deuxième fois jusqu'à l'angle de la pile de palettes pour regarder de nouveau, espérant m'être trompée la première fois.

Il n'en était rien.

Et ce que j'avais sous les yeux dépassait l'entendement...

J'en avais déjà vu des reproductions dans les guides touristiques et sur des cartes postales, mais je me serais plutôt attendue à en trouver à la campagne, et non dans un entrepôt industriel au cœur de la ville. De plus, j'avais imaginé quelque chose de moins imposant. Celui-là était gigantesque. Je me demandai par quel moyen on l'avait transporté dans ce lieu, puis je renonçai à creuser la question. Il n'avait pas été apporté ici par des humains, mais par des faës. S'élevant presque jusqu'aux poutrelles métalliques derrière des centaines de rhino-boys et autres créatures monstrueuses qui, dans l'oppressante lumière qu'il diffusait, ne projetaient aucune ombre, se trouvait... un dolmen.

Deux hautes pierres debout, écartées l'une de l'autre de huit ou dix mètres et surmontées d'une longue dalle plate, formaient une porte mégalithique aux proportions démesurées. Tout autour du seuil, des symboles et des runes avaient été gravés dans le sol de béton. Certains dégageaient une lueur rouge sombre, d'autres la même luminescence bleutée que la pierre dérobée chez Mallucé. Une silhouette vêtue de pourpre se tenait face au monument de granit, la tête dissimulée sous un capuchon.

Une rafale jaillit d'entre les pierres, si froide qu'une douloureuse brûlure envahit mes poumons. Je frissonnai de plus belle. Il me semblait que cette bise polaire plantait ses crocs de glace dans mon âme autant que dans ma chair, et que si j'y restais exposée trop longtemps, elle chasserait les rêves et les espoirs qui jusque-là avaient réchauffé mon cœur.

Toutefois, ce n'est pas ce blizzard surnaturel qui m'arracha un long frisson d'horreur, ni même la silhouette pourpre que les dizaines de rhino-boys et autres chiens de garde faës saluaient par d'obséquieux « mon Haut Seigneur »... mais le flot brunâtre que vomissait l'immense gueule de pierre.

Des hordes d'*Unseelie*, tous plus effrayants les uns que les autres.

Je ne vous infligerai pas la description détaillée des immondes créatures qui émergeaient de la porte mégalithique sous mon regard atterré. Barrons et moi en discuterions plus tard afin de les identifier et de déterminer leurs castes d'origine, et de toute façon, vous les rencontrerez bien assez tôt.

Qu'il me suffise de préciser qu'elles étaient des centaines, grandes ou petites, obèses ou décharnées, les unes ailées, les autres munies de sabots, mais toutes égales dans l'horreur qu'elles éveillaient en moi.

Lorsqu'elles avaient franchi le seuil de l'immense passage, elles se rassemblaient en groupes d'une dizaine d'individus autour d'un rhinoboy. Si je ne me trompais pas, les rhinoboy avaient pour tâche d'aider les nouvelles recrues à s'habituer au monde dans lequel elles venaient d'entrer.

Mon monde.

Immobile derrière ma pile de palettes, impuissante, je serrai les poings avec rage. Finalement, le dernier *Unseelie* traversa le passage mégalithique. La silhouette pourpre entonna une étrange mélodie, puis je la vis frapper de son sceptre noir et or les symboles gravés au sol, et la porte se referma.

Les runes s'assombrirent ; le vent tomba ; la lumière reprit sa tonalité habituelle, faite d'ombres et de clarté. Quant à moi, mes doigts et mon visage engourdis retrouvèrent leur sensibilité.

— Vous avez reçu vos instructions ! s'écria le Haut Seigneur.

En l'entendant, je tressaillis. Comment un être si malfaisant pouvait-il être doté de cette voix quasi angélique ?

Après s'être agenouillés devant lui comme s'il s'agissait d'un dieu vivant, les officiers entraînèrent les nouvelles recrues vers l'allée centrale, tandis qu'un groupe d'une trentaine de monstres identiques restait en arrière avec le maître.

Je me plaquai contre mon abri de fortune alors que passaient, à quelques pas de moi seulement, les compagnies nouvellement formées. Ces instants resteront parmi les plus éprouvants de mon existence. Même dans vos rêves les plus noirs, vous ne pourriez imaginer créatures plus répugnantes et plus terrifiantes que celles qui défilaient

par dizaines sous mes yeux.

Une fois que la dernière troupe se fut éloignée et eut quitté l'entrepôt, marchant, rampant ou boitillant, je m'adossai à la pile de palettes et fermai les paupières.

Voilà ce qu'Alina avait voulu que je sache. Que derrière le 1247 LaRuhe se trouvait une porte vers l'enfer que le Haut Seigneur faisait franchir à ses âmes damnées avant de les envoyer déferler sur notre monde.

Très bien. Maintenant, qu'étais-je censée faire de cette information ? Ma sœur m'avait surestimée, si elle s'était imaginé que je pouvais quoi que ce soit à cela ! Ce n'était pas mon problème. Tout ce que je voulais, c'était mettre la main sur le salaud qui l'avait assassinée et lui faire payer son acte barbare – en le traînant devant les tribunaux s'il était humain, en le tuant de ma lance s'il ne l'était pas. Rien d'autre ne m'importait.

Puis il me sembla que l'écho de la voix d'Alina résonnait à mes oreilles. *Il faut absolument que nous trouvions le Sinsar Dubh. Tout en dépendra, tu m'entends ?*

Tout ? Quoi, au juste ? Pas le sort de l'humanité, ou je ne sais quelle fadaise pour film d'action, tout de même ? C'est que je n'avais pas l'intention de sauver le monde, moi ! Je n'avais pas le profil pour le poste ! Mon job consistait à servir des bières pression et à préparer des cocktails, à essuyer le comptoir et à laver les verres, puis à passer le balai dans la salle. Point final !

Alina avait-elle espéré que je trouverais le Livre Noir et que ses pages cryptées contiendraient le secret de la destruction du Haut Seigneur et de sa porte maudite ? Et alors ? Tout ceci se passait à Dublin, pas en Géorgie ! Pourquoi ne pas laisser les Irlandais résoudre le problème ?

D'ailleurs, même en supposant que j'accomplisse l'impossible et que je m'empare du *Sinsar Dubh*, comment étais-je censée le traduire ? Barrons détenait bien deux des quatre pierres nécessaires à son décryptage, mais je ne savais toujours pas pour quel camp il travaillait, ni où se trouvaient les deux autres cailloux bleus, comment les retrouver et de quelle façon les utiliser. Ce qui faisait beaucoup d'inconnues pour une seule équation...

Qu'avait espéré Alina ? Que je passerais le reste de mes jours à Dublin dans un état d'angoisse perpétuelle, en quête de son fichu grimoire magique ? Que je sacrifierais ma vie à cette lutte sans espoir ? Que je serais prête à mourir pour ce combat ? C'était de la folie pure et simple ! Demandait-on à une barmaid sans ambition de sauver l'humanité ? Si je n'avais pas tremblé de peur, j'aurais éclaté de rire.

Puis une petite voix résonna en moi : « Elle est morte pour ça,

elle ! »

Je secouai la tête, désespérée, et enfouis mon visage dans mes mains. Je n'étais pas Alina. Je ne possédais pas sa force, je ne l'aurais jamais. Elle m'en avait trop demandé ; je renonçais. J'allais quitter cet entrepôt sinistre et m'enfuir le plus loin possible de la porte de l'enfer, du type en capuchon pourpre, de cette maudite cité... dès que je me serais assuré que j'avais vu tout ce qu'il y avait à voir ici. N'allez pas en déduire que je me sentais concernée ! Seulement, puisque j'étais ici, autant en profiter pour glaner le plus d'informations possible... que je transmettrais à qui de droit.

À l'exaspérante vieille femme, par exemple, ou bien à V'lane. Si ce dernier était bien ce qu'il affirmait être, il pourrait contacter sa souveraine et demander à celle-ci de fermer cette porte entre nos deux mondes.

Je rouvris les yeux.

Et je le regrettai aussitôt.

Barrons et moi nous étions souvent demandé où se trouvait Mallucé. À présent, j'avais la réponse à cette question.

À moins de trois mètres de moi, crocs découverts, flanqué d'une demi-douzaine de gardes du corps aux yeux injectés de sang.

J'aurais tout donné pour disparaître, mais je ne possédais pas ce don. Je fis donc l'inverse et me mis à siffler, à donner des coups de pied, à battre l'air de mes mains... c'est-à-dire à occuper le terrain.

Contrairement à la nuit où je m'étais attaquée à l'Homme Gris, je n'eus pas le temps de réfléchir et j'agis à l'instinct.

Et je découvris que j'étais dotée d'un excellent instinct.

Mallucé recula d'un pas, mais ses hommes de main s'avancèrent dans ma direction. Je laissai la lance dans la ceinture de mon jean, de façon à garder les mains libres, et tendis les paumes vers mes assaillants les plus proches, que je touchai à la hauteur de la poitrine. Je tournai sur moi-même pour recommencer la manœuvre et en atteignis deux autres, avant de me laisser tomber à terre et de frapper de nouveau. Il me semblait qu'un radar avait pris les commandes de mon corps et localisait les faës dès qu'ils passaient à ma portée.

À genoux sur le béton, je repoussai la mèche de cheveux qui me barrait les yeux et évaluai la situation. En moins de deux secondes, je venais de paralyser les six rhino-boys. La question était de savoir combien de temps l'effet durerait.

Mallucé me jeta un long regard étonné – manifestement, c'était la première fois qu'il voyait une *null* en action –, puis il se dirigea vers moi de cette démarche sinueuse qui était la sienne.

Je glissai la main sous ma veste, avant d'interrompre mon geste. Je me souvenais de ce que m'avait dit Barrons – ou plutôt, de ce qu'il ne m'avait pas dit – sur la façon de tuer un vampire. Mallucé n'étant pas un faë, je ne pouvais ni le paralyser ni l'achever avec ma lance.

Je ressortis ma main. Mieux valait ne dévoiler ma botte secrète qu'au dernier moment, lorsque je n'aurais plus d'autre choix. Peut-être pourrais-je approcher le Haut Seigneur. Peut-être parviendrais-je à utiliser la lance pour le tuer. Peut-être réussirais-je à paralyser tous les *Unseelie* et à échapper au vampire... Il n'était pas interdit de rêver.

Je me relevai et fis un pas en arrière... exactement comme Mallucé semblait le souhaiter. Son effrayant regard jaune rivé sur moi, il me fit reculer hors de ma cachette, vers le sol gravé de runes devant le dolmen, puis dans un cercle de créatures *unseelie* terrifiantes de

laideur.

— Qu'y a-t-il, Mallucé ?

Bien qu'il se trouvât dans mon dos et que je ne pusse le voir, je reconnus immédiatement le propriétaire de cette voix si riche, si mélodieuse, qui m'évoquait tant celle de V'lane.

— Il m'a semblé entendre du bruit derrière les palettes, répondit le vampire. C'est une *null*, mon Haut Seigneur. Une autre.

— Vous voulez parler d'Alina ? m'écriai-je d'un ton accusateur, incapable de me contrôler. L'autre *null*, c'était Alina Lane, n'est-ce pas ?

À ces mots, je vis les yeux du vampire se plisser. Puis Mallucé lança un regard interrogateur par-dessus mon épaule.

— Que savez-vous d'Alina Lane ? demanda derrière moi le Haut Seigneur.

Sa voix était si vibrante et musicale qu'elle me donnait le frisson. C'était celle d'un archange, ou peut-être d'un ange déchu.

— C'était ma sœur, répondis-je en pivotant sur mes talons, et je suis là pour tuer le salaud qui l'a assassinée ! Et vous, que savez-vous d'elle ?

Le capuchon fut secoué d'un rire effrayant. Je dus serrer mes poings à me griffer les paumes pour me retenir de m'emparer de ma lance et de bondir vers la silhouette drapée de pourpre. « Calme-toi ! » m'ordonnai-je. Le coup que je frapperais devrait être le bon, car cette fois-ci, je n'aurais pas droit à l'erreur...

— Je t'avais dit qu'elle viendrait, Mallucé ! s'exclama-t-il d'un ton triomphant. Très bien, elle achèvera ce que sa sœur a commencé.

Puis il éleva les mains à l'intention de ses troupes et déclara :

— Une fois que tout sera en place, je libérerai tous les prisonniers *unseelie* et je leur ouvrirai cette porte, comme je vous l'ai promis. En attendant, emparez-vous d'elle ! Elle vient avec nous.

— Je ne vous félicite pas, mademoiselle Lane, dit une voix familière, tandis qu'une silhouette masculine sautait sur le sol à quelques pas de moi, son long manteau flottant autour d'elle. Pourquoi lui avez-vous donné votre identité ? ajouta l'homme d'un ton de reproche. Il l'aurait découverte bien assez tôt !

Barrons ? Je le regardai, bouche bée.

Sans doute le Haut Seigneur et Mallucé étaient-ils aussi surpris que moi par son arrivée impromptue, car nous levâmes tous les yeux en l'air pour comprendre d'où il avait surgi. Peut-être voulaient-ils également s'assurer qu'il n'avait pas de complices avec lui...

Pour ma part, je ne voyais pas d'autre solution : Barrons avait bondi des poutrelles métalliques... soit d'une dizaine de mètres de haut. Aucune corde n'apparaissait alentour. Que signifiait tout cela ?

Lorsque je baissai les yeux, la créature vêtue de pourpre avait

repoussé son capuchon en arrière et considérait Barrons d'un regard furieux.

Un cri de stupeur m'échappa.

Deux révélations venaient de s'imposer en même temps à mon esprit.

Le Haut Seigneur n'était autre que l'amant d'Alina.

Le maître des *Unseelie* n'était pas un faë – Barrons lui-même en semblait surpris, d'ailleurs.

J'entendis le Haut Seigneur aboyer un ordre, puis je le vis virevolter dans un tourbillon pourpre. Aussitôt, plusieurs douzaines d'*Unseelie* fondirent sur nous. Ensuite, tout se déroula si vite qu'il m'est difficile d'établir une chronologie précise des événements. Je me souviens d'une mêlée de créatures *unseelie* autour de moi et d'injonctions hurlées par le Haut Seigneur, où il était question de « prendre la fille vivante de préférence » et d'« abattre l'autre ». La confusion la plus extrême régnait. Barrons disparut de mon champ de vision. J'entendis le maître des *Unseelie* entonner de nouveau son étrange mélodie. Sous mes pieds, les runes gravées dans le sol de béton s'auréolèrent de rouge.

Je fermai mon esprit à tout ce qui n'était pas la lutte.

Et je me battis.

Je me battis pour ma sœur, qui était morte seule sur le pavé d'une ruelle perdue. Je me battis pour la femme que l'Homme Gris avait dévorée sous mes yeux un soir dans un pub, et pour celle qu'il avait achevée, deux jours plus tôt, dans un autre bar. Je me battis pour les malheureux que la Chose aux mille bouches avait assassinés. Pour les restes humains parcheminés qui erraient au gré du vent dans les rues oubliées entre Collins Street et Larkspur Lane. Pour les hommes d'O'Bannion, même s'ils étaient aussi coupables que victimes. Et pour la jeune fille de vingt-deux ans qui était arrivée à Dublin pleine de certitudes et qui ne savait plus qui elle était, d'où elle venait, et qui venait de casser son troisième ongle Myrtille Glacée.

La pointe de ma lance traçait dans l'espace des traînées de lumière au rythme de ma folle chorégraphie. Sans relâche, je plongeais, tournais, frappais, tuais. Il me semblait peu à peu devenir quelqu'un d'autre... et c'était délicieusement bon.

En croisant le regard surpris de Barrons posé sur moi, je compris que ce n'était pas qu'une impression : je devais offrir un spectacle des plus ahurissants. D'ailleurs, je le ressentais dans tout mon corps, qui s'était transformé en une puissante machine de guerre parfaitement huilée, programmée pour tuer des faës. Le plus de faës possible, qu'ils soient blancs ou noirs...

Ce que je fis, sans le moindre état d'âme. Plonger, viser, frapper. Tourner, viser, frapper. Bondir, viser, frapper. Ils tombaient les uns

après les autres sans offrir la moindre résistance. La lance était pour eux le plus létal des poisons. À peine passaient-ils à ma portée qu'ils s'effondraient sans vie, et j'en retirais une joie sauvage, presque barbare.

Je crois que j'aurais pu continuer ainsi indéfiniment s'ils avaient tous été des faës... ce qui n'était pas le cas.

J'avais oublié Mallucé.

Percevant soudain sa présence derrière moi – apparemment, mon radar interne réagissait à tout agresseur, *unseelie* ou non –, je pivotai sur moi-même et plongeai ma lance dans ses entrailles.

Je compris mon erreur aussitôt, mais il était trop tard pour la rattraper. Le vampire était un adversaire autrement plus sérieux que les rhino-boys, ou même que les Ombres, dont je connaissais le point faible : la lumière. Quel était le talon d'Achille de celui-ci... en admettant qu'il en ait un ? D'après Barrons, il était pratiquement impossible de tuer un vampire.

Je me figeai et regardai, indécise, mon arme enfoncée jusqu'à la garde dans l'estomac de Mallucé. La puissante magie de l'objet allait-elle opérer ? Pour l'instant, rien ne le laissait penser. Hypnotisée par le regard jaune de mon adversaire, déstabilisée par l'expression inhumaine qui déformait son visage livide, je perdis quelques précieuses secondes. Puis je me ressaisis et tentai de reprendre la lance pour en frapper le vampire à la poitrine, au niveau du cœur. Barrons pouvait s'être trompé. Il me restait peut-être une chance.

Hélas ! la pointe acérée était profondément enfoncée dans sa prison de chair. Impossible de l'en déloger !

— Sale petite garce ! murmura le vampire en posant sur mon bras une main froide comme la mort. Où est ma pierre bleue ?

Je compris alors pourquoi il avait attendu si longtemps pour me poser cette question : il tentait de doubler le Haut Seigneur et ne pouvait prendre le risque de se trahir devant les rhino-boys.

— Vous voulez dire qu'il ne savait pas que vous l'aviez ? m'exclamai-je étourdiement.

Je pris conscience de mon erreur, mais trop tard. Mallucé avait plus à perdre si son maître découvrait qu'il le trahissait que s'il tuait par inadvertance la *sidhe-seer* dans le feu de l'action, malgré les ordres du Haut Seigneur. Je venais de signer mon arrêt de mort.

Je tirai frénétiquement sur la lance tandis que Mallucé dévoilait un peu plus ses crocs. Enfin, l'arme céda. Je reculai, déséquilibrée, et frappai de nouveau... avec une milliseconde de retard. D'un revers de la main, le vampire m'avait assené une puissante gifle qui me propulsa dans les airs, bras et jambes écartés, telle une poupée de chiffon. Exactement comme le garde du corps, quelques jours plus tôt, dans les caves du manoir gothique.

Mon vol plané s'acheva contre une pile de palettes aussi moelleuse et confortable qu'un mur de brique. Ma tête fut projetée en arrière, puis une vive douleur me traversa le crâne. Un sinistre craquement résonna dans tout mon corps.

— Mac ! hurla Barrons.

Comme c'était étrange de l'entendre m'appeler ainsi ! pensai-je tout en m'effondrant au pied du mur couvert de plastique d'emballage. D'habitude, il se contentait d'un cérémonieux « mademoiselle Lane »...

Puis je cessai de penser. Ma cage thoracique oppressée me coupait le souffle. Sans doute mes côtes avaient-elles été fracturées et mes poumons perforés. La lance glissait de mes doigts soudain sans force. Le vent polaire était revenu, me glaçant jusqu'à la moelle. Confusément, je compris que la porte avait de nouveau été ouverte.

Je battis des paupières, mais elles se fermaient d'elles-mêmes. Mes joues étaient humides. De larmes, peut-être. Je ne savais pas. Je ne voulais pas mourir. Je savais qui avait assassiné Alina. Je l'avais regardé dans les yeux. Je n'avais pas eu le temps de le tuer. Ma sœur n'était pas encore vengée.

Soudain, le visage de Barrons apparut dans mon champ de vision.

— Je vais vous sortir de là, dit-il d'une voix qui semblait passée au ralenti. Tenez bon.

Puis il disparut.

Je battis des cils, mais même cela était une souffrance. L'air commençait à me manquer et ma vision se brouillait, surtout d'un côté. Par instants, tout était noyé dans l'ombre, puis je voyais de nouveau Barrons. Mallucé et lui se faisaient face, tournant lentement autour d'un axe invisible. Les yeux du vampire projetaient une effrayante lueur jaunâtre, ses crocs étaient entièrement découverts.

Un voile noir descendit sur mes yeux. J'eus tout juste le temps de voir Mallucé traverser les airs, rebondir contre une pile de palettes et atterrir sans douceur contre un chariot élévateur. Je connaissais la force surhumaine du vampire. Comment Barrons avait-il fait pour le projeter ainsi ? Et pourquoi étais-je soudain dans ses bras ? Où m'emmenait-il à cette vitesse ?

Je fermai les yeux en priant pour que ce soit à l'hôpital.

Pendant notre fuite, je revins à moi plusieurs fois. Au moins, je n'étais pas morte, me dis-je, incroyablement. La dernière fois que j'avais vu Mallucé envoyer un homme contre un mur, le malheureux, pourtant bien plus costaud que moi, était décédé sur le coup.

Je dus parler dans ma semi-inconscience, car Barrons m'expliqua :

— La lance l'a affaibli. Je n'en connais pas la raison exacte, mais le fait est qu'il a perdu une grande partie de sa force.

Lorsque je retrouvai de nouveau mes esprits, il me demanda :

— Pouvez-vous passer un bras autour de mon cou et vous accrocher à moi ?

La réponse était oui, un seul. L'autre pendait de mon épaule, dangereusement inerte.

Ce diable de Barrons avait une foulée d'athlète ! me dis-je en revenant à moi un peu plus tard. Nous étions dans les égouts, comme me l'indiquaient le clapotis de ses pas et l'épouvantable odeur qui régnait alentour. Je n'entendais aucun bruit derrière nous. Avions-nous semé nos poursuivants, ou était-ce le fruit de mon imagination optimiste ?

— Ils ne connaissent pas le réseau aussi bien que moi, dit Barrons. Personne ne le connaît aussi bien que moi.

Étrange... Je posais des questions sans même m'en apercevoir, à présent ! À moins que Barrons ne lût dans mon esprit ?

— Pas du tout, mademoiselle Lane, mais on lit à livre ouvert sur votre visage. Il va vous falloir corriger cela, d'ailleurs.

— Vous ne croyez pas qu'il faudrait que j'aille aux urgences ? demandai-je lorsque je me réveillai pour la quatrième fois.

J'étais au lit, dans ma chambre au dernier étage de l'immeuble de Barrons. J'avais dû perdre conscience un sacré bout de temps...

— Je suis sûre que je me suis cassé quelque chose.

— Le bras gauche, deux côtes et quelques doigts, me répondit Barrons. Et vous êtes couverte de bleus. Vous avez eu de la chance.

Je tentai de me lever, sans succès. J'avais l'impression d'avoir été broyée de la tête aux pieds.

— Il faut que j'aille à l'hôpital, insistai-je.

— Ils ne pourront rien faire de plus que ce que j'ai déjà fait, et ils vous poseront tout un tas de questions auxquelles vous n'avez aucune envie de répondre. Sans compter qu'ils m'accuseront d'être responsable de votre état. J'ai immobilisé votre bras et vos doigts. Vos côtes se remettront toutes seules.

Il plaça une compresse froide sur ma joue, réveillant une sourde douleur dans tout mon crâne.

— Au moins votre pommette n'a-t-elle pas été brisée par l'impact, poursuivit-il. Lorsqu'il vous a frappée, j'ai bien cru que vous seriez défigurée. Vous ne l'êtes... presque pas.

Presque pas ? Que voulait-il dire exactement ?

— Passez-moi un miroir, demandai-je, en proie à une sourde inquiétude.

— Je n'en ai pas sous la main.

Quand Jéricho Barrons avait-il trouvé le temps de caser des cours de secourisme dans son emploi du temps déjà plein à craquer ? Poser un plâtre à un blessé, cela ne s'improvisait pas ! Je levai la main gauche... et constatai avec surprise que je n'avais pas de plâtre, mais

une simple attelle, qui immobilisait mon bras et plusieurs doigts.

— Il me faut un plâtre ! gémis-je.

— Vos doigts guériront très bien comme cela. Votre fracture au bras n'est pas très grave. Si je l'immobilise complètement, cela ne fera qu'atrophier vos muscles, et vous devez vous rétablir au plus vite. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, mademoiselle Lane, nous avons deux ou trois problèmes à régler.

De l'œil gauche, je dardai sur lui un regard larmoyant – mon œil droit, qui avait doublé de volume sous l'effet de la gifle magistrale que m'avait donnée Mallucé, restait obstinément fermé. Un souvenir en amenant un autre, je me remémorai la réaction de Barrons lorsque le vampire m'avait frappée. Il m'avait appelée « Mac ».

J'avais beau nourrir envers lui une solide méfiance, encore renforcée par les sordides arrangements que je le soupçonnais d'avoir contractés avec les Ombres, le fait était là : il avait été près de moi lorsque j'avais eu besoin de lui. Il m'avait suivie. Il m'avait sauvé la vie. Il avait pansé mes blessures, m'avait mise au lit, et j'étais certaine qu'il veillerait sur moi jusqu'à mon rétablissement. Dans ces conditions, n'était-ce pas un peu ridicule qu'il continue à me donner du « mademoiselle Lane » ?

— Vous pouvez m'appeler par mon prénom... Jéricho. Et merci de m'avoir sortie de là.

Je le vis hausser un sourcil amusé.

— Restez-en à Barrons, mademoiselle Lane, marmonna-t-il. Maintenant, dormez. Vous avez besoin de vous reposer.

Comme s'il m'avait jeté un sort, je fermai mon unique œil valide et dérivai sur un petit nuage... Je savais qui avait tué ma sœur, à présent. J'allais pouvoir la venger. Mon but était presque atteint. Si Barrons m'interdisait d'utiliser son prénom, je n'insisterais pas, mais j'aurais tant voulu qu'il se montre moins cérémonieux ! J'étais fatiguée d'être loin de ma famille et de mes amis. D'être seule au monde, de n'avoir personne qui m'appelle Mac. N'importe qui ferait l'affaire, même lui !

— Mac, dit-il en riant. Drôle de prénom pour quelque chose comme vous. Mac !

Et il éclata de nouveau d'un rire sonore.

Quelque chose ? Que voulait-il dire par là ? Je n'eus pas la force de le lui demander. Puis ses doigts effleurèrent mes joues en une caresse plus légère que le frôlement d'une aile de papillon. Je l'entendis murmurer des paroles d'une voix très douce, mais ce n'était pas de l'anglais. Cela ressemblait à un langage très ancien, que plus personne ne parlait à la surface de la terre depuis bien longtemps... sauf, peut-être, dans les films fantastiques que j'avais jusqu'à présent évités. Aujourd'hui, je regrettais d'avoir zappé lorsque je tombais par hasard

sur une histoire de loups-garous et de morts vivants. Cela m'aurait un peu mieux préparée à l'aventure que je vivais.

Je crois qu'ensuite il m'embrassa. Ce baiser ne ressemblait à rien de ce que j'avais connu jusqu'à présent.

Puis je sombrai dans l'oubli du sommeil. Et je rêvai.

— Pas comme ça ! m'écriai-je. Regardez, ça coule... La première couche doit être très légère. Vous n'êtes pas en train de glacer un gâteau d'anniversaire, mais de me vernir les ongles !

Nous nous trouvions au dernier étage de l'immeuble de Barrons, dans un luxuriant jardin d'hiver dont je n'avais jamais soupçonné l'existence et que m'avait indiqué Fiona, sans doute émue par le spectacle de mes blessures de guerre.

J'avais passé un long moment dans cette paisible retraite, confortablement installée sur un transat, un livre à la main, dans la lumière déclinante de cette fin d'après-midi. Lorsque, peu avant le coucher du soleil, d'invisibles spots fixés au plafond s'étaient allumés et avaient projeté leurs faisceaux vers les buissons de verdure, j'avais regardé avec horreur mes ongles abîmés. J'étais allée dans ma chambre chercher mon kit de manucure, j'avais installé mon attirail sur la petite table de fer forgé proche de mon transat et je m'étais mise au travail.

Hélas ! après plusieurs tentatives infructueuses, j'avais dû renoncer à vernir les ongles de ma main droite, handicapée que j'étais par l'attelle qui immobilisait mon bras et ma main gauches. Barrons était arrivé sur ces entrefaites, et je l'avais immédiatement mis à contribution.

Je réprimai un sourire en voyant sa mâchoire se contracter, signe d'intense contrariété.

— Rappelez-moi pourquoi je fais cela, mademoiselle Lane.

— Parce que mon bras est cassé, répondis-je d'un ton patient.

— Vous n'avez pas assez essayé, marmonna-t-il. Je suis sûr qu'en plaçant votre attelle comme ceci...

Joignant le geste à la parole, il leva le bras... et répandit une traînée de gouttes violettes sur les carreaux anciens.

— ... et en tournant le bras comme cela...

Nouvelles projections de vernis sur le sol.

— ... vous devriez y arriver, conclut-il, triomphant.

Je lui décochai un regard glacial.

— Est-ce que je me plains, quand vous me promenez dans les

pires endroits de la ville à la recherche de vos saletés d'Objets de Pouvoir ? Non, alors mettez-la en veilleuse, Barrons. Le moins que vous puissiez faire, c'est de m'aider à vernir mes ongles maintenant que mon bras est cassé. Réjouissez-vous, je ne vous demande pas de faire l'autre main, ni les orteils.

Et pourtant, j'aurais eu bien besoin d'aide pour mes doigts de pied ! Hélas, à en croire le regard noir qu'il me lança, la perspective de vernir mes orteils de Myrtille Glacée ne l'enthousiasmait pas outre mesure.

— Pourtant, je connais des hommes qui se battraient pour m'aider à vernir mes orteils, l'informai-je d'un ton détaché.

D'un air grave, il appliqua une couche de vernis avec un soin minutieux. Le spectacle de cet homme si viril, un minuscule flacon violet dans sa grande main brune, était infiniment drôle... et délicieusement troublant. Je me mordis les joues pour réprimer un éclat de rire.

— Je n'en doute pas un instant, mademoiselle Lane, marmonna-t-il en fronçant les sourcils.

Et voilà, il m'appelait de nouveau par mon nom. Après tout ce que nous avions vécu ensemble ! Comme s'il n'avait pas trouvé la carte où j'avais marqué d'une croix parme ma destination dans la Zone fantôme, qu'il ne m'y avait pas suivie, qu'il ne m'avait pas sauvée, guérie, pansée... et embrassée.

Je scrutai avec attention son front mat barré d'une ride de concentration. Je savais comment il m'avait retrouvée. Fiona m'avait dit qu'elle l'avait appelé après m'avoir vue m'enfoncer dans le quartier abandonné. Vu la culpabilité qu'elle avait manifestée devant mes multiples blessures, il était clair qu'elle n'avait pas appelé Barrons *tout de suite* après m'avoir vue. Parce qu'elle espérait se débarrasser de moi une fois pour toutes ?

Je n'en savais pas plus. J'avais passé l'essentiel des trois journées qui s'étaient écoulées depuis notre retour du 1247 LaRuhe dans un profond sommeil, probablement droguée par des somnifères, ne sortant de ma léthargie que pour prendre la nourriture que mon infirmier improvisé m'apportait avant de m'ordonner de me rendormir.

Mon dos et mes hanches étaient douloureux, tout mon bras gauche immobilisé par une attelle, mes côtes si étroitement bandées que j'éprouvais les plus grandes difficultés à respirer, mais la bonne nouvelle, c'est que je pouvais de nouveau ouvrir les deux yeux. Au demeurant, je n'avais pas encore trouvé le courage de me regarder dans un miroir et je ne m'étais pas douchée depuis quatre jours... J'avais d'autres urgences pour l'instant, dont un certain nombre de questions que je brûlais de poser à mon sauveur.

— Bon, il est temps de passer aux choses sérieuses, Barrons, déclarai-je.

— Ah, non, protesta-t-il. Je ne vous épilerais pas les jambes !

— Comme si j'en avais envie ! Je parlais d'avoir une petite conversation, vous et moi.

— Oh.

— Qu'êtes-vous ? demandai-je sans préambule.

Le regard qu'il m'adressa était pure innocence.

— Je ne vous suis pas.

— Vous avez sauté d'une hauteur de dix mètres, dans cet entrepôt. Vous auriez dû vous briser une jambe, voire les deux. Alors, je répète : qu'êtes-vous ?

Il esquissa un geste évasif.

— Un type avec une corde ?

— Très drôle. Je n'en ai remarqué aucune.

— Alors là, je n'y peux rien.

Il avait parlé d'un ton si détaché que je doutai un instant de ce que j'avais vu, ce soir-là. Après tout, j'avais été un peu secouée. Rien ne me permettait d'affirmer que Barrons n'était pas descendu le long d'un de ces filins ultramodernes qu'utilisaient les voleurs dans les films d'action. J'essayai une autre tactique.

— Vous avez envoyé Mallucé à plusieurs mètres de vous. Je l'ai vu rebondir sur une pile de palettes et s'écraser contre un chariot élévateur, dis-je d'un ton accusateur.

— Je suis très fort, mademoiselle Lane. Vous voulez tâter mes muscles ?

Il découvrit ses dents en un rictus carnassier. Ce n'était pas un sourire, et nous le savions aussi bien l'un que l'autre. Deux semaines auparavant, cela aurait suffi à me décourager.

— Entendu, vous êtes fort. Mallucé l'est dix fois plus. C'est un vampire, après tout.

— Peut-être. Peut-être pas... En tout cas, sachez que ses hommes sont persuadés qu'il est mort.

— Ô joie ! m'exclamai-je. Un de moins.

— Ne vous réjouissez pas trop vite, mademoiselle Lane. Un ennemi n'est mort qu'une fois que vous l'avez carbonisé, que vous avez soigneusement écrasé ses cendres et que vous vous êtes assuré que rien n'en est sorti après un jour ou deux.

— Vous voulez rire ? dis-je, incrédule. Il existe des créatures aussi difficiles à tuer ?

— Il existe des créatures impossibles à tuer, rectifia-t-il. Et ne gigotez pas comme ça, je vais déborder.

D'un air concentré, il commença à appliquer la seconde couche de vernis et poursuivit :

— Cela dit, je ne jurerais pas que c'était le cas de Mallucé. Qui vivra verra...

Je lui décochai ma question suivante.

— Pourquoi les Ombres vous laissent-elles entrer dans la Zone fantôme ?

Je le vis se raidir et peindre mon index tout entier en violet. Puis il eut le culot de me jeter un regard assassin, comme si c'était ma faute.

— C'est malin ! m'écriai-je. Jusqu'à-là, vous aviez fait un sans-faute... Humectez un coton avec ceci et nettoyez-moi ça.

Je lui tendis le flacon de dissolvant, qu'il prit d'un air furieux.

— Vous m'épiez, à présent ?

— Pure coïncidence. Je regardais tranquillement à ma fenêtre quand je vous ai vu faire quelque chose de bizarre. Ce qui m'amène à me demander combien de choses bizarres vous faites lorsque je ne regarde pas à ma fenêtre. À propos, où est passée la Maybach ?

Un sourire rapide étira ses lèvres – celui d'un gamin qui vient de recevoir un nouveau jouet.

— O'Bannion n'en a plus besoin. Quant aux autorités, elles ne connaissent même pas l'existence de la... comment l'appellez-vous ? la Zone fantôme. Elle serait restée là pendant des années. Quel gâchis !

— Vous êtes d'un cynisme ! maugréai-je. Son propriétaire n'était pas mort depuis vingt-quatre heures.

— Considérez cela comme une prise de guerre, mademoiselle Lane.

— Ne pouviez-vous pas au moins enlever ces tas de vêtements, tant que vous y étiez ?

Il balaya ma remarque d'un geste las.

— Au bout d'un certain temps, on s'y habitue. On ne les voit même plus.

J'espérais que ce ne serait jamais mon cas. Sinon, cela signifierait qu'une partie de moi était morte. Comme lui.

— Quel accord avez-vous passé avec les Ombres, Barrons ?

Je m'étais attendue qu'il réponde par une autre question... mais pas à la contre-attaque qu'il gardait en réserve pour moi.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez rencontré V'lane, mademoiselle Lane ? me demanda-t-il d'un ton suave.

Je sursautai.

— Comment le savez-vous ?

— Il me l'a dit.

— Vous le connaissez ? demandai-je, indignée.

— Je connais tout, mademoiselle Lane.

— Vraiment ? Dans ce cas, qui est le Haut Seigneur ?

Pas un faë, j'en étais certaine, mais il ne m'avait pas semblé tout à

fait humain non plus.

— Votre ex-futur-beau-frère, répondit Barrons, imperturbable. Ce qui devrait m'inciter à me méfier de vous, soit dit en passant.

Comme je le regardais sans comprendre, il ajouta :

— J'ai trouvé les photos dans votre veste.

Nom de nom, les tirages papier ! Je les avais complètement oubliés, ainsi que tout ce que j'avais découvert dans la chambre du Haut Seigneur !

— Où avez-vous mis les affaires qui se trouvaient dans mes poches ?

Je ne me rappelais pas avoir vu les albums photo ni l'agenda à couverture fleurie dans ma chambre. Il fallait pourtant que j'examine à la loupe le calepin d'Alina ! J'y trouverais certainement toutes sortes d'informations intéressantes. Des noms, des adresses, des dates...

— Il n'y avait rien d'autre, répondit Barrons.

— Si.

Il parut surpris.

— En êtes-vous sûre ?

— Absolument.

Je scrutai son visage. Était-il sincère ? Les affaires d'Alina étaient-elles tombées de mes poches pendant que je me battais ? Ou bien Barrons me les avait-il confisquées, dans un dessein que j'ignorais ? Si je voulais être fixée, il ne me restait plus qu'à retourner au 1247 LaRuhe, me dis-je, dépitée.

— J'ignorais qu'il était l'amant de ma sœur. Quant à elle, elle ne savait pas qui il était. Vous vous souvenez de son message ? Elle affirmait qu'il lui avait menti. Qu'il était l'un d'entre eux et qu'elle ne l'avait jamais su. Il l'a trompée et trahie, conclus-je sans cacher mon amertume. Voilà, j'ai répondu à votre question. À votre tour. Pourquoi les Ombres vous laissent-elles entrer dans la Zone fantôme ?

Il s'absorba dans un long silence et continua d'appliquer la seconde couche de vernis avec un soin méticuleux. Il était plus doué que bien des esthéticiennes que j'avais connues. Un véritable perfectionniste !

J'avais renoncé à obtenir une réponse lorsqu'il prit la parole.

— Nous avons tous nos petits talents personnels, mademoiselle Lane. Vous êtes une *null*. Je suis... d'autres choses. Ce qui est certain, c'est que je ne suis pas votre ennemi, et que je n'ai aucun accord avec les Ombres. Sur ce point, vous devez me faire confiance.

— Ce serait plus facile si vous répondiez à ma question sans détour.

— À quoi bon ? Je n'aurais aucun mal à vous mentir. Si vous voulez des réponses, considérez plutôt mes actes. Qui vous a sauvé la vie ?

— Bien sûr, bien sûr... Mais un détecteur d'OP mort n'a plus grand intérêt, n'est-ce pas ?

— Je me débrouillais très bien avant votre arrivée, mademoiselle Lane, et cela aurait pu continuer longtemps. Il est vrai que vous avez la faculté de trouver les Objets de Pouvoir, mais entre nous, ma vie était nettement plus simple avant que vous ne poussiez la porte de ma librairie.

Il exhala un profond soupir.

— C'était le bon temps !

— Vous m'en voyez navrée, répliquai-je, mais, confiance pour confiance, depuis ce jour-là, mon quotidien n'a pas été une partie de plaisir non plus.

Nous restâmes silencieux un long moment, chacun perdu dans ses pensées.

— Au moins, repris-je, maintenant, je sais qui a tué Alina.

Il me décocha un regard étonné.

— Auriez-vous surpris des paroles que je n'ai pas entendues, dans l'entrepôt ?

— Je ne pense pas. J'ai appris que le mystérieux petit ami de ma sœur était le Haut Seigneur, ce qu'elle a apparemment ignoré jusqu'à la fin. Je suppose qu'elle l'a suivi un jour et qu'elle a découvert qui il était, tout comme moi. C'est pour cette raison qu'il l'a tuée.

C'était même tellement évident que Barrons ne pouvait pas ne pas l'avoir compris. Pourtant, il semblait sceptique.

— Vous ne dites rien. Est-ce que quelque chose m'aurait échappé ? Vous pensez que je ne dois pas essayer de le retrouver ?

— Je pense que nous devons essayer de le retrouver, répondit Barrons en insistant sur le « nous ». Moi aussi, je veux la peau du Haut Seigneur, parce que je rêve de ne plus jamais voir un de ces maudits *Unseelie* dans ma ville. En revanche, lancez-vous encore une fois toute seule à la poursuite d'un gros gibier comme celui-ci et je vous ferai passer le goût des expéditions en solitaire.

— Oh oh ! Des menaces ?

— S'il y a une chose que la vie m'a apprise, mademoiselle Lane, c'est que l'on n'agit pas sur la base de simples suppositions. Ne vous contentez pas de *supposer* qui est l'assassin de votre sœur. Prouvez-le, ou vous risquez fort de commettre des erreurs dramatiques.

J'allais lui demander de préciser sa pensée lorsqu'une violente nausée me secoua. Tout à coup, une gorgée de bile monta à mes lèvres, tandis qu'une douleur fulgurante me transperçait le crâne, à croire que quelqu'un plongeait une lame de couteau à travers ma tête. Terrifiée, je portai mes mains à mes tempes. Que m'arrivait-il ?

Je me levai de mon siège avec peine, fis tomber la table au passage et abîmai jusqu'au dernier de mes ongles fraîchement vernis

en tentant de me rétablir. Je me serais probablement affalée sur le carrelage, au risque de me casser l'autre bras, si Barrons ne m'avait pas retenue. Je crois que je rendis mon déjeuner. Puis je perdis conscience.

Lorsque je revins à moi, j'étais de nouveau étendue sur le transat. Barrons était penché sur moi, l'air tendu.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il. Que vous est-il arrivé ?

— J-je... J-je... bégayai-je dans un souffle.

Jamais je n'avais vécu une telle expérience, et je ne supporterais pas de la vivre de nouveau. C'en était trop pour moi. J'abandonnais la partie, je rentrais à la maison. Je démissionnais officiellement de mon poste de *sidhe-seer*.

— Eh bien ? insista-t-il.

— J-je n-n-e p-p-p...

« Je ne peux pas m'arrêter de trembler », voulais-je dire, mais mes dents claquaient si fort qu'aucun mot ne sortait de mes lèvres. J'étais baignée d'une sueur glacée, mon sang charriait de la glace. Il me semblait que jamais je ne pourrais me réchauffer.

Je vis Barrons ôter sa veste et la poser sur moi.

— Là, c'est mieux ?

Puis, d'un ton impatient, il demanda :

— Alors, qu'avez-vous ?

— Il est p-p-passé, articulai-je avec peine.

De mon bras valide, je désignai le rebord du toit et, au-delà, la chaussée en contrebas.

— En b-b-as. Il d-d-devait être d-d-dans une voiture, il allait vite. Il est p-p-parti, maintenant.

— Mais qui, à la fin ? Qui était en bas ?

Après un dernier frisson qui me secoua tout entière, je parvins à reprendre le contrôle de ma diction.

— Pas qui, quoi !

Barrons me jeta un regard parfaitement ahuri.

— Pardon ?

— De quoi voulez-vous que je parle, à la fin ? Du *Sinsar Dubh*, voyons !

Je pris une profonde inspiration et relâchai lentement mon souffle. Je venais de découvrir au sujet du Livre Noir quelque chose que j'ignorais jusqu'à présent.

L'objet était si maléfique qu'il corrompait quiconque le touchait, sans la moindre exception.

— C'est la catastrophe, ajoutai-je dans un murmure effaré.

Bien qu'aucun de nous n'en fit mention à voix haute, je savais à quoi nous pensions tous les deux. Aux hordes d'*Unseelie* qui avaient jailli du dolmen quelques jours auparavant et s'apprêtaient à déferler

sur notre monde, forts de leur pouvoir de séduction, avides de chair humaine...

« Une fois que tout sera en place, avait dit le Haut Seigneur, je libérerai tous les prisonniers *unseelie* et je leur ouvrirai cette porte. »

Je n'avais aucune idée du nombre de prisonniers *unseelie*, et je ne tenais pas à le connaître. Cela dit, je ne pouvais me défaire du désagréable pressentiment que nous ne tarderions pas à le savoir.

— Existe-t-il d'autres *sidhe-seers* que nous, Barrons ? demandai-je à mi-voix.

Il hocha la tête.

— Tant mieux. Nous ne serons jamais trop.

La guerre se profilait – une guerre qui mettrait fin à toutes les autres. Je le sentais au plus profond de moi, dans l'air que je respirais, dans la rumeur de la ville autour de nous...

Mais l'humanité ne le savait pas.

Fin du tome 1

Glossaire

Extraits du journal de Mac

Charme : voile d'illusion projeté par un faë pour dissimuler sa véritable apparence. Plus le faë est puissant, plus son charme est difficile à percer. La plupart des humains ne voient que ce qu'il veut leur montrer. Afin de ne pas être bousculé ni même effleuré par les mortels, celui-ci s'entoure d'un léger périmètre de distorsion spatiale qui fait partie du charme et écarte les humains sans même qu'ils en aient conscience. (Définition J. B.)

Chose aux mille bouches, la : créature *unseelie* dotée d'innombrables orifices buccaux, de douzaines d'yeux et d'organes génitaux masculins hypertrophiés. Caste *unseelie* : indéfinie à ce jour. Capacité de nuisance : encore indéterminée, mais peut probablement tuer d'une façon à laquelle je refuse de penser. (D'après mon expérience personnelle.)

Druide : dans la société celtique préchrétienne, les druides présidaient aux cérémonies rituelles, réglaient les questions législatives et judiciaires, enseignaient la philosophie et éduquaient les jeunes élites destinées à intégrer leur ordre [...]. Les druides étaient considérés comme étant dans le secret des dieux, et on leur prêtait notamment des connaissances en matière de manipulation de la matière, de l'espace et du temps. D'ailleurs, le vieil irlandais *druí* signifie à la fois mage, sorcier et devin. (*Mythes et légendes d'Irlande.*)

Faë [faj], n. m. : voir également Tuatha Dé Danaan. Les faës se répartissent en deux clans, les *Seelie*, qui appartiennent à la Cour de Lumière, et les *Unseelie*, qui relèvent de la Cour des Ténèbres. Les deux tribus comprennent chacune différentes castes, dont la plus élevée comporte les quatre maisons royales. La Reine de Lumière et le prince consort, qu'elle choisit, règnent sur la Cour de Lumière. Le Roi Noir et sa concubine du jour président aux destinées de la Cour des Ténèbres. (Définition J. B.)

Faë de volupté fatale (par exemple, V'lane) : faë doté d'une telle puissance sexuelle qu'il tue toute humaine avec qui il a des relations, à moins qu'il ne décide de la protéger de son érotisme mortel. (Définition en cours de révision.)

Homme Gris : être *unseelie* d'une repoussante laideur qui se nourrit de la beauté des femmes humaines. Capacité de nuisance : peut tuer, mais préfère généralement laisser en vie sa victime, horriblement défigurée, afin de jouir de sa souffrance. (D'après mon expérience personnelle.)

Lance de Longin (aussi connue sous le nom de Sainte Lance, Lance du Destin, ou Lance Brillante) : lance avec laquelle aurait été percé le flanc du Christ après la crucifixion. Origine surnaturelle. Ce Pilier de Lumière des Tuatha Dé Danaan est l'une des rares armes mortelles pour les faës, quel que soit leur rang ou leur pouvoir. (Définition J. B.)

Miroirs de transfert, ou Miroirs : labyrinthe complexe de miroirs, autrefois la principale voie empruntée par les faës pour passer d'un royaume à un autre, jusqu'à ce que l'un d'entre eux, Cruce, jette une malédiction sur le dédale argenté. Désormais, plus aucun faë ne s'y aventure. (Définition J. B.)

Null [noel], n. : *sidhe-seer* doté du pouvoir de paralyser un faë de façon temporaire, d'un simple contact de la main (par exemple, la mienne). Plus le faë est puissant et de haute caste, plus son immobilisation est brève. (Définition J. B.)

Ombres : l'une des castes les plus basses des *Unseelie*. Sont à peine dotées de sensations. Agissent sur l'impulsion du moment : elles ont faim, elles mangent. Ne supportant pas la lumière du jour, elles chassent à la nuit tombée. Elles volent la vie de la même façon que l'Homme Gris vole la beauté, en vidant leurs proies de leur substance vitale avec l'avidité d'un vampire, et ne laissent derrière elles qu'une pile de vêtements et des restes humains parcheminés. Capacité de nuisance : mortelle. (D'après mon expérience personnelle.)

OP : acronyme d'Objet de Pouvoir. Désigne une relique faë dotée de propriétés magiques. (Définition Mac.)

Piliers : ensemble de huit reliques d'une grande ancienneté au pouvoir formidable, quatre dites « de Lumière » et quatre dites « des Ténèbres ». Les Piliers de Lumière sont la Pierre Blanche, la Lance

Brillante, l'Épée de Lumière et le Chaudron de Clarté. Les Piliers des Ténèbres sont le Livre Noir, ou *Sinsar Dubh*, la Cassette Obscure, l'Amulette Maléfique et le Miroir Sombre. (*Guide officiel des reliques sacrées – Légendes et vérité.*)

Pri-ya [prija], n. f. : femme humaine atteinte de dépendance sexuelle aux faës. (Si j'ai bien compris. Définition à préciser.)

Quatre Pierres, les : pierres translucides de couleur bleu-noir couvertes de signes en relief ressemblant à des runes. La clé qui permet de déchiffrer l'ancien langage dans lequel est écrit le *Sinsar Dubh* et d'en percer le secret se trouve dans ces quatre pierres magiques. Isolément, une pierre permet d'éclairer un passage du Livre Noir, mais pour que la totalité de celui-ci soit révélée, il faut que les quatre pierres soient réunies. (*Mythes et légendes d'Irlande.*)

Rhino-boys : gros bras *unseelie* de caste inférieure essentiellement employés comme gardes du corps pour faës de haut rang. (D'après mon expérience personnelle.)

Seelie [sili], n. ou adj. : qui relève de la Cour de Lumière des Tuatha Dé Danaan, gouvernée par la Reine Blanche, Aoibheal. (Définition J. B.)

Sidhe-seer [Ji-sir], n. : humain imperméable aux pouvoirs magiques des faës, capable de discerner la véritable nature de ceux-ci au lieu de se laisser tromper par la puissante séduction qu'ils exercent. Certains *sidhe-seers* peuvent aussi voir les *Tabhyrs*, passages cachés permettant de passer d'un royaume à un autre. Il n'y a pas deux *sidhe-seers* identiques, car chacun possède un degré différent de résistance aux faës. Certains sont relativement peu puissants, tandis que d'autres sont dotés de nombreux pouvoirs spéciaux. (Définition J. B.)

Sinsar Dubh [Si-soe-du], n. m. : Pilier des Ténèbres, possession de la tribu légendaire des Tuatha Dé Danaan. Rédigé dans un langage connu seulement des plus anciens d'entre ceux-ci, il est supposé contenir la plus redoutable des magies noires dans ses pages à l'écriture cryptée. Il aurait été apporté en Irlande par les Tuatha Dé pendant les invasions citées dans le récit mythologique *Leabhar Gabhala*, puis dérobé en même temps que les autres Piliers des Ténèbres. Il circulerait depuis ce moment dans le monde des hommes. Censé avoir été écrit il y a plus d'un million d'années par le Roi Noir des *Unseelie*. (*Guide officiel des reliques sacrées – Légendes et vérité.*)

Tabh'rs [tavr], n. f. : passages ou portes entre les royaumes, souvent dissimulés dans des objets courants appartenant aux humains. (Définition J. B.)

Transfert (opérer un) : méthode de déplacement propre aux faës aussi rapide que la pensée. (Je l'ai vu de mes yeux !)

Traqueurs : aussi appelés Chasseurs Royaux. Caste moyenne des *Unseelie*. Avides de sensations fortes, ils ressemblent à l'image d'Épinal du diable, avec sabots fourchus, cornes, visage de satyre, ailes de cuir, longue queue, pupilles orange vif. Hauts de deux à trois mètres, ils se déplacent à une vitesse phénoménale, sur leurs sabots ou avec leurs ailes. Leur fonction essentielle est d'exterminer les *sidhe-seers*. Capacité de nuisance : maximale. (Définition J. B.)

Tuatha Dé Danaan [twa dej dana], ou **Tuatha Dé** [twa dej], n. : voir aussi faë. Peuple très évolué issu d'un autre monde, venu sur Terre à une époque reculée. (Définition en cours.)

Unseelie [œnsili], n. ou adj. : individu appartenant à la Cour des Ténèbres des Tuatha Dé Danaan. Selon les légendes de ces derniers, les faës *unseelie* sont enfermés depuis des centaines de milliers d'années dans une forteresse dont on ne peut s'échapper. (Tu parles !)

Zone fantôme : quartier conquis par les Ombres. De jour, on dirait un quartier « normalement » délabré. À la nuit tombée, il se transforme en piège mortel. (Définition Mac.)